

BIBLIOTHEQUE HOMOEOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM BRÜLL, LIBRAIRE.





TABLE

DU TOME SEPTIÈME.

	Pages.
Sur les fièvres intermittentes, par le D ^r CHIO.	1
Observations pratiques sur l'épilepsie, par le D ^r LIUZZI.	9
Note sur l'action curative des serpens venimeux.	46
Observation pratique du D ^r SEITHER.	48
Sur le croup, par le D ^r PESCHIER.	52
Observations pratiques, par le D ^r ENGELHART.	65
Traitement des ulcères des jambes, par le D ^r SCHROEN.	72
— des caries scrofuleuses, par le D ^r HEICHELHEIM. 77.	297
Sur la silice, par le D ^r HEUMANN.	81
Mélanges pratiques. 96. 185.	305
Sur le venin de la peste isopathisé.	102
Notice sur l'homœopathie à Naples.	129
Observations pratiques, par le D ^r TIETZE.	141
— par le D ^r CLÉMENT.	158
— par le D ^r PESCHIER.	195
— par le D ^r ELWERT.	542
Sur les doses homœopathiques par M. CHUIT.	206
Allocution par M. S.	212
Sur les professions de foi médicales, par le D ^r DUFRESNE.	224
Quelques mots sur différens sujets, par le D ^r GROSS.	276
Correspondance.	282
Sur le nitrate d'argent fondu.	525
Extrait de la gazette homœopathique des Etats-Unis. 508 et 548	
Société homœopathique lémanienne. 259 et 559	
— liégeoise.	551
Symptomatologie; suite de <i>Berberis vulgaris</i>	467
Médecine vétérinaire; pourriture des poumons. 110 et 175	

MÉLANGES.

Dispute sur l'homœopathie.	59
Réparation d'honneur au D ^r DUPLAT.	115
Jugement porté à Marseille sur l' <i>homœopathie et ses agresseurs</i>	118
Petite attaque du D ^r Matthey.	121
Statistique obituaire.	127
A M. Griesselich, par le D ^r PESCHIER.	248
Profession de foi du D ^r SOLLIER.	314
Concours homœopathique ouvert à St.-Pétersbourg.	519
Fête de Hahnemann à Magdebourg.	521
Réponse aux <i>Archives</i>	572

ANNONCES.

<i>Allœopathy and homœopathy</i> , by D ^r LUTHER.	187
<i>Cenno sulla razionalità del principio di Hahnemann, dal</i> D ^r TALIANINI.	192
<i>Histoire du choléra asiatique</i>	579
<i>Clinique homœopathique</i>	584
<i>A popular view of homœopathy</i>	585
<i>Observations cliniques</i>	ibid.



BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LES FIÈVRES INTERMITTENTES,

EXTRAIT ET TRADUIT DE LA CORRESPONDANCE

Du D^r CHIO, de Crescentino.

Communiqué à la Société homœopathique lémanienne,
le 14 février 1836.

Les fièvres intermittentes sont fréquentes, nombreuses et de diverse nature, sur le territoire de Crescentino, où existe une quantité de prés inondés par des irrigations, des eaux stagnantes, des terrains marécageux, et près de là des rizières ; elles présentent des caractères distincts et très-différens d'année en année.

M'étant complètement adonné à l'exercice exclusif de l'homœopathie, et ayant puisé toutes mes faibles lumières sur le traitement des fièvres dans la seule

Bibliothèque homœopathique, je me trouvais craintif et chancelant, persuadé de n'avoir point les connaissances suffisantes et le tact pratique nécessaire pour bien appliquer les divers remèdes homœopathiques selon la variété des cas ; je craignais surtout, par le défaut de succès dans les premiers cas, de compromettre la nouvelle doctrine déjà mise en faveur par les heureux résultats que j'ai obtenus de son application dans une foule d'autres maladies ; l'issue a dépassé de beaucoup mes espérances, comme on pourra le voir dans le récit suivant. Je comptais lire un mémoire complet sur ce sujet à la session parisienne de la Société gallicane ; mais le choléra, et la fièvre elle-même qui m'a atteint, ont retenu et mes pas et ma plume ; je me contente donc aujourd'hui d'extraire de mon journal quelques observations, pensant que la comparaison qu'on en fera plus tard, avec d'autres prises en d'autres temps et d'autres lieux, pourra éclairer la matière, et peut-être servir à quelque honorable praticien.

En 1835, les fièvres intermittentes se montrèrent dès le mois d'avril, sous divers types, et bien plus nombreuses que les années précédentes.

Leur caractère général était : inappétence, *nausées*, *vomiturations*, mauvaise bouche, même pendant l'apyrexie, soif, froid léger et de courte durée, avec anxiété et inquiétude, puis courte chaleur suivie d'une copieuse sueur ; quelquefois diarrhée, parfois constipation.

Toutes perdaient de leur intensité après *ipéc.* III

répété toutes les 2 ou 3 heures pendant l'apyrexie; mais elles ne cédaient tout-à-fait qu'à *tinct. ipec.* 0000 ou 00000 répétés quatre fois pendant l'apyrexie.

Depuis le mois d'avril jusqu'en fin de juin, plus de 30 cas se sont offerts à moi; *cing* ont guéri après les 2^e et 3^e accès, avec *ipéc.* III répété toutes les 3 h.; dans tous les autres, *tinct. ipec.* a été nécessaire. Il ne s'est offert que deux cas de récédive.

Marie Brusotto, âgée de 18 ans, bien réglée, fut prise de fièvre tierce, le 1^{er} mai; — le 3, froid et frissons au dos, agitant son corps dans le lit, pendant quatre heures; après un court espace de chaleur, sueur abondante; soif dans chacun de ces stades, nausées, inappétence, lassitude dans l'apyrexie; — le 4, *ipéc.* III 0000 toutes les 3 h.; — le 5, fièvre; — le 6, *ipéc.* idem; — le 7, fièvre; — le 8, *tinct. chin.* 000 toutes les 4 heures; la fièvre cesse.

Le 28 juin, la fièvre reparaît; froid plus intense avec vomissement, peu de sueur, nausées et malaise dans l'apyrexie; le 29, *ipéc.* — le 30, fièvre; — le 1^{er} juillet, *ipéc.*; — le 2, fièvre; le 3, *tinct. chin.* trois doses; — guérison complète.

Anne Polidoro, 45 ans, atteinte de fièvre quotidienne; nausées, vomissements, douleurs aux jambes et aux bras, sueur très-abondante; 3^e accès; 17 juin au matin, *ipéc.* 4 doses; — le 18, de même; — la fièvre cesse.

Le 2 juillet, fièvre tierce; dans les deux premières apyrexies, *ipéc.* toutes les 3 h.; — le 8, *tinct. chin.*; la fièvre cesse, guérison complète.

J'ai guéri de la même manière plusieurs cas de fièvres des plus opiniâtres, qui tourmentaient les malades depuis un nombre de mois, bien qu'ils eussent pris le *sulfate de chinine* à grandes doses et à diverses reprises.

Marie N. N., 28 ans, atteinte de fièvre quotidienne, avec violente soif pendant le froid qui commençait à midi, peu de soif durant la chaleur, et sueur abondante à la nuit. Depuis sept mois, le *sulfate de chinine* faisait disparaître la fièvre pendant quinze jours. — Durant plusieurs jours, je donnai *ipéc.* et *sulf.*, antidotes de la *chinine*; comme la fièvre persistait, je donnai *tinct. chin.* deux matins de suite, et la fièvre cessa pour toujours.

Ursule Sogno, de 55 ans, atteinte de fièvre quarte depuis cinq mois; vers le soir, froid de deux heures avec soif, et quelquefois vomissement; chaleur toute la nuit, sans sueur. Le 15 mai, *nux*; le 17, *ipéc.*; — la fièvre persistant, le 24, *tinct. chin.*; la maladie fut terminée sans retour.

Jean Allegranza, paysan, 21 ans, atteint de fièvre quarte depuis 18 mois; — froid l'après-dîner, comme si on lui versait de l'eau froide le long de l'échine, pendant deux heures; chaleur avec soif durant quatre heures; peu de sueur; borborygmes douloureux dans le bas-ventre, le jour de la fièvre. — Le 5 mai, *nux*; — le 7, fièvre; de violens déplaïrs étant survenus, — les 8 et 9, *ignatia*; — le 10, fièvre; — les 11 et 12, *tinct. chin.*; nulle apparence de fièvre et de récïdive.

Dans le cas suivant, c'est *puls.* qui a réussi admirablement. — Marie Ottino, jeune fille de 17 ans, atteinte de fièvre tierce depuis quatre mois, et non réglée dès le même terme, avait pris deux fois le *sulfate de chinine*. Le 15 octobre, fièvre tierce avec froid intense, et une grande sueur ; douleur et élévation du bas-ventre, nausées et répugnance pour les alimens. Les 16, 17, 18, *ipéc.* toutes les trois heures ; les 20, 21, 22, *puls.* IV 000 le matin ; les menstrues reparaissent et la fièvre cesse.

M^{lle} Laure N., 17 ans, bien réglée, avait été guérie, en mars, d'une fièvre tierce, par deux saignées, des purgatifs, suivis du *sulfate de chinine*. A la fin d'avril, la fièvre reparut, chaque paroxysme s'avancant de six heures ; douleur, au palper, à l'hypochondre gauche, avec augmentation extraordinaire du volume de la rate, et constipation. — *Nux* puis *bry.* répétée ; *ipéc.* pendant deux jours ; — *tinct. chin.* coupa la fièvre ; mais comme la tension douloureuse et l'augmentation de volume de la rate persistaient ainsi que la constipation, je donnai *nux* deux soirs, puis durant trois jours *bry.* matin et soir ; ensuite de nouveau *nux* trois soirs de suite ; ce qui suffit pour faire disparaître tout le reste des incommodités, et ramener la rate à son volume normal.

L'observation suivante me paraît intéressante, parce qu'elle fait bien connaître l'action de l'*ignatia*.

Le chevalier Jules Sornatis, 42 ans, était depuis plusieurs jours (dans son domicile distant de Crescentino de dix milles) atteint de fièvre tierce, avec

vomissemens et diarrhée; on lui avait fait deux saignées, donné des purgatifs, etc.— J'arrivai auprès du malade au 4^e accès, le 22 juillet; on lui avait appliqué 20 sangsues à l'épigastre; j'observai chaleur aiguë, extrême agitation, vomissement de tout ce qu'on ingérait dans l'estomac; tous les quarts d'heure, évacuation diarrhéique, muqueuse, jaune verte. Je fis enlever les sangsues et fermer les piqûres; je donnai *ipéc.* III 000 toutes les demi-heures; les vomissemens cessèrent, il vint une sueur abondante dans la nuit; — le matin, *tinct. chin.* 000, quatre doses; — la fièvre ne reparût plus.

Au bout d'un mois, il est de nouveau atteint de fièvre tierce dans sa campagne; d'abord le premier et le second accès sont légers; au troisième se montrent des symptômes graves. — Le malade ne voulant recevoir aucun remède donné par un allopathe, me fit demander en poste; j'arrivai au 4^e accès; *ipéc.* fit sur-le-champ cesser le vomissement; mais la céphalgie susorbitaire, comme si le cerveau était pressé du dedans au dehors, la constriction de la poitrine, la douleur à l'épigastre, et plus encore des chagrins forts et continus que je considérais comme la cause de la récurrence, me firent prescrire *ignat.* répété toutes les quatre heures; — à l'heure de la fièvre, léger paroxysme suivi bientôt de sommeil tranquille.... et guérison parfaite en deux jours.

Les fièvres continuèrent à être nombreuses, et pendant les mois de septembre et octobre elles revêtirent un caractère pernicieux; vomissement et diarrhée

durant le froid, qui était intense et de longue durée, avec anxiété ; suivait la période de chaleur avec forte céphalalgie et douleurs dans les membres, sueur ; puis extrême faiblesse dans l'apyrexie.

Mon registre de cette époque porte plus de 40 cas ; un grand nombre cédèrent à *ipeç.* seul, répété et prescrit dans le froid, puis dans l'apyrexie. — Sur 13 seulement, j'ai dû recourir à *chin.* pour les enlever tout-à-fait ; les donner en détail serait une inutile répétition.

Le D^r Cordero de Tonco, et le D^r Garrino de Fontanetto m'écrivirent, dans le mois de septembre, qu'avec *ipeç.* et *tinct. chin.* seuls ils avaient obtenu des guérisons de fièvres intermittentes de types différens. M. Pierre Gureppo de Muritengo, officier retraité, guéri naguère d'une affection chronique de la poitrine par les secours de la nouvelle doctrine, a expérimenté *ipeç.* et *chin.* dans diverses fièvres qui toutes ont heureusement guéri.

En relisant mon journal, je trouve un cas qui méritera peut-être quelque attention ; le voici :

André Gallina de Muritengo, 29 ans, soldat remplaçant dans le régiment des gardes, fut affecté d'urétrite, en janvier 1833 ; cette maladie fut suivie, en mars, d'une orchite avec engorgemens ganglionnaires de l'aîne qui tombèrent en suppuration ; il entra à l'hôpital militaire, où il fut mis à la cure mercurielle, qui lui causa une grave hydrargirose.

En août 1834, se montra un bubon à l'aîne droite, qui fut traité par frictions mercurielles et bains; après la disparition de ce mal, survinrent des douleurs aux articulations qu'on traita à l'hôpital de Gênes en répétant les frictions mercurielles; là ses maux s'aggravèrent tellement, en s'y ajoutant un engorgement de l'œil droit, qu'il en perdit totalement la vue, et qu'en mars 1835 il obtint son congé définitif pour perte de l'œil droit.

Visité en juin 1835, il me présenta les symptômes suivans : sensibilité extrême du cuir chevelu, et petits boutons d'où sort un fluide aqueux; engorgement sanguin des deux yeux, avec larmolement et photophobie; à l'œil droit, taie dense couvrant toute la cornée; perte complète de la vision de cet œil. — Dartre générale, pruriante, squammeuse, plus forte aux bras, avec taches de couleur obscure à la peau. — Douleurs ostéocopes à tous les os et surtout aux tibias, plus violentes au lit, ne permettant aucun sommeil; quelques selles diarrhéiques; émaciation; haleine fétide; anorexie; chaleur à la peau et pouls fréquent; inquiétude et grande tristesse.

Le 16 juin, *aconit.* à répéter toutes les trois heures pendant deux jours.

Le 18, *ac. nitr.* trois matins de suite.

Après 8 jours, *aur.* pour trois matins, suivi de *dulc.*, alternant ainsi tous les 8 jours avec *acon.*, ou *dulc.*, ou *bell.* avec trois doses d'*aur.*, trois d'*ac. nitr.* et quatre de *sulf.*; les douleurs ostéocopes disparurent, la dartre en fit autant, et l'ophtalmie cessa.

L'ayant visité de nouveau, en octobre, j'eus peine à le reconnaître, tant il avait pris d'embonpoint et avait le teint fleuri; l'œil droit était revenu à son volume naturel, n'offrant qu'une petite tache nébuleuse sur la cornée qui ne lui permettait de voir les objets que confusément. Je lui conseillai de continuer la cure pour enlever ce dernier reliquat; mais il me répondit qu'il allait se marier dans peu de jours, et qu'il me remerciait fort de lui avoir rendu la vie.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

SUR L'ÉPILEPSIE.

Nous avons reçu du D^r LIUZZI, médecin sicilien établi à Rome, et communiqué à la Société gallicane séante à Paris, un *Mémoire* contenant six observations d'*épilepsie* traitée par lui avec succès, dont nous allons donner un extrait.

Première observation. Clémentine Parisi, 36 ans, tempérament sanguin, constitution fraîche, mère d'une fille bien portante; — ayant eu la gale traitée par frictions; puis une aménorrhée de 18 mois à 17 ans; — à 24 ans, de violens chagrins amenèrent des spasmes d'abord hystériques, puis épileptiques, qui de rares et légers devinrent fréquens et violens, et

résistèrent à tout traitement allopathique. Le mariage fut conseillé, à 26 ans, et consommé sans soulagement; la grossesse seule retarda les spasmes qui reprirent toute leur véhémence après la délivrance.

Pendant les 10 années suivantes, l'allopathie épuisa les antispasmodiques, les toniques, la saignée, les bains de surprise, le nitrate d'argent. Un érysipèle phlegmoneux qui survint à une jambe, dans la 13^e année de la maladie, y produisit une gangrène, dont la malade guérit, mais non de l'épilepsie.

Le 31 mars 1830, le Dr LUZZI appelé fut témoin des symptômes suivans : Perte subite des sens et des sensations, altération des traits du visage, yeux contournés, pâleur, bouche torse, sputation écumeuse, tension musculaire générale, convulsions des extrémités; — calme apparent, stertor, sueur froide, extrémités froides; pouls petit, fréquent, contracté; excrétion involontaire d'urine. — Ce spasme dura un quart d'heure; revenue à elle-même, la malade se sentit fatiguée, abattue, se plaignit de douleurs à la tête, ignorant ce qui venait d'avoir lieu, et ne reconnaissant pas le docteur avec lequel elle parlait lorsque le spasme l'avait saisie. — De semblables paroxismes revenaient 8 à 10 fois par jour, et 4 à 5 fois dans la nuit, durant $\frac{1}{4}$ h. à $\frac{1}{2}$ h.

Le 1^{er} avril, $\frac{1}{8}$ goutte *bell.* x; — quatre forts accès dans la journée; sommeil paisible, la nuit.

Le 2^e jour, léger accès, le matin; deux fortes selles; — nuit calme, sommeil prolongé.

Le 3^e jour, point d'accès; trois selles; de même les 4^e et 5^e jours.

Le 6^e jour, répété la dose de *bell.* — aucun trouble ou spasme; les paroxismes ne reparaissent plus; la malade reprend des forces et de l'appétit.

Le 14 avril, une goutte *sulf.* II; — quatre jours après, forte et brûlante démangeaison que le gratter n'apaise point; sa peau se couvre d'une éruption miliaire; les jambes redeviennent douloureuses, comme après l'érysipèle, œdémateuses; l'urine est copieuse, trouble, sédimenteuse. — Au bout de quelques jours cessent le prurit, le brûlement et l'éruption; les forces augmentent, le visage reprend son coloris.

Au 45^e jour de l'action de *sulf.*, on administra *calc.*, puis *sulf.* à temps opportun; l'œdème et la douleur des jambes disparurent; la malade fut au comble de la joie de pouvoir marcher et de se rendre seule à l'église, ce que depuis bien long temps elle ne pouvait plus faire.

Cette belle guérison fut interrompue, au bout d'un an et demi de durée, par le changement de domicile de la malade qui fut obligée de suivre son mari dans une localité marécageuse, au bord de la mer, où les spasmes la saisirent de nouveau, et où la distance où elle se trouvait de Rome ne lui permit pas de recourir au seul bon médecin pour elle.

2^e obs. Jean Ascani, 26 ans, tempérament bilio-sanguin, robuste, menuisier, ayant eu jadis deux esquinancies, un rhumatisme et une hématurie.

En 1830, il fut soudainement saisi par le chagrin de trouver agonisant son père qu'il avait laissé le matin bien portant. Au même instant, céphalalgie intense, tremblement des membres, froid général; l'intensité de ces symptômes varia pendant quelques jours; mais ils furent suivis de véritables accès d'épilepsie qui saisirent le sujet chaque soir, au retour du travail, une heure après le coucher du soleil, et duraient 4 à 5 heures. — Saignées générales et locales, purgations réitérées, calmans, kinkina, valériane, lait d'ânesse n'exercèrent aucune influence.

Le 7 mai, le Dr LIUZZI assista, pour la première fois, au spectacle suivant. — Dyspnée et oppression, serrement de gorge, tremblement de tous les membres, vertige; — puis perte totale des sens, altération des traits, froncement des sourcils, yeux fixes, sail-lans, sortant de leur cavité, puis hagards et se tournant convulsivement; visage gonflé, rouge, livide; tantôt les traits expriment l'épouvante; tantôt les lèvres se serrent en faisant la moue, puis elles s'ouvrent et les muscles les rétractent *jusqu'aux oreilles*; salive écumeuse, trismus, grincement de dents; cris effrayans, suivis de longs soupirs; gonflement des veines et raideur du cou; mouvement prolongé de rotation de la tête; opisthotonos subit avec convulsions que six personnes ne peuvent réprimer; puis station soudaine suivie de chute, et de nouveau tétanos momentané; puis contorsions, tension musculaire, développement d'une force insurmontable, aspect fu-

rieux, menace de mordre ; calme très-court suivi d'un nouveau paroxisme ; durée totale cinq heures.

Après les fortes convulsions, respiration convulsive pénible ; pouls petit, concentré, puis fréquent, dur, inégal ; serrement de gorge jusqu'à la suffocation ; contractions et battemens des muscles du thorax et de l'abdomen ; cris, anxiété, frénésie. — Le malade revenu à lui-même ne se souvient de rien et ne se plaint que de fatigue et d'épuisement.

Le 9 mai, au matin, $\frac{1}{6}$ goutte *bell.* x ; — une heure et demie après, paroxisme terrible, extraordinaire, qui dure tout le jour. Quatre heures de sommeil, la nuit, pendant lequel on observe tressauts et secousses convulsifs.

Le 10, à 3 h. du matin, réveil et retour des spasmes qui durent encore tout le jour ; la nuit, quelques intervalles de calme.

Le 11, convulsions du matin au soir ; calme la nuit.

Le 12, violente convulsion, de 10 h. du matin à 5 h. après midi ; au bout de deux heures de calme, nouveau spasme de $\frac{3}{4}$ h.

Les 5^e, 6^e et 7^e jours, retour du spasme à la même heure, mais de moindre durée.

Le 8^e jour, nouvelle dose de *bell.* ; $\frac{3}{4}$ h. après, nouveau spasme qui dure 7 heures, puis repos.

Le 9^e jour, à 5 h. du matin, paroxisme de quatre heures.

Le 10^e et jusqu'au 15^e jour, retour du paroxisme vers midi.

Lorsque les accès spasmodiques cessaient, la connaissance revenait, mais non la parole; la fin s'annonçait par une oppression précordiale et une agitation convulsive du diaphragme et des muscles thoraciques, avec serrement de la poitrine et de la gorge.

Le 18^e jour, $\frac{1}{6}$ goutte *opium* II. (?) — Une heure après, paroxisme épileptique dépassant tous les autres par sa violence, durant six heures; puis sommeil de trois heures, suivi d'un paroxisme lipothymique, de demi-heure; — calme jusqu'au lendemain.

Les 20, 21, 22 et 23^e jours, petit paroxisme lipothymique vers le soir.

Le 24^e au matin, nouvelle dose d'*opium*. — Une heure après, paroxisme de forme différente; stupeur, insensibilité, tiraillemens, absence de convulsions, rires; au bout de trois heures, retour de la connaissance; — le soir, lipothymie, avec légères convulsions.

Le 4 juin, $\frac{1}{8}$ goutte *hyosc.* IV. — Au bout de demi-heure, forte convulsion de 6 heures, suivie d'un léger sommeil et de la terminaison apparente de la maladie.

Trois jours après, étant dans l'église, la forte odeur de l'encens lui causa un trouble qui l'obligea à rentrer chez lui, où un violent spasme le saisit et dura quatre heures.

Le 10 juin, au matin, nouvelle dose d'*hyosc.* — Après $\frac{1}{4}$ h., accès épileptique de trois heures, puis tranquillité jusqu'au lendemain, où, à la même heure, survint un accès de peu de durée avec symp-

tômes nouveaux : nausées, vomituritions, régurgitation d'eau, contractions des muscles abdominaux, et spasmes des intestins. Cet accès se renouvela les deux jours suivans, puis ne reparut plus.

Le malade reprit graduellement ses forces, et a continué à jouir d'une parfaite santé qui lui a permis de reprendre les travaux de sa profession. (Malgré le beau succès dont a été couronné le traitement du D^r LIUZZI, on se demande pourquoi dans un cas de surprise et de violent chagrin, il n'a appliqué ni *cham.*, ni surtout *ignat. N. du R.*)

3^e obs. Caroline Candida, 28 ans, tempérament sanguin, naturel vif, fonctions régulières. — Dans son enfance, elle a eu la gale que lui a communiqué sa nourrice, et qu'on a fait disparaître par des frictions d'onguent soufré et térébenthiné. — A l'âge de 11 ans, au printemps, elle eut une éruption vésiculeuse rouge, qui se montra deux ans de suite, avec fièvre pendant trois jours. A 14 ans, au moment des menstrues, elle se lava les pieds à l'eau froide ; ses règles s'arrêtèrent sur-le-champ, il lui survint de fortes douleurs utérines, puis peu après de véritables accès d'épilepsie, longs, opiniâtres, qui, s'ils la prenaient pendant le jour, ne la quittaient pas même la nuit, et *vice versa*. — Une multitude de remèdes restèrent sans effet. — Au bout de six mois, l'état convulsif fut presque continuel ; mais plus tard les convulsions devinrent plus légères, et se partagèrent en petits accès qui revenaient tantôt le jour, tantôt la nuit, sans régularité. On observait délire, anxiété,

violens battemens, divagation complète ; elle passait pour possédée des malins esprits. Après avoir été traitée par les plus habiles médecins, elle fut conduite en divers lieux saints pour être exorcisée par les prêtres ; mais l'exorcisme aussi fut de nul effet.

Pendant quatre ans elle fut horriblement tourmentée, et vers la fin de ce temps les convulsions furent si fortes et l'épuisement si grand, qu'à chaque instant on attendait la fin de sa misérable existence. Mais, ô surprise ! au plus violent orage succéda un calme parfait qui dura trois ans.

Caroline, à 21 ans, fut atteinte de violens chagrins qui réveillèrent les spasmes avec toute leur énergie et leur durée, moins les bizarreries de l'esprit ; les jours et les nuits elle était en proie aux convulsions, toutefois avec quelques jours de trêve.

Sept ans s'écoulèrent dans cet état malheureux, et en juin 1830, le Dr LIUZZI fut appelé et reconnu ce qui suit :

Malaise général ; au début de l'accès, éblouissement, vertiges, céphalalgie, perte subite de tous sentimens ; altération des traits, pâleur, yeux contournés, regard fixe ; contorsions de la bouche, écume sur les lèvres ; torsion répétée de la tête, du tronc, des bras, des jambes et des doigts ; serrement de gorge, suffocation imminente, respiration gênée, fort battement de cœur, pouls tantôt petit, fréquent et irrégulier, tantôt dur et plein ; de temps en temps soupirs lamentables, sueur froide au front. Cet accès ne dura qu'environ 30 minutes, et fut suivi de retour

des sens, de faiblesse, de pesanteur de tête avec stupeur, et d'ignorance complète du passé. Après cela, les fonctions intellectuelles revenaient à leur intégrité.

Le 6 juin, la malade, préalablement mise au régime, reçut $\frac{1}{6}$ goutte *bell. x.* — Au bout de quatre heures, deux fortes selles bilieuses liquides, et une pareille vers le soir ; sommeil doux et tranquille.

Le second jour, deux évacuations pareilles, le matin ; tête plus sereine.

Le 3^e jour, trois évacuations dans la journée.

Les 4^e, 5^e et 6^e jours, de même ; augmentation de la sérénité d'esprit et de la force du corps.

Le 7^e jour, $\frac{1}{3}$ goutte *hyosc. iv* ; — nulle exaspération, la malade est plutôt mieux.

Le 15^e jour, *bell.* même dose ; — trois heures après, copieuse et facile évacuation de matières jaunes ; puis soulagement notable.

Pendant deux mois, elle reçut alternativement, chaque semaine, *bell.*, *hyosc.* et *ignatia* ; traitement qui réussit à merveille.

Ne perdant pas de vue *la gale* de la première enfance, LIUZZI institua alors un traitement antipsorique ; il donna d'abord une goutte *inct. sulf. 3* ; — huit jours après, Caroline éprouva pendant trois jours une forte démangeaison avec un peu de rougeur sur toute la surface du corps et principalement aux bras ; ses urines déposèrent pendant quelques semaines, puis revinrent à l'état naturel.

Après 40 jours, LIUZZI donna $\frac{1}{10}$ goutte *calcar.*,

première atténuation ; nul effet apparent ; continuation du bien-être.

Quarante jours après, nouvelle dose semblable de *tinct. sulf.*, qui ne produisit pas d'effet sensible.

La santé de Caroline fut rétablie pendant une année, au bout de laquelle survinrent de nouveaux spasmes, moins violens, moins longs et moins fréquens que jadis, et ordinairement éveillés par quelque émotion morale. La malade n'a pas trouvé qu'il valût la peine de recourir à la médecine pour cet état.

4^e obs. André Femi, 27 ans, célibataire, de bonne constitution, graveur sur métaux. Bien portant jusqu'à l'âge de 27 ans, il éprouva alors une grande frayeur, ayant été subitement et dans l'obscurité frappé et lié par des sbires, qui le prenaient pour un autre. Huit jours après, il fut saisi dans la rue d'un accès d'épilepsie, qui dura quatre heures. Pendant deux ans, et malgré les traitemens les plus énergiques, il éprouva chaque jour des accès de même force et durée, à diverses heures ; passé ce terme, il jouit, de loin en loin, de quelques jours de repos. La septième année, il eut un mois de calme, après lequel il fut attaqué avec la même force qu'auparavant ; l'accès le saisissait où qu'il fût, chez lui, à l'église, à la rue, et la chute du corps était si prompte et si rude qu'il se faisait fréquemment des plaies contuses à la tête.

Dans la dixième année, la fréquence des accès fut de 2 à 3 chaque jour ; ses mains se refusèrent au travail, la misère ne l'accabla pas moins que la maladie ; ses amis l'abandonnèrent, la pauvreté de ses parens

ne leur permit plus de le soutenir, et les remèdes parurent lui être plus nuisibles qu'utiles.

Le 6 juin 1830, le Dr LUZZI appelé, le trouva gisant sur la paille, sa mère et sa sœur pleurant à côté de lui ; le spasme venait de s'en emparer ; en voici les principaux traits.

Passage subit du calme le plus serein à la perte totale des sens et des sensations ; visage bigarré par les spasmes musculaires, yeux tantôt fixes et dirigés vers le ciel, tantôt obliques, tantôt paraissant sortir de leur orbite ; paupières serrées ; convulsions des lèvres ; écume à la fin de l'accès ; fort serrement des mâchoires, incision de la langue ; — mouvemens violens et battemens des membres ; contorsions vives de la tête, du tronc et des extrémités, puis tremblement de la moitié supérieure du corps ; — cris épouvantables, respiration gênée ; pouls petit et contracté ; — calme de quelques instans suivi d'un redoublement de convulsions ; — sueur abondante et froide au front, peau des membres glacée. — Au bout de 3 $\frac{1}{2}$ heures, les spasmes cessent, le pouls reprend son rythme, l'intelligence reparait, avec ignorance complète de ce qui vient d'avoir lieu ; mal de tête et un peu d'étonnement. — Depuis deux jours, le malade n'avait pris que quelques tasses de bouillon.

Immédiatement après l'accès, il reçoit $\frac{1}{2}$ goutte *bell.* x ; — deux heures et demie après, nouvel accès des plus violens qui le tourmente sept heures de suite. Après cette attaque, il éprouve un abattement extraor-

dinaire et de l'aigreur dans l'humeur ; — il prend un peu d'alimens.

Après trois heures de repos, le spasme recommence avec la même violence, et le tourmente le reste du jour, ainsi que les cinq premières heures de la nuit ; — suit un peu de calme, puis nouvelle attaque jusqu'à 7 h. du matin. Alors repos complet.

Dans la matinée, copieuse évacuation fécale de matières jaune-vert ; urines plus abondantes et colorées ; à midi, léger repas ; — le régime homœopathique sobre est strictement recommandé.

Dès ce moment, calme, gaieté, coloration de la face et retour des forces.

Le 8^e jour, *hyosc.* $\frac{1}{8}$ goutte ; nulle incommodité ; sensation d'amélioration.

Le 10^e jour, *bell.* $\frac{1}{8}$ goutte ; — ces deux médicamens sont alternés pendant quelques jours, pour chercher à rompre l'habitude quotidienne des spasmes.

Tout allait bien, lorsque, le 6 septembre, le malade eut la malheureuse pensée d'aller assister au spectacle d'une exécution capitale ; en rentrant chez lui, il fut saisi d'une nouvelle attaque qui, avec quelques instans de calme, dura deux jours et demi. Le docteur LIUZZI, alors absent de Rome, ne put le secourir.

Le malade pourtant fut assez bien jusqu'au dernier jour d'octobre, où son effroyable mal reparut avec violence.

Le 1^{er} novembre, il reçut *bell.* ; peu d'heures après, se manifesta un fort spasme qui dura trois jours, à

peu de momens de calme près ; ce fut le dernier ; et le malade, quoique guéri en apparence, continua de suivre le traitement et le régime.

Mais au bout d'un an de bien-être, ayant pris des habitudes désordonnées, et en particulier celle de l'abus du vin, il éprouva de nouveaux accès, quoique plus rares et moins violens ; probablement il y donna naissance par ses excès répétés.

5^e obs. Pierre Foschi, 15 ans, paysan, tempérament bilioso-sanguin, robuste, ayant eu dans son enfance la teigne dite *croûte de lait*, qui couvrit toute la tête, et disparut par l'application de remèdes externes.

A l'âge de 13 ans, venant de la campagne à Rome, il éprouva une forte émotion croyant avoir perdu l'argent que son père lui avait confié, et à l'instant même il fut saisi d'un accès épileptiforme qui dura environ une heure. De ce moment, il en éprouva une attaque tous les cinq ou six jours, pareille en durée et en force ; il ne prit guère de remèdes, et demeura deux ans dans cet état.

Le 26 septembre 1830, il fut présenté au D^r LIUZZI, qui recueillit de lui et de ses parens le tableau suivant de la maladie.

Forts tremblemens et battemens des membres, comme par un fort accès de froid ; visage et peau du corps marbrés ; chatouillement à la gorge ; oppression précordiale ; perte instantanée des sens ; — cessation des tremblemens et battemens, immobilité ; puis terribles efforts de toutes les parties du corps,

violente rotation de la tête, yeux renversés et très-ouverts; visage déformé, serrement des mâchoires, régurgitation de salive écumeuse; bouche contractée du côté droit; respiration courte et stertoreuse; évacuation fécale involontaire; contractions violentes des muscles et des extrémités; poings serrés; mouvemens et tension alternativement de tout le corps. — Cette scène dure une heure; puis calme universel, retour de la connaissance, faiblesse corporelle, et ignorance absolue de ce qui s'est passé.

Le malade, mis au régime, reçut, le 28 septembre, *hyosc.*; — deux heures et demie après, léger trouble avec sensation de défaillance interne, accompagnée de pâleur de la face, de froid passager aux extrémités et au dos, et d'abattement d'esprit, sans perte de connaissance. — Les jours suivans, médiocre bien-être.

L'action d'*hyosc.* terminée, le malade reçut *bell.* qui le déranga deux jours entiers, lui ôta l'appétit et lui donna du malaise.

Hyosc. fut répété et n'occasionna aucun dérangement; il en fut de même de *bell.* répété.

L'accès reparut au 32^e jour, c'est-à-dire le 29 octobre, puis un mois encore après, mais de très-courte durée.

Une nouvelle attaque survint très-forte, le 1^{er} mars 1831, et une seconde et dernière, le 9.

L'usage alternatif d'*hyosc.* et de *bell.* fut continué sans interruption jusqu'au mois d'août.

Alors commença le traitement antipsorique rationnellement nécessité par l'affection psorique de l'en-

fance ; le malade reçut alternativement *sulf.* et *calcar.* ; sa santé est devenue excellente et n'a plus été troublée ; il a pris des forces, de la taille et de l'embonpoint jusqu'à ce jour.

6^e obs. Emmanuel Tassara, 15 ans, tempérament colérique et sanguin, constitution robuste, excellente ; peu de jours après sa naissance, il fut atteint d'une éruption humide qui couvrit toute la tête, puis successivement le cou, la poitrine, les bras, le dos et les cuisses, et ne le quitta qu'au milieu du second âge. — On lui administra force sirops dépuratifs, tisane de salsepareille, aidés d'onguens astringens et répercussifs. — Après la disparition, il éprouva quelques fièvres rhumatiques.

En janvier 1831, étant en parfaite santé, il fut saisi d'une violente convulsion épileptiforme sans cause occasionnelle connue ; le premier jour, deux forts accès, l'un avant de manger, l'autre vers le soir ; les jours suivans ils se montrèrent brusquement six, sept fois et plus dans la journée, d'une durée irrégulière. D'abord le spasme dura deux heures et demie, puis une heure, puis au bout de quelques mois, 30, 15 minutes et souvent moins encore.

Malgré les soins des plus savans médecins et l'action des plus excellens remèdes, la maladie n'en persista pas moins, et sur la fin du second mois, elle devint périodique, revenant chaque jour au coucher du soleil.

Le 13 mars 1831, le D^r LUZZI fut appelé et reconnut les symptômes suivans.

Chute inopinée et perte absolue des sens; visage déformé, yeux fermés, puis très-ouverts, pupilles comme tordues, immobiles, dilatées; rotation de la tête, par intervalles; serrement des mâchoires; forts mouvemens convulsifs tantôt des extrémités supérieures, tantôt des inférieures, tantôt de tout le corps; respiration courte et gênée; pouls d'abord petit et concentré, puis fort et précipité; soudain opisthotonos. Au bout d'un moment, le malade exécute avec le corps tous les mouvemens les plus extraordinaires, puis tombe dans un calme semblable au sommeil; après quoi il recouvre ses sens, éprouve une sensation de détente, et ignore totalement ce qui vient d'avoir lieu.

Le 14 mars, le malade reçut $\frac{1}{8}$ goutte *bell. x*, qui excita peu d'heures après un trouble léger; le soir, l'accès ne parut pas; il en fut de même les soirs suivans.

L'action de *bell.* terminée, LIUZZI jugea convenable de faire intervenir *hyosc.* pour consolider le retour entier de la santé; ce remède ne fut suivi d'aucun changement; et l'alternation successive de l'un et de l'autre ne parut qu'améliorer l'état du malade.

Le 28 avril, commença le traitement antipsorique par $\frac{1}{6}$ goutte *inct. sulf. x*; puis 40 jours après, *calcar.*, et de nouveau *sulf.*

Le jeune homme regagna et a conservé jusqu'à ce jour la santé la plus florissante.

Malgré le retour de la maladie dans quelques-uns des cas précédens et toujours par des causes occasionnelles sur lesquelles la médecine n'avait aucune prise, il est incontestable que l'action des remèdes et des doses homœopathiques a été incomparablement supérieure et plus bienfaisante que celle des médicamens prescrits par les allopathes. Sans doute les remèdes administrés et cités plus haut, ainsi que plusieurs autres, bien que choisis parmi ceux qui retracent le mieux les symptômes de la maladie, ne pourront ni la guérir, ni même en arrêter le cours dans une foule de cas où le mal est dû à une altération plus ou moins profonde du cerveau ou de ses enveloppes ; tels sont les vices de conformation des os du crâne ; les concrétions osseuses développées dans la dure-mère, ou le repli falciforme ; les épanchemens séreux entre les méninges et le crâne, ou dans les ventricules, observés par Leduc, Lorry, Morgagni, Bonté ; la carie de la portion antérieure de l'occipital, par Zachias ; l'extrême ramollissement du parenchyme du cerveau ou de quelques-unes de ses parties, par Morgagni et Greding ; la dureté et la callosité de ce viscère, par Boerhaave et Meckël ; les kystes séreux, les tumeurs skirrheuses, adipeuses, osseuses, renfermées dans les ventricules et dans la substance même du cerveau, par Borrichius et Ranchin ; la présence de corps étrangers par Bartolin et Divier ; les concrétions osseuses dans la glande pinéale, par Baillie et Sömmering ; l'extrême mollesse de la même glande trouvée sur 25 épileptiques par Greding, chez dix des-

quels elle était noyée dans un fluide séreux ; les diverses altérations de la pituitaire trouvées par Wenzel sur 20 épileptiques, etc., etc.

A cette occasion, le D^r LIUZZI cite le cas suivant qu'il a observé à l'hôpital St.-Jaques, à Rome.

Un jeune homme de 26 ans, souffrant depuis longtemps de forts accès d'épilepsie, et devenu hémiplégique du côté gauche, mourut dans un spasme. A l'autopsie on reconnut une forte injection des vaisseaux externes et internes du cerveau ; l'arachnoïde injectée était encore recouverte de lymphe dense et demi-organisée de l'épaisseur de cinq lignes ; le lobe gauche du cerveau était moins volumineux et développé que le droit ; la substance corticale en était altérée, de couleur blanc-jaunâtre ; le ventricule gauche plein de sérosité limpide ; ses parois avaient une dureté, une sorte de callosité insolite ; tout le parenchyme gauche était mollasse, flasque et de couleur terreuse. Le côté droit du cerveau ne se montrait que légèrement altéré à la surface.

Certes, un cas semblable était tout à fait inattaquable par l'homœopathie, aussi bien que par tout autre moyen.

Pour compléter autant qu'il nous est possible l'utile et précieux travail du D^r LIUZZI sur l'Épilepsie, nous réunissons ici les traitemens dont les homœopathes allemands nous ont donné l'historique dans leurs journaux.

L'application utile de *bell.* se trouve confirmée dans une *observation* communiquée par un médecin dont le fils même est le sujet. La maladie s'était manifestée environ 21 mois avant la date de la lettre du malade à son père ; l'attaque s'annonçait par un fourmillement avec palpitations dans les muscles du bras et de l'épaule gauches, suivis de violentes convulsions de l'avant-bras ; puis vertige, tout tournant autour de lui ; perte de connaissance, les yeux clos, mais l'ouïe persistant un peu plus long-temps que la vue ; visage rouge-bleuâtre et gonflé, tant que dure la convulsion du bras ; puis terne, avec convulsion des yeux et de la bouche ; écume rougeâtre sur les lèvres ; opisthothonos et raideur de tout le corps, pouces contractés en dedans, respiration violente.

L'accès durait demi-heure ; puis le malade était assez bien, conservant seulement pendant demi-heure encore une sensation de poids lourd sur la poitrine.

Il avait eu, 21 mois auparavant, trois semblables accès en trois jours, mais sans le poids subséquent ; et dans le mois de mai, deux légers accès.

Le 29 juin, il prit *bell.* XII 0.

Le 24 juillet, il eut quelques secousses dans le bras et de l'engourdissement dans les doigts, qui reparurent le 25 ; puis le calme s'établit et durait encore plusieurs mois après. (*Ann.* I. 314.)

L'observation qu'on vient de lire n'offre pas l'exemple d'une *épilepsie* bien confirmée, les accès n'en étaient ni assez complets, ni assez répétés, ni assez périodiques, car l'*épilepsie* affecte une certaine pério-

dicité ; il ne faut donc considérer les symptômes ci-dessus que comme des spasmes épileptiformes.

Il en est de même d'une *obs.* communiquée par TIETZE, qui a pour sujet une jeune demoiselle de 19 ans, atteinte de crampes et de convulsions, qui avaient résisté au traitement allopathique. — Vertige en se tenant debout ; élancemens dans toute la tête ; visage pâle ; bruit devant les oreilles ; serrement au creux de l'estomac ; élancement au sacrum ; tranchées de ventre qui précèdent immédiatement l'attaque. — Alors, sensation de chaleur à l'épigastre, pression qui monte à la tête, perte incomplète de la connaissance, de manière à ce qu'elle entend, mais ne comprend pas ce qu'on dit près d'elle ; — secousses convulsives dans les bras, la tête, la face ; pouces contractés ; coups isolés au cœur ; contraction convulsive du diaphragme ; empêchement à parler, lors même que la connaissance revient en partie, à cause du serrement de la poitrine ; gonflement spasmodique du cou ; passage subit d'un teint rouge foncé, au bleu, au blanc, au cadavéreux ; — sueur abondante après le paroxisme ; sommeil interrompu, agité par la peur ; — bouffées de chaleur à la face, avec anxiété et battemens de cœur ; abattement succédant à une disposition de sensibilité et de sérénité.

La malade reçut *bell.* x $\frac{1}{2}$ goutte, le 28 juillet ; au bout d'une heure, les spasmes cédèrent et ne reparurent que le 29 août, par un seul léger accès.

Le 30 août, elle reçut encore *bell.*, une petite portion de goutte ; et alors cessèrent pour toujours les

spasmes ; la malade ne prit point d'autre remède, et peu de jours après elle se remit à son métier à tisser. (*Ann. II. 320.*)

L'emploi d'*hyosciamus* est justifié par l'*obs.* suivante du Dr Adolphe SCHUBERT, de Leipzig.

Un jeune garçon de 12 ans était saisi de deux paroxismes d'épilepsie chaque jour, depuis une frayeur qu'il avait éprouvée dans sa plus tendre enfance. — Chute soudaine et sans prodrome, avec cri ; les pieds et les mains frappent convulsivement ; poings fermés, les pouces en dedans ; visage gonflé ; yeux saillans, convulsés ; — excrétion involontaire de l'urine ; — écume sur les lèvres ; serrement des dents ; respiration lente, stertoreuse ; — l'accès dure un quart d'heure, et se termine par un sommeil profond avec ronflement ; au réveil, lassitude, oubli complet de tout ce qui s'est passé, et perte de la mémoire.

SCHUBERT donna, le 4 avril, après le second accès, *hyosc. III* qui fut suivi d'un troisième accès encore plus violent que les précédens ; trois ans après, il n'en était revenu aucun. (*Arch. I. II. 52.*)

L'ignatia a été suivie du plus prompt succès, dans le cas suivant, où cette substance était indiquée, commandée, par le chagrin, cause probable de l'affection épileptique.

Un jeune homme de 18 ans, fort et sanguin, ayant éprouvé un fort chagrin, fut subitement saisi, le lendemain, d'une attaque complète d'épilepsie. — Respiration profonde, yeux contournés, visage pâle, recouvert de sueur froide, lèvres bleues, enduites de

salive écumeuse, mâchoires serrées, pouces contractés, convulsions des membres et des muscles de la face, perte de la connaissance, pouls fréquent et dur, forts battemens de cœur; — l'accès dure 1/4 d'heure, puis le malade se plaint de malaise, de céphalalgie pressive, qui augmente par la station et à laquelle s'ajoute le vertige en se mouvant; — abattement complet et somnolence; — sommeil de deux heures entremêlé de songes pénibles; réveil de mauvaise humeur, avec malaise et bouche amère; céphalalgie susorbitaire; douleur dans le cou, avec et sans déglutition; nulle disposition à parler; langue jaune, pouls petit et dur.

Un vomitif fut demandé avec instance par les parens, et accordé par le médecin; il produisit vomissemens de matières bilioso-muqueuses, et deux selles pultacées, mais ne diminua ni le mal de tête ni la mauvaise humeur.

La nuit suivante fut troublée par les songes les plus effrayans; et le matin, pendant qu'il déjeûnait, le malade fut saisi d'un accès plus fort et plus long que celui de la veille; lequel se répéta dans la soirée; les convulsions furent très-violentes, le corps restant raide, comme tétanisé.

On donna le lendemain *ignat.* III une goutte; l'accès ne reparut plus; le malade fut tout le jour d'une humeur incertaine, mais au bout de deux ans et malgré le retour de quelques chagrins, aucune attaque n'était venue interrompre son bien-être. (*Ann.* I. 137.)

BETHMANN a traité et guéri avec le même remède deux enfans, l'un de six, l'autre de quatre ans, qui offraient : face rouge, pouls plein, dur, fréquent, perte de connaissance, yeux fixes, convulsions des extrémités, écume sur les lèvres, pouces contractés chez l'un d'eux, soit après le retour des sens. — Une seule petite dose d'*ignatia* fit disparaître pour toujours tous les symptômes. (*Prakt. Mittheil.* 1828. 24.)

Le même médecin a réussi avec *ign.* dans le cas suivant où *cham.* n'avait pas eu de succès : Une jeune fille de 11 1/2 ans, jusque là bien portante, d'un caractère sensible, caché, calme et taciturne, avait eu depuis 15 jours de l'inappétence et quelques points isolés dans le côté gauche de la poitrine.

Le 2 février, elle éprouva de violentes nausées sans pouvoir vomir, qui durèrent jusqu'au 4, où elle éprouva des serremens de gorge et des convulsions dans les bras. Ce premier accès de convulsions ne dura pas long-temps, mais bientôt commença une crampe dans le *medius* de la main droite qui se raidit en extension (*aura epileptica*) ; puis la malade prit un regard fixe et devint hors d'elle-même, elle saisit de la main gauche le doigt sus-indiqué de la droite et le recourba en arrière avec tant de violence qu'on craignit qu'elle ne rompît et déchirât l'articulation métacarpo-phalangienne. La convulsion gagna de proche en proche la main, le bras, puis les deux bras, puis les jambes que la malade agita violemment, se donnant des coups ; les pouces ne se contractè-

rent pas, mais bien les muscles de la face ; peu après la poitrine et le ventre furent envahis, et survinrent des régurgitations et des hauts de corps. — L'accès dura un quart-d'heure, puis la jeune fille revint à elle sans souvenir du passé et privée de la parole. Dès qu'on lui mettait quelque chose dans la bouche, les nausées reparaissaient, puis les spasmes et les coups.

Elle avait eu en deux jours quatre semblables accès, croissant en force du premier au dernier.

Cham. paraissant au médecin répondre aux symptômes, fut donné le 5 au matin.

Le 6, les convulsions sont beaucoup plus légères ; elles ont surtout lieu dans le *medius* de la main *gauche*, qui se raidit complètement pendant l'accès ; les alimens solides sont déglutis ; les liquides au contraire causent des renvois et des nausées ; il en est de même le 7.

Le 8, le spasme commence à l'articulation de la main *droite*, avec des points dans le bas-ventre, surtout l'après-midi ; douleurs ulcérautes à la plante des pieds, qui ne souffrent pas le moindre attouchement. Des convulsions générales s'établissent dans le bas-ventre, avec serrement de poitrine qui ne permet pas l'introduction de l'air ; la malade pense suffoquer ; — après l'accès, elle reste tranquille, mais ne répond à aucune question.

Cham. n'ayant pas couvert tous les symptômes et n'en ayant apaisé que quelques-uns, B. donna une dose *ignat.*

Le 9, quelques légères convulsions dans les extrémités ; la douleur insupportable de la plante des pieds, le serrement de poitrine et la raideur tétanique d'un doigt isolé, avaient disparu.

Le 10, le reste des symptômes avait aussi cessé, et aucun d'eux ne s'est montré une seule fois dans la suite. (*Arch. III. II. 121.*)

ATTOMYR a heureusement employé l'*opium* dans les cas suivans : — Une épilepsie revenait, depuis plusieurs semaines, toutes les nuits, avec contorsion des membres, respiration pénible, menaces de suffocation. — Dès la première dose d'*opium*, l'accès cessa la nuit suivante ; et au bout de huit jours, le malade sortit de l'hôpital sans avoir éprouvé le moindre ressentiment de sa maladie. A ce moment, ATTOMYR lui donna une dose *calc.*, et lui enjoignit de se présenter tous les huit jours pour rendre compte de son état ; il revint une seule fois, disant qu'il était fort bien, puis ne reparut plus.

— Une femme d'environ 25 ans, avait deux attaques par jour, mais différentes l'une de l'autre. Dans celle du matin elle restait immobile, mais non tétanique ; presque sans respirer, les yeux mi-clos, sans connaissance et sans sensation, en sorte qu'on pouvait la piquer avec des épingles sans qu'elle donnât signe de réaction. Les accès du soir ressemblaient davantage à des spasmes hystériques, mais étaient très-violens ; la malade perdait la connaissance, tournait les yeux, fléchissait les pouces en dedans, et s'agitait si violemment dans son lit qu'à peine les gardes l'y pou-

vaient contenir. — Une dose *opium* fit cesser les accès du matin, et une dose *stannum*. ceux du soir; la malade quitta bientôt l'hôpital. (*Arch. II. II. 112 et 110.*)

Le savant GROSS a combattu avantageusement des spasmes épileptiformes chez un enfant avec *stram.*, *metall. alb.* et *bell.*, dans le cas suivant.

Une enfant de 18 mois, née d'un père cacochime et d'une mère valétudinaire, était, disait-on, affectée de convulsions depuis sa naissance. Tous les traitemens allopathiques étaient restés sans résultat; l'état de l'enfant ne cessait d'empirer, lorsque GROSS, appelé, reconnut ce qui suit :

Aspect pâle, cachétique; l'enfant ne peut point marcher, à peine balbutier, et n'a encore que quatre incisives; ventre très-ballonné; plus ou moins souvent, même plusieurs fois par heure, accès d'un quart d'heure : d'abord pleurs incessans, comme par malice; tension des extrémités inférieures qu'elle fléchit brusquement en arrière, agitation des mains avec lesquelles elle frappe tout autour d'elle, au point que la mère ne pouvant plus la contenir est obligée de la poser sur le plancher; là l'enfant se roule en tous sens et pousse des cris affreux, puis se pelotonne, se glisse, ferme fortement les poings.

Si on lui adresse des paroles de bonté, l'enfant crie plus fortement; si l'on s'en approche amicalement, elle entre dans une sorte de rage, jusqu'à frapper et mordre tout ce qui l'entoure. L'accès fini, l'enfant est très-volontaire, demande tantôt ceci, tantôt cela,

puis le rejette dès qu'elle l'a obtenu ; et si on lui fait un refus, elle retombe dans un nouveau spasme. Elle ne prend que très-peu d'alimens, et si elle vient à manger trop, elle rejette ordinairement son repas ; elle a d'ailleurs une soif inextinguible. — Les selles sont souvent diarrhéiques, contenant les alimens indigérés. — Souvent elle montre son ventre en pleurant. — La nuit elle ne jouit d'aucun repos, se tourne sans cesse d'un côté et de l'autre, et ne jouit que vers le matin d'un sommeil qui ne la rafraîchit point.

Après avoir mis l'enfant à la diète lactée pendant 15 jours sans avoir obtenu de changement dans les accès, GROSS donna, le 22 juin, *stram.* III une goutte, et répéta cette dose le 24.

Le 25, le vomissement, la diarrhée et la sueur froide au front et aux mains avaient cessé, mais non les spasmes.

Portant alors son attention sur l'insomnie de la nuit, cause d'affaiblissement, et sur les dispositions du caractère, GROSS donna, le soir, *metall. alb.* X une petite portion de goutte.

Le 28, le repos de la nuit était parfaitement rétabli, la soif redevenue normale ; les spasmes mêmes semblaient être plus rares.

Pour enlever ce reste de maladie, GROSS eut recours à *bell.* dont il donna le même soir une goutte III.

Les 29 et 30, l'enfant n'eut point d'attaque ; mais le 1^{er} juillet, il en revint une terrible qui dura 1/2 heure ; le 2 fut libre ; le 3, nouvelle attaque violente, conséquence peut-être de la dose trop forte du re-

mède; elle fut, il est vrai, la dernière; dès ce moment, l'enfant parut complètement changée; son humeur volontaire disparut et fit place à une grande bonté et à un caractère gai; la petite apprit rapidement à marcher et à parler, et elle mit toutes ses dents sans être incommodée. La pâleur de son teint fut remplacée par l'incarnat, sa maigreur se changea en une constitution forte et robuste, et le développement morbide de son ventre disparut. Quatre ans après, elle était un enfant bien portant. (*Arch. I. 1. 95.*)

Passons maintenant en revue les cas où les *antipsoriques* ont été donnés avec succès; et d'abord *calcareæ*.

Une femme de 47 ans, se présenta au Dr RUCKERT, atteinte depuis 3 ans, toutes les 12, 16 ou 18 semaines, d'une attaque dont voici le tableau.

— Perte subite de la connaissance et chute, repos pendant un moment, comme si elle était assommée, puis retour à elle-même, lassitude, ignorance totale de ce qui a eu lieu; — dans les derniers temps, convulsions générales, contraction des pouces, écume sur les lèvres. — L'accès est précédé de vertige, surtout en se baissant, puis sensation de faim et rongement à l'estomac; elle est long-temps fatiguée au point de ne pas pouvoir marcher. Les attaques ont toujours lieu de jour; — constipation habituelle; déchiremens et battemens de l'œil droit, comme s'il devait être arraché, larmoiement fréquent, saillie du globe, sans inflammation; obstipation de la narine droite.

Vingt ans auparavant, elle avait eu la gale, traitée par des frictions.

Le 3 juillet, elle reçut une dose *hyosc.* ii.

Le 19, elle n'avait pas encore eu d'attaque, mais les sensations de l'œil l'annonçaient comme prochaine; elle reçut pour le lendemain matin, *calc.* vi une petite portion de goutte.

Le 11 août, elle n'avait encore eu aucune convulsion, mais le mal de l'œil s'était montré plus fréquent qu'auparavant.

Le 9 septembre, elle se déclara guérie, n'ayant plus eu ni convulsions, ni mal d'œil, ni sécheresse du nez, ni constipation. Il lui fut néanmoins conseillé de prendre un autre antipsorique pour consolider la cure; elle reçut donc *lycop.* x o.

En mai suivant, elle fit dire par une autre convulsionnaire que n'ayant aucun mal elle jugeait inutile de revenir chez son médecin. (*Ann.* I. 312.)

— Une jeune fille de 15 ans, dont la constitution extérieure était celle de 18 ans, avait eu, trois ans auparavant, la gale traitée par frictions; peu après la disparition de la maladie, survinrent sans autre cause occasionnelle des accès d'épilepsie, qui tantôt reparaissaient huit ou douze fois par jour, durant deux jours, tantôt ne se montraient qu'au bout d'une ou deux semaines; quelquefois ils étaient réveillés par la menstruation.

L'attaque était subite, sans aucun prodrome, la chute était prompte comme l'éclair, accompagnée de perte totale de connaissance, agitation convulsive.

énorme des extrémités, contorsions et secousses de la tête, face bleue, lèvres couvertes d'écume, langue fortement mordue, pouces infléchis. Quelques accès ne durent que quelques minutes, mais plus souvent une heure ou deux sans interruption. Après l'attaque, sommeil insurmontable et profond ; au réveil, céphalalgie qui commence autour de la tempe gauche et descend brûlante jusqu'au cou, accompagnée et suivie de dysœcie de l'oreille gauche, ainsi que de défaut de goût ; les alimens lui semblent du bois et sont douloureux à avaler ; les pupilles se contractent, le teint varie du pâle au rouge foncé ; il y a lassitude et pesanteur des jambes.

Dans les jours libres, la malade se plaint de somnolence, de frissons avec peau de poule au grand air, et de bouffées passagères de chaleur à la face ; elle a toujours froid aux mains et aux pieds ; le pouls est petit, dur et fréquent.

Elle avait reçu inutilement tous les secours de l'allopathie, même de la part du médecin, le D^r TIETZE, auteur de l'observation, qui, en particulier, avait employé la racine d'*armoise* très-vantée en pareil cas. Sur ces entrefaites, TIETZE fut converti à l'homœopathie et la proposa à la mère de la malade qui refusa d'abord, — vu l'inutilité antérieure de tout remède et ne la demanda que quand sa malheureuse fille n'eut plus une heure sans accès.

La malade donc reçut, le 4 décembre, *calc.* VIII 00. Pendant 15 jours, les accès revinrent plus fréquens et plus longs, puis ils se ralentirent, et le 23 janvier,

il en vint un accompagné de symptômes nouveaux. Quelques jours auparavant, elle se plaignit d'un poids dans le bas-ventre et de céphalalgie brûlante du côté droit. L'accès parut le soir, au lit; elle perdit la parole, éprouva un serrement de poitrine qui suspendait presque la respiration, la bouche resta ouverte, les yeux renversés; à l'exception de quelques momens de calme, où la malade ne se reconnaissait pourtant pas, l'accès dura 8 heures et fut suivi de céphalalgie du côté droit, et de lassitude des bras et des jambes.

Le 30 janvier, *lycop.* x 0; point d'attaque.

Le 12 février, menstrues douloureuses jusqu'à arrêter le souffle, le 13, et mettre la malade au lit.

Le 14, malgré ses règles, elle fait, par le mauvais temps, une route à pied de deux lieues, durant laquelle elle a trois attaques. Dès ce moment les crampes thoraciques devinrent fréquentes.

Le 2 mars, plusieurs accès nocturnes, suivis de pesanteur et douleur à la tête et aux membres; le serrement de poitrine était si violent qu'il faisait redouter une apoplexie; le thorax était étrangement contracté; la face était bleue et bouffie.

Le 3 mars, *silic.* x 0; — le 16, crampe thoracique moins violente; — le 23, apparition de menstrues copieuses; — le 24, terribles douleurs de ventre, avec frissons et froid des extrémités, cris de douleur et perte momentanée des sens; le 28, cessation des menstrues; bien-être de la malade.

Les 5 et 7 avril, tranchées de ventre et céphalalgie déchirante, séjour au lit; — le 16, *natrum* iv 0; —

le 18, trois attaques faibles et courtes, suivies de douleurs aux aisselles et aux bras, déchirantes et serrantes; — du 26 au 30, menstrues avec tranchées.

Le 28 mai, *magn. carb.* x o; — la malade remarque que les congestions à la tête et la rougeur à la face ne se montrent plus, et depuis ce moment elle est plus gaie et plus à l'aise; — le 29 mai, menstrues avec quelques tranchées.

Le 15 juin, au déjeuner, accès subit d'épilepsie, faible et court, suivi de lassitude dans les jambes et de douleurs déchirantes au vertex.

Le 2 juillet, menstrues avec fortes tranchées; — le 7, *natr. mur.* x o.

Le 28 août (jusque-là nul accès), toux, légère angine par refroidissement; *bell.* x o; — menstrues normales avec peu de tranchées, durant cinq jours.

Le 4 septembre, *caust.* x o.

Le 29 octobre, depuis 19 semaines, point d'attaque; la jeune fille devient chaque jour plus forte et plus florissante; menstrues copieuses depuis trois jours, avec céphalalgie temporale déchirante.

Le 2 novembre, *sulf.* x. o; — le 30, point d'attaque depuis 24 semaines; depuis huit jours, menstrues normales avec peu de tranchées.

L'auteur écrit à cette dernière date, et dit qu'il compte continuer le traitement jusqu'à ce que la menstruation ait lieu sans dérangement ou douleur; il espère aussi faire disparaître l'épilepsie pour toujours. (*Ann.* II. 316.)

(Ce traitement sort tout-à-fait des règles établies

par HAHNEMANN, et lors même que l'auteur ne le dirait pas en commençant, il serait facile de voir qu'il n'était alors qu'apprenti homœopathe ; faire succéder sans raison majeure une longue série d'antipsoriques, c'est renoncer volontairement au précepte du MAITRE qui veut qu'un médecin penseur puisse toujours se rendre compte de l'action des remèdes, et pour cela il est nécessaire qu'il les multiplie le moins possible ; surtout lorsque, après l'usage de l'un d'eux, il observe un changement favorable ; la règle encore serait alors de placer un intercurrent et de revenir au remède qui a été bienfaisant, mais non de changer à tous momens, lorsque le médecin a son malade sous ses yeux ou à sa portée. — Il est d'ailleurs difficile de comprendre qu'ayant reconnu comme cause probable de l'épilepsie une véritable *gale*, il n'ait administré *sulf.* qu'au bout d'un an ; c'était évidemment le remède par lequel il fallait commencer. — Enfin, comment et pourquoi n'a-t-il pas employé *sepia*, le régulateur par excellence de la menstruation ? Nonobstant ce qui précède, le succès nous fait penser et dire qu'il y a quelque prix à faire l'étude comparative de traitemens antipsoriques avec un, au plus deux remèdes ; et d'autres avec une série de médicamens ; si la réussite de ces derniers se confirmait habituellement, il en résulterait la convenance de renoncer à la règle *monopharmaque* ; ce sujet mérite une sérieuse considération ; nous le recommandons à l'étude des personnes placées de manière à avoir à traiter un

grand nombre d'affections chroniques de nature à peu près pareille.) (*N. du R.*)

Un maçon, 30 ans, avait eu dans son enfance la *croûte de lait*, puis des symptômes de scrofules; jusqu'à 12 ans il n'avait pu retenir ses déjections, mais il en vint à bout après avoir employé une foule de remèdes; à 27 ans, il avait eu aussi une éruption pourprée. Depuis fort long-temps il était sujet au malaise.

Pression, plénitude à l'estomac après avoir mangé; déjections quotidiennes mais dures; pression à la vessie; excrétion rare d'urine; depuis plus d'une année, douleur brûlante au sacrum qui l'empêche de se coucher sur le dos; sans cause, besoin insurmontable de bâiller, suivi de la sensation d'une chaleur qui monterait du ventre à la poitrine et à la tête, et produirait perte des sens, chute, convulsions violentes dans les bras, puis dans les jambes; les dernières attaques ont été de la plus grande violence; sueur copieuse avec chaleur de la peau et rougeur de la face; après l'attaque, pâleur du visage, excrétion d'urine, copieuse; bruits de vent aux oreilles, lassitude dans les jambes; — goût amer, bouche sèche, soif, peu d'appétit; — pouls lent, plein, dur. — Ces accès épileptiformes reviennent tous les huit ou quinze jours, ou plus fréquemment sans périodicité; les premiers ne durent que quelques minutes; le dernier a commencé à dix heures du soir et duré jusqu'à six heures du matin.

Le 7 août, TIETZE donna au malade *silic. x* une petite portion de goutte.

Les accès parurent ensuite être plus faibles et plus rares.

Le 14 octobre, le malade reçut *sepia* x.

Le 5 décembre, *sulf.* i.

Alors se manifesta une éruption boutonneuse pruriante à la tête, qui dura jusqu'à la fin du mois.

Depuis le 8 octobre, aucun accès épileptiforme ne se montra, et le reste des symptômes disparut sous l'influence de *graph.* x 1/6 goutte.

En septembre de l'année suivante, aucun accès n'avait paru, mais comme il existait quelque éruption à la tête, TIETZE donna avec succès *carb. veg.* i. (*Ann.* II. 313.)

(Nous adressons à ce traitement le même reproche qu'au précédent; pourquoi avoir tant multiplié les remèdes, puisque les premiers avaient eu du succès, et pourquoi donner *sulf.* si tard, puisque le praticien savait pertinemment que le sujet avait été et était encore psorique? Nous croyons pouvoir affirmer que HAHNEMANN, le MAITRE, aux préceptes et à la pratique duquel il faut toujours en revenir, n'aurait pas procédé de cette façon; toutefois nous appliquons encore ici notre remarque concernant les traitemens *polypharmques*; c'est une matière à étudier.) (*N. du R.*)

Une femme de 34 ans, stérile, était, depuis 9 ans, atteinte de violentes convulsions survenues à la suite de frayeurs et de chagrins, qui avaient résisté aux traitemens variés de tous les médecins du pays et des environs, lesquels avaient unanimement déclaré

la malade *incurable*. En juin 1832, elle requit les secours de l'homœopathie du D^r HOFFENDAHL, qui recueillit les symptômes suivans :

Spasme subit, sans prodrome, perte de connaissance et chute, écume sur les lèvres, grincement de dents, pouces infléchis, convulsions de tous les membres. Après l'accès et à l'exception d'une certaine lassitude, la malade se trouve bien; le spasme revient chaque jour et même plusieurs fois par jour, à des heures variées, même la nuit; les spasmes sont plus violens à l'approche des règles, qui depuis plusieurs années sont en petite quantité, irrégulières et accompagnées de leucorrhée.

Comme elle attendait ses époques, la malade reçut immédiatement *puls.* IV une goutte; — le 3^e jour, les convulsions se montrèrent plus fortes et les menstrues firent leur éruption avec abondance, durant 6 jours. Elle reçut encore une dose *puls.* et écrivit, au bout de trois semaines, qu'elle avait reposé toutes les nuits sans avoir de spasme; au bout de quelques jours, elle eut de nouvelles attaques, et deux fois dans un jour, sous une forme différente, savoir que l'accès était précédé de malaise dans la tête et de sensation de faiblesse qui en avaient fait annoncer l'approche, au milieu de pleurs abondans.

Sur ce rapport, HOFFENDAHL envoya *plat.* III 000, six doses pareilles, pour en prendre une tous les deux jours. — Ce remède eut un tel succès, que la malade se crut guérie, à en juger par le calme qui accompagna le retour de ses règles, et par l'absence totale de leucorrhée.

Quatre mois après, le mari écrivait que sa femme annonçait devoir être bientôt mère, mais qu'elle avait eu de légers spasmes avec pleurs. H. envoya *stram.* III 000000 à prendre toutes les 24 h., durant huit jours.

Après ce remède, les convulsions cessèrent tout-à-fait; la femme accoucha facilement à terme d'un bel enfant, lequel, ainsi que la mère, n'a cessé de se très-bien porter.

— Une petite fille de 2 1/2 ans, était atteinte de violentes convulsions, depuis environ six mois, à la suite d'une réprimande que sa mère lui avait faite; — chute soudaine avec cri; coups avec les pieds et les mains, poings serrés, serrement des mâchoires avec grincement de dents, écume sur les lèvres; visage bleu-rougeâtre, yeux saillans hors de leur orbite, convulsés, baignés de larmes; excrétion involontaire de l'urine.

Après avoir observé un accès entier, HOFFENDAHL donna à l'enfant *hyosc.* III 000; — les convulsions cessèrent et n'avaient pas reparu un an après.

Le même médecin affirme qu'il pourrait donner un grand nombre d'observations de guérison d'affections spasmodiques du même genre par *bell.*, *cocc.*, *cupr.*, *hyosc.*, *ignat.*, *nux*, *puls.*, *stram.*, suivis, il est vrai, quelquefois du traitement antipsorique. (*Ann.* IV. 271.)

L'Annuaire de l'Institut clinique de Leipzig (3^e cahier, p. 25) contient l'*obs.* détaillée d'un cas d'épilepsie survenue, depuis six mois, après un chagrin,

et vainement traitée par plusieurs habiles médecins de divers lieux; le malade, âgé de 28 ans, était auparavant sujet à des saignemens du nez; il avait eu deux fois la gale, à 14 ans; et 4 ans avant son entrée à l'Institut, après un refroidissement, il avait été atteint de points de côté, de douleurs au foie, et d'une uréthrite qu'il affirmait n'avoir pas une cause suspecte.

Le traitement a consisté en *nux*, *puls.*, *sulf.*, *cocc.*, *agar.*, *ign.*, et *cupr. bis*. Quoiqu'il soit sorti de l'Institut, à la fin du troisième mois, guéri en apparence, ce terme nous paraît trop court pour que nous puissions affirmer que la guérison était complète; c'est pourquoi nous ne donnons pas l'observation avec ses détails.

Une autre *obs.* (p. 27) est celle d'une fille de 23 ans, atteinte depuis huit années d'une affection épileptiforme, dont les accès étaient renouvelés par des émotions mentales.

Entrée à l'Institut, elle reçut, suivant les symptômes du moment, *ignat.*, *sulf.*, *ipecc.*, *acon.*, *bell.* et *nux*; elle sortit guérie au 49^e jour.

C. P.

*NOTE SUR L'ACTION CURATIVE DES SERPENS
VENIMEUX.*

On lit dans l'article du D^r HERING, *sur le venin des serpens comme remède* (*Bibl. hom. v. p. 130*).

« Déjà en 1829, j'ai appliqué le *lachesis* dans le

traitement des affections syphilitiques et mercurielles. » — « Les substances qui s'en approchent le plus sont la *belladone* et le *mercure* (p. 131). »

A la page 138, nous avons placé une *obs.* du même, qui a pour objet une femme infectée de syphilis par son mari, et qui fut guérie par *lachesis*. L'opinion du D^r HERING sur la vertu antisiphilitique de cette substance, se trouve confirmée par ce que raconte le savant Auguste Saint-Hilaire dans la première relation de son *Voyage à Rio-Janeiro et dans la province des Mines*, T. II. p. 370.

« Un remède, dit-il, que l'on vante beaucoup contre la syphilis, et que M. Nogueira Duarte m'a dit avoir administré plusieurs fois avec le plus grand succès, est une espèce de bouillon qu'on fait avec la chair du serpent à sonnettes. Le malade boit ce bouillon le soir avant de se coucher, il sue très-abondamment, et se trouve guéri (?). Il n'est pas nécessaire d'employer la chair fraîche du serpent; fait avec l'animal desséché, le breuvage produit un effet également salutaire....

» Les colons des environs de Villa do Principe prétendent que des bouillons faits avec les espèces de serpens les plus venimeux, tels que le *jararacassù* (*bothrops neuwiedii*) et le *surucucù* (*bothrops surucucù*), guérissent parfaitement le mal vénérien. Un cultivateur du Serro do Frio m'a assuré que trois de ces bouillons avaient suffi pour rendre la santé à un de ses nègres chez lequel le mal était invétéré. »

Il est à désirer que ce moyen soit expérimenté avec

soin par les médecins qui peuvent aisément se procurer des vipères, seul serpent venimeux de l'Europe.

C. P.

OBSERVATION PRATIQUE,

PAR M. SEITHER, MÉDECIN A LANGENBRUCKEN.

(*Hygæa* I. 70.)

M^{me} N., 30 ans, mère de deux enfans, maigre, svelte, irritable, assez maltraitée par son mari, souffrait, depuis deux ans, d'affections gastriques, en particulier de crampes d'estomac. Ayant le préjugé que l'homœopathie la ferait mourir de faim, elle se refusa d'abord à en suivre les préceptes et à en recevoir les remèdes, et se contenta de faire pallier ses douleurs par des moyens allopathiques. Mais le retour des souffrances, l'aspect des pots d'apozèmes, le fait de la guérison de ses enfans par l'homœopathie l'engagèrent enfin à y avoir recours. Je me gardai bien de promettre une guérison prompte, me rappelant combien les médicamens donnés à haute dose ont une action prolongée. D'ailleurs, la cause active de ses maux, son mari, était là pour les entretenir.

Voici quel était son état : Aussitôt qu'elle avait du chagrin ou qu'elle avait mangé, chaleur brûlante et

pression à l'épigastre; renvois amers, aigres, mauvaise bouche; la pression augmente, s'étend et passe à l'état de tension et de contraction; enfin régurgitation, soda, afflux de liquide dans la bouche, nausées; alors nécessité de se courber, pelotonner et de s'aliter; le ventre ne supporte aucun contact, mais de légères applications de linges chauds y sont agréables; l'évacuation de gaz intestinaux soulage; il y a soif avec brûlure du gosier; la douleur et l'anxiété couvrent la face de sueur; sensibilité, irritabilité, disposition à se chagriner; une forte lumière, une voix haute sont insupportables; les gaz tendent et pressent le bas-ventre, surtout vers les flancs; urine rare, pâle; selle dure; pouls petit, nerveux.

Cet état dure souvent deux à trois heures, puis la gastralgie diminue peu à peu et une sueur générale se manifeste. Après l'accès, la bouche reste amère, il y a abattement général, anorexie, dégoût du pain, serrement et pression d'estomac, le matin; météorisme, renvois, soda, selle dure; mauvaise humeur, chagrin; pieds froids.

Les symptômes caractéristiques de ce mal d'estomac, et surtout la cause occasionnelle, la colère, le dépit, la disposition morale de la malade, tout rendait facile le choix du remède; *nux* était parfaitement indiqué; elle en reçut donc x 8.

Il y avait à peine $\frac{1}{4}$ d'heure qu'elle avait pris la poudre, qu'une douce transpiration chaude s'établit, des vents s'échappèrent avec grand soulagement, le besoin d'une selle se fit sentir, après laquelle le poids

de l'estomac cessa ainsi que la brûlure et le serrement. Au bout d'une heure, elle se sentit libérée de ses douleurs et ne se plaignit que de fatigue, de somnolence et de faiblesse.

Pendant huit jours elle jouit d'un bien-être sans nuage ; elle se croyait sûre de la victoire ; mais un bon repas fait avec de la choucroûte et du lard renversa ses espérances ; *puls.* vint à son secours, et amena d'abondantes évacuations alvines.

Au temps des menstrues, la malade éprouva des coliques et des douleurs de dents et de tête ; les règles parurent trop tôt.

Sur ces entrefaites, les douleurs d'estomac se montrèrent de nouveau, et quoique je soulageasse la malade au moyen de *cham.*, *nux.*, *ign.* et *puls.*, suivant la cause occasionnelle, je ne pouvais plus prétendre à une cure réelle avec ce traitement.

La carie des dents, la maigreur de la femme qui, deux ans encore auparavant était pleine d'embonpoint, les varices, la sueur et le froid des pieds, l'irrégularité des menstrues et des selles, la leucorrhée, la fâcherie constante, l'étonnante perte de mémoire, la facilité à se refroidir, la chute des cheveux, etc., me firent conclure à une affection générale plus profonde.

Néanmoins, les attaques de gastralgie n'étaient pas si fréquentes, mais dans l'espace d'environ quinze jours on put toujours signaler les symptômes suivans : le matin, douleurs d'estomac, soda, renvois amers, fétides ; gonflement gazeux de l'estomac et du ventre ;

après avoir mangé, pression à l'estomac, avec tension et serrement; émission de vents qui soulagent; répugnance vis-à-vis de la viande et du pain; plénitude du ventre qui est tendu; vomissement de bile et de mucosités; sensation de brûlure dans le ventre, crampes d'estomac aiguës; selles dures; menstrues peu abondantes, prématurées, douloureuses, leucorrhée. — La malade ne se rappelle avoir eu aucune éruption cutanée.

Je lui donnai donc *sulf.* x 000; durant les premiers huit jours je n'en vis d'autre effet que la régularité et la consistance moins solide des selles, la diminution des hoquets et de la sensation de plénitude. J'en donnai alors une seconde dose, et le 21^e jour une troisième pareilles. Jusqu'au 40^e jour, les crampes devinrent toujours plus rares et ne reprirent pas leur degré primitif de violence; mais il resta brûlure dans le ventre, flatuosités, tension de temps en temps, pression, difficulté de respirer, serrement angoissant, renvois à vide et bouche amère.

Alors je donnai *carb. veg.* x 000. La même nuit, le ventre se tendit comme un tambour, ce qui causa beaucoup d'angoisse et de dyspnée; la sensation de brûlure et de pression dura jusqu'à l'issue d'une prodigieuse quantité de vents, qui produisit un grand soulagement.

L'amélioration continuant, j'attendis jusqu'au 20^e jour, où je répétai *carb. veg.*; il agit tout aussi avantageusement.

Les menstrues avaient dans cet intervalle paru

deux fois, sans l'appareil morbifique précédent, elles avaient été copieuses, non suivies de leucorrhée. Les crampes d'estomac n'existaient plus et n'ont pas reparu.

SUR LE CROUP.



Les *Archives de la médecine homœopathique* contiennent, T. IV, cahier de janvier 1836, deux articles sur le *croup*. La gravité et la fréquence de cette maladie, que nous sommes très-souvent appelé à voir et à traiter, nous engagent à soumettre ces articles à la critique, et à proposer la pratique qui nous paraît indiquée par la nature et l'intensité des symptômes de cette terrible affection.

Le Dr Ægidi préconise d'abord l'emploi soi-disant allopathique du *tartre émétique*, dont il se servait exclusivement jadis, « ayant renoncé, après plusieurs insuccès, à la méthode précaire par le calomelas, les vésicatoires et les émissions sanguines. »

Ainsi que lui, nous avons exclusivement adopté l'emploi de l'*émétique* seul, que nous avons, presque toujours, vu suivi de succès; c'est dans les deux ou trois heures après son ingestion, que nous avons vu la guérison s'opérer; et nous naurions jamais cru rationnel d'en administrer un nombre considérable de doses successives, comme on l'a vu avoir lieu sous la

direction d'habiles allopathes, qui n'auront pas eu toujours à se louer de cette pratique.

Au reste, l'action homœopathique du *tartre émétique* est ici évidente, à en juger d'après les symptômes suivans tirés de sa pathogénésie.

202. Râle muqueux dans la poitrine.

203. Excitation à tousser sans en avoir la force.

205. Violens chatouillemens au milieu de la trachée qui excitent une toux brève.

206. Toux, après minuit, avec crachats.

207. Toux durant une demi-heure, avant minuit.

208. Toux dès que l'enfant se fâche.

209. Avec la toux, survient chaleur et sueur au front.

210. En toussant, chaleur et humidité des mains, avec sueur à la tête.

211. Aussitôt après avoir mangé, l'enfant est pris de toux et de vomissemens.

213. Respiration courte (après trois heures).

214. Difficulté à respirer qui oblige à rester assis dans le lit.

215. Le matin, vers les trois heures, la respiration s'arrête et lui manque ; elle est obligée de s'asseoir et de chercher de l'air ; dès que la toux et les crachats paraissent, elle est soulagée.

216. Au commencement de chaque accès de toux, elle cherche avidement l'air, comme s'il voulait lui manquer avant qu'elle ait la force de tousser.

217. Le soir, au lit, il est sur le point de suffoquer, il ne peut avoir sa respiration ; il est obligé de rester assis toute la nuit.

222. Sensation de brûlure dans la poitrine qui monte jusqu'au cou.

289. L'enfant veut toujours être porté sur les bras.

312. Mouvemens spasmodiques.

326. Somnolence.

349. En dormant, expiration ronflante, respiration inégale.

553. Vers minuit, réveil avec soif.

557. Pouls plein, vite.

559. Pouls vite, presque perceptible à l'oreille, pulsations générales.

565. Le soir, vers les six heures, frisson fébrile, puis forte chaleur.

Viennent ensuite les symptômes secondaires et curatifs tels que :

560. Pouls plus lent de 10 pulsations par minute.

561. Pouls intermittent, presque imperceptible.

562. Absence de pouls.

570. Frissons.

571. Horripilation, comme si on l'aspergeait d'eau froide, avec peau de poule sur les bras et bâillemens.

572. Il a froid et devient tout froid lui-même.

573. Frisson la nuit et le matin en se levant.

574. Frisson l'après-midi par tout le corps avec tremblement (pendant plusieurs heures).

etc., etc., etc. (*Arch.* III. II.).

Certes, on ne saurait refuser et une grande homœopathicité contre la laringo-trachéite, et une grande activité curative au médicament capable de produire *entre autres* les symptômes ci-dessus; il ne reste plus qu'à déterminer la dose et le moment d'en faire usage. Aussi, maintenant que HAHNEMANN nous a ouvert les yeux sur le *pourquoi* de l'action guérissante des remèdes, ne sommes-nous plus surpris des nombreux et constans succès que nous avons, dans notre pratique, vu toujours suivre l'usage du *tartre émétique* contre le croup, à l'exclusion des saignées

générales et locales. **ÆGIDI** cite précisément un cas de sa pratique, où, avant d'être homœopathe, il a fait appliquer des sangsues à un enfant atteint de croup, sans parvenir à l'arracher à la mort; puis dans un second cas, sur le frère du jeune défunt, il a appliqué le *tartre émétique* en solution, et a vu, dit-il, le danger diminuer d'heure en heure, jusqu'à guérison complète.

Ce praticien préconise ensuite et à bien juste titre, l'emploi alternatif de *calc. sulfurata* et de *spongia* à doses un peu élevées, et de deux en deux heures, lorsque la maladie est déjà avancée, et que la période purement inflammatoire, c'est-à-dire celle qui précède la formation d'une fausse membrane, est déjà passée. Nous abondons tout à-fait dans son sens et croyons qu'à cette époque de la maladie c'est là le seul traitement homœopathique.

Mais l'auteur cite un cas où, dit-il, le petit malade avait pris, le premier jour, une dose *acon. x ij*; 24 h. après une dose *calc. sulf. x ij*, et 24 autres h. après *spong. x ij* (il paraît d'après le vague de sa phrase, que ce traitement n'avait pas été administré par lui-même); voilà une médication vicieuse et qui fait le principal objet de notre critique et de nos avis pratiques actuels.

Au début d'un croup plus ou moins léger, le premier jour, il n'est pas rare que l'*aconit*, répété ou non, suffise pour calmer, dissiper les symptômes, permettre à l'enfant de dormir, et rassurer complètement les parens; mais le médecin instruit doit s'at-

tendre à un retour de la maladie au bout de 24 h., c'est-à-dire le lendemain au soir, à une heure qui peut varier entre 6 et 11 h. ; il doit en avertir les parents et laisser entre leurs mains une dose d'*aconit* pour être donnée à l'enfant au premier signe de fièvre, de toux ou de raucité de la voix, symptômes qui surgissent ordinairement au premier sommeil ; le médecin doit se faire immédiatement avertir, s'il est à portée du malade, afin de juger de la gravité du cas, et de la convenance de la répétition des doses. Après l'effet présumé de l'*aconit*, si l'enfant se plaint de mal de gorge, *bell.* sera spécialement indiqué. Dans les cas ordinaires de récurrence, et lorsqu'il n'y a point eu de perte de temps, ces deux remèdes suffisent pour éloigner tout danger.

Mais encore alors doit-on redouter un nouveau paroxysme pour le lendemain à la même heure, et prendre les précautions sus-indiquées, qui ne seront jamais sans effet. Après ces deux remèdes héroïques, s'il reste de la toux, avec embarras muqueux, *ipeac.* trouvera sa place et produira tout l'effet curatif désiré ; si la bronchite persiste, on devra donner *scill.*

Le traitement que nous venons de tracer et dont tout praticien n'aura qu'à se louer, suppose que le médecin a été appelé au début de la maladie. Mais si, comme cela n'a que trop souvent lieu, le secours médical n'est requis que lorsque le *croup* est à son troisième période, alors *hep. sulf.* et *spongia* seront indiqués, et les doses en devront être d'autant plus fortes que le danger sera plus grand ; le médicament

dans aucun cas ne peut tuer le malade ; mais le *croup* alors le tuera presque certainement ; il est donc nécessaire d'agir avec une grande vigueur, et de produire un effet bien décisif.

ÆGIDI conseille de ne point recourir à l'*aconit* à ce terme de la maladie ; ce conseil est peut-être très-bon, mais il a besoin d'être motivé, et voici comme nous le faisons.

Si le pouls du malade est déjà devenu si faible, si petit qu'il soit presque imperceptible, il n'y a plus là d'homœopathicité pour *aconit* ; on n'y doit pas songer. Mais quelque grave et avancé que soit l'état du malade, s'il y a encore fièvre, si le pouls est plein, fort et fréquent, il y a là homœopathicité pour l'*aconit*, et l'on peut ou plutôt l'on doit en administrer *une goutte* et la répéter même toutes les cinq minutes, comme dit ailleurs ÆGIDI, pendant une heure, au bout de laquelle *hep. sulf. calc.* sera indispensablement requis ; c'est là que l'auteur a senti la nécessité de donner des doses un peu hautes de ce remède, par exemple des fractions de grain, parce que la sensibilité organique diminue à mesure que la vie est plus près de s'éteindre, et qu'un plus fort aiguillon est nécessaire pour la réveiller.

Dans un cas grave où *hepar* et *spongia* n'apportent pas de soulagement marqué, ÆGIDI par une observation plus sévère des symptômes fut conduit à donner *euphorb.* II une goutte dans six onces d'eau, par cuillerée toutes les demi-heures ; ce moyen, rarement employé, réussit très-bien ; nouvel exem-

ple frappant de la nécessité de bien chercher l'homœopathicité, sans s'occuper du nom ou du caractère de la maladie; certainement, en allopathie, on ne pourrait rien imaginer de plus contraire à la guérison d'un *croup* que l'*euphorbe*. Aussi AEGIDI, après avoir dit qu'il a aussi employé *phosph.*, *sambuc.*, *arsen.*, *drosera*, etc., ajoute-t-il : « C'est toujours la faute d'un mauvais choix lorsqu'un médicament est administré en vain. » Rien n'est plus vrai et en même temps plus précieux que cette assertion.

Ce que nous avons dit de la convenance d'administrer *acon.* même dans les cas où *hep. sulf.* est absolument nécessaire, se trouve confirmé par le docteur SCHROEN, dans le même cahier des *Archives*; dans un croup grave, au troisième jour, où la suffocation était imminente et le pouls à 100, il fit donner tout les $1/4-1/2$ h. un grain *calc. sulf.* 2, et boire dans l'intervalle de l'eau où il avait instillé quelques gouttes d'*aconit* 6; l'enfant fut sauvé.

Il ajoute plus bas comme précepte : « Dans tous les cas, lorsque la fièvre existe, il est toujours convenable d'interposer l'*aconit*, dissous dans de l'eau. »

CH. PESCHIER, Dr.

P. S. Au moment même où nous tracions ces lignes, nous étions appelé, à 5 h. après minuit, pour un enfant de 6 ans, surpris par une suffocation imminente avec toux et voix rauque. *Acon.*, répété quatre fois toutes les demi-heures et suivi d'*hep. sulf.*, répété deux fois, à une h. de distance, ont fait disparaître les symptômes; lesquels se sont reproduits le lendemain précisément à la même heure; mais les précautions étaient prises.

DISPUTE SUR L'HOMŒOPATHIE

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA DROME.

(Suite de T. VI, p. 379.)

Nous faisons observer dans notre dernier cahier, en note sur les offres du D^r Accarie de prendre des milliers de globules préparés avec des remèdes actifs, qu'aucun d'eux n'est *poison* qu'en raison de la quantité réelle qu'on en prend ; nous ajoutons que, d'autre part, les substances les plus innocentes, même les plus salutaires, peuvent devenir *poison*, donner la mort, si elles sont prises en quantité exagérée ; ainsi les 48 verres d'eau de M. Séguin ont, dit-on, ôté la vie à quelques goutteux ; ainsi la mie de *pain* très-frais a causé la mort de certains gloutons, et nous-même avons vu mort un homme très-vigoureux, ayant encore la bouche pleine d'œufs cuits durs dont il avait mangé en trop grande quantité. L'homœopathie, en préparant, *atténuant* les substances dites *vénéneuses*, leur enlève toute mauvaise qualité et ne leur laisse que celle de remèdes, propres alors à agir *seulement* dans les cas de maladie similaires aux effets qu'elles sont capables de produire dans leur état naturel et non *préparé*.

Mais il en sera tout différemment des substances qui, dans leur état naturel, sont complètement innocentes, et dont l'activité est développée par une très-longue friction ou trituration ; telles sont la *chaux* (carbonatée), le *charbon de bois*, la *silice*, le *lycopode*. Qu'avec l'une de ces substances bien préparée M. Accarie fasse silencieusement quelques essais, qu'il en prenne, non *mille doses* à la fois, mais *une* seule, qu'il la répète chaque matin à jeûn durant plusieurs jours, qu'il se prive pendant ce

temps de café pur, de liqueurs, de vin non trempé, et d'épices.... et nous osons l'assurer qu'il aura regret à la lettre citée plus haut, et reconnaîtra qu'il existe dans cette préparation des remèdes un mystère qui lui était inconnu jusqu'à ce jour.

La dispute en était à ce point lorsqu'un anonyme inséra dans le même *Courrier*, 8 décembre, une lettre calme et sage, où il exposa la variabilité, jusqu'à ce jour, des systèmes en médecine, qui faisait « qu'aujourd'hui les médecins les plus habiles ne croient plus ou presque plus à la médecine; » il y donnait des détails sur les longs travaux scientifiques préparatoires de Hahnemann, ainsi que sur les faits notoires et journaliers qui étayaient ses principes; il concluait en demandant qu'une doctrine ne fût pas dédaigneusement rejetée parce qu'elle est neuve et contrarie les idées reçues.

Le même numéro contenait une lettre de M. DUPRÉ qui déclarait accepter, non le pari de son adversaire, mais l'épreuve scientifique.

Dans le numéro suivant, 10 décembre, le D^r Accarie répliqua dans son style plus romanesque et plaisant (on dirait Pigault-Lebrun ressuscité) que docte et sérieux; en voici un échantillon.

« Le D^r Dupré prétend avec un ton mi-cafard, mi-philantropie, — qu'il ne voudrait pas se rendre COMPLICE D'UN HOMICIDE : le pauvre homme ! qu'il se rassure ; et puisqu'il ne veut pas avoir à se reprocher d'empoisonner son prochain, pourrait-il se refuser de s'exposer à tuer un chien, un oiseau, une mouche pour le salut de l'espèce humaine ? Je lui parie que 5000 prises homœopathiques, faites avec de la *noix vomique* ou ce que l'on voudra, ne donneront pas la moindre colique à un chien bien portant, ni à quel insecte que ce soit, en proportionnant, bien entendu, dans ce dernier cas, la quantité à la capacité de son ventre. »

« Quand j'ai dit que j'avalerais par jour 5000 prises, je savais bien que je n'avalerais que le véhicule du remède, parce que.... la division des remèdes dans les doses homœopathiques est tellement grande, que s'il nous était permis de les saisir de l'œil et

des doigts en les isolant de leurs véhicules, nous pourrions en placer plusieurs centaines de milliards sur la pointe d'une aiguille ! Oh ! extravagance ! oh ! duperie et friponnerie !!! Mais revenons à nos moutons. »

« Je parie donc au D^r Dupré (et après y avoir bien réfléchi), non pas seulement 12,000 fr. contre 6000, mais 12,000 fr. plus tout ce que je possède et pourrai posséder dans l'avenir, qu'on pourra faire avaler à l'êtré, de quelle espèce que ce soit, depuis l'éléphant jusqu'au rotifère, autant de prises homœopathiques que son estomac pourra en contenir et sans lui causer le moindre malaise, que dis-je ? sans faire autre chose que satisfaire impunément sa gourmandise ou sa soif, s'il aime le sucre ou l'eau... »

Au travers des invectives qui paraissent être familières au D^r Accarie et que pourtant nous nous plaisons à croire aussi indignes de sa personne, que nous sommes assuré qu'elles le sont de son titre de docteur, il est difficile de voir dans les plaisanteries qui coulent si aisément de sa plume une direction utile vers l'art de guérir, *tuto, cito et jucunde*, comme le veut Hahnemann. Quand vous aurez gorgé de sucre, infecté l'estomac d'un éléphant, avec ou sans effet, quand vous en aurez mis dans la bouche d'un rotifère une quantité pondérable sans qu'il ait du vertige ou qu'il éprouve des douleurs de vessie, nous ne voyons pas que cela nous mette plus ou moins en état de guérir très-promptement une pleurésie, une pneumonie, ou toute affection très-aiguë; il nous semble que ce serait là une bonne direction à donner aux défis, et qu'il y aurait utilité réelle à *parier* 12,000 francs, qu'un homœopathe, armé seulement de sa pharmacie de poche, ne guérira pas plus vite qu'un allopathe avec la lancette et les sangsues, une affection grave déterminée et reconnue par ce dernier.

Toutefois, sur le fait unique de l'action des doses homœopathiques, nous allons raconter à M. Accarie deux ou trois faits pour la vérité et l'authenticité desquels nous lui offrons toutes les garanties qu'il pourra désirer.

Etant consulté pour une jeune demoiselle atteinte d'une hyper-

trophie du cœur, sur laquelle on avait, depuis sept années, épuisé les émissions sanguines, et qui était actuellement parvenue à un point extrême et tout-à-fait insupportable d'œdème général, nous lui donnâmes *une goutte de solution de digitale, en trois doses, à prendre à deux jours de distance.*

La première dose amena immédiatement quelques malaises; mais la seconde produisit des douleurs de tête atroces et d'énormes vomissemens bilieux avec diarrhée, qui, pendant trois semaines, se renouvelèrent tous les jours durant 8 heures; l'œdème disparut complètement pour un temps; — il n'est pas nécessaire de dire que la troisième dose ne fut pas donnée.

M. B. se plaignant d'une uréthrite; nous prescrivîmes *une goutte de solution copaïv. en trois doses, à deux jours de distance*; la première altéra, pendant environ une heure, ses facultés intellectuelles; il s'enferma seul dans sa chambre, ne doutant pas que ce phénomène ne passât bientôt; à la seconde dose, l'égarément fut si fort qu'un ami accourut nous demander du secours; *une goutte d'alcool camphré* rétablit l'équilibre; la troisième dose ne fut pas prise, et l'uréthrite avait cessé.

Il y a peu de jours, consulté pour un boulanger fort et robuste, très-incrédule sur l'action des remèdes homœopathiques, portant, depuis uné douzaine de jours, un petit ulcère à la jambe qui ne paraissait pas tendre à guérir, nous lui envoyâmes *une goutte tinct. sulf.* pour une cuillerée d'eau. Deux jours après, nous allâmes le voir; il y avait de l'amélioration à sa jambe; mais il ne pouvait trouver d'expression pour nous peindre le dérangement intérieur et tout-à-fait insolite que lui avait causé notre tout petit remède.

Enfin, et pour ne pas lasser la patience de M. Accarie, si cette note tombe sous ses yeux, nous terminerons par ce fait-ci. Madame D. se présenta chez nous pour que nous la débarrassions d'un goître; nous lui fîmes flairer un flacon contenant des globules infectés, et l'invitâmes à revenir au bout de 8 jours; l'ayant vainement attendue trois semaines, nous allâmes lui demander la cause de son défaut; elle nous répondit qu'elle avait eu la tête

tellement étourdie, et qu'elle avait éprouvé pendant plus de trois jours tant de malaise, qu'elle préférerait garder son incommodité à s'exposer de nouveau à ce supplice.

Au reste, non loin du domicile de M. Accarie, dans le département de l'Ardèche, vit un médecin qui ayant chez nous-même flairé sans discrétion et contre notre avis un flacon de globules infectés de *tinct. sulf.*, a craché le sang, conformément à l'avertissement que nous lui en avions donné.

On voit qu'il n'est pas nécessaire de recourir à l'éléphant pour s'assurer de l'effet des préparations homœopathiques; l'homme suffit et à son défaut la femme; nous conseillons à M. Accarie de s'en tenir à cette famille de mammifères.

A la même date et dans le même numéro de journal, M. BUISE plaignait poliment de ce que M. Accarie avait fait d'une question de science une affaire de personne, et de ce qu'il avait substitué le ridicule, *arme dangereuse*, au sérieux qui ne blesse jamais celui qui s'en sert.

Le 12 décembre, le journaliste fit un article où il déplorait la tournure qu'avait prise une discussion savante. « C'est avec peine, dit-il, que nous voyons une question toute scientifique dégénérer en personnalités grossières : nous devons dire que la chose nous semble jugée par-là. D'un côté, nous voyons un homme jeune, plein d'avenir, qui soutient un progrès de l'art avec un courage généreux, une conviction entière et consciencieuse; de l'autre, un homme animé d'une forte conviction aussi, mais qui gâte sa cause, qui peut être bonne, par le ton de sa défense, qu'elle ne saurait avouer; autant de modération et de mesure chez l'un que d'emportement et de violence chez l'autre; ici des raisons et des faits, là des injures sans provocation et le soupçon d'un double intérêt. En attendant d'autres épreuves, nous sympathisons pour le bon droit. »

C'est dans cet état qu'était la dispute, lorsqu'au 20 décembre M. LACHEISSERIE, doyen des médecins du département, et allopathe, publia la lettre qui commence cet article et y a donné lieu.

Survint, le 3 février, un anonyme qui, pour prouver que M. Accarie avait eu le droit de dire des injures, prétendit en trouver le premier exemple dans les ouvrages de Hahnemann, et fit, selon l'usage, des citations altérées ou tronquées. Il y ajouta les calculs ridicules de Panvini sur la quantité de liquide que supposaient les dilutions homœopathiques.

Le 4 janvier, M. DUPRÉ-DELOIRE adressa une dernière lettre au *Courrier*, insérée le 10, où pour faire sentir l'indécence de l'anonyme, il se contente de citer les phrases entières de Hahnemann.

Notre correspondance nous a appris que les gens honnêtes et sensés avaient été aussi indignés qu'affligés de la tournure qu'avait prise cette intéressante discussion, et que quelques personnes avaient résolu de faire des expériences sur elles-mêmes, dont il serait tenu note et registre; nous en attendons avec confiance le résultat.

MÉLANGES.

Nous avons reçu d'excellentes nouvelles de la santé de HAHNEMANN; des cures inespérées sur des notabilités de la société, ont attiré sur lui les regards et la confiance du grand monde de la capitale; nous chercherons à nous en procurer les détails.

Nous donnerons dans le prochain cahier une petite statistique *obituaire* hivernale de Genève; la portion allopathe de la Faculté jadis célèbre de notre patrie n'y verra, hélas! ses couronnes tressées que de *cyprès*.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le D^r ENGELHARDT, à Löbau (*Prakt. Beitr.* I. 149.).

*Spasmes douloureux de l'estomac et du ventre
résultant de l'usage immodéré du sel de cuisine.*

M^{lle} M., 18 1/2 ans, de forte stature et de constitution scrofuleuse, avait eu dans son enfance d'incessantes affections scrofuleuses et une disposition au rachitis; puis plus tard une ophthalmie chronique, la teigne, un écoulement des oreilles. Jusqu'à l'éruption des menstrues, à 17 ans, elle fut évidemment chlorotique, avec malaises, anorexie, lassitude habituelle, manque de forces et émaciation; et long-temps les règles ne furent normales ni en quantité ni en qualité.

A peu près à cette époque, c'est-à-dire depuis 1 1/2 an, elle fut prise d'une inclination irrésistible à faire alternativement un grand usage de sel et de sucre; elle avait souvent aussi une faim canine de pain et

de graisse ; il s'était formé sur ses deux mains une si prodigieuse quantité de verrues, qu'on n'aurait pas pu planter une épingle dans la peau saine ; ce qui donnait à ses mains un aspect tout-à-fait dégoûtant. La malade éprouvait, depuis environ une année, de légères attaques de douleurs crampoïdes d'estomac qui, en s'empirant, furent accompagnées de semblables douleurs dans le bas-ventre. Alors sa constitution devint fort mauvaise, son corps très-maigre, et l'aspect chlorotique de plus en plus sensible.

Une répugnance extraordinaire pour les remèdes lui fit retarder autant que possible de s'adresser à un médecin ; mais enfin elle y fut forcée, son état ne cessant d'empirer. Le Dr la trouva dans un état très-misérable dont voici le tableau ; à chaque symptôme est ajouté le n° correspondant du *natrum muriaticum* des *Maladies chroniques* de HAHNEMANN.

Aspect pâle, souffrant, yeux abattus, ternes, cernés de bleu. (85, 86).

Elle se traîne d'une chaise à l'autre, tant elle est fatiguée, et ne trouve du repos et du soulagement qu'en restant étendue, attitude qu'elle garde plusieurs heures chaque jour (751, 752, 766, 778).

Sa physionomie trahit le plus haut degré de mauvaise humeur, d'âcreté, d'irritabilité d'esprit, avec disposition à la colère et à la fâcherie ; en sorte qu'elle répand des pleurs abondans, n'a aucun goût pour le travail, et est très-chagrinée de répondre (858—63, 66, 71, 74, 95, 96, 97).

Le volume de son corps est remarquablement diminué; elle est tout-à-fait maigre (749).

Chaleur à la bouche, soda, goût aigre (271, 313—15).

Perte d'appétit (294, 95, 300, 301).

Nausée continuelle, mal de cœur, afflux d'eau à la bouche (272—86, 255—57).

Elle a dans le cou la sensation d'une cheville, et celle d'une constriction (240, 45, 46).

Vomissement acide et visqueux, ordinairement deux heures après avoir mangé, suivi de mal de tête (286, 320, 21).

Aussitôt après avoir mangé, plénitude et pression à l'estomac avec constriction (286, 311, 12, 26, 27, 28, 30).

Elancemens et tranchées dans le ventre (351—57, 59—61).

Brûlure dans le ventre du bas en haut.

Frisson dans tout le corps après avoir vomi (836—45).

Beaucoup de frissons dans le dos (730, 31).

Déchiremens dans le dos du haut en bas (573?).

L'état empire l'après-midi (311, 15, 25).

La menstruation est irrégulière et exigüe (460, 61).

Les mains sont couvertes de verrues (697, 98).

Après avoir donné depuis le 4 décembre au 31 janvier *nux*, quatre fois, *ipéc.*, *ver.*, *bry.*, *ars.* quatre fois, et *rhus* sans en obtenir autre chose qu'un très-léger soulagement palliatif, et sans avoir vu survenir aucun autre changement que la dessiccation de quel-

ques verrues, bientôt, il est vrai, remplacées par d'autres, je dirigeai mon attention vers l'abus du *sel de cuisine*, et reconnus l'identité des symptômes énoncés par la malade avec ceux que Hahnemann a inscrits au tableau de ceux que produit le *natrum muriaticum*. Je donnai donc, le 31 janvier, *spir. nitr. dulc.*, antidote de ce sel, d'abord à la dose de deux gouttes quatre fois par jour, puis plus tard à une dose moindre.

A ma grande surprise, et à celle des parens, on vit en six jours disparaître tous les accidens morbides opiniâtres qui m'avaient fait croire à une affection organique commençante de l'estomac. La malade recouvra un bon appétit et put garder les alimens qu'auparavant elle rejetait. Il n'y eut qu'une rechute, environ huit jours après le traitement antidotique, par l'abus d'alimens indigestes ; une diète sévère suffit pour la dissiper, en deux jours ; l'antidote dont pendant ce temps on avait interrompu l'usage, fut repris mais à doses légères, ensorte qu'il n'en fut pas en tout pris *deux scrupules*.

Mais le signe le plus éclatant de l'action antidotaire du *spir. nitr. dulc.* fut la dessiccation et la disparition intégrales et très-promptes de toutes les verrues à la fois.

Du tableau entier des symptômes de la maladie il n'est resté que l'irrégularité de la menstruation qu'on peut attribuer à la psore latente.

Néanmoins la malade commença bientôt à renaître de corps et d'esprit, elle devint florissante et forte, et jouit d'une grande gaîté de caractère.

Céphalalgie intense de quinze ans de durée.

Une pauvre paysanne, âgée de 41 ans, mère de six enfans, dont elle allaitait le dernier, avait joui jusqu'à sa première couche, 15 ans auparavant, d'une parfaite santé. A cette époque, sans cause connue, elle fut subitement saisie d'une douleur nerveuse de tête, qui ne l'avait plus quittée excepté pendant ses diverses grossesses. L'attaque en avait lieu toujours lorsqu'elle était hors de chez elle et surtout à l'église. Aussitôt qu'elle en revenait chez elle, ayant fait $3/4$ de lieue de chemin, elle était instantanément obligée de se jeter sur son lit, sans avoir le temps d'ôter ses vêtemens, et pendant 24 heures au moins elle était hors d'état de se lever. L'accès était comme suit :

A l'un des côtés du front, élancement très-violent et sensation pénible d'un morceau de bois qu'on y casserait ; — afflux d'eau à la bouche ; — pâleur, faiblesse comme lipothymique, tintement d'oreilles, abattement dans les membres, vomissement de divers liquides, après lequel elle se sent plus malade ; enfin battemens de cœur par où l'accès se termine.

Le 4 juillet, elle prit *nux* x 00.

Les 5 et 6, aggravation notable de la céphalalgie, sans vomissement et palpitations ; mais tout le côté droit est entrepris, comme travaillé à l'intérieur ; le bras droit comme paralysé.

Jusqu'au quinzième jour de l'action du remède aucun accès, quoique la malade allât tous les diman-

ches à l'église. Vers le soir de ce dernier jour, attaque moins forte que les précédentes ; la malade n'est pas obligée de se coucher. — Le 20 juillet, *nux* x o.

Jusqu'au commencement d'août point de douleur de tête ; alors survient forte ophthalmie des deux yeux, qui fut combattue, le 9, par *bell.* x o, auquel un léger accès fit substituer, le 19, *puls.* IV o.

Les yeux se guérissaient lorsque subitement, le 22, au retour de l'église, reparut la céphalalgie, et la douleur quitta complètement les yeux, se portant dans la tête. L'accès fut violent, se prolongea jusque dans la nuit avec vomissement et frissons.

Jusqu'au 1^{er} septembre, point d'attaque ; alors existait encore cuisson aux angles des paupières, chassie la nuit, rougeur des paupières et un peu de photophobie. *Nux* x o fut répété sans beaucoup de succès, et remplacé, le 19, par *rhus* x o.

Le 3 octobre, les yeux étant guéris, la malade reçut *sepia* x g^{te} j, pour commencer le traitement antipsorique. Pendant son action, deux légers accès céphaliques, sans vomissement ; on put en trouver la cause dans l'usage d'un verre de vin de cerises ; la malade n'ayant jamais bu de vin. Considérant l'action de *sepia* comme interrompu par cet alcoolique, on lui donna *calc. carb.* x g^{te} j, pendant l'action duquel nul accès ; on le fit suivre de *sepia* g^{te} j.

Tout alla parfaitement jusqu'à la semaine de Pâques 1831, où le sevrage causa une attaque de mal de tête. Elle eut ensuite trois mois de repos,

jusqu'au 6 juillet, où survint sans cause connue l'état suivant :

Tête entreprise; — il lui semble qu'on lui tire les cheveux par derrière; — déchiremens dans le côté gauche de la tête; — gonflement du nez et de la lèvre supérieure; — vomissement de matières amères; — grande lassitude, nécessité de se coucher; — les menstrues ne durent qu'un jour. Elle reçut *bell.* x o.

Jusqu'au retour des menstrues la malade fut bien; alors douleur frontale, comme s'il devait sortir quelque chose, avec malaise et vomissement d'eau et de mucosité; ce mal n'a lieu que lorsque la menstruation est trop exigüe.

Nux n'ayant point réussi, la malade reçut *lyc.* 8^{te} j qui enleva toutes les incommodités qui précédaient ou suivaient les menstrues.

Maintenant elle est en parfaite santé, et depuis plus d'une année elle n'a point éprouvé de mal de tête; quoique son état de pauvreté la force à de rudes travaux et à de grands efforts corporels.

(Ce traitement nous paraît vicieux en ce que le praticien n'a commencé d'attaquer la psore qu'*après* l'ophthalmie, tandis qu'il aurait dû considérer celle-ci comme une affection évidemment psorique, et lui appliquer *lyc.* ou *sulf.*; il est probable qu'elle n'aurait pas duré deux mois entiers. Il est bien peu d'ophtalmies spontanées qui ne soient psoriques, et on ne saurait trop se hâter de les traiter comme telles; nous les avons très-souvent vu céder promptement à *sulf.*,

calc. ou *lyc.*, tandis qu'elles résistaient aux médicaments apsoriques *N. du R.*)

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE

DES ULCÈRES DES JAMBES,

Par le Dr SCHRÖN. (*Extrait de l'Hygen III. 363.*)

Première observation. Un homme de 50 ans, ayant un bon aspect, portait au mollet gauche un ulcère plus grand que la main, peu profond, mais d'où découlait beaucoup d'ichor qui rougissait la peau, et qui noircissait en rendant raides les compresses qui recouvraient la plaie; les bords en étaient plats et découpés; le fond en était d'un rouge-bleuâtre, avec des places isolées d'un rouge intense; toute l'extrémité inférieure était gonflée. Le malade éprouvait dans l'ulcère même une douleur cuisante, mordicante, et aux environs un prurit qui s'étendait assez loin; il avait aussi de temps en temps des déchiremens comme arthritiques dans les membres; d'ailleurs il ne se plaignait d'aucun mal; cette plaie s'était formée d'elle-même deux ans et demi auparavant.

SCHRÖN donna au commencement, tous les deux soirs, une goutte *spir. sulf.*, qui correspondait à la douleur cuisante et mordicante (*Mal. chron. 773, 76.*), et il intercalla, tous les huit ou douze jours,

une goutte *ars.* 6. Au bout de quelques semaines, il éloigna les doses. Dans l'espace de deux mois et demi, l'ulcère guérit, le malade ayant conservé pendant le traitement toute son activité, et sans qu'après la guérison il survînt aucune autre incommodité. Après une année, le sujet ne se plaignait que d'un prurit fort ancien.

2^e *obs.* Un homme de 42 ans, grand, fort, de bonne apparence, portait à la face interne de l'extrémité inférieure droite un ulcère qui s'étendait depuis le jarret au genou et du milieu du tibia au milieu du mollet. Le fond de l'ulcère était d'un rouge foncé (comme lorsqu'on a enlevé l'épiderme soulevé par un vésicatoire), et lorsqu'on en ôtait l'emplâtre qui le recouvrait, il s'en échappait une vapeur abondante et inodore; il avait environ une ligne de profondeur, était inégal, et ses bords n'étaient ni renversés, ni calleux; un pus jaunâtre y était sécrété qui formait des places jaunes dans les points les plus profonds; les alentours n'étaient pas gonflés, mais ils étaient rougis. Le malade y éprouvait une cuisson comme du feu, et cette ardeur augmentait en marchant. L'ulcère avait commencé, environ un an auparavant, par une petite ampoule, que le malade avait gratté, parce qu'elle lui causait un violent prurit. D'ailleurs le malade se sentait bien portant, et l'anamnétique reportait à une gale traitée par friction, plusieurs années auparavant. Il avait déjà vainement eu recours à plusieurs médecins.

SCHRÖN considéra l'ulcère comme psorique, et la

douleur remarquablement brûlante le décida pour *ars.* (*M. méd. pure*, 783, 90, 93, 94, 95), dont il fit prendre, au commencement, une goutte 6 tous les deux jours, et plus tard à un plus grand intervalle; l'ancienne gale l'engagea à intercaler, tous les huit ou 12 jours, une goutte *spir. sulf.*; et dans six semaines l'ulcère guérit complètement malgré les mouvements continuels du membre.

Le malade avait jadis perdu plusieurs enfans dans les premières semaines de leur vie; depuis sa guérison, il en a eu un qui est en pleine santé.

3^e *obs.* Une femme de 38 ans, mère de plusieurs enfans sains en apparence, avait jadis été souvent atteinte de maux, en particulier de spasmes. A la face interne de la jambe gauche, puis de l'articulation du pied, elle portait, depuis six mois, en suite d'un coup, un ulcère de deux pouces de diamètre, dont le fond était d'un rouge pâle et les bords d'un rouge vif; il avait environ une ligne de profondeur et sécrétait une sérosité ichoreuse; il faisait éprouver une douleur brûlante, qui, la nuit, devenait si violente que la malade ne pouvait point dormir et maigrissait à vue d'œil sans autre maladie; elle ne pouvait pas même surveiller ses affaires domestiques.

SCHRÖN lui donna une goutte *ars.* 6. La nuit suivante, pour la première fois, elle jouit d'un bon sommeil. Quelques autres doses pareilles suivirent, entre lesquelles furent placées deux doses *sulf.*, et qui furent soutenues par un lavage répété au moyen d'un mélange de huit onces d'eau et d'une goutte *ars.* 3.

En dix jours, l'ulcère et toutes les anciennes douleurs avaient disparu. SCHRÖN crut devoir remplacer cet ulcère si promptement cicatrisé par un fongicule.

Il affirme avoir eu plusieurs autres succès pareils dont la crainte seule des répétitions l'empêche de donner les détails, tous semblables aux précédens. Il ajoute l'*obs.* suivante.

4^e *obs.* Une jolie fillette de 5 ans portait un gros abcès à la jambe gauche, qui s'ouvrit, fournit une grande quantité de pus, mais ne guérit point, et fut suivi d'un trou rond donnant passage à une matière séreuse; le tibia paraissait gonflé dans l'étendue de quelques pouces. Au demeurant, l'enfant paraissait être assez bien, et n'offrait aucun signe d'affection scrophuleuse. Au bout d'environ six mois, SCHRÖN fut consulté; il fit appliquer des fomentations d'eau tiède sur la plaie, et donna, tous les deux jours, une goutte *silic.* iv. En quinze jours, le gonflement de l'os avait cessé, et l'ouverture était guérie. Mais au bout de quinze autres jours, il se forma un fort gonflement à la cuisse droite; fomentation d'eau chaude, et fluctuation évidente dans laquelle SCHRÖN plongea un bistouri qui donna issue à plusieurs tasses de pus. On continua les fomentations, et S. donna, en quinze jours, six gouttes *spir. calc. sulf.* L'os paraissait aussi se gonfler, et l'ouverture donnait issue à un liquide séreux. Alors il employa *silic.* comme la première fois, et en quinze jours il obtint le même beau résultat; le gonflement cessa et la plaie se cicatrisa.

Au bout de quelques semaines de bien-être com-

plet, un nouveau gonflement se forma à la cuisse droite, qui prit la marche des précédens. SCHRÖN ne retourna pas à *silic.* et d'autres moyens n'amenèrent pas de changement, en sorte que l'ouverture subsiste depuis plusieurs mois. L'enfant est d'ailleurs gaie, bien portante en apparence ; il semble que son organisme ne puisse pas se passer de cet exutoire.

(Evidemment le traitement *curatif* de la pyogénie scrofuleuse n'est point encore trouvé ; tout au moins nous avouons ne le pas posséder ; ainsi qu'à SCHRÖN il nous est arrivé de nous croire maître de certaines abondantes suppurations, puis de les voir reparaître à une autre place après quelques mois. C'est un sujet intéressant d'observation que l'effet d'une prolongation de traitement à tenter, après la guérison apparente ; ou bien l'administration de doses *beaucoup plus fortes* de remèdes, jusqu'à ce qu'on ait rencontré la spécialité vraiment guérissante en pareil cas. — Dans un prochain cahier, nous publierons une observation qui offre cet intérêt particulier que c'est au moment où un docteur allopathe désespérait de la vie de la malade, au point de ne pas oser faire une amputation qui semblait la *dernière ressource*, — que c'est alors, disons-nous, que les médicamens homœopathiques internes ont enlevé les douleurs et rendu la gaîté, la fraîcheur, la force et la santé à une jeune malade, dans un cas pareil au dernier qu'on vient de lire ; nous croyons devoir se laisser confirmer cette guérison aussi étonnante par sa promptitude que par la simplicité des moyens qui l'ont procurée. C. P. *réd.*)

TRAITEMENS DES CARIES SCROFULEUSES,

Par le D^r HEICHELHEIM. (*Hygea* III. 373.)

Première observation. Marie M., 13 ans, avait eu dans son enfance diverses maladies qui signalèrent la disposition scrofuleuse; atrophie (carreau?), ophthalmie, diarrhée chronique, éruptions cutanées, enfin depuis huit ans inflammation et suppuration de quelques os; elle avait grandi sans trouver de guérison dans le secours de la médecine.

Le 21 janvier 1834, le D^r H. appelé observa :

Constitution faible, peau fine, teint pâle; le soir, céphalalgie occipitale, pression sourde sur les yeux; éruption pustuleuse sur la lèvre supérieure; fonctions digestives normales; déchiremens dans les membres, surtout les inférieurs; raideur de l'articulation du bras droit; cicatrice luisante et profonde jusqu'à l'os; dans le creux du jarret gauche, éruption épaisse, croûteuse, rongeante et sécrétant un ichor âcre; le gros orteil gauche aussi ankylosé, recouvert de cicatrices croûteuses; sur la tête de cet orteil et sur les os métatarsiens correspondans, petites ouvertures fistuleuses, au travers desquelles on sent avec la sonde les os dénués de leur périoste; écoulement de sérosité abondante; le volume de ces parties fort développé; — sueur axillaire fétide; — sommeil ordinairement calme, mais quelquefois troublé par des rêves ef-

frayans. — Somnambulisme au moment de l'aurore, avec réponses justes aux questions qu'on lui adresse; cet état dure depuis quelques années; — caractère triste, pleureur.

Silicea répondait à tous ces symptômes, et le somnambulisme même se trouve dans 538, 39, et 40; le Dr H. en donna $\frac{3}{30}$, le 31 janvier, et au bout de dix jours une nouvelle dose, malgré l'aggravation apparente des symptômes locaux.

Le 10 mars, il y avait déjà une amélioration remarquable; tous les symptômes généraux n'existaient plus; l'enfant était devenue gaie et avait pris de la fraîcheur; le sommeil était calme, songes et somnambulisme ne la troublaient plus; le volume de l'orteil avait diminué, ainsi que la douleur, de manière qu'elle pût mettre et porter un soulier de peau; plusieurs ouvertures s'étaient aussi fermées. Une partie de la croûte du jarret était tombée et le reste de la dartre était sec. — On répéta le même remède.

Le 27 mars, on rapporta au Dr H. qu'après un petit voyage, dans lequel il avait été commis plus d'un écart de régime, les plaies avaient de nouveau pris un mauvais aspect; il visita le pied et trouva effectivement une surprenante aggravation de mal; la dartre du jarret, qui paraissait naguère être guérie, était de nouveau fluente; l'orteil était gonflé et rouge, et une nouvelle ouverture s'était formée au milieu du pied.

H. donna *sulf.* x 3, qui fut suivi d'une amélioration rapide; les portions malades du pied tombèrent toutes à la fois, et les plaies commencèrent à guérir.

Au bout de 20 jours, cette amélioration s'arrêta ; alors H. donna de nouveau *silic.* x 3.

Ce remède agit parfaitement bien ; et le 10 mai et le 5 juin H. en donna une dose pareille.

Le 28 août, la malade paraissant entièrement guérie, le médecin cessa de la voir.

2^e *obs.* Une jeune paysanne de 18 ans, fortement constituée, jadis bien portante et n'ayant jamais eu d'éruption psorique, fut atteinte d'une fièvre nerveuse, pendant la convalescence de laquelle se montra une inflammation vers le milieu du tibia gauche, immédiatement accompagnée d'un exanthème pruriteux qui couvrit tout le corps. Des moyens internes firent rapidement disparaître cette éruption, mais l'inflammation du tibia passa à la suppuration, et l'on ne tarda pas, au moyen de la sonde, à reconnaître une carie dont la surface était considérable ; au travers du traitement médical plusieurs ouvertures se formèrent, communiquant entr'elles et laissant toutes parvenir jusqu'à l'os. On proposa alors à la malade une opération qu'elle rejeta opiniâtement.

Le 27 avril, HEICHELHEIM fut appelé ; il trouva l'aspect de la malade pâle et cachectique, un exanthème pruriteux lui couvrait le corps ; par places se montraient de petites pustules pleines de sérosité, qui se rompaient et se séchaient promptement. Les règles, depuis une année, ne paraissaient que tous les deux ou trois mois, en très-petite quantité et accompagnées de douleurs abdominales. Sur une des faces du tibia gauche et dans la longueur de 3 pouces

environ, existaient plusieurs ouvertures fistuleuses communiquant entr'elles et livrant passage à un pus abondant et ténu ; à l'une d'elles apparaissait une esquille du tibia encore solidement adhérente à l'os. La périphérie de la jambe malade était près du double de son volume naturel. — La jeune personne ne se plaignait d'aucun autre mal. — La fièvre nerveuse avait eu lieu trois ans auparavant.

H. prit d'abord en considération l'éruption co-existante, et donna *sulf.* x 3 ; il pansa la jambe avec du suif.

Le 14 mai, nul changement encore ; le prurit seul avait diminué ; — *silic.* x 4.

Le 1^{er} juin, il put extraire une esquille ; l'éruption avait cessé ; — *silic.* fut répété.

Le 10 juin, grande amélioration, plusieurs ouvertures sont cicatrisées, avec adhérence à l'os ; *silic.* x 2.

Le 22 juin, — *silic.* x 2.

Le 18 juillet, extraction d'un séquestre de trois pouces de longueur, sans difficulté ; — *silic.* Dès ce moment la guérison marche rapidement.

Le 17 août, *sulf.* x 3.

Le 31 août, toutes les ouvertures sont parfaitement cicatrisées, et la jeune fille est très-bien ; le tibia est encore un peu plus volumineux que le droit.

En décembre de l'année suivante, la jeune personne jouit pleinement de sa santé ; l'os est sain, mais reste un peu plus gros ; on voit trois cicatrices profondes ; les règles paraissent toutes les quatre semaines et toujours sans douleur.

SUR LA SILICE,

Par le D^r HEUMANN, à Glogau.

La *silice* agit avec un degré inappréciable d'activité dans un grand nombre de maladies externes, c'est-à-dire qui offrent des symptômes extérieurs; elle hâte la maturité et l'éruption au dehors de la suppuration encore cachée et renfermée, et guérit promptement les ulcères fistuleux. — Un charron tomba et le genou gauche porta sur une pierre aiguë; il traita la contusion au moyen de remèdes domestiques, jusqu'à ce qu'il vît se manifester à toute la jambe gauche une rougeur obscure, et une douleur qui le privait du repos le jour, et du sommeil la nuit. Je trouvai au milieu de la rotule une petite ouverture de la grandeur d'un pois, où se présentaient quelques fils du tendon du *muscle droit fémoral*; la rougeur sus-indiquée gagna le tibia, envoyant des vergetures de chaque côté. En pratiquant une pression de bas en haut, on procurait l'écoulement d'une quantité considérable de pus.

La maladie consistait donc dans une inflammation par contusion du tendon du muscle droit, laquelle était passée à l'état de suppuration. Le pus traversant le tissu cellulaire avait passé à la jambe et produit la rougeur érysipélateuse, qui indiquait exactement la

route fistuleuse que la matière s'était faite sous la peau.

Le malade reçut un dose de *silic.*, et quatre jours après les fistules étaient guéries, la peau avait repris sa couleur naturelle, les douleurs s'étaient apaisées et le malade pouvait se servir de son pied.

(Il est probable que le médecin a aidé à l'action du remède par quelque pansement méthodique qu'il ne mentionne pas ; quelle que soit l'utilité de *silic.* dans les grandes suppurations, son activité ne suffit pas à les tarir seule en quatre jours. *N. du R.*)

Au printemps et en automne, par les intempéries, survient aisément l'inflammation du tissu cellulaire des extrémités. Chez les enfans, en raison de la grande plasticité du sang, cette maladie devient le *sclérome* ou induration du tissu cellulaire. Chez les adultes, son issue est différente ; la résolution a rarement lieu, et il se forme plus volontiers une mauvaise suppuration, un sphacèle du tissu cellulaire, qui gagne rapidement, et amène souvent une fièvre nerveuse et la mort.

Dans un cas où cette maladie occupait tout l'avant-bras droit, *silic.* x 00 opéra admirablement ; la guérison s'opéra en trois semaines.

S'il était permis de généraliser, on pourrait proposer l'emploi de la *silice* dans toute suppuration d'organe interne, parce qu'elle n'agit pas seulement pour en procurer la décharge, mais encore pour en guérir le lieu. (Voyez ce que dit à ce sujet GROSS, *Bibl. hom.* v. 365. *Réd.*)

L'action de *silic.* sur les *tumeurs lymphatiques* est moins connue que celle qu'elle possède sur la suppuration ; c'est ce qui m'engage à ajouter ce qui suit :

Les *tumeurs lymphatiques* ou *blanches* appartiennent aux cas de chirurgie qui offrent le plus de difficultés, dès qu'elles ont acquis un certain volume. Dans la plupart des cas, elles ont pour cause ou origine une cachexie le plus souvent scrofuleuse. Tout le système lymphatique est affecté, les glandes sont gonflées, les vaisseaux lymphatiques sont distendus, se rompent enfin (?) et répandent la lymphe dans le tissu cellulaire, d'où provient une tuméfaction qui grossit peu à peu, sans augmentation de chaleur, rarement avec fluctuation, sans circonscription exacte, et se montrant sur telle ou telle partie du corps. Si elles atteignent une grosseur notable, les veines sous-cutanées qui rampent à leur surface deviennent variqueuses et donnent à la peau qui les recouvre un aspect bleuâtre.

Quelquefois une lésion mécanique a produit la rupture des vaisseaux lymphatiques ; alors les tumeurs guérissent plus aisément. La chirurgie allopathique ne peut rien opérer sur ces tuméfactions, si ce n'est de les ouvrir par une ponction, et de chercher à amener la clôture des vaisseaux ouverts au moyen d'injections avec de l'eau chaude ou du vin, ou en les frictionnant avec la liqueur de Belloste, ou en employant le cautère soit actuel soit potentiel. La suite de ce traitement a été maintes fois la production d'un pus

de mauvaise nature, la fièvre hectique et la mort, lors même qu'on appliquait en même temps tous les remèdes internes propres à combattre la cachexie.

Convaincu de l'action de la *silice* dans les affections lymphatiques, j'ai employé contre une tumeur froide de la cuisse, grosse comme la tête d'un enfant, recouverte de veines variqueuses, *silic.* x 00. Au bout de six jours, la tumeur s'est ouverte et il en est sorti un liquide aqueux jaunâtre, en grande quantité, dont l'écoulement a duré huit jours, après lesquels le liquide est devenu plus épais, jaune, semblable à un pus louable ; après quinze jours depuis l'ouverture de la tumeur, celle-ci était guérie ; et l'enfant n'a pas tardé à se rétablir.

L'état général du petit malade, pendant l'existence de la tumeur, était anormal, la face blême, le ventre dur, les extrémités émaciées ; il n'y avait pas de fièvre ; l'enfant avait neuf mois.

Chez un autre, âgé d'un an, amaigri, atteint de fièvre hectique, une tumeur lymphatique avait son siège sur l'os temporal gauche, et le volume d'un œuf de poule ; je lui donnai *silic.*, que je répétais cinq jours après ; huit jours plus tard, la tumeur s'ouvrit et il en sortit une lympe jaune et trouble. Lorsqu'elle commençait à se fermer, il s'en est manifesté une sur le dos, près du rachis, puis une autre au bras droit ; l'extension de la cachexie paraît devoir faire porter un pronostic fâcheux, le système des vaisseaux lymphatiques étant sans doute si frêle que le moindre effort de la lympe suffit pour amener une rupture.

— Je donnerai plus tard la fin de ce cas. (Cette explication est susceptible de contestation ou de doute. *Réd.*) (*Prakt. Beiträge*, 24.)

Comme l'occasion se présente à nous pour la première fois de faire connaître avec quelque détail les bons effets qu'on a droit d'attendre de la *silice* lorsqu'elle est employée selon sa véritable homœopathicité, nous allons recueillir les observations les plus intéressantes où sont consignés les succès qu'on en a obtenus.

Inflammation purulente et fistule du sein.

Une jeune paysanne, domestique, fut atteinte, sans cause connue, d'un gonflement du sein droit accompagné de violentes douleurs ; après sept semaines de traitement domestique sans aucun fruit, la malade fut amenée au célèbre GROSS qui reconnut ce qui suit :

Teint pâle et terreux (jadis animé et fleuri), amaigrissement notable, anorexie, fièvre continue, respiration très-courte, ce dont elle ne s'était jamais plaint auparavant, quelques pas suffirent pour arrêter tout-à-fait le souffle, toux continuelle, sèche, qui la prive totalement du repos de la nuit ; — le sein gauche très-petit et flétri ; le droit, au contraire, extrêmement gonflé et dur, quoique livide ; vers l'aisselle, une ouverture à bords calleux d'où s'écoule un pus ténu, séreux, fétide, et par laquelle une sonde peut pénétrer jusqu'au sternum, dont la partie inférieure est

considérablement gonflée et les ligamens sont enflammés ; la malade n'y peut supporter aucun attouchement ; les mouvemens du bras droit sont très-difficiles, la malade y éprouve une sorte d'engourdissement et ne peut nullement s'en servir ; les règles ont cessé.

On accordera sans doute que ce cas était fort grave et qu'on ne devait en attendre la guérison que d'un traitement très-long, en suivant, du moins, la pratique allopathique. Eh bien, une dose *silic. x*, accompagnée d'un pansement sec et de soins de propreté, rétablit complètement la malade au point de lui permettre de reprendre son service en moins de trois semaines. Déjà dans les premiers huit jours, le sein malade avait repris son volume presque naturel et s'était ramolli ; l'ouverture fistuleuse donnait issue à un pus épais et de bonne nature, la toux avait graduellement diminué ainsi que la fièvre, la respiration était devenue plus libre, le teint plus animé, et le bras avait recommencé à remplir ses fonctions ; le gonflement qui recouvrait le sternum s'était également abaissé, et se montrait seulement en trois places rouges, molles et douloureuses au toucher, entre lesquelles la peau était insensible et avait sa fermeté naturelle. La plus grande de ces places s'ouvrit vers la fin de la seconde semaine, et il en sortit un pus louable ; elle guérit sous un pansement simple et sec ; les autres places guérirent sans s'ouvrir, et il n'y eut plus aucune trace d'inflammation. Dans cet intervalle, l'ouverture axillaire se cicatrisa, les règles reparurent,

et la malade se trouva si bien rétablie qu'il ne lui resta rien à désirer. (*Arch.* VIII. I. 25.)

Anthrax. Une femme de campagne, âgée de 60 ans, fut atteinte à la nuque d'un *anthrax*, qui se développa sous la forme d'un gonflement dur, hémisphérique, avec fièvre intense, qu'on prit d'abord pour un furoncle et qu'on recouvrit d'un cataplasme chaud pour l'amener à résolution ou à suppuration; le premier but ne fut pas du tout atteint, et le second ne le fut que très-imparfaitement. Au bout de huit jours, au milieu de la tumeur, des vésicules s'ouvrirent, et de petits trous se formèrent qui ne tardèrent pas à se réunir et à en former un seul, assez grand, autour duquel la tumeur resta dure, ayant une mauvaise couleur, rouge-pourpre foncé; le bord de l'ouverture était livide, et de celle-ci décollait un ichor âcre, rongeur, fétide, d'un jaune-verdâtre, qui détruisit tout le tissu cellulaire et attaqua même les muscles, en sorte que l'apophyse épineuse de la quatrième vertèbre cervicale fut mise à nu. — A ce période de la maladie, les forces de la malade se perdirent, ainsi que l'envie de manger et le repos de la nuit; le pouls devint inégal, intermittent, et l'aspect terreux.

Certes le pronostic d'un état si fâcheux, à un âge si avancé, ne pouvait être que fort incertain, et la guérison, si on l'obtenait des moyens vulgaires, très-lente.

GROSS, appelé à ce moment, se contenta d'un pansement sec et simple, et de faire tenir la plaie

propre au moyen de lavages à l'eau tiède; il donna *silic. x*, et il eut, dans les premiers huit jours, l'extrême joie de voir totalement changer l'aspect et la nature de la tumeur ulcérée, qui dans la seconde semaine diminua remarquablement, et à la troisième fut entièrement guérie. — D'abord l'appétit, le sommeil et les forces reparurent, l'ichor se changea en pus louable, la tumeur s'amollit, perdit sa couleur rouge livide, et la cicatrisation se serait probablement opérée dans la seconde semaine sans l'énorme perte de substance qui y offrait un obstacle insurmontable. (*Arch. VIII, I, 24.*)

Ulcère fongueux. Un jeune garçon de 6 ans, robuste, mais très-excitabile, souffrit du gel à un pied, dont le dos se couvrit de phlictènes de couleur suspecte. L'épiderme se détacha, et la plaie fut pansée par les moyens communs; elle se changea bientôt en un ulcère profond, dont le fond était sale et répandait beaucoup d'ichor. La sécrétion prit pourtant une bonne nature, et des bourgeons charnus s'élevèrent du fond de l'ulcère; mais bientôt ils crurent au point d'en dépasser les bords de plusieurs lignes. Tous les caustiques connus furent incapables d'arrêter cette végétation luxuriante, et l'on craignit qu'elle ne fût entretenue par la carie des os du métatarse. L'ulcère demeura dans cet état plusieurs semaines; ce qu'on avait réprimé dans le jour avec la pierre infernale ou tout autre caustique, repoussait presque au double dans la nuit; ce qui réduisait les

parens de l'enfant presque au désespoir; c'est ce sentiment qui les porta à s'adresser à GROSS.

Celui-ci observa une plaie recouverte d'une masse fongueuse, saignant très-facilement, et sécrétant en grande quantité un mucus épais, comme de la bile. N'hésitant pas à appliquer à ce mal un remède antipsorique, il fit flairer à l'enfant un flacon contenant un globule *silic.* VI. Le fungus fut recouvert de charpie sèche, et le régime fut prescrit sain et très-simple.

Le succès dépassa toute attente; dès le soir même, la plaie se montra nette et la végétation fut arrêtée; la sécrétion d'un pus doux commença à se faire, et le diamètre de l'ulcère à diminuer. Au bout de quinze jours, celui-ci était réduit au $\frac{1}{4}$ de son étendue.

Tout d'un coup, à cette époque, dans une nuit, la végétation prit une activité extraordinaire, et la plaie offrit, le matin, une très-mauvaise couleur, et sécréta de nouveau un mucus gélatino-séreux. Ce phénomène fut bientôt expliqué par la présence d'une éruption pourprée générale, avec fièvre, telle qu'elle régnait épidémique dans la contrée. Comme elle était généralement bénigne, on lui laissa faire son cours de trois jours, pendant lesquels l'ulcère conserva son nouvel aspect.

Mais comme ensuite la végétation ne se réprimait pas seule, GROSS fit de nouveau flairer le globule de *silic.* et la guérison marcha dès ce moment sans discontinuer, ensorte qu'en trois semaines elle fut complètement terminée. (*Arch.* VII, II, 40.)

Inflammation purulente de la jambe. Un jeune paysan fut atteint, sans cause connue, d'une violente inflammation sur l'un des tibias, qui au bout de six jours, recouverte de cataplasmes de farine de lin, passa à suppuration. Comme cet abcès ne s'ouvrait pas de lui-même, GROSS fut appelé pour donner issue à la matière. Il trouva le gonflement des tégumens considérable, leur couleur mauvaise et leur sensibilité extraordinaire. Le malade n'y pouvait pas souffrir le plus léger attouchement, et au moment de la piqûre avec la lancette, il poussa un si grand cri et se démena d'une manière si étrange, qu'il fut nécessaire de le faire tenir. La ponction donna issue à une quantité extraordinaire de matière fétide, d'où naquit chez GROSS le soupçon d'une lésion du périoste et peut-être même de l'os, que l'introduction de la sonde ne justifia pas.

La guérison d'un mal si violent, si étendu et dont les suites auraient pu être si graves, s'opéra en quinze jours, sous un pansement de charpie sèche et l'action d'une seule dose *silic. x* donnée immédiatement après l'opération manuelle. Dès les premiers jours le pus s'améliora et perdit sa mauvaise odeur, la plaie tendit à se refermer, et la cicatrice ne put presque pas s'apercevoir. Il ne survint aucun retour du même mal, comme cela a souvent lieu après les guérisons imparfaites. (*Arch. VIII, I, 23.*)

Ulcères goutteux. Un vieil officier, buveur et goutteux depuis plusieurs années, chercha sa guérison dans le traitement de quarante-huit verrès d'eau de

CADET DE VAUX, mais il ne put atteindre qu'à trente-six, à cause des violentes crampes de poitrine qu'il en éprouva. Le lendemain ses jambes enflèrent prodigieusement jusqu'au dessus des genoux, et un érysipèle pustuleux qui se développa spontanément mit le patient à la porte du tombeau. Il en résulta heureusement neuf ulcères, dont les plus grands avaient le diamètre d'un écu. Pendant quatre années, ces ulcères et l'œdème bravèrent les efforts de tous les médecins. Ce fut alors que le malade s'adressa aux talens d'ÆGIDI.

Il trouva les deux jambes œdémateuses jusqu'aux genoux, d'un volume extraordinaire, les ulcères, au nombre de sept, depuis le diamètre d'un petit écu jusqu'à la dimension d'une carte, les uns couverts et sécrétant un ichor fétide, les autres de croûtes dente-lées, tous d'un mauvais aspect. Ils causaient, surtout la nuit, des douleurs brûlantes qui paraissaient au malade d'autant plus insupportables, qu'il ne pouvait calmer en se grattant le prurit qui se faisait sentir autour d'eux, et qu'il y occasionnait ainsi une sensation pareille à celle de la présence d'un charbon ardent.

ÆGIDI donna immédiatement *silic.* x 00, et recommanda une diète sévère; mais le malade ne tint aucun compte de cette prescription, ce qui n'empêcha pas l'amélioration de marcher d'une manière remarquable.

Au bout de six semaines, et d'après un nouvel examen attentif des symptômes, ÆGIDI donna *sulf.*

et, en toute vérité, au bout de quarante jours tous les ulcères étaient cicatrisés, et l'œdème avait cessé, sauf vers les malléoles, où il s'en montrait le jour qui disparaissaient la nuit. Il ne fut pas question de continuer le traitement, le malade se trouvant parfaitement rétabli; ce qui se maintenait depuis une année, quand cette observation a été écrite. (*Arch. VIII, III, 57.*)

Ulcère malin. Une femme de 60 ans, dont la peau offrait un ulcère malin à chaque blessure accidentelle, avait eu, l'année précédente, mal à une main, et avait été traitée allopathiquement; la cure avait duré six mois et s'était terminée par l'amputation de l'index.

Le 23 janvier, elle appela GROSS subitement, craignant d'éprouver un semblable malheur à l'autre main; la veille elle s'était donné un coup sur le dos de la main droite, et ce jour-ci elle voyait cette place livide, offrant une petite ouverture par laquelle suintait une sérosité jaunâtre; elle se trouvait d'ailleurs très-mal, avait le pouls vite et petit, une chaleur brûlante dans la paume des deux mains, l'appétit nul, le sommeil agité par des rêveries, et un très-mauvais aspect.

GROSS d'abord défendit toute application d'onguens, et donna à l'intérieur *arnic.* II 000; la malade fut mise au lit. Le lendemain, elle lui parut être un peu mieux, et la plaie offrant un meilleur aspect; mais comme, le troisième jour, l'état antécédent semblait revenir, il lui donna *sulf.* x 0.

A la première visite, il trouva la main recouverte d'un épais cataplasme de farine de lin, vinaigre et bol d'Arménie ; à la surprise que manifesta GROSS, on répondit que cette application avait fait des merveilles en cas pareil, et qu'il n'y avait rien à attendre de remèdes internes. — Le médecin se tut et observa ; les deux premiers jours, gonflement du dos de la main et suintement de sérosité jaunâtre par la plaie qui grandissait.

Le 29, le changement en mal était effrayant ; face hippocratique, soubresauts des pieds et des mains, tremblement des lèvres, pouls vite et petit, peau sèche et brûlante, délire. Le cataplasme levé, la plaie s'offrit large d'un pouce, béante, et se prolongeant tout au travers du dos de la main, recouverte d'un ichor brun-jaunâtre, fétide, qui pénétrait dans la profondeur des muscles ; les tendons des extenseurs étaient tout-à-fait dénudés.

A ce moment, on se montra disposé à suivre ponctuellement les directions de GROSS, qui consentit à reprendre un traitement si tristement contrarié ; il fit faire un pansement simple, et donna *silic. x o.*

Dès les premières 24 h., l'ichor parut être moins rongeur et d'une consistance plus épaisse ; le lendemain, l'amélioration fut générale, la plaie nette, le pus louable, une granulation fraîche remplaça le tissu cellulaire détruit. Toutefois GROSS ne fut pas sans inquiétude au sujet des clapiers que le pus pouvait se former, attendu que toute la peau de la main était détachée jusqu'au poignet ; effectivement il s'en

forma plusieurs communiquant entr'eux ; mais il se garda de les ouvrir et laissa agir le médicament, qui répondit parfaitement à ses espérances ; toutes les fistules se fermèrent seules, et la grande plaie même se guérit aussi vite qu'on a coutume de le voir chez les jeunes sujets du sang le plus pur.

Au commencement de mars, il parut y avoir un temps de repos ; alors GROSS donna *calcar.* x o, après lequel la guérison reprit une marche visiblement rapide, et fut parfaite à la fin du mois. (*Arch.* IX. III. 97).

Affection fongueuse? du genou. Un garçon de campagne, à la suite d'une chute, ressentait depuis long-temps une douleur sourde au genou qui l'empêchait de soutenir une longue marche ; la partie malade s'enflamma et se gonfla considérablement ; la violence des douleurs le privait du repos jour et nuit. Après avoir usé inutilement de remèdes empiriques, il eut recours aux talens de GROSS, qui trouva le genou et les parties circonvoisines, jusqu'au jarret, extraordinairement gonflés et d'un rouge bleuâtre ; le toucher y était intolérable, et les plus violentes douleurs déchirantes et lancinantes s'y faisaient sentir sans relâche ; au côté externe du genou on reconnaissait déjà une fluctuation. Comme les parties environnantes étaient encore dures, GROSS ne crut pas devoir pratiquer une incision ; il se contenta de donner au malade *silic.* x et de faire envelopper la tumeur avec de l'étope. Bientôt il se fit une ouverture naturelle à l'endroit le plus mol, et il en sortit un pus d'abord ténu, qui entraîna des parties molles détruites, en-

sorte que la plaie acquit le diamètre d'un écu. Mais peu à peu le pus devint louable, le gonflement et les indurations se dissipèrent sous un pansement sec, les douleurs cessèrent et une bonne granulation charnue vint fermer la plaie; la guérison eut lieu en trois semaines, et ne laissa aucune trace du mal. (*Arch. VIII. I. 27.*)

Ici pourraient se placer plusieurs observations intéressantes de *nécroses* dans le traitement desquelles est entrée *silicea*; mais comme dans la durée de la maladie plusieurs autres médicamens ont aussi été employés, il n'y a pas de certitude que la guérison soit due à *silicea*; nous réservons donc ces observations pour le moment où nous parlerons de la *nécrose*.

Panaris. Un paysan, fort et robuste, fut atteint, au fort de son âge, d'un *panaris* à Noël; il le traita avec un cataplasme, l'inflammation passa à suppuration, et une grande quantité de pus s'en évacua. Mais la plaie ne marcha pas à guérison; il s'y forma des chairs baveuses que le malade chercha d'abord à réprimer avec du sucre puis avec de l'alun calciné, mais sans succès; il en fut de même de l'emploi de la pierre infernale; les fongosités croissaient d'autant plus qu'on cherchait davantage à les détruire; les douleurs devinrent insupportables et privèrent le malade de tout repos.

Dans cet état, il s'adressa à GROSS qui n'osa répondre de la conservation du doigt, ne sachant pas jusqu'à quel point les os en étaient altérés. Un panse-

ment simple et sec fut prescrit, *silic.* x o fut donné dans un peu d'eau ; — au bout de 24 h., le plus heureux changement s'était déjà manifesté ; pour la première fois, le malade avait passé une bonne nuit, et l'on pouvait palper le doigt qui la veille ne supportait pas le moindre attouchement ; les chairs baveuses avaient diminué de moitié ; au lieu d'un ichor fétide, ténu et de mauvaise couleur, coulait un véritable pus louable ; de jour en jour tout alla mieux, et au bout d'une semaine le doigt était parfaitement guéri ; seulement l'ongle, dont la partie molle avait été atteinte, tomba plus tard et fut remplacé par un autre.

GROSS ajoute que les *panaris* dont la marche n'a pas encore été dérangée par un traitement allopathique, guérissent en 24 h. environ, par une seule dose *spir. sulf.*, ou, suivant le cas, *sol. silic.* (Cette guérison nous paraît un peu prompte. *Réd.*) (*Arch.* IX. III. 96.)

MÉLANGES PRATIQUES.

Un jeune garçon était tombé dans des escaliers ; la maladie qui fut la conséquence de cette chute ne se développa qu'au bout d'un certain temps. L'enfant couché sur le ventre a la face dirigée vers le ciel, tant la contraction spasmodique des muscles postérieurs

a tiré la tête en arrière; le cou est gonflé en devant, comme si le malade portait un goître; la colonne vertébrale est déviée, et craque dans les mouvemens; près du sacrum il y a un développement osseux douloureux; le malade pousse constamment les hauts cris; les extrémités inférieures sont paralysées; il y a rétention d'urine et constipation; appétit nul, soif constante, fièvre, insomnie.

Sangsues, sinapismes, remèdes composés ont été inutiles; on propose dans une consultation de donner de l'opium comme palliatif; l'enfant refuse de prendre aucun remède.

ÆGIDI appelé, donne, presque sans espoir, *rhus* x oo. Au bout de huit jours, tout va mieux; seulement l'épine dorsale reste déviée; mais cette courbure même se dissipe au bout de quelques semaines, après six doses de *rhus*. (*Kritisch. Repert.* I. 169.)

A Pesth, le D^r MAYER, homœopathe et un allopathe se rencontrèrent par hasard auprès du lit d'un malade gravement atteint d'une inflammation des poumons. L'allopathe veut faire une saignée et donner le nitre en émulsion; mais le malade préfère être guéri sans saignée; MAYER le rétablit, en trente-six heures, avec *aconit* et *bryonia*; alors l'allopathe nie qu'on ait eu à faire à une pneumonie.

A ce sujet, le D^r SCHWEICKERT affirme que dans l'inflammation des poumons *la saignée* est certainement inutile, et il dit en avoir eu récemment la preuve dans trois cas de cette maladie des plus intenses;

avant le septième jour, où la transpiration s'établit, il n'y avait pas apparence de guérison ; s'il eût été encore allopathe, dit-il, il aurait certainement fait dans chaque cas au moins deux saignées. Cependant, sans l'emploi de ce moyen, les trois personnes, savoir : deux fortes jeunes filles de 17 à 19 ans, et un homme de 46 ans, ont été totalement guéries, sans aucune suite fâcheuse, et ont repris leurs affaires au 12^e jour. (*Ibid.* 189.)

Une femme nourrice était atteinte de crevasses aux seins, qui avaient été précédées d'un poids vers le cœur et de dyspnée asthmatique. BETHMANN lui administra *spir. sulf.*, qui fut suivi, au bout de trois jours, d'une amélioration, laquelle continua à faire des progrès. Au bout de trois semaines, B. donna *graphit.* après lequel la guérison fut complète. (*Ibid.* III. 77.)

(Avant d'avoir lu ce fait, nous étions dans l'opinion que les *crevasses* sont une affection psorique ; c'est chez les femmes en apparence psoriques que nous les avons surtout observées, et c'est avec des antipsoriques que nous les avons traitées et guéries ; nous appelons sur ce point de doctrine les observations et les faits des praticiens. *Réd.*)

— Le même Dr B. a guéri une dureté d'ouïe survenue après la rétrocession de la rougeole par le refroidissement, et accompagnées d'écoulement d'oreille et de malaise général, — au moyen de *puls.* IV g^{tt} j. Un nouveau refroidissement fut suivi d'un trismus qui céda à *bell.* x. (*Ibid.* 82.)

Une jeune femme, de 19 ans, enceinte de huit mois, subit soudainement un changement complet dans son caractère, qui de gai et aimable devint tout d'un coup sombre, triste et anxieux; la nuit elle parlait en délirant, et s'effrayait à l'aspect d'hommes noirs; elle se plaignait de lassitude, de chaleur, de de soif et de perte d'appétit.

BETHMANN lui donna *bell.* qui augmenta tous ces symptômes, puis *puls. v.*, qui les fit disparaître. (*Ibid.* III. 118.)

(Pour l'instruction des lecteurs, il eût été à désirer que BETHMANN eût fait une recherche minutieuse des circonstances qui avaient amené ce double résultat, et avaient déterminé l'action curative de *puls.* de préférence à *bell.*; en effet, les symptômes offerts par la jeune femme correspondaient aussi bien à ceux de *bell.* qu'à ceux de *puls.*; l'une et l'autre font faire des rêves effrayans, font voir des hommes; l'une et l'autre donnent de la tristesse, de l'anxiété, de la lassitude, de la soif et de l'anorexie; l'une et l'autre ont une action directe sur la matrice; nous avouons que nous aurions été nous-même fort embarrassé dans le choix. *N. du R.*)

Une femme en battant une pierre à feu avec un briquet reçut dans l'œil un petit morceau de pierre (ou d'acier?); il en fut ôté et l'œil fut lavé avec de l'eau froide; mais il y survint une inflammation gouteuse avec d'horribles douleurs de tête.

Un traitement antiphlogistique interne employé avec application de sangsues; la



dit, l'œil ne put plus s'ouvrir, et il s'en écoula une sérosité âcre. Au bout de dix semaines, l'allopathe dit que l'œil était perdu.

Alors le Dr SCHUELLER de Stolberg fut appelé; en entr'ouvrant avec peine les paupières gonflées, il découvrit le globe de l'œil volumineux, variqueux et terne, la pupille dilatée; la malade accusait des douleurs déchirantes et pressantes dans la cavité orbitaire et au front.

Une goutte *croc.* 3 fut introduite dans l'œil; et au bout de quelques heures la malade reçut *bell.* x g^{tt} j; elle dut se mettre à la diète; cette même nuit elle dormit pour la première fois. Après cela, dans l'espace de quinze jours, elle reçut *nux, euphrasia* et *spigelia* avec succès; puis *calc. carb.* vi g^{tt} j, *phosph.* x et de nouveau *calc.* — En six semaines, l'œil fut rendu sain, à l'exception d'une petite taie sur la cornée. (*Ibid.* 118.)

Une femme de 32 ans, en couches, fut prise de frissons et de points dans le côté droit; son lait disparut. Le médecin la traita, pendant quinze jours, avec des remèdes fortifiants et réchauffans. Alors HARTLAUB fut appelé; il trouva la malade inquiète, en pleurs, enveloppée de plusieurs couvertures, sans fièvre notable, mais avec un pouls vite et petit, de la chaleur et des sueurs, soif immodérée, appétit nul, langue couverte, point de sommeil, lassitude, selles normales.

H. considéra l'état actuel comme la suite des remèdes que la malade avait pris; il se contenta donc

de lui faire flairer *bell.* x ; la nuit suivante fut déjà meilleure ; le lendemain il donna *ignat.* iv ; et plus tard, la malade étant presque guérie, une dose *puls.* iv ; aucun autre remède ne fut nécessaire. (*Ibid.* 155.)

Une fille de 20 ans avait une douleur de poitrine qui revenait tous les étés. Il s'y joignit une toux dont, par l'allopathie, on ne put pas se rendre maître, et qui était violente surtout le matin, revenait plusieurs fois le jour, et était tantôt sèche, tantôt humectée de crachats muqueux. Le stimulus de la toux avait son siège au-dessous du sternum, où la malade sentait un poids et un serrement ; dès qu'elle faisait quelque effort, la sensation d'étroitesse et d'anxiété de la poitrine augmentait ; la malade maigrissait, devenait fort irritable et perdait l'appétit. HARTLAUB lui donna deux fois *sulf.* et une fois *puls.* qui suffirent pour faire disparaître le mal. (*Ibid.* 157.)

Un jeune garçon de 10 ans avait fréquemment été atteint du croup après le moindre refroidissement ; lui vint une fièvre pourprée et, six jours après, les amigdales se montrèrent enflammées et gonflées. Un allopathe déclara qu'il n'y avait pas d'espoir de les amener à résolution, et en proposa l'ablation ; elles n'étaient plus douloureuses, mais elles incommodaient le malade par leur volume.

L'enfant avait d'ailleurs une toux fréquente, et lorsqu'il courait, des points dans les côtés de la poitrine, et des tiraillemens douloureux lorsqu'il faisait une profonde inspiration. HARTLAUB consulté donna d'abord *bell.* x, puis, *sulf.*, *sepia* x et *aurum* dans

l'une des premières dynamisations ; toutes les incommodités sus-indiquées disparaurent. (*Ibid.* 158.)

CORRESPONDANCE.

Nous sommes redevables à l'obligeance de Madame HAHNEMANN de la communication *en original* de la lettre suivante, qui renferme la nouvelle heureuse, mais attendue de tous les homœopathes purs, de l'application à *la peste* de l'homœopathie dans le degré auquel on a donné le nom d'*isopathie*. Cette grande expérience permet d'espérer qu'il sera dorénavant possible d'attaquer toutes les maladies épidémiques contagieuses avec leurs propres produits, de les arrêter dans leur marche dévorante, et surtout de détruire parmi les populations civilisées la terreur si funeste dont s'accompagne leur apparition.

Constantinople, 24 décembre 1835.

Madame,

Pendant mon dernier séjour à Moscou, j'ai appris votre mariage par la voix publique ; je me suis réjoui de cette alliance du génie et des beaux-arts, qui, cimentée par une amabilité réciproque, vous assure,

ainsi qu'à votre illustre époux, des jours de bonheur et de félicité peu communs en ce monde.

Je me rappelle que les premières fois que je vous parlai avec un enthousiasme vrai de l'homœopathie et de son auteur, vous m'écoutiez avec plus de politesse et de complaisance que de conviction, et c'était très-naturel ; mais déjà alors la destinée au doigt de fer avait tracé la ligne qui devait vous conduire à Coethen pour consommer cet acte important de votre vie, et par suite faire jouir la France de l'honorable possession de Hahnemann. Je regrette beaucoup de devoir être un des derniers qui puisse mettre à ses pieds les hommages de mon admiration. D'autre part je n'ai pas à me plaindre du sort qui m'a conduit ici pour être un des premiers à voir et à juger les effets admirables dont les principes remontent à notre vénérable Maître. Cette époque prendra place d'une manière remarquable dans les annales homœopathiques, et je me félicite d'avoir à vous en entretenir, persuadé que vous prendrez plaisir à apprendre des succès vainement tentés jusqu'à présent, qui rattachés par vous à la couronne de gloire de notre illustre père de la médecine, procureront à sa sensibilité les douces émotions qui doivent combler ses vœux et ceux de ses disciples.

M. Theuillé, que j'avais connu exerçant l'homœopathie à Moscou, eut une de ces heureuses inspirations (trop souvent négligées) de venir à Constantinople pour y étudier et isopathiser la peste. Une circonstance favorable a bien servi son début homœo-

pathique. M. Marcaty, pharmacien de cette ville, jeune encore, père de huit enfans, était traité sans succès par cinq médecins; on l'avait saigné neuf fois et on lui avait appliqué plusieurs centaines de sangsues. Je ne vous entretiendrai pas longuement de ce qui s'est passé dans la consultation où M. Theuillé fut présent, lorsque voyant le malade sans force et dans le délire, il s'opposa à ce qu'il fût saigné de nouveau.

On devait attendre et on espérait, disait-on, une crise favorable le quinzième jour : il en restait quatre jusqu'à ce moment; l'homœopathe fut éliminé d'une manière peu courtoise et surtout peu délicate. Cependant le beau-frère du malade vint trouver M. Theuillé et le pria de lui donner le remède qu'il jugeait convenable; on lui administra l'*arsenic* en dose infinitésimale; le malade dormit huit heures, et en s'éveillant il avait la tête libre; il a pris encore deux autres remèdes, et sa convalescence très-courte n'a pas eu les suites ordinaires.

Vous pensez bien qu'on n'a pas manqué de dire que quelquefois la nature opérait de ces prodiges. Les médecins ne sont plus revenus voir le malade. Ce M. Marcaty, qui a la confiance du Capitan-Pacha, est chef de deux hôpitaux, et c'est par son intermédiaire que M. Theuillé a pu se procurer du pus extrait du bubon d'un pestiféré.

Il en a mêlé deux gouttes avec dix gouttes d'eau et de l'alcool; à l'addition de l'alcool le virus s'est coagulé; mais par les secousses il s'est bien mêlé et a été

traité à la 30^e dilution et granulé; c'est ainsi que, le premier, je l'ai reçu en bouteille, le 3 novembre, le troisième jour de mon arrivée. Depuis, je l'ai eu à la 12^e, 24^e et 18^e dilution. Le premier mélange reposé s'est précipité au fond de la petite bouteille en dépôt blanc cotonneux à la surface. On conserve cette bouteille dans une boîte de fer-blanc avec de l'eau et de l'alcool, et c'est toujours une matière délicate à manier; car M. Theuillé, dont la véracité ne me laisse aucun doute, a été pendant dix heures dans une cruelle anxiété, tourmenté de violens maux de tête, comme si on lui enfonçait des clous près des tempes; il avait des douleurs internes aux lombes, aux cuisses et un bubon a commencé à poindre; c'est alors qu'il a compris que c'était le cas d'essayer le remède sur lui-même, ce qu'il a fait avec un plein succès, sans en avoir rien dit à personne, pas plus que moi je ne me suis vanté de ma curieuse possession; à présent déjà on peut en parler plus librement.

De vingt-huit malades qui ont reçu le remède par des infirmiers sans que personne autre soit présent, quatre sont morts, au nombre desquels se trouvaient de vieux malades; la chose en est restée là assez longtemps, et M. Theuillé ayant été invité à donner des soins plus assidus, se rend presque chaque jour au dépôt des pestiférés du grand hôpital de la marine. Il y avait déjà six jours que des malades recevaient des soins journaliers quand je l'y accompagnai; on nous fit passer en revue une vingtaine de malades dont trois entraînés; il y en avait un douteux qui prit

de la *belladone*; aux autres on administra la *teinture*, 13^e dilution, dans un peu d'eau; l'*aconit*, la *belladone*, comme moyens consécutifs, produisent des effets merveilleux; on donne l'*arsenic* pour des callosités d'anciens bubons; tous étaient dans un état satisfaisant et promettaient la plus heureuse réussite. Je dois y retourner avant mon départ pour Smyrne, dans une semaine. Ces malheureux, jusqu'alors, étaient sans feu, sans linge à pansement et de corps pour changer; on ouvre les bubons avec une épingle faite d'avoir une lancette.

Que ne doit-on pas espérer des destinées futures du miasme pestilentiel qui, comme la vaccine, pourra devenir le meilleur préservatif et le premier remède à son mal primitif! ayant comme le *lachesis* perdu sa crudité par les dilutions, il pourra aussi être un spécifique à d'autres maux; déjà des personnes ont pris impunément des poudres: une petite fille qu'on croyait attaquée de la peste en a pris une dose sans aucun résultat.

Un monsieur à qui j'ai prêté les ouvrages élémentaires, en a aussi essayé deux poudres sans avoir rien ressenti. Dans la maison du Capitan-Pacha il y avait une petite fille attaquée de bubons, avec cette chaleur dévorante souvent compagne de la peste; M. Marcaty lui a administré deux paquets en quatre doses; elle est rétablie et il en a écrit au grand amiral, qui avant son départ avait fait cadeau d'une tabatière d'or à M. Theuillé pour avoir guéri son protégé.

On avait proposé de faire des publications dans le

journal turc et français de Constantinople ; j'ai engagé à attendre le retour de l'amiral, qui après une enquête pourra en donner l'ordre lui-même, comme je n'en doute pas.

Je vous fais grâce des réflexions que chaque homœopathe peut faire, ainsi que de beaucoup de détails que je n'ai pas ménagés à mes fils.

Une mission étant une propagande jusqu'à présent honorablement fructueuse, j'ai pensé remplir une espèce de devoir envers le bienfaiteur de l'humanité, en m'adressant à vous pour vous donner, un des premiers, communication de ces faits importants ; il me paraît assez curieux d'avoir dans mon portefeuille des poudres empestées ; je n'en ai eu aucune crainte et mes courses ne s'en sont pas ressenties partout où il y avait foule ; il faut voir comme les infirmiers manipulent les bubons et tout ce qui est empesté.

Pour le moment, à l'hôpital des Francs, il n'y a pas de cas de peste. A celui des Grecs, au-delà des Sept-Tours, dans la campagne, les quatre dernières semaines, il y en a eu chaque semaine entre dix-sept et vingt-quatre.

Le typhus fait à présent sans doute plus de ravage que la peste. Aux hôpitaux des pestiférés, les infirmiers prennent les croûtes des bubons, les écrasent et les vendent aux amateurs, qui suspendent cette poudre sur leur poitrine comme moyen préservatif. Voilà de l'isopathie bien prononcée, mais qui ne doit pas avoir les propriétés épurées du virus homœopathisé. Un des pestiférés que j'ai vu et qui se trouvait

très-bien du premier remède, a été trouvé les jours suivans avec les yeux hagards, la cornée injectée, la langue noire et les lèvres comme garnies d'une croûte de sang desséché ; les infirmiers ont dit qu'il courait la salle comme un insensé ; on lui a administré l'*arsenic* ; le lendemain il était bien. On a envoyé une quarantaine de poudres à l'hôpital grec des Sept-Tours ; on dit qu'il y a des succès prononcés ; mais toute chose égale d'ailleurs, ce remède étant administré au hasard et sans suite pour les accidens consécutifs, il devra y avoir beaucoup de mécomptes.

Du nombre de ceux que M. Theuillé a traités, une douzaine sont rentrés dans leurs bâtimens respectifs, avec le même linge encroûté du pus de leurs bubons et sans avoir subi toute la quarantaine dans la salle d'observation. Quand on conduit des malades aux hôpitaux, on réunit également pestiférés et autres. Cependant chez les grands personnages turcs on soumet les arrivans à une fumigation, et il y a des réchauds qui parfument continuellement dans de grandes salles.

A la porte de la caserne de Scutari il y a deux tentes avec des branches de cyprès qui fument sur des charbons ; chaque arrivant doit y passer. La peste n'existait pas à Scutari comme à Constantinople et au quartier des Francs où elle a été plus forte qu'à l'ordinaire ; beaucoup de nos compatriotes vivent dans des appréhensions qui me rendraient ce séjour, déjà si peu agréable, insupportable, si comme eux je m'occupais du fléau. Une chose qui peut paraître singu-

lière, c'est qu'à Alexandrie d'Égypte on fasse faire une quarantaine de huit jours aux bâtimens venant de Constantinople. Un malade avait en même temps la peste et la petite-vérole ; je l'ai vu avec ses croûtes qui ont laissé des taches bleues.

M. Theuillé, né à Paris, l'a quitté fort jeune ; élevé en Allemagne il a plus de facilité à en parler et écrire la langue que le français.

Ses premières communications ayant été confidentielles, je n'ai rien voulu publier sur la peste sans sa participation ; il a approuvé la rédaction véridique que je vous envoie, et n'a rien trouvé à y changer.

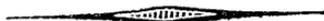
Si vous voyez le D^r Doin, je vous prie de lui présenter mes complimens, et de lui dire que son traité de l'urétrite ne court pas seulement les grands chemins, mais qu'il concourt avec les autres ouvrages à rallier les personnes sensées à la bonne cause.

La suite de mon voyage ne me permet pas d'espérer que je puisse de long-temps être présenté au génie moderne qui éclipe le vieillard de Cos.

En attendant cet avantage, veuillez bien, s'il vous plaît, lui présenter mes très-humbles respects et les agréer pour vous-même.

Votre très-humble serviteur ,

C. JOLY, dentiste.



MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

DE LA POURRITURE DES POUMONS CHEZ LE BÉTAIL,

Par Lux.

Introduction. Les théoriciens de l'art vétérinaire ont très-long-temps écrit sur le stade inflammatoire de la pourriture des poumons des bêtes à cornes, ils en ont minutieusement donné les prétendus symptômes, et décrit le traitement antiphlogistique.

D'autres, qui ont plus d'expérience, croient que cette inflammation des poumons est *fausse*, gangreneuse ou putride, et que l'état inflammatoire passe promptement en adynamie; mais ils recommandent pourtant au commencement de cette fausse fièvre inflammatoire une saignée copieuse de 24 à 26 livres, chez une vache, et des sétons enduits d'excitans.

Quoique pendant 40 ans j'aie vu beaucoup de vaches atteintes de cette maladie, jamais je n'ai rencontré les symptômes vrais de l'inflammation. Je ne peux donc peindre cette pulmonie des bêtes à cornes que comme je l'ai observée avec la plupart des vétérinaires pratiques.

Symptômes extérieurs. 1^{er} *stade.* Respiration courte et pénible, espèce de halètement qui augmente avec le mouvement; (le bétail bien portant respire,

dans l'état de repos, sans aucun mouvement violent des côtes et des flancs ; et une vache saine et grande respire 16 à 18 fois par minute ;) anxiété extraordinaire en se couchant et difficulté à rester couché.

Si les malades se couchent mieux sur un côté que sur l'autre, il n'y a de l'eau que d'un côté, et des deux côtés s'ils ne peuvent rester couchés sur aucun.

Les vaches saines se couchent souvent et se posent commodément sur un côté, en abaissant premièrement le devant du corps ; le bétail atteint de la pourriture se couche plus rarement, et seulement alors qu'il est extrêmement fatigué, en abaissant premièrement le train de derrière, ne reposant que très-rarement sur un côté, mais plutôt sur le plat de la poitrine et du ventre, et même il ne repose que très-peu de temps les genoux pliés, et se relève de suite.

Chez les bêtes à cornes, on ne sent le mouvement du cœur que dans l'état de faiblesse, et chez celles qui sont bien portantes ou attaquées d'inflammation on ne le sent pas du tout. Des battemens insensibles du cœur, des pulsations faibles, qui ne se font sentir qu'après chaque mouvement, même léger, et donnent à la main la sensation de petites boules qui courraient au-dessous d'elle, accompagnés d'un bruit et d'un remuement d'eau dans la cavité pectorale, comme si on agitait une main dans de l'eau, sont signes de l'*hydropisie de poitrine*.

Le pouls est irrégulier ; la pulsation du cœur et des artères d'une vache saine est de 70 à 78 fois par

minute; dans notre maladie elle est un peu accélérée.

L'aspect des yeux, du nez, de la bouche, des gencives et de la langue, etc., est pâle et bouffi; les yeux sont enfoncés, abattus et humides; l'intérieur du nez est enduit d'une humidité visqueuse, et dans la bouche est une salive grasse; la sclérotique n'est pas enflammée, les dents incisives sont détachées et mobiles.

Le bétail sain rumine de suite après avoir avalé sa pâture, et le plus souvent étant couché; nos malades ruminent ordinairement debout, ou s'ils se sont couchés durant la rumination ils se lèvent bientôt; ils ruminent aussi plus rarement.

Les bêtes à cornes atteintes de fièvre inflammatoire sont couchées la plus grande partie du temps; les nôtres se tiennent debout; la tête n'est pas baissée; la lactation des vaches qui allaitent diminue, la malade devient triste et lente en marchant; on remarque ces troubles pendant plusieurs semaines.

II^e *stade*. Toux brève et rude; la respiration devient accélérée et courte, avec des coups dans les côtés. Si la sérosité est logée dans le tissu cellulaire des poumons (*hydrops pulmonum*) où elle se coagule, alors à l'asthme se joint la toux.

Si l'on sent le battement du cœur au côté droit de la poitrine, et si en même temps dans tout le côté gauche on sent un battement distinct d'un corps gros et dur, alors le poumon gauche est engorgé.

Le pouls est mou et ondoyant, lent et pas plein;

le lait a entièrement disparu ; la gueule est remplie de mucosité.

III^e stade. La toux devient plus violente ; la respiration est extrêmement pénible, haletante, râlante, ou la bête salive et crache toujours, comme dit le paysan. L'haleine devient fétide ; l'appétit disparaît ; et la bête est de jour en jour plus maigre ; la physiologie est très-triste.

IV^e stade. L'appétit et la rumination se perdent entièrement ; le poulx devient toujours plus petit et plus dur ; il s'écoule du nez un fluide ténu, sanieux, rougâtre-brun et fétide ; la respiration est râlante ; les malades se changent en squelettes couverts de peau, de manière qu'on peut pendre son chapeau à leurs hanches ; la mort suit par suffocation.

Inspection cadavérique. Cadavre amaigri, non gonflé, ventre aplati, yeux enfoncés, et des narines sort une sanie fétide.

A l'intérieur. Dans la cavité de la poitrine, il y a ou une grande quantité d'eau (quelquefois égale à un seau d'abreuvoir plein) et les poumons sont dans l'état normal, ou bien ils sont extraordinairement gros et durs, et il n'y a pas une trace d'eau, ou bien enfin l'un d'eux (quelquefois tous les deux) n'est dur qu'en partie et il y a de l'eau.

Si les poumons sont dans une condition morbide (et ils sont anormaux dans la plupart des cas) ils sont trop gros et distendus (particulièrement le gauche l'est une fois plus que dans l'état de santé), durs, pesans et changés en une masse solide, serrée, qui est

tellement distincte de la texture molle et tendre des poumons sains, qu'on n'y reconnaît plus cet organe. Leur surface est fréquemment réunie, soudée avec la plèvre costale, de couleur rougeâtre ou brune, recouverte d'une mucosité de l'épaisseur du doigt, jaune et sale, en partie souvent enduite d'une membrane adipiforme, grise, jaune, épaisse (pseudo-membrane, fausse couenne lardacée), au moyen de laquelle ils adhèrent à la plèvre costale, et dans les interstices se trouve une sanie fétide. En incisant ces poumons, on les trouve durs (comme squirrheux), formant une masse de chair solide, comme parsemée de callosités, avec de petits foyers de pus; et la tranche est d'une couleur rougeâtre et blanche, comme une paroi marbrée ou comme une mortadelle. A d'autres places leur tissu est mou et celluleux et offre une masse friable gris-jaune dont les cellules renferment aussi un liquide sanieux qui n'est *pendant pas du pus*. Le restant des poumons offre un aspect normal mol, d'un rouge pâle à l'extérieur et à l'intérieur; cependant cette partie restée saine est quelquefois si petite, et la partie affectée, même chez ceux qui sont abattus au commencement de la maladie, est quelquefois si considérable, qu'on a peine à comprendre comment avec des dérangemens aussi énormes d'un organe si nécessaire à la vie, la maladie peut être d'une durée si longue qu'elle l'est d'ordinaire.

On trouve aussi des collections d'eau dans le péricarde.

Les traces d'inflammation des intestins ou d'autres

altérations morbides qui se présentent quelquefois sont indéterminées et accidentelles, car tous les autres intestins sont ordinairement dans l'état sain.

(*La suite à un numéro prochain.*)

MÉLANGES.

RÉPARATION D'HONNEUR

FAITE A M. LE D^r DUPLAT PAR M. LE D^r MONTFALCON.

Nous prions nos lecteurs de se rappeler que, d'après une lettre particulière du D^r DUPLAT, nous disions (*Bibl. hom.* VI, 193), il y a peu de mois, que notre honorable collègue, empêché de se rendre, en novembre dernier, à Lyon, pour y demander raison au D^r Montfalcon de la manière dont il l'avait traité dans son *Histoire du choléra observé à Marseille*, lui avait fait savoir par écrit que *sa visite n'était que retardée*; ce qu'il avait promis, notre collègue l'a exécuté; le mois dernier, mars 1836, M. DUPLAT s'est rendu de Marseille à Lyon pour y demander à M. Montfalcon ou une satisfaction suffisante ou une honorable réparation; c'est cette dernière qu'il a obtenue.

Le 24 mars, en présence de MM. Dessaix, Brachet et Lusterbourg, docteurs, et de deux personnes étrangères à la médecine, M. Montfalcon s'est rétracté verbalement de tout ce qu'il avait pu dire et faire imprimer de désobligeant, relativement à M. DUPLAT; et pour qu'il ne restât aucun doute sur cette démarche, il a stipulé par écrit et signé sa réparation dans les termes qui suivent.

« A M. LE D^r DUPLAT, A MARSEILLE.

» J'ai rencontré par hasard le D^r Duplat sur la Place Royale ;
» après une conversation bienveillante entre nous, il m'a remis
» une feuille imprimée sur laquelle se trouvait l'indication du
» régime homœopathique et celle de sa demeure.

» C'est quatre jours après mon arrivée à Marseille et posté-
» rieurement à une visite que M. Duplat avait bien voulu nous
» faire, que je me suis rendu chez le Docteur.

» M. Duplat ne s'est nullement refusé à se charger d'une am-
» bulance.

» Je n'ai refusé d'entendre la lecture des observations de
» M. Duplat que d'après cette considération qu'aucun autre mé-
» decin n'avait vu ses malades.

» Dans ses principes homœopathiques et dans ses relations avec
» les malades, M. Duplat m'a paru être entièrement de bonne
» foi.

» La lettre du Secrétaire-général de la Société de Médecine
» qu'il nous a lue prouve que M. Duplat s'est conduit pendant
» la durée entière des deux épidémies avec honneur et dé-
» vouement.

» M. Duplat nous a donné lecture de pièces qui prouvent tout
» son dévouement pendant la double invasion du choléra de
» Marseille ; si j'en avais eu connaissance, si ces renseignemens
» honorables pour lui me fussent parvenus avant la publication
» de notre Compte-Rendu, je me serais bien volontiers abstenu
» de tout ce qui, dans mon ouvrage, a paru lui être personnel et
» être regardé par lui comme une offense.

» (Signé) MONTFALCON. »

Lyon, 24 mars 1836.

Nous sommes loin de présenter la conduite de M. Montfalcon, en cette rencontre, comme peu honorable pour lui ; notre opinion est précisément l'inverse ; nous pensons que lorsqu'un

homme d'honneur s'est trompé sur un autre homme d'honneur, il se doit à lui-même, il doit à celui-ci, il doit à la société entière de le dire et de le reconnaître hautement ; sans doute si M. Montfalcon avait eu encore maintenant l'occasion de livrer à l'impression quelque opuscule concernant le choléra de Marseille ou même l'homœopathie, il y aurait consigné sa réparation, pour y donner le dernier degré d'authenticité et de valeur ; c'est parce que nous ignorons s'il en a l'occasion que nous la saisissons et la faisons valoir. Toutefois nous déplorons que dans des *Rapports* faits par des hommes savans sur d'autres savans, on mette tant de précipitation et de légèreté, qu'on soit, quelques jours plus tard, dans la position de faire connaître qu'on était mal instruit et qu'on a mal jugé. Ceci, nous l'espérons, servira de leçon à nos adversaires de doctrine ; ils verront que ce n'est pas en vain que nous disions (*ibid.* p. 197) : *si nous avons été trop bons jusqu'à ce jour, il nous semble être temps de nous amender ; et nous nous amenderons de bonne sorte ; — qu'il s'établisse une discussion savante, — c'est bien, très-bien ; médecins et public, tout le monde y gagnera ; qu'on énumère les faits, qu'on les discute, qu'on les réduise à leur juste valeur, qu'on apprécie leur rapport avec la doctrine qu'ils sont censés appuyer ; — rien de mieux ; — mais qu'on ne s'attaque pas aux personnes, qu'on ne mette en doute ni la bonne foi, ni la science acquise ; en un mot, qu'on ne perde pas de souvenir cet adage : *quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris.**

Il paraît, au reste, que la visite à Lyon du D^r DUPLAT n'aura pas eu pour unique fin d'obtenir la réparation ci-dessus ; la réconciliation a été complète, et elle n'a pas eu lieu seulement entre les deux Docteurs intéressés, mais encore entre les deux partis qui, à Lyon plus qu'ailleurs, préparaient leurs armes, c'est-à-dire leurs plumes, pour se livrer de nouveaux combats ; le docteur DUPLAT s'y est employé, il a obtenu que ces attaques cessassent et que les médecins de Lyon vécussent dorénavant, sinon tout-à-fait en frères, ce qui serait fort à désirer, du moins en confrères. « C'était, dit M. Montfalcon, le dénouement le plus

convenable ; toute polémique entre les médecins se fait toujours aux dépens de la médecine ; le public se rit des deux parties, et la dignité de l'art se perd. »

JUGEMENT PORTÉ A MARSEILLE

SUR L'OUVRAGE DU D^r DESSAIX : L'HOMŒOPATHIE ET SES
AGRESSEURS.



Il y a peut-être quelque intérêt à recueillir les impressions qu'a produites, sur les lieux où se sont passés les faits d'où est sortie la polémique qui vient de prendre heureusement fin, l'ouvrage dont nous avons parlé avec la retenue que nous imposait l'amitié qui nous lie avec son auteur. C'est un homme de lettres, auquel on est redevable d'une *Histoire du choléra-morbus asiatique de Marseille* que nous annoncerons dès qu'elle nous sera parvenue, M. Chailan, qui a rendu compte, dans une feuille périodique, de la brochure de notre ami ; il l'a fait en ces termes :

« La science médicale est divisée à Lyon en deux camps ; le premier est occupé par les praticiens de l'ancienne école, désignés sous le nom d'*allopathes* ; le second l'est par les disciples de Hahnemann, connus sous le nom d'*homœopathes*. Ces deux opinions se font une guerre à outrance et quelquefois peu digne d'hommes polis faisant profession de science et de savoir ; toutefois hâtons-nous de dire que les homœopathes ont toujours reçu les attaques de leurs adversaires qu'ils ont repoussées avec un ton de modération qui prédispose en leur faveur. »

« La brochure que nous annonçons aujourd'hui est une réponse à des attaques peu mesurées auxquelles a donné lieu la dernière invasion du choléra qui a affligé notre ville. »

« On se rappelle qu'une Commission de médecins, pharmaciens et élèves, nous arriva de Lyon vers les derniers jours de

juillet; elle était présidée par M. M. A la même époque arrivèrent à Marseille M. Jal, médecin homœopathe, chargé d'une mission par M. le Ministre du commerce, et M. Fr. Perrussel, médecin de la même école, qui accourut à Marseille à ses frais. Déjà M. Duplat, médecin homœopathe de Lyon, était établi à Marseille, où il pratiquait la doctrine de Hahnemann. Tous ces médecins, sans distinction d'opinion ou d'école, prêtèrent un concours désintéressé aux malheureux malades; et ceux qui obtinrent un plus grand nombre de succès durent être ceux qui obtinrent la plus grande somme de satisfaction. »

« Mais l'esprit humain est si faible, l'amour-propre est porté si haut dans certains cerveaux, qu'on rencontre des hommes qui ne sont jamais satisfaits de leurs succès ou de leurs triomphes, s'ils doivent les partager avec d'autres. Ainsi M. M., dont la mission à Marseille a été plus honorable pour lui qu'utile aux malheureux (la Commission lyonnaise demeura peu de jours à Marseille; lorsqu'elle arriva, la maladie était entrée dans la période de décroissance; tous les services étaient assurés et faits par les médecins et chirurgiens de Marseille), ne fut pas satisfait de la part d'éloges qui lui fut adjugée; et après son arrivée à Lyon, il publia une brochure dans laquelle il se posa en héros, centupla les services que les membres de la Commission lyonnaise avaient rendus à nos malheureux compatriotes, et écrivit l'histoire *non véritable* de nos jours de douleurs. Dans cet écrit, M. M. jeta le gant aux médecins homœopathes; il fit mieux; peu soucieux de la dignité qui doit toujours entourer l'homme de science, il compromit la science par des attaques trop vives et souvent triviales, contre des confrères qui pourraient être dans l'erreur; mais qui pour cela ne cesseraient pas d'être recommandables. Enfin il fit une description si fautive de l'épidémie cholérique de Marseille, qu'un journal de notre ville, rendant compte de cet écrit, le jugea digne de figurer à la suite des comptes des *Mille et Une Nuits*. »

« Les médecins homœopathes de Lyon, plus modérés dans leur réponse, viennent de publier une brochure intitulée : *L'ho-*

mæopathie et ses agresseurs; pleine de convenance et de dignité, elle réfute une à une les assertions de M. M. qu'elle met souvent en contradiction avec lui-même, et elle éclaire le public sur une question que ce médecin avait singulièrement embrouillée. M. le D^r Dessaix, rédacteur de cette œuvre, au nom de la Société homœopathique de Lyon, s'est servi adroitement de l'ironie pour flageller l'imprudent agresseur, avec une sévérité toujours mesurée au ton de l'attaque; il présente en même temps un grand nombre d'observations pleines d'intérêt sur cette nouvelle médecine, digne sans doute d'être examinée avec conscience et sans prévention. »

PETITE ATTAQUE

DU DOCTEUR MATTHEY CONTRE L'HOMŒOPATHIE.

Dans le cahier de janvier de la *Bibliothèque Universelle de Genève*, notre estimable confrère et concitoyen, le D^r Matthey, a inséré un très-court article, sous le titre : *Du danger des théories appliquées à l'art de guérir*, terminé par le paragraphe suivant, que nous citons en entier pour que chaque lecteur puisse à son aise en sentir le vide et le peu de portée.

« Une doctrine bien différente (que celle de Broussais), n'ayant pour base que les symptômes, si variables chez les divers individus, si changeans dans le cours même de la maladie, l'*homœopathie* (puisqu'il faut l'appeler par son nom) est bien autrement nuisible dans ses applications curatives. Elle repousse toute émission sanguine; elle devient ainsi meurtrière dans le cas d'inflammation aiguë; j'en ai eu récemment sous les yeux un exemple déplorable : mes prédictions sur les dangers d'une méthode inerte dans les inflammations d'entrailles, de poitrine,

(v. *Des préjugés en médecine, Bibl. Univ.*, mars 1833), se trouvent aujourd'hui malheureusement accomplies.

» Qu'on ne s'en laisse pas imposer par quelques cures de l'*aconit*, en doses ridicules, miraculeuses aux yeux des amateurs enthousiastes de la doctrine allemande. J'ai soigné moi-même et vu guérir, sans le secours de la saignée, des croupes, des angines, des inflammations légères, chez des individus d'une grande susceptibilité nerveuse ; mais dans les inflammations franches, aiguës, chez les hommes sanguins et robustes, lecteurs sensés et prévoyans ! recourez hardiment à l'ancienne méthode des saignées et des sangsues ; prévenez par ce moyen éprouvé, sûr (si non infallible), les progrès et les terminaisons fatales de l'inflammation (gangrène, suppuration, hémorrhagie interne) ; prévenez ainsi des regrets douloureux, impuissans. Fiez-vous au simple bon sens, à la simple observation journalière et à l'expérience des siècles. Croyez, quoi qu'on en dise, que la saignée reste encore aujourd'hui, entre les mains habiles et prudentes, l'un des plus puissans moyens thérapeutiques, lors même que la théorie a pu jadis en abuser. »

La *Bibliothèque Universelle* qui jadis, sous le titre primitif de *Bibliothèque Britannique*, jouit d'une si haute et si juste réputation lorsqu'elle était rédigée par MM. Pictet frères, Prévost et D^r Odier, avait vu naguère s'éclaircir les rangs de ses abonnés, peut-être en raison du peu d'importance ou d'intérêt de quelques-uns de ses articles.

La rédaction, ainsi que la propriété de ce journal, vient de passer en d'autres mains ; et le jeune savant qui s'est mis à la tête de cette entreprise peut, par son activité et surtout ses profonds talens, lui assurer une longue et brillante existence. Mais, nous le demandons de bonne foi, est-ce en y admettant l'insertion de semblables pauvretés qu'il y fera revenir les abonnés défailans ? Est-ce à coups d'épingles qu'il convient d'attaquer l'œuvre d'un géant comme HAHNEMANN ? Et de semblables attaques ne provoquent-elles pas des ripostes victorieuses d'avance ?

Quoique la chose n'en vaille guère la peine, nous allons re-

prendre quelques-unes des phrases de l'auteur, et montrer combien peu elles servent à lui faire atteindre son but : l'anéantissement de la doctrine de HAHNEMANN.

Lié avec le D^r Matthey par une amitié de trente ans, nous protestons de toute intention personnelle, mais nous réalisons la promesse de ne laisser sans réplique aucune attaque à nous connue.

Le premier grief de l'auteur contre notre *doctrine*, c'est qu'elle n'a pour base que les symptômes, si variables chez les divers individus, si changeans dans le cours même de la maladie. Nous lui demanderons à lui-même si, soit dans la connaissance (diagnostic), soit dans le traitement d'une maladie, il prend pour base autre chose que les symptômes ; — s'il existe une maladie sans symptôme ; — et si les symptômes ne sont pas le seul et unique guide pour l'étude des maladies ; nous lui demanderons en quoi et pourquoi la variabilité des symptômes serait un obstacle à la bonne pratique homœopathique, et n'en serait pas un à l'allopathique ; nous lui demanderons enfin si l'homœopathe n'est pas le maître de *changer* de remède, pendant un traitement, aussi souvent que *changent* les symptômes. Nous sommes donc forcés de regarder cette première phrase comme une nullité, puisqu'elle n'a aucune conséquence spécialement applicable à l'homœopathie.

L'homœopathie (puisqu'il faut l'appeler par son nom), dit l'auteur ; le jeu de mots est charmant ; c'est, en effet, de *la peste* que Lafontaine a parlé ainsi ; nous ferons voir un peu plus bas si ce sont les homœopathes ou les allopathes qui, dans Genève au moins, portent la peste.

L'homœopathie repousse toute émission sanguine : voilà le second grief de l'auteur ; sans doute elle a grand tort, car apparemment, au moment où une maladie éclate dans un individu, il se développe dans son corps une quantité de sang bien plus grande qu'au moment précédent où il jouissait de sa pleine santé ; ou bien la saignée n'extrait que le sang qui se trouve en trop grande quantité dans l'organe malade et laisse intact celui qui circule

dans les organes sains ; ou bien, le sang auquel on donne issue emporte bien certainement *la cause* quelconque qui a donné lieu à la maladie, ou, si l'on aime mieux, la chose qui constitue l'état maladif ; ou bien la saignée délivre le malade de ce qui l'affaiblit et lui laisse (ou lui rend) justement le degré de force nécessaire pour lutter contre le mal, en être vainqueur, et jouir *promptement* de sa victoire.

Mais si, comme il est trop facile de le prouver pour que nous en prenions ici la peine, aucune de ces assertions n'est vraie ; si *le simple bon sens*, auquel l'auteur fait ailleurs appel, dit qu'il est impossible que la veine laisse passer le mauvais sang (comme on le dit aussi) et garde le bon ; s'il ajoute qu'il convient de préférer à la saignée tout moyen de guérir qui laisse au malade la totalité de ses forces ; on comprendra que HAHNEMANN ayant *découvert* ce moyen a dû le préférer à la saignée, contre laquelle s'élève tant de raisonnemens trop longs pour être ici exposés.

L'homœopathie devient ainsi meurtrière dans les cas d'inflammation aiguë ; cette exclamation est ridicule tant elle manque de base réelle ; dans aucun pays civilisé une suite de meurtres ne peut passer inaperçue ; et si les efforts réunis de trois médecins homœopathes, dans une population aussi agglomérée que celle de Genève, avaient été *meurtriers*, comme les en accuse l'auteur, l'impunité légale des médecins n'aurait pas sauvé ceux-ci de la réprobation universelle, dont le cri se serait certainement élevé bien plus haut que la voix presque inaperçue de l'adversaire que nous combattons. Et cependant nous ne voyons pas déserts nos cabinets des consultation, nous sommes journellement appelés pour *des cas d'inflammation aiguë*, sans que la mort suive nos pas, malgré l'assertion de notre honorable confrère ; sur ce point nous en appelons à l'unanimité de nos compatriotes. Ergo, encore une phrase nulle.

J'en ai eu récemment, dit M. Matthey, *sous les yeux un exemple déplorable*. Lecteurs, soyez attentifs ; voici notre condamnation péremptoire et sans appel ; l'adversaire de l'homœopathie ne se contente plus de raisonnemens (vides, nous venons

de le prouver), il aborde les faits, il va nous prendre par nos œuvres, ce sont elles qui vont nous juger ; les cas de morts vont s'accumuler contre nous ; M. M. en va citer..... combien ? mille ? non ; cent ? non ; dix ? non ; deux ? encore non ; la somme totale de ses lugubres témoins se monte..... tout supputé..... à *un*. C'est à l'occasion d'un décès que M. M. a écrit un article de *quatre pages*, dont il décore la *Bibliothèque Universelle* (les trois premières pages ne servent que d'introduction à la dernière que nous réfutons).

Mais, dira le lecteur, sans doute que M. M. a vu et suivi la maladie pendant son développement, son état et sa terminaison. Eh bien, non ; M. M. est entré dans la maison, pour la première fois, *après la mort* ; il n'a donc vu qu'un cadavre.

Ici les doutes commencent à s'emparer de l'esprit du lecteur sur la compétence du D^r M. à juger du cas, pour lequel il traduit ses confrères à la barre de l'opinion, et les y accable de sa condamnation. Toutefois, confiant dans la sagacité de l'écrivain, le lecteur se réfugie au moins dans la pensée que notre honorable adversaire aura réuni des renseignemens assez authentiques et assez exacts pour s'être bien assuré, avant de nous juger, que le défunt avait réellement succombé à *une inflammation aiguë*... Et le lecteur sera bien confus de sa confiance lorsqu'il apprendra que *l'exemple déplorable* a été non *une inflammation*, mais une affection typhoïde produite par un chagrin profond totalement ignoré de la famille et du médecin du décédé. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire. Et puis croyez aux assertions des anti-homœopathes ! Aussi un laïc qui connaît toute la bonne foi de nos adversaires, lisant l'article de la *Bibliothèque Universelle*, s'est-il écrié, — nous l'avons entendu : — *je parie que ce n'est pas vrai* ; nous ignorions alors qu'il avait raison.

Après avoir anéanti les reproches de M. M. concernant « la pratique meurtrière de l'homœopathie dans les cas d'inflammation aiguë, » faisons à notre tour quelques affirmations.

Nous affirmons donc que les succès de cette pratique dans les phlogoses sont constans, communs, habituels, familiers aux ho-

mœopathes ; nous affirmons que la fréquence des guérisons est la seule raison pour laquelle nos cahiers ne sont pas couverts des observations qui se renouvellent chaque jour sous nos yeux ; nous affirmons qu'à nous homœopathes les cures obtenues, non *par quelques doses ridicules d'aconit*, comme dit très-honnêtement M. Mathey, mais par tous les antiphlogistiqués (expression abrégative) homœopathiques, — sont aussi naturelles et attendues, que le sont pour Messieurs les allopathes les purgations après l'agréable (!) mélange de deux onces de manne, aidées d'une demi-once de sel cathartique amer, d'un quart d'once de séné et d'un demi-quart d'once de fleurs de pêcher, mélange nauséabond qui n'est pas entré pour peu de chose dans la flagellation comico-satirique imprimée par Molière à la Faculté de Médecine.

Nous affirmons que plusieurs cas de guérison de phlogoses ont été mis récemment sous les yeux de médecins allopathes de notre ville, après qu'*eux-mêmes* avaient porté le diagnostic de la maladie ; et qu'ils ont ainsi été placés dans l'alternative ou de reconnaître qu'ils s'étaient trompés dans le diagnostic, ou qu'ils ne s'attendaient pas à la guérison, surtout à une guérison si prompte.

Si nous n'étions déjà las de pulvériser l'une après l'autre toutes les propositions de notre adversaire, nous lui demanderions à qui s'adresse son sérieux conseil : « *Lecteurs sensés et prévoyans ! recourez hardiment à l'ancienne méthode des saignées et des sangsues, ce moyen éprouvé, sûr (sinon infailliable) ;....* » est-ce aux médecins ? ce n'est pas de lui qu'ils attendent des avis, ils sont ses égaux en lumières, et ils ont pour eux une pratique journalière à laquelle une direction spéciale de travaux ne permet pas, depuis long-temps, M. M. de prétendre, en sorte que nous avons le droit de lui dire : la thérapeutique est-ce maintenant votre affaire ? — est-ce au public, qui n'entend rien à la médecine, à qui il n'est pas donné de choisir entre une méthode et une autre, mais seulement entre un médecin et un autre, sans qu'il puisse se permettre de demander à celui-ci compte de ses traitemens ? Quoi qu'il en soit, le conseil nous pa-

raît inutile, *ridicule*, pour nous servir d'une expression de l'auteur, presque aussi ridicule que si un médecin abordait son malade en lui disant : Monsieur, ou Madame, désirez-vous être traité par l'allopathie ou par l'homœopathie? — Certes, si le malade a du bon sens, *il doit* répondre à ce médecin : « Monsieur le Docteur, je désire être guéri ; c'est à vous à connaître et à m'appliquer le moyen le plus doux et le plus prompt.

Enfin nous demanderons à M. M. comment *un moyen* est sûr lorsqu'il n'est *pas infaillible* ; la nuance nous échappe.

Terminons par une singulière remarque : l'article de quatre pages de M. Matthey en consacre trois à raconter qu'après la découverte de la circulation du sang *on abuse plus que jamais de la phlébotomie* ; puis, que des hommes de mérite tels que Van-Helmont, Bontekoë, Vualzin, ayant reconnu l'abus de la saignée *finirent par la bannir entièrement de la pratique* ; puis, que *la doctrine de M. Broussais a fait un bien incontestable, mais qu'elle a dépassé le but, en exagérant l'application des sangsues et des débilitans, qu'elle a fait du mal.*

Par ces citations, M. Matthey veut justifier son épigraphe *medio tutissimus ibis* ; en d'autres termes, il est du juste-milieu, il est éclectique ; mais ignore-t-il donc qu'en philosophie l'éclectisme est l'absence de toute doctrine, un raisonnement sans portée, un hybride, ce qu'on appelle en histoire naturelle *un mulet*, capable de naître, mais incapable de faire naître ? nous défions qu'avec l'éclectisme on fasse avancer aucune science, aucune branche de science, en particulier la médecine ; nous défions un médecin éclectique de se faire un nom dans le monde, de posséder même la confiance générale ; le public veut d'un médecin *convaincu*, agissant d'après des données constantes, certaines, fixes ; il n'a pas foi dans un homme qui donne tantôt une purgation, tantôt un globule homœopathique, qui tantôt hésite à saigner, tantôt applique des sangsues ; nous connaissons plus d'un homme de mérite qui, par modestie, n'affichant pas une confiance entière dans sa méthode, ne fait pas son chemin, tandis qu'une foule d'hommes moins savans que lui, mais parlant d'un ton tran-

chant, sont courus et recherchés ; ceux-ci ne sont point éclectiques.

Nous, homœopathes de Genève, nous attendons et attendrons encore une réfutation sérieuse et savante de la doctrine de notre vénérable maître HAHNEMANN, et de son symbole *similia similibus*. Nous avons, il y a précisément un an (voyez notre *Lettre au Fédéral*), défié nos adversaires de la mettre au jour ; ils n'ont point relevé le gant ; ils nous permettent donc de nous proclamer VAINQUEURS.

C. P.

STATISTIQUE OBITUAIRE

DE GENÈVE PENDANT L'HIVER DERNIER.

Le long hiver dont nous venons de sortir s'est fait surtout remarquer par le nombre des décès, lequel avait, à bon droit, jeté un grand discrédit sur la médecine, et un grand découragement dans l'esprit de la population, qui voyait les moyens médicaux n'être suivis d'aucun succès. Nous avons fait un relevé des décès du 22 novembre au 22 mars ; le voici :

Novembre (8 jours)	48.
Décembre	95.
Janvier	105.
Février	57.
Mars (22 jours)	56.
	<hr/>
	529.

La moyenne des décès annuels étant entre 760 et 770 ; il est facile de comprendre que le chiffre de 529, pour quatre mois, se trouvait hors de proportion naturelle. Il est vrai que la saison humide et froide a été fatale à un assez grand nombre de personnes âgées ; mais ce n'est pas sur elles seulement que la mor-

talité a porté, ainsi qu'on en peut juger par le tableau suivant :

de 20 à 50 ans,	21
de 51 à 40 —	22
de 41 à 50 —	25
de 51 à 60 —	26
	95

Ce sont 95 personnes qui ont succombé dans la force de l'âge, sans doute plusieurs étaient atteintes d'affections chroniques réputées incurables ; toutefois plusieurs ont été emportées par des maladies aiguës, telles que *pneumonie, catarrhe bronchique, entérite, péritonite*, expressions dont se sont servis les médecins même qui les ont traitées, sur le rôle des morts où s'en fait l'inscription. A quoi donc ont été utiles à nos honorables collègues allopathes, les saignées, sangsues, vésicatoires, purgations, etc. ? Qu'après de semblables revers on vienne accuser l'homœopathie d'être *meurtrière*, n'est-ce pas aussi *ridicule* que faux, pour nous servir de deux épithètes du Dr Matthey ? et l'allopathie, après des attaques aussi inconsidérées, n'a-t-elle pas à redouter que ne nous contentant pas d'un relevé aussi abrégé que celui qui précède, nous citions plus tard des noms propres, des traitemens, enfin que nous entrions dans le cœur de sa thérapeutique, et ce à sa plus grande honte ?

Il est de notre devoir de dire que sur les 95 décédés ci-dessus, l'homœopathie en a trois à sa charge : une phtisique, une pneumonique secourue tardivement, et un homme qui, dans la convalescence d'une péripneumonie grave, s'est subitement exposé à un courant d'air froid.

ERRATUM. Page 75, ligne 41, *au lieu de* depuis le jarret, *lisez* depuis la malléole interne.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

NOTICES HISTORIQUES

SUR LA MARCHÉ DE L'HOMŒOPATHIE DANS LE
ROYAUME DE NAPLES.

Nous traduisons de l'*Hygea* II, 508, la lettre suivante qui, quoique peu récente, donne sur l'origine et les progrès de l'homœopathie à Naples des détails dont quelques-uns de nos lecteurs nous sauront probablement gré.

L'homœopathie a été introduite à Naples, en 1821, par le général Autrichien, baron Koller, qui en était admirateur et propagateur, et qui pour s'en faire continuer l'application, fit venir de Bohême le médecin de sa maison, D^r NECHER, qu'il se donna beaucoup de peine pour faire admettre chez ses relations, ce dont il eut fort à se réjouir lorsqu'il y fût parvenu.

Par ses cures éclatantes, le D^r NECHER ne tarda pas à se faire généralement connaître; sa pratique

s'étendit considérablement dans la ville, sa demeure fut bientôt assaillie par des malades de tous les états, en si grand nombre que le temps lui manqua pour les traiter tous, et qu'il résolut de n'entreprendre que ceux qui auraient été déclarés incurables par d'autres médecins.

D'abord l'homœopathie ne fut regardée par les médecins de Naples qu'avec indifférence et dérision. Mais comme la pratique du D^r NECHER s'étendait à pas de géant, en raison de ses brillantes cures, et qu'il n'était bruit que de sa doctrine parmi les laïques, les médecins commencèrent à en parler de la manière la plus désavantageuse; ils se récrièrent sur l'exiguité des doses, que tantôt ils déclaraient totalement inactives, et tantôt présentaient comme souverainement dangereuses, suivant que l'un ou l'autre convenait le plus à leur but, toutefois, sans avoir la plus petite connaissance de l'objet dont ils parlaient.

Mais bientôt on dut faire une honorable exception en faveur des D^{rs} MAURO, ROMANI et DE HORATIIS qui, surpris à la vue des heureux résultats de la nouvelle méthode, se hâtèrent de faire connaissance avec le D^r NECHER, qui leur fit connaître les principes de la doctrine de HAHNEMANN, leur donna des remèdes et traita des malades sous leurs yeux, et plus tard en commun avec eux, leur servant ainsi de véritable guide dans l'homœopathie.

Lorsqu'en 1826, après la mort du baron Koller, le D^r NECHER quitta Naples, l'homœopathie y fit bien

quelques pas rétrogrades ; mais le vieillard encore jeune, D^r MAURO, fit de si rapides progrès, que non-seulement la science ne tomba pas en décadence, mais que de la capitale elle se propagea bientôt dans tout le royaume des Deux-Sicules.

Quant à son état actuel, il ressemble à ce qui a lieu en Allemagne et ailleurs ; le parti des homœopathes est encore faible et impuissant, celui de leurs adversaires est fort et puissant. Outre les trois docteurs sus-nommés, les plus connus sont : PEZILLO, CIONONE et JANELLI ; plusieurs autres pratiquent un peu plus dans le silence.

Dans les provinces, il y a aussi plusieurs homœopathes qui ne manquent pas d'actifs contradicteurs.

A Naples même c'est le D^r MAURO qui en est le héraut ; c'est un homme de plus de 80 ans, qui aussitôt qu'il eut été initié par le D^r NECHER, se mit à étudier l'allemand pour pouvoir puiser immédiatement à la source. Avant sa conversion, il était déjà un praticien très-estimé ; ce qui, joint à la fermeté de son caractère sicilien, lui a conservé la considération des adversaires de la nouvelle doctrine. Il l'a transplantée dans la Sicile sa patrie ; et elle fait déjà à Palerme beaucoup de bruit ; plusieurs médecins s'y sont adonnés ; des réunions se tiennent chez M. BARTOLLI, où s'échangent les résultats des expériences faites par les membres, qui marchent dans leur carrière avec la fermeté du caractère de leur nation, et s'attirent tant de respect de leurs adversaires, que ceux-ci ne leur font de l'opposition qu'en silence.

Le défaut de littérature homœopathique en italien et l'ignorance de la langue allemande, ont été des obstacles aux progrès de la science, jusqu'au moment où les traductions françaises ont franchi la mer.

A Messine l'homœopathie a aussi posé un pied sûr; là elle est sous la protection spéciale du feld-maréchal Louis Caraffa, de la maison des princes de Noja.

Les homœopathes siciliens ont fait imprimer les règles diététiques et les distribuent à leurs malades, pour s'épargner le temps et la peine de les leur répéter de bouche, ce qu'a rendu nécessaire la grande extension qu'a pris journallement leur pratique.

Sa Majesté la Reine mère ayant fait en l'été de 1834 un voyage en Italie, c'est le D^r ROMANI qui a eu l'avantage de l'accompagner.

Le D^r MAURO a été maintes fois appelé à Rome pour y traiter des malades selon sa méthode.

Si donc l'on parle de la ruine de l'homœopathie à Naples, ce n'est autre chose que le vœu de ses adversaires, et *en réalité*, c'est un mensonge.

A ces renseignemens nous joignons les suivans que nous transmet le D^r DES GUIDI, l'honorable premier propagateur de l'homœopathie en France et dans tout le pays gallican; ils contiennent des détails précieux sur la *clinique* napolitaine dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, et sur les indignes menées des observateurs allopathes qui avaient été nommés par le gouvernement royal.

Dans le courant de l'année 1828, le D^r DE HORATIIS ayant publié, dans un vol. in-4° de 84 pages, les

résultats des expériences nombreuses faites par lui dans l'hôpital militaire de la Trinité, le roi de Naples, par ordonnance du 28 février 1829, institua une clinique dont voici le préambule et le règlement.

« Une clinique homœopathique sera ouverte et soumise à un règlement dont la sévérité et les sages dispositions devront écarter également le doute et la prévention, la fraude et la partialité. Les précautions nécessaires seront prises pour établir le diagnostic des maladies, pour déterminer le choix des remèdes, leur dynamisation et leur dose; enfin il sera tenu compte sur un registre des différentes phases des maladies et de leurs terminaisons.

» Article 1^{er}. Une Commission composée d'hommes probes et savans assistera dans la salle de la clinique à la préparation des remèdes ainsi qu'à la distribution qui en sera faite aux malades atteints de maladies aiguës ou chroniques. Cette Commission sera composée : 1^o de quatre membres de l'Université, sur lesquels deux devront être médecins; 2^o de deux membres de l'Académie Royale de Médecine et Chirurgie; 3^o de tous les médecins de service à l'hôpital de la Trinité.

» Art. 2. Les Commissaires réunis s'assureront du degré des dynamisations des remèdes homœopathiques. Ces remèdes seront enfermés en présence des Commissaires dans une boîte à double serrure et à double clé; une de ces clés restera entre les mains des membres de la Commission et l'autre sera remise au

Directeur de la Clinique. Cette boîte sera enfermée dans une armoire que l'Officier supérieur commandant le grand hôpital fera établir lui-même dans la salle de la clinique, et dont il gardera la clé pour ne la remettre, qu'en présence des Commissaires, au **Directeur de la Clinique**, lequel devra toujours la lui rendre immédiatement après le service.

» Art. 3. La salle de la Clinique n'aura qu'une seule porte; elle sera gardée par une sentinelle. Cette salle sera vaste, claire, bien exposée et capable de contenir treize à vingt lits, lesquels seront confiés aux soins de deux médecins assistans, dont l'un sera choisi par le **Directeur**, l'autre par les membres de la **Commission**. Ces médecins tiendront un registre sur lequel sera consigné avec exactitude tout ce qui se passera en l'absence du **Directeur** et des **Commissaires**. Ils surveilleront constamment les malades, auront soin que le régime soit ponctuellement suivi, ne laisseront entrer dans la salle que les personnes qui n'y viendraient que pour la voir, et ne permettront dans aucun cas de lire les étiquettes placées contre les lits, de prendre connaissance des registres ni d'adresser des questions aux malades.

» Art. 4. L'admission des malades sera consentie en commun entre les **Commissaires** et le **Directeur**, lequel ne sera jamais forcé d'admettre des malades dont les affections ne seraient point parfaitement constatées. Ceux qui seraient atteints de maladies que l'allopathie considère comme ne pouvant être guéries seront admis de préférence.

» Art. 5. Les Commissaires et le Directeur devront toujours être présents à la visite, pour laquelle une heure fixe sera indiquée. Dès qu'un malade aura été admis, les Commissaires médecins constateront le diagnostic de la maladie ; leur avis sera enregistré immédiatement et signé par tous les Commissaires présents, par le Directeur de la Clinique et les autres médecins assistants.

» Art. 6. Dans la visite de chaque jour, les Commissaires ainsi que le Directeur reconnaîtront l'état des malades, l'inséreront sur le registre et donneront leur avis sur les médicamens qu'on devra administrer.

» Art. 7. Un rapport sera fait sur les guérisons obtenues et sur les maladies qui n'auront point été guéries. Ce rapport fera connaître bien exactement l'ordre du traitement et les remèdes employés pendant tout le temps que le malade aura été soumis à la clinique. Ce rapport, signé par le Commissaire, le Directeur et le médecin assistant, sera conservé dans les archives de la Clinique et une copie en sera délivrée au Directeur qui pourra la publier.

» Art. 8. En cas d'absence de l'un des Commissaires ou du Directeur, leurs suppléans seront autorisés à signer pour le titulaire. »

Telles furent les dispositions prescrites pour rendre fructueuses les observations de cette nouvelle clinique. Maintenant, voici comment elles furent exécutées et de quelle manière on répondit aux intentions bienveillantes du Gouvernement.

La Commission nommée fut composée des personnes dont les noms suivent :

MM. les D^{rs} Macry, *Professeur à la Faculté de Médecine.*

Marchesani, *Suppléant.*

Jolinea, *Membre de l'Université.*

Alessi, *Suppléant.*

Ronchi, *Médecin du Roi.*

Albanese, *Suppléant.*

Delforno.

Araneo, *Suppléant.*

Lanza.

Curti, *Suppléant.*

Lucarelli.

Panvini, *Suppléant.*

Le D^r DE HORATIIS était Directeur de la Clinique, le D^r ROMANI son Suppléant, et le colonel chevalier Melandez était Commandant de l'hospice militaire.

Le D^r Macry ne parut point à la Clinique; son suppléant, le D^r Marchesani, y fut très-assidu, devint homœopathe de conviction et publia depuis un petit ouvrage contre les détracteurs de l'homœopathie.

Le D^r Jolinea n'assista qu'à la première séance et crut néanmoins devoir signer un rapport tout-à-fait contraire à ce qui s'y était passé, tandis que son suppléant, le D^r Alessi, qui avait suivi fort assidument les travaux de la clinique, fut converti à l'homœopathie, fit un rapport en faveur de cette doctrine, et

publia peu de temps après une réponse aux adversaires de l'homœopathie.

Le D^r Delforno ayant assisté trois ou quatre fois à la clinique, et s'étant donné le malin plaisir de prédire la mort à quelques malades qui étaient déjà hors de danger, et qui eurent le bonheur d'échapper à ses funestes prédictions, n'y reparut plus. Son remplaçant, le D^r Araneo, n'assista aux réunions que pour persuader aux malades qu'on faisait des expériences sur eux et qu'on les laissait mourir sans remèdes.

Le D^r Lanza parut sept ou huit fois à la Clinique, mais ne voulant point compromettre sa réputation il ne fit jamais connaître son opinion. Son suppléant, le D^r Curti, homme atrabilaire, dont la pensée unique était de quereller ses collègues, se mit dans le cas d'être rappelé à l'ordre par le D^r Lanza lui-même, et força le Directeur et le Sous-Directeur de la clinique à dévoiler publiquement son ignorance.

Le D^r Lucarelli ne vint à la Clinique qu'une seule fois; ce fut pour en demander la clôture. Son collègue Panvini se plaisant à nier les faits les plus évidens, fit preuve d'autant d'ignorance que de mauvaise foi, et publia contre l'homœopathie un libelle intitulé *Quarante jours de Clinique*.

Le D^r Ronchi, enfin, médecin du Roi, n'assista que cinq ou six fois à la Clinique; il y fit constamment de sinistres prédictions, et son suppléant, le D^r Albanese, apporta tant de mauvais vouloir et se conduisit d'une manière si répréhensible, qu'on l'accusa publiquement d'avoir voulu empoisonner les

malades, craignant de les voir guérir par l'homœopathie. Cette accusation, qui pouvait avoir des suites fort graves, sans l'intervention des D^{rs} DE HORATIUS et ROMANI, fut motivée par une distribution de figues qui fut faite par Albanese en cachette et à l'insu de tous les médecins de service. Un malade qui mangea de ces figues éprouva tous les symptômes de l'empoisonnement et fut très-heureux de ne pas y succomber (1).

Le Directeur de la Clinique ayant eu connaissance de ce fait, demanda une enquête dont nous transcrivons ici le procès-verbal. Cette pièce est datée du 22 juillet 1829.

« Je soussigné, chargé de prendre des renseignements sur la distribution clandestine de certaines figues faite à quelques malades de la Clinique, me suis rendu à la salle de la dite Clinique, et ayant interrogé le nommé Dominique Jioccola, grenadier du 4^e régiment de la garde, 4^e compagnie, 4^e bataillon, placé au lit n^o 2, ce militaire a répondu qu'un jour, entre trois et quatre heures de l'après-midi, il vit entrer dans la salle le D^r Albanese, que celui-ci distribua quelques figues sèches à plusieurs malades qui étaient assis devant une fenêtre, qu'il en donna quatre à lui

(1) Il est remarquable que le D^r Ronchi avait prédit la mort de ce malade même en présence du D^r Chev. Milius, médecin de l'empereur de Russie, qui était accompagné du D^r Pizzati, médecin distingué de l'armée russe, et du D^r Schultz de Berlin, pendant que ceux-ci le considéraient au contraire avec les homœopathes comme hors de danger.

Jioccola, en lui recommandant de n'en rien dire au Dr Laraja (1) ; qu'il mangea ces quatre figes peu d'instans avant la distribution des alimens du soir et qu'il sentit ses dents se lier en les mangeant ; que lorsque la nuit approcha, il sentit que sa gorge devenait brûlante, qu'il entendit du bruit dans son ventre, qu'il ressentit de violentes douleurs à l'estomac et fit de grands efforts pour vômir, enfin qu'il ne parvint à rejeter de son estomac les matières qui le faisaient tant souffrir que deux ou trois heures après les plus terribles souffrances.

» Lui ayant demandé le nom des autres malades qui avaient reçu des figes, il a répondu que c'étaient le gendarme placé au lit n° 7 ; Juliano, soldat de cavalerie légère, au lit n° 4 ; le pionnier Colajocco qui était passé au lit n° 7 ; et le chasseur royal Jasulo du lit n° 3.

» J'ai interrogé ensuite le dit Giuliano, qui m'a répondu que le Dr Albanese en entrant dans la salle avait donné quatre figes à Jioccola, autant à lui et au pionnier Jasulo, trois seulement au gendarme Randizi et deux à Colajocco. Ayant demandé à Juliano si le Docteur avait badiné en distribuant ces figes et s'il avait recommandé de n'en rien dire, il a répondu que le Docteur avait dit seulement à ceux qui n'en avaient pas reçu : Prenez patience, vous autres, je n'en ai pas davantage, une autre fois je vous en donnerai.

(1) Médecin chargé de surveiller la Clinique.

» J'ai interrogé en troisième lieu le grenadier Colajocco qui a répondu conformément à ce qu'avait dit Giuliano.

» J'ai interrogé en quatrième lieu Pierre Perri de la 4^e compagnie des gendarmes d'élite, placé au lit n° 8 ; sa réponse a été conforme à celles des deux précédents ; celui-ci n'avait point reçu de figues du Docteur, mais Randisi lui en avait donné une.

» A cette occasion, j'ai interrogé Randisi qui est maintenant au lit n° 5 et qui était auparavant au lit n° 4 ; celui-ci a rédit positivement ce que les autres ont déposé et a ajouté qu'il avait donné au gendarme Perri une des trois figues reçues du Dr Albanese. L'ayant ensuite interrogé sur l'indisposition de Jiocola et s'il avait vomé le même jour qu'il a mangé les figues, il a répondu que précisément le soir de ce même jour, ne pouvant dormir à cause des douleurs qu'il éprouvait lui-même, il avait entendu vomir Jiocola et l'avait vu se lever pour aller vider son vase, mais qu'il ne pouvait pas assurer que cela fût arrivé à cause des figues.

» Finalement j'ai interrogé les deux infirmiers de la salle, Nazaro et Curtis, qui ont dit qu'ils ne s'étaient point aperçus que Jiocola se fût levé, parce qu'ils dormaient et que le malade ne les avait pas appelés, et qu'à l'égard de la distribution des figues ils n'en avaient point eu connaissance, parce que dans le moment ils étaient occupés au service de la salle.

» Le seul qui n'a point été interrogé est le pion-

nier Jasulo, du lit n° 3, parce qu'il était sorti de la Clinique après avoir été guéri.

» Fait aujourd'hui, etc., etc.

» (Signé) le Chev. MELANDEZ. »

Des faits énoncés précédemment, il résulte clairement que la Clinique homœopathique de Naples a réellement existé, qu'elle a été fréquentée par des hommes de distinction étrangers et du pays, que la plupart des médecins désignés par le gouvernement pour en suivre et en constater les effets ont apporté à cette honorable mission la plus mauvaise volonté, et que cependant deux d'entre eux sont devenus de consciencieux homœopathes après avoir apprécié, par leur propre expérience les heureux effets de la nouvelle doctrine.

Il nous est aussi agréable que précieux d'ajouter que c'est à cette source que le D^r DES GUIDI a puisé les connaissances théoriques et surtout thérapeutiques dont il a fait et dont il fait encore un usage si brillant et si avantageux à une très-nombreuse clientèle, qui ne craint pas de franchir les plus grandes distances pour trouver auprès de lui la délivrance aux maux les plus anciens et les plus graves.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le D^r TIETZE. (*Prakt. Beitr.* 188.)

Première observation. Un petit enfant de 9 mois, d'apparence scrofuleuse, était atteint de diarrhée de-

puis deux semaines ; la mère avait observé en même temps qu'il ne pouvait pas étendre la cuisse gauche, et qu'il criait horriblement lorsque, cette extrémité étant fléchie sur le ventre, on cherchait à étendre le genou. Il était d'ailleurs assez gai, et je m'assurai qu'il n'y avait aucun vice à l'articulation de la cuisse. Cependant dès que j'eus pratiqué l'extension, l'enfant poussa un cri violent, et continua à crier long-temps après. En palpant la cuisse dans toute son étendue on ne lui faisait éprouver aucune douleur ; mais lorsqu'on le dressait sur ses deux pieds, il ne s'appuyait que sur le droit et retirait en haut l'extrémité gauche.

Le 3 avril, je lui donnai *sep.* x oo. — Déjà, quatre jours après, il étendait la jambe malade aussi bien que l'autre, et la laissait étendre par autrui, ainsi que tourner en tous sens et porter dans toutes les directions, sans manifester de douleur ; le sixième jour, la diarrhée avait cessé.

Le 17, je lui donnai une seconde fois *sep.* x oo, après laquelle il a été et n'a pas cessé d'être très-bien.

2^e *obs.* Une femme de 50 ans était malade depuis plusieurs jours, lorsqu'elle me fit appeler ; je reconnus forte fièvre, avec chaleur sans frissons ; visage rouge, chaud ; pouls fréquent et dur ; impossibilité de se promener dans la chambre, titubation par faiblesse ; peu ou point de toux ; appétit et soif nuls ; selles dures et rares.

La malade reçut aussitôt *acon.* 24 00000, répétés au bout de six heures. Dix-huit heures après elle re-

çut *bry.* x 000. — L'amélioration se montra tout de suite, la fièvre diminua tout d'abord ainsi que la douleur de poitrine, et le sommeil revint.

Au troisième jour l'amélioration s'arrêta ; la malade pouvait se promener dans la chambre, n'avait plus de fièvre, rendait une selle chaque jour ; mais son appétit ne reparaisait pas ; elle se plaignit de nouveau de douleurs de poitrine , à chaque inspiration, comme si elle était contuse.

Je lui donnai *arnica* vi..... Au bout de trois jours elle était complètement rétablie, et put reprendre son travail sans ressentir ni toux, ni aucune douleur.

3^e obs. *Douleurs de poitrine, anasarque.* Thérèse, 25 ans, avait été quatre fois en deux ans atteinte d'esquinancie, dont elle conservait rougeur du gosier et développement des amigdales. Là-dessus survint un érysipèle de la face et plus tard des spasmes de la poitrine ; il lui semblait éprouver une frayeur, elle tressaillait, son cœur battait avec violence, la respiration était profonde, râlante, sonore, avec serrement de poitrine ; en dehors même de l'accès elle était atteinte d'asthme ; les spasmes avaient surtout lieu avant et après les règles. Alors toux avec crachats jaunes, gris, de mauvais goût ; en inspirant profondément, élancemens du sternum au dos ; en toussant, points derrière le sternum. Pendant les intempéries elle se sentait toujours plus malade. Elle éprouvait aussi des déchiremens dans les cuisses, en particulier la droite ; élancemens dans le genou et l'articu-

lation tibio-tarsienne pendant le repos et jamais en mouvement. Menstruation accompagnée de tranchées et de douleurs au sacrum ; le sang en est foncé et coagulé ; le flux en dure trois jours ; alors constipation, sommeil agité de rêves angoissans, céphalalgie temporaire ; — après l'ingestion d'alimens liquides, pression à l'épigastre, moindre après les alimens solides. A l'aîne droite, hernie souvent douloureuse ; dans le pli de l'aîne, douleur comme si les tendons et les muscles étaient trop courts, qui la force à boîter.

Le 8 août et le 10 septembre, elle reçut *lycop.* x o, qui amenda singulièrement son état.

Les 20, 25 et 30 octobre, elle reçut *graph.* x o, qui développa une action extraordinaire, suivie de l'éruption d'une quantité d'ulcères au cou et à la paroi postérieure du pharinx, qui tourmentèrent pendant huit jours la malade au point de m'obliger à lui donner, le 14 novembre, *sulf.* x o, et surtout à cause d'une constipation très-opiniâtre.

Le 18 novembre, tous les ulcères sont complètement guéris et la malade se sent très-bien.

Le 19, après le repas, survient un gonflement très-violent avec pression à l'estomac, chaleur générale du corps, avec pâleur de la face, pieds et mains froids, sueur froide et sensation de chaleur intérieure ; toux sèche, brève, avec élancemens aux précors.

Le 21, anasarque complet, dans lequel la pression du doigt forme une cavité.

La malade ayant été dans le cas de visiter fréquemment et de soigner des enfans atteints de scarlatine,

il est possible qu'elle en eût été infectée, et que n'ayant point cessé d'aller à l'air frais et de laver à l'eau froide, elle eût causé la rétrocession de l'éruption scarlatineuse sans s'en douter. — Elle reçut *elleb. nigr.* vi g^{tt} j.

Le 24, l'enflure avait diminué dans la nuit, mais il existait un fort serrement de poitrine, contre lequel la malade reçut *ars.* x 000.

Le 27, l'enflure a fort diminué aux extrémités; le bas-ventre seul offre un peu de développement; urine copieuse, jaune-paille; selle quotidienne; céphalalgie; douleur au cou.

Le 1^{er} décembre, seconde dose *ars.*

Le 10, encore respiration courte, qui diminue après que la malade a toussé et craché; crachats épais, muqueux, blancs; sensation d'un corps dur à la fossette du cou; gosier rouge, amigdales gonflées; la malade est sujette à une éruption pruriteuse qui se montre en ce moment; elle peut marcher dans sa chambre et entreprendre quelques petits ouvrages de main.

Le 10 et le 18 décembre, *sulf.* x 0, qui accélère visiblement la guérison, au point que la convalescence ramène un teint fleuri qui rend Thérèse tout-à-fait méconnaissable; dès ce moment, elle ne s'est plaint d'aucun mal, et l'an suivant elle était parfaitement bien.

Au 21 novembre, l'état de Thérèse avait été si grave qu'elle fit demander un ministre de la religion, lequel expédia au médecin un exprès avec prière d'en-

voyer quelque moyen de soulagement momentané à la pauvre mourante que suffoquait l'angoisse et le serrement de poitrine ; car pour un remède qui la pût sauver on ne pouvait pas y penser.

4^e obs. *Etranglement de hernie.* Une femme de 60 ans, portait depuis plusieurs années une hernie inguinale droite, qui sortait souvent, mais rentrait toujours aisément d'elle-même. — Quelques jours auparavant elle avait usé d'un aliment venteux à la suite duquel elle s'aperçut, la nuit, de la sortie de sa hernie qui s'accompagna de douleurs ; celles-ci allèrent en croissant dans le ventre et la tumeur même, et furent suivies de nausées et de vomissemens ; la hernie devint excessivement douloureuse, et la femme se sentit malade au plus haut degré.

Il y avait 24 heures que cet état durait lorsqu'on vint m'appeler, par une nuit horriblement tempétueuse, à deux lieues de sa demeure. Ne jugeant pas que je pusse exercer le taxis pendant que la tumeur était aussi douloureuse, je remis ma visite au lendemain matin, et envoyai *nux x*, une très-petite goutte, interdisant toute tentative manuelle de réduction.

Le lendemain matin je visitai la malade ; les vomissemens avaient cessé immédiatement après l'ingestion du remède ; les douleurs avaient disparu ; la tumeur était grosse, molle et indolente au manier ; la malade avait un peu dormi vers le matin.

En deux minutes j'eus opéré la réduction sans douleur ; l'après-midi le ventre s'ouvrit naturellement ; et plusieurs semaines après je rencontrai la femme en parfaite santé.

4^e obs. *Mélancolie*. Une demoiselle de 24 ans, d'un caractère taciturne, était depuis douze jours dans une sorte de mélancolie causée probablement par un refus de mariage que lui avaient fait ses parens. Elle avait déjà reçu d'un homœopathe laïc *acon.*, *puls.* et *hyosc.* avec quelque succès, lorsque je fus appelé, et reconnu : — traits de la face changés, altérés, avec expression de frayeur, angoisse intérieure; caractère anxieux, triste, pleureur; battemens de cœur qui frappent l'oreille et secouent toute la poitrine; en même temps très-forte anxiété, la malade tombe sur les genoux et se démène comme une désespérée, se tord les mains, pleure, prie, met en doute le salut de son ame; peu après, les palpitations cessent au milieu de copieux borborigmes, et les dispositions d'esprit deviennent plus sereines. Les accès reviennent souvent; dans leurs intervalles, la malade est assez calme, mais très-abattue, sans aucun goût pour le travail, ne prenant part à rien, pleureuse, angoissée, a le visage pâle et l'air souffrante; les yeux sont battus et les pupilles contractées; elle ne se plaint de rien; les selles sont normales, l'appétit est moindre que dans l'état de santé.

Le 12 novembre elle reçoit *bell.* x 00000.

Le 18, il y a beaucoup d'amélioration, toutefois il survient encore des attaques de palpitations de cœur, d'angoisse, etc. Elle reçoit *veratr.* 12 00000. — Ce remède produit une amélioration progressive; les battemens de cœur cessent presque totalement; le caractère est encore abattu; toutefois on observe cette

différence que le moindre reproche excite chez elle une violence, un emportement, suivi de la plus grande anxiété.

Le 28 novembre, *nux* x 00000.

Le 2 décembre, la malade a mangé des confitures épicées, ce qui m'empêche de compter sur l'action du remède; l'excitabilité du caractère a diminué.

Le 3 décembre, la malade reçoit *sulf.* x 00, qui est répété le 9.

Le 14, paraissent les règles, quatre jours trop tard (effet primitif de *sulf.* ?), durent normales jusqu'au 16, puis s'affaiblissent graduellement.

Sulf. est répété les 17 et 23.

Dès la seconde dose l'amélioration a été rapide, et encore plus manifeste après la 3^e et la 4^e; tous les symptômes cités ont disparu, et le 29 la demoiselle était aussi bien portante que jamais.

L'année suivante, aucune trace de maladie ne s'était fait apercevoir.

5^e obs. *Céphalalgie chronique.* Un ecclésiastique de 32 ans, corpulent, de tempérament sanguin, malade depuis long-temps, et ayant eu vainement recours aux conseils de médecins allopathes, se jeta dans les bras de l'homœopathie.

Une douleur pulsative lui montait depuis la nuque jusqu'à la tête, avec raideur et difficulté à mouvoir le cou; une sueur froide y succédait; la douleur qui avait commencé le matin allait en augmentant jusqu'après midi, surtout après le repas; elle diminuait peu à peu si le malade se couchait. Il éprouvait de

plus bourdonnemens dedans les oreilles, nuages devant les yeux, ébranlement des dents que les gencives laissent à nu ; selles quotidiennes, un peu dures ; douleurs sécantes dans l'urèthre avant d'uriner ; au côté externe gauche du thorax, douleur rhumatismale, lancinante ; sensation de froid dans les genoux ; — sueur fétide, surtout au pied droit ; — fréquemment des furoncles ; lorsqu'il survient de la céphalalgie, le malade passe ensuite une nuit très-agitée. La douleur de tête revient tous les quinze jours jusqu'à quatre semaines.

Le 26 février, le malade reçoit *carbo vegetabilis* VIII 00.

Jusqu'au 17 avril, amélioration notable ; la céphalalgie, le bourdonnement, les nuages devant les yeux, la vacillation des dents, les douleurs rhumatismales dans le côté et les furoncles avaient diminué.

Les 17, 20 et 23 avril, il reçut *sep.* x 0. Peu de changement aux gencives ; le malade se plaint d'une douleur tensive au cuir chevelu ; tous les autres symptômes ont presque totalement cessé ou fortement diminué.

Les 11, 14 et 17 mai, *phosph.* x 0.

Le 6 juillet, il y a encore tension au cuir chevelu, douleur rhumatismale au genou, et cuisson dans l'urèthre après avoir uriné.

Les 6, 13 et 20 juillet *ac. nitr.* x 0.

En septembre, il se trouvait fort bien, ne se plaignait plus de rien, et n'avait pas aperçu son mal de tête depuis quatre mois.

Un an après il se portait très-bien et était délivré de tous ses maux antérieurs.

6^e obs. *Erysipèle de la face*. Madame K., âgée de 55 ans, avait eu neuf jours auparavant une attaque de frisson suivi d'une forte chaleur, l'un et l'autre parcourant tout le corps ; le lendemain toute la face commença à se gonfler, à rougir et à se couvrir de vésicules, dont quelques-unes s'étaient desséchées, la malade ayant recouvert sa face de céruse et de farine ; mais comme néanmoins elle se trouvait toujours plus mal, on me fit appeler ; je la trouvai dans l'état suivant :

Le cuir chevelu lui semble atteint d'inflammation sous-cutanée, et être gonflé ; — déchiremens à la moitié gauche du front jusqu'à la tempe ; forts vertiges ; déchiremens dans la moitié droite de la face ; la peau du front rouge, gonflée, comme recouverte de larges callosités ; face gonflée autour des yeux ; langue sèche, couverte d'un jaune sale au milieu ; goût nul ; respiration gênée, comme si un poids pesait sur la poitrine ; depuis plusieurs jours point de selle ; urine rouge obscur ; pouls dur, plein, fréquent ; frisson le soir suivi de chaleur.

La malade reçut, le 15 septembre, *hep. sulf.* I $\frac{1}{4}$ grain ; — le 17, peu d'amélioration ; on ne peut encore toucher la tête, tant elle est douloureuse ; la langue commence à s'humecter ; il y a eu une selle ; l'urine est moins rouge ; pouls normal ; frisson moins violent.

Le 19, à peu près même état ; *graph.* x 00.

Le 21, après quelque exacerbation homœopathique, amélioration notable ; face moins gonflée, cuir chevelu encore douloureux.

Le 24, encore *graph.* x o, suivi de la cessation de tous les symptômes, à l'exception de quelques intumescences douloureuses au cuir chevelu, qui me parurent nécessiter *silic.* x o, et qui elles-mêmes n'existaient plus au bout de huit jours.

(Il est difficile de bien reconnaître ici le degré d'influence favorable et d'action curative des remèdes ou de chacun d'eux ; l'auteur, en effet, décrit un érysipèle qui a duré 28 jours ; la maladie aurait-elle été beaucoup plus longue, si la malade n'eût pris *aucun* remède ? *N. du R.*)

7^e obs. *Erysipèle de la face.* Mme. G., 20 ans, tempérament sanguin, a été saisie, il y a deux jours, d'un frisson suivi de coriza et d'un gonflement du nez avec rougeur ; cette inflammation érysipélateuse croissant jusqu'à aujourd'hui, 21 décembre, s'est étendue sur les deux joues, et dans la dernière nuit, quelques vésicules se sont formées autour du nez, de couleur jaune et de la grosseur d'une fève moyenne ; la dame étant dans le dernier mois de sa grossesse, on était fort inquiet sur son état. Appelé, je trouvai ce qui suit :

Céphalalgie pressive et frontale, de courte durée mais répétée ; douleurs déchirantes et brûlantes à la face ; formication dans toutes les parties atteintes de l'érysipèle ; face très-rouge et brûlante, avec dureté de la peau ; frissons fréquens avec chaleur constante ; peau chaude et sèche ; pouls dur, plein ; langue blan-

che ; mauvais goût ; depuis vingt-quatre heures, point de selle.

La malade reçut, le 21 décembre, à midi, *acon.* x 0000, et après six heures, *rhus* x 0000.

Le 23, avant midi, la douleur a un peu diminué ; mais depuis hier il n'y a pas d'amélioration ; le frisson a cessé ; point encore de selle. — *Calc. sulfurata* I gr 1/4.

Amélioration, moins de chaleur, l'enflure de la face s'affaisse, mais l'oreille droite se gonfle, il s'y forme une vésicule ; l'érysipèle paraît faire des progrès de ce côté.

Dans la nuit du 26 au 27, elle accouche très-heureusement d'un gros garçon bien sain.

Le 27 au matin, pouls très-vif, oreille très-rouge et gonflée ; chaleur générale et soif ; le milieu du front est douloureux et enflé. — *Acon.* x 000 matin et soir.

Le 28 au matin, *bry.* x 000000.

Le soir, l'accouchée est très-gaie.

Le 29, la face s'est affaissée et les vésicules commencent à sécher ; pouls presque normal.

Le 30, à l'exception d'un peu de gonflement et de légères croûtes aux places des vésicules, la malade est très-bien ; elle a encore peu d'appétit, et n'a point eu de selle depuis la délivrance ; par cette raison, je lui donne, le 31, *bry.* x 000, qui est suivi d'une selle après douze heures.

Les traces de la maladie allèrent en diminuant jusqu'au 3 janvier, où Mme. G. put être considérée

comme guérie ; le temps de ses couches se passa sans orage.

(Encore un érysipèle de plus de *neuf* jours de durée ! dans ce cas le médecin peut-il accorder beaucoup d'efficacité aux médicaments employés ? Quand on citera avec détails l'observation d'un érysipèle vésiculeux de la face guéri en quatre ou cinq jours, avec *rhus* ou *hep. sulf.* ou etc., nous verrons là une vraie guérison au moyen des médicaments, puisque la maladie en aura été abrégée de plus de moitié. Mais dans les deux observations qui précèdent, nous voyons des histoires d'érysipèles plutôt que des récits de guérisons.

A cette occasion nous raconterons brièvement ce qui suit : — Il y a quelque temps, nous fûmes demandé pour une femme encore jeune qui était au commencement d'un érysipèle de la face ; d'abord nous cherchâmes à combattre la fièvre très-intense au moyen d'*acon.* ; le lendemain, la face étant extrêmement gonflée et recouverte de vésicules, nous donnâmes *rhus*, que nous répétâmes le troisième jour, sans parvenir à diminuer les douleurs assez intenses qui privaient la malade de tout sommeil ; le quatrième jour, nous la trouvâmes endormie ; nous nous réjouissions de cet heureux résultat, lorsqu'on nous dit qu'on lui avait fait (sans notre ordre) une ample saignée, et que dès ce moment elle était beaucoup mieux. Ce fait nous paraît mériter une expérimentation comparative sérieuse. Certes, nous sommes attaché par conviction à la doctrine de Hahnemann, mais nous ne prétendons pas, par esprit de système, résister à l'évidence : nous désirerions donc que quelque homœopathe ami de la vérité, et placé dans des circonstances favorables, fit l'expérience de traiter trois érysipèles vésiculeux de la face *sans saignée*, et trois *avec forte saignée* ; s'il y a une différence notable et constante dans la durée du traitement, suivant telle ou telle pratique, celle-ci devra être adoptée ou préférée ; cette maladie s'offre à nous trop rarement pour que nous attendions nos propres essais : c'est pour cela que nous appelons ceux de nos honorables confrères.

N. du R.)

Dysenterie.

Dans l'automne 1833, une épidémie dysentérique se déclara dans plusieurs villages dont elle atteignit un grand nombre d'habitans, dont quelques-uns périrent sous le traitement allopathique, et beaucoup d'autres gardèrent long-temps les suites douloureuses de la maladie ; l'un d'eux, qui avait souffert une médication fort longue, offrit enfin les symptômes d'un véritable empoisonnement, après avoir pris en grande quantité un remède qui contenait probablement une forte proportion de teinture d'opium.

J'eus à traiter, pour ma part, treize dysentériques.

1. Un jeune garçon de 6 ans fut pris de diarrhée le 24 août ; le 26, selles sanguinolentes, et le 28, avec des mucosités vertes et blanches, grande quantité de sang rouge clair, liquide, dont l'évacuation précédée de violentes tranchées se répétait quatre fois par heure ; ventre non ballonné ; soif pressante ; surface de corps chaud avec face pâle et décomposée.

Le 28 août, *merc. subl.* III 000, et une seconde dose pareille, le 29 au matin, la diarrhée n'ayant point diminué ; dès l'après-midi elle fut moins fréquente, ne se répétant pas une fois par heure.

Le 30, nouvelle dose *m. s.* ; au bout de 24 h., plus de sang ; bientôt plus de tranchées, plus de selles muqueuses, et le 5 septembre l'enfant était parfaitement guéri.

2. Une femme me demanda un remède pour son mari traité inutilement depuis huit jours par un al-

lopathe, et sur le point de mourir. Je lui donnai deux doses *merc. subl.* III 000. Mais le mari était mort lorsqu'elle arriva auprès de lui. La pauvre veuve, mère de cinq enfans, fut elle-même atteinte, le 24 septembre, de la dysenterie, avec tranchées et flux de sang. Elle prit sur-le-champ une des poudres destinées au défunt, et en éprouvant une prompte amélioration elle fit de même usage de la seconde, qui la rétablit complètement.

3. Quelques jours après, l'aînée de ses filles prit la maladie, et fut guérie en trois jours par deux doses du même remède.

4. Un homme fut atteint, le 1^{er} septembre, et traité par un allopathe avec quelque succès.

Le 12, passant dans son village, je fus invité à le voir et à entreprendre sa guérison.

Je le trouvai assis derrière sa table, sans force, le visage tout-à-fait abattu, incapable de se livrer à aucun travail; la diarrhée avait encore lieu jusqu'à trois fois par heure, mais il n'y avait plus de sang dans les selles et les tranchées avaient cessé; le malade se plaignait d'inappétence, d'insomnie et de céphalalgie.

Je lui donnai sur-le-champ *m. s.* III 000 et une seconde dose pour le 14.

Aussitôt après la première dose les forces reprirent, l'appétit revint et la diarrhée cessa; le second jour le malade désira s'occuper à filer, et le quatrième il alla aux champs.

Le 22, il fit deux lieues pour venir me voir; il se

plaignait encore de disposition à la diarrhée, avait trois selles en bouillie brune, et éprouvait des douleurs pinçantes autour du nombril. Il reçut *petrol.* vii^o, répété le 27 et le 4 octobre; après la seconde dose tous les symptômes avaient disparu.

(Cette observation offre l'intérêt très-spécial de démontrer l'efficacité homœopathique du *sublimé* même après que les selles sanguines ont cessé, et qu'il ne reste plus que la diarrhée subséquente à la dysenterie proprement dite. Il sera désirable au plus haut degré de voir adopté l'usage homœopathique du *sublimé* dans les grandes dysenteries épidémico-contagieuses des armées, lesquelles gagnent si aisément les populations civiles, et font, l'histoire en est témoin, des ravages qui équivalent à ceux du choléra. Il est vrai qu'il est difficile de s'attendre à la réussite du *sublimé* lorsque la dysenterie sera la suite de la privation de bonne nourriture accompagnée de l'intempérie d'une saison humide; toutefois, même alors, l'essai ne sera pas à dédaigner. *N. du R.*)

5. Un enfant d'un an est atteint, depuis six jours, de dysenterie, rendant tous les quarts d'heure une selle glaireuse, bilieuse et sanguinolente, précédée de cris violens; — deux doses *m. subl.* III 000 dissipent en deux jours les douleurs; il ne reste plus que quelques selles diarrhéiques nocturnes, contre lesquelles je donne *sulf.* x 00. Comme au bout de cinq jours il reste encore quelques évacuations liquides, je réitère *m. sulf.* qui termine complètement la maladie en deux jours.

6. La mère de cet enfant avait subi un traitement allopathique contre la même maladie avec quelque succès, mais il lui restait une très-grande faiblesse et de

l'enflure depuis les pieds jusqu'aux genoux. Ces symptômes secondaires furent complètement détruits par *subl.* III 0000 le 5, *china* IV 000 le 7, et *ellebor.* le 9.

J'ai guéri avec une et deux doses *subl.* mes sept autres malades, tandis que dans un seul village trente sont morts malgré le traitement allopathique, et que dans un autre *huit* membres de la même famille y ont succombé.

8^e *obs.* *Suites de scarlatine.* Caroline, âgée de 9 ans, avait été prise, trois semaines auparavant, de scarlatine qui avait été fort bénigne, lorsque pendant la desquamation elle s'exposa à l'air et s'y refroidit ; les suites furent : douleurs tiraillantes, déchirantes et brûlantes dans les deux jambes, avec enflure et rougeur aux malléoles, ensorte qu'elle ne pouvait marcher tant les douleurs en devenaient violentes ; depuis quarante-huit heures elle n'avait point eu de selle, et se plaignait souvent de frissons quoique au toucher le corps fût chaud ; son sommeil était agité, elle gémissait et faisait des efforts.

A sept heures du soir et à minuit, je lui donnai *ac.* VIII 00000, et le matin du lendemain *bell.* X 00000. Deux jours après tout alla mieux, les douleurs avaient cessé, l'enflure des pieds avait diminué, il y avait eu une selle.

Une seconde dose *bell.*, quatre jours après, fit disparaître pour toujours le reste des symptômes.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Dr CLÉMENT, médecin français à Nice.

Première observation. Mlle. M. B., sœur d'un pharmacien de cette ville, lymphatique, brune, mélancolique, accoutumée au café et aux alimens épicés, présenta le tableau suivant :

MALADIE ANTÉRIEURE. — Petite-vérole après avoir été vaccinée ; — croûtes au cuir chevelu jusqu'à 10 ans ; — ophthalmie et otite chronique jusqu'à 15 ans ; elle était alors à Hières.

ETAT ACTUEL. — *Yeux* sensibles à la lumière, promptement fatigués.

Bouche amère, pâteuse le matin ; — lèvre inférieure gonflée.

Dents souvent douloureuses, cariées ; — gencives rouges, engorgées.

Nez : mal dans le nez, croûtes en dedans ; — gêne de la respiration ; elle ne mouche pas.

Estomac : douleurs, battemens au creux de l'estomac ; poids après le repas ; renvois acides, nausées le matin quelquefois.

Selles régulières. — Hémorrhôides douloureuses après avoir pris le remède *Leroi*.

Utérus : règles régulières, elles avancent ; — quelquefois leucorrhée.

Poitrine : rhumes négligés ; — chaleur sous le sternum ; constriction du larinx.

Bras, aisselles. — Sous les aisselles, glandes endurcies, recouvertes d'une dartre large comme la paume de la main, rouge, furfuracée, quelquefois exsudation séreuse à laquelle succèdent des pellicules qui se dessèchent et tombent pour revenir; — démangeaisons, le jour, avec douleur, augmentant par le grattement; l'odeur est fade. — Si la dartre disparaît, la glande s'engorge et suppure.

Cette incommodité dure depuis six ans; tous les remèdes de sa pharmacie ont été employés sans succès.

Le régime homœopathique a d'abord sensiblement modifié son état; ensuite, au bout de quinze jours, je lui donnai *sepia*, pendant l'action de laquelle sortirent aux bras beaucoup de boutons et de vésicules, — puis plusieurs doses de *teinture sulfurée*; le teint s'éclaircit, le moral s'égaie, l'état général s'améliore sensiblement.

Je fis succéder *clématite* et son action fut très-favorable; la dartre diminua considérablement; le dernier remède administré fut *foie de soufre*, après lequel les parties me parurent en si bon état que je crus devoir m'arrêter, et en effet la dartre et l'engorgement de la glande n'ont plus reparu.

Cette observation si simple ne mérite quelque considération que pour deux raisons; la première, qu'elle regarde la sœur d'un pharmacien, ennemi né de la nouvelle doctrine, qui après avoir reconnu l'inutilité de son arsenal allopathique, est forcé, par conviction, à recourir aux bienfaits de l'homœopathie; la se-

conde, qu'elle prouve, comme je l'ai reconnu en d'autres circonstances, qu'une cure homœopathique peut s'opérer même au milieu d'une atmosphère chargée d'odeurs, comme nos climats d'Italie, où l'air est continuellement embaumé par les fleurs d'orangers, citronniers, cacis et d'autres, fournissant des odeurs bien plus fortes.

2^e obs. M. D., directeur du théâtre de Nice, malade depuis six ans, — marié, — tempérament bilieux, caractère violent, impressionnable, âgé de 40 ans.

MALADIES ANTÉRIEURES. — Syphilis, dartres traitées inutilement par l'allopathie; hémorrhoides fluentes avec une extrême abondance, teint blême.

ÉTAT ACTUEL. — *Tête* : besoin d'être couverte; — douleur variable au front et au vertex, tintement de la tête en se couchant; — pulsations à la partie antérieure en montant.

Yeux : pleurs à l'angle interne.

Nez : sécheresse.

Gorge : maux fréquents avant que les hémorrhoides eussent paru.

Estomac, ventre : bouche sèche, soif la nuit, désir de liquides froids, pression à l'estomac, borborrygmes, digestion lente, selles difficiles.

Anus : déchirement en allant à la selle; — hémorrhoides internes fluentes, douloureuses; hémorrhagie abondante journallement, avec leucorrhée anale; si les hémorrhoides ne paraissent pas tous les mois, alors mal de gorge avec cuisson; — après la selle,

cuisson, élancemens à l'anus, contractions spasmodiques pendant deux heures ; prolapsus du rectum ; faiblesse extrême ; obligé d'être couché constamment, il ne se levait que pour prendre ses repas, n'ayant d'ailleurs aucun appétit.

Poitrine : essoufflement et manque de respiration en faisant de l'exercice ; crachats abondans sans tousser, salivation le matin ; — battemens de cœur.

Jambes promptement fatiguées ; démangeaison, impatience ; exostose considérable sur le trajet du tibia augmentant le jour, douloureuse.

Peau : démangeaison universelle, taches hépatiques disséminées ; petits boutons rouges, surtout dans le dos.

Sommeil paisible ; lent à s'endormir.

Moral naturellement gai, emporté, maintenant triste.

Le premier mois il reçut *sulf.* et *sepia* ; mieux extraordinaire, teint plus clair, l'appétit se réveille ; *kina* pour relever les forces anéanties par les pertes journalières de sang intestinal.

Le second mois *lycop.* agit puissamment sur les taches hépatiques, qui furent d'abord avivées, puis diminuèrent d'étendue.

Le troisième mois *pulsatil.*, *sulf.* : la membrane du rectum qui sortait par les selles et rentrait difficilement, n'offre plus cette incommodité qu'à un faible degré, l'hémorrhagie est moins forte, les forces se relèvent.

Le quatrième mois, *mercur.*, *ignatia* ; l'exostose
Bibl. Homœop., t. VII, n° 3.

diminue ; ayant reçu à cette époque du *psoricum* de M. PESCHIER, je lui en administrai deux doses alternées avec *mercure* ; les hémorroïdes ne donnent plus signe d'existence ; appétit excellent, digestion parfaite.

Les derniers remèdes furent *graphit.*, *aur.* et *pulsatil.* pendant le cinquième et le sixième mois ; — la guérison marchant avec tant de succès, je cessai tout remède ; M. D. vint me voir avant mon départ pour la France, parfaitement guéri, étonné, ravi de la puissance des doses infinitésimales.

Peut-on trouver un cas où la thérapeutique homœopathique ait manifesté sa force d'une manière plus extraordinaire que dans celui-ci ? cure radicale, douce et rapide, inespérée du malade lui-même : l'homme peut-il former des vœux plus étendus ? et quand le médecin consciencieux entendra parler d'une science si féconde en ressources, refusera-t-il d'y croire et de l'étudier, par cela seul qu'elle est une innovation ?

3^e obs. *Abus des saignées.* Mlle. Aubin, de Nice, 21 ans, brune claire, caractère doux, tempérament lymphatique-sanguin, attristée par des chagrins de famille. A la suite d'une fièvre intermittente, saignée dix-sept fois, devenue faible, impressionnable, irascible, — sans soif, — ne souffrant que du seul côté gauche ; aggravation, le soir après le repas, par le mouvement ; — malade depuis trois ans.

Tête douloureuse sur les côtés après le repas ; chaleur.

Yeux lourds, rouges ; picotement, battement dans les yeux, après le repas surtout.

Face rouge surtout après le dîner, injectée fortement.

Dents douloureuses quand la parotide gauche s'enfle et suppure ; la partie du maxillaire qui couvre la parotide est douloureuse, principalement par le vent marin et nord-est.

Estomac : douleurs, fatigue, chaleur au creux de l'estomac, en se pliant, se levant, pression ; borborrygmes, ballonnement, picotement du ventre deux heures après le repas quelque faible qu'il soit, le long du côté gauche ; — salive et bouche amères ; — ai-greurs après le dîner ; — vomissemens souvent répétés ; — constipation durant huit jours ; — douleur fixe au côté gauche du ventre ; mélancolie, abattement, irascibilité pendant la digestion qui est lente et pénible.

Utérus : boule qui semble remonter de la matrice qui étouffe ; — mal réglée depuis trois ans, — règles ne paraissant pas depuis un an.

Urines souvent brûlantes, rouges, déposant des matières de couleur variable.

Poitrine, cœur : toux sèche produite par un chatouillement dans la gorge ; — région du cœur douloureuse au toucher, en toussant, en respirant ; ainsi que l'hypochondre gauche, plus fortement après le repas ; — palpitations au moindre mouvement, si elle éprouve quelque chagrin, puis face injectée.

Extrémités brisées, fatiguées, toujours froides.

Sommeil troublé de rêves pénibles, nullement reposant.

Humeur devenue irascible, mélancolique; pleurs qui soulagent.

J'employai d'abord *puls.* qui couvrait la plupart des symptômes, et qui était en outre réclamée par la nature du caractère, par le moment de l'aggravation et surtout par cette singularité de n'attaquer qu'un côté du corps; ensuite *kina* indiqué à la suite de pertes sanguines abondantes, dix-sept saignées! ces deux agens produisirent une amélioration rapide; — je les répétai; — *ignatia* pour atténuer les suites du chagrin et *sulf.* pour l'induration de la parotide, alterné avec *hep. sulf.* — Sous l'empire de ces divers médicamens, donnés à longs intervalles, cette intéressante personne a vu s'évanouir toutes ces incommodités que lui avait légué un système poussé à l'excès.

Je visite en ce moment une autre demoiselle qui a été saignée vingt-deux fois en peu de temps; elle était restée d'une faiblesse extrême, bouffie, toujours gelée, abîmée de fleurs blanches qui amenèrent tant d'incommodités qu'elle me pria d'y remédier par les secours homœopathiques, dont elle avait apprécié l'excellence dans la lecture de plusieurs ouvrages que je lui avais procuré.

4^e obs. M. Pontremoli, professeur de langue hébraïque, âgé de 22 ans, d'un tempérament nerveux-sec, irritable, voix criarde, obligé de beaucoup parler, rhumes fréquens, malade depuis un an, obligé de suspendre ses cours.

Tête libre.

Face décolorée, sèche, creuse, ridée; boutons rouges, pointus, épars, fixes, sans démangeaison.

Nez effilé, sec, point d'hémorrhagie.

Gorge rouge, irritée, cuisante; palais abaissé; cha-touillement au larinx.

Poitrine souvent irritée, chaleur derrière le sternum; persistante; — toux sèche, par quinte, très-forte, déchirante le matin et depuis minuit jusqu'à quatre heures de la nuit; chaque quinte dure une heure; suffocation, surtout aux changemens de temps; douleur fixe à la mamelle droite; palpitations en marchant vite; l'exploration sthétoscopique a fourni un son très-fort le long du rameau bronchique sous-axillaire droit, râleux et quelquefois aigu à la partie supérieure du sternum; — cependant le malade crachait peu ou point; — on n'entendait pas au-dessus et au-dessous du sein droit le poumon se dilater et s'affaisser, et à la percussion on retirait un son mat; — aggravation par vent sec et froid.

Estomac: fonctions digestives bonnes; — point *de soif*; — cependant selles dures, irrégulières.

Extrémités froides le soir.

Peau: transpiration très-faible; dartres rouges, farineuses, boutons rouges, plats, se couvrant d'une pellicule croûteuse blanche, persistante sur le dos; — démangeaisons le soir.

Remèdes administrés: *aconit* répété, *puls.* aussi répété, *aur.*, *sulf.*, *graphit.* et *nux.* — *Aconit* enleva l'irritation avec le secours de *nux* et *puls.* al-

ternés, d'une manière beaucoup plus prompte que je ne l'eusse espéré ; les dartres avaient éprouvé peu de modification ; je donnai quelques prises *sulf.* et *aur.* alternés qui d'abord parurent peu agir, mais au premier mois les dartres diminuèrent d'étendue et de rougeur ; le nombre des boutons qui hérissaient le front et la face alla en diminuant progressivement ; je laissai beaucoup de temps aux doses pour achever leur action, puis je revins à *puls.*, *nux*, et *aconit* qui achevèrent la cure des symptômes pectoraux ; l'affection herpétique dura plus long-temps et ne disparut entièrement qu'au bout de six mois.

Cette guérison, que n'a pu troubler l'hiver si long et si dur de cette année, a-t-elle été produite par l'homœopathie ? qui pourrait ne pas répondre par l'affirmative ? Mais, dira-t-on, l'affection pulmonaire pouvait guérir par le temps ; — même en accordant ce point, on ne peut refuser que la guérison a été produite beaucoup plus tôt et plus doucement par les agens homœopathiques, ce qui conduit toujours à ce que nous désirons prouver, c'est-à-dire que l'homœopathie est de tous les moyens le plus sûr, le plus actif et le plus doux ; ce qui surtout doit frapper, c'est l'absence de toute rechute à l'hiver suivant, accident qui dans ces maladies manque bien rarement d'arriver ; d'où il faut conclure que l'homœopathie assure toujours une cure radicale : ce que sa sœur aînée, l'allopathie, ne peut jamais garantir.

Ces quatre observations concourront donc à prouver le progrès immense que l'homœopathie a décidé

dans la science médicale et l'impulsion donnée à une science si long-temps stationnaire, de sorte qu'aujourd'hui on ne peut plus calculer son avenir plein d'espérance.

SYMPTOMATOLOGIE.

Berberis vulgaris. (Suite de t. v, p. 312.)

Pression douloureuse à la région de la vessie, qu'on palpe ou ne palpe pas cet organe, et après avoir uriné (très-souvent et long-temps sur trois expérimentateurs).

Pression et serrement douloureux sur l'un et l'autre côté de la région vésicale, sur laquelle une compression fait éprouver quelquefois une cuisson dans tout l'urètre.

Serrement et contraction douloureux à la vessie.

Déchirement et serrement de l'un ou l'autre côté du pubis, quelquefois à toute la région sus-pubienne, très-souvent.

Douleur de serrement et de contraction au pubis et à la vessie, quelquefois d'un seul côté, soit au palper, soit après avoir vidé la vessie, tout de suite ou plus ou moins long-temps après. Même sensation du pubis au périnée.

Déchirement au pubis partant des aines.

Douleur sécante, tensive, violente, profondément

située au côté gauche de la vessie, se dirigeant obliquement le long de l'urètre de la femme jusqu'à son orifice, passant enfin à l'état d'élanemens, durant un demi-quart d'heure (le 25^e jour).

Douleur sécante au côté gauche de la région vésicale jusqu'à l'urètre, descendant du rein gauche en suivant la direction de l'urètere (le 15^e jour).

Elancemens séparés à la région vésicale, qui, lorsqu'ils sont violens, forcent à uriner.

Elancemens (environ 40) dans la vessie, sorte de pulsations, au-dessus de la symphise, passant à l'état de point continu mais faible; revenant plus faibles le lendemain, en palpant légèrement la vessie (les 59 et 60^e jours).

Douleur lancinante à la vessie, violente, partant des reins, qu'augmente une forte pression, et qui dure une demi-heure, sans besoin d'uriner (le 7^e jour).

Douleur brûlante dans la vessie, répétée, souvent le matin avant d'uriner.

Douleur brûlante, pruriante, cuisante ou rongeante à la vessie, — ou au pubis.

Besoin d'uriner (après 3 h.).

Epreintes en urinant (après 2 h.).

Besoin pressant d'uriner, surtout le matin en se levant.

Après avoir uriné, sensation dans la vessie d'un nouveau besoin, ou comme s'il y était resté de l'urine.

Douleur pressive au périnée, près de l'anus, pendant une demi-minute.

Douleur sécante dans l'urètre après avoir uriné, et hors de ce moment (après 2 h. et fréquemment).

Douleur constrictive passagère à la partie postérieure de l'urètre.

Cuisson, sensation de gerçure et de blessure dans l'urètre, sans uriner, tantôt passagère, tantôt de durée, se portant quelquefois en arrière jusqu'à la vessie ou au rectum, plus d'un côté que de l'autre.

Pendant et après le coït, sensation de gerçure dans l'urètre. (Les douleurs de l'urètre sont réveillées et augmentées par le mouvement.)

Mêmes douleurs avec coups et glocitation dans l'urètre.

Cuisson, brûlure dans l'urètre, soit en avant, soit en arrière, soit dans toute sa longueur, qui dure plusieurs heures, avant, pendant et après l'acte d'uriner (chez la femme aussi bien que chez l'homme).

Légers élancemens dans l'urètre (après 8 h. et souvent); picotemens séparés.

Sensation piquante par secousses dans l'urètre de la femme, avec sensation crampoïde de constriction, durant une seconde.

Même sensation, comme si une épine était fichée dans l'urètre.

Formication pruriante dans l'urètre, sans uriner.

Glocitation dans la portion postérieure de l'urètre, en restant assis.

Douleur cuisante de gerçure dans le pénis, en haut et à droite; — à gauche et à la couronne.

Même douleur, à l'extérieur, à la partie antérieure

de la muqueuse du gland, après la marche, et surtout après le coït (les 108, 112 et 122^e jours).

La muqueuse du pénis paraît être trop sèche.

Douleur cuisante et pruriente de gerçure au prépuce.

Elancemens, picotemens.

Froid au prépuce et au gland, quelquefois avec engourdissement.

Faiblesse et inactivité des parties génitales.

Le pénis paraît ratatiné et retiré.

Cuisson et sensation d'écorchure dans le vagin, quelquefois très-sensibles, surtout à la partie antérieure, aux lèvres, souvent jusqu'au méat urinaire, et de longue durée (les 28, 30, 36^e jours et fréquemment).

Au côté gauche (le plus souvent) du vagin, picotemens tantôt légers, tantôt faibles, tantôt aigus, tantôt obtus ou violens, semblables quelquefois à des piqûres d'aiguilles, séparés, dix ou vingt l'un après l'autre; pinçans, brûlans, par secousses ou prolongés, ou laissant après eux un endolorissement, allant de dedans en dehors, se terminant quelquefois à l'urètre; étant souvent si subit que la personne en est saisie de frayeur; — à l'exploration, les parois du vagin sont douloureuses (les 30, 41, 43, 59, 61^e jours, etc.).

Douleur fouillante, lancinante, avec picotemens répétés, semblables à l'action d'une épine, au périnée, jusque profondément dans le côté gauche du pudendum (le 72^e jour).

Douleur de gerçure dans l'un ou l'autre cordon

spermatique, soit à l'anneau, soit derrière lui, quelquefois plus bas, souvent même dans les testicules; — il s'y joint aussi cuisson et picotemens, de l'un ou l'autre côté.

Tiraillement douloureux dans l'un des cordons jusqu'au testicule, ou au-dedans derrière l'anneau.

Pincement dans les mêmes directions.

Gonflement mou, comme pulpeux du cordon gauche, à l'intérieur, en marchant, avec douleur tirillante, de cuisson, de gerçure ou de déchirement, même étant assis, se propageant au testicule, surtout à l'épididyme.

Douleur pressive aux deux testicules ou à un seul, tantôt courte, tantôt d'une heure de durée.

Douleur tractive et pressive dans l'un ou l'autre testicule, rarement les deux à la fois, s'étendant même aux cordons.

Douleur de constriction aux testicules et aux cordons avec contraction du scrotum, comme s'il se retirait vers le ventre.

Ratatinement avec froid du scrotum, avec douleur de pression dans les testicules.

Douleur lancinante et sécante, quelquefois très-sensible aux testicules, dans l'un ou dans tous les deux à la fois.

Picotemens séparés et répétés à l'un ou l'autre testicule (les 40, 63, 91^e jours, etc.).

Douleur de gerçure et de cuisson dans l'un ou l'autre testicule, ou tous les deux.

Douleur de gerçure et de contraction dans la partie

inférieure gauche du scrotum, en marchant, durant six ou huit minutes.

Sensation de blessure ou d'écorchure au scrotum, surtout du côté gauche.

Froid et déchirement au côté gauche du scrotum.

Douleur de brûlure à l'un ou l'autre testicule, rarement tous les deux, comme s'ils voulaient se gonfler.

Prurit au scrotum, simple, ou brûlant, ou picotant, avec sensation de gerçure ou de fourmillement.

Fourmillement douloureux aux testicules, surtout à l'un d'eux (toutes ces douleurs sont éveillées ou aggravées par le mouvement).

Erections fréquentes (le 11^e jour).

Pollution (rare d'ailleurs) (la 11^e nuit).

Diminution des désirs vénériens chez les deux sexes. Ejaculation trop prompte, excitation faible et de courte durée. Chez les femmes, le spasme a lieu tardivement, quelquefois accompagné de douleurs sécan-tes ou lancinantes.

La quantité d'urine est tantôt augmentée, tantôt diminuée ; dans le premier cas elle reste claire, même comme de l'eau, et ne dépose qu'un léger sédiment muqueux ; dans le second, elle se sépare le plus souvent ; *ceci* a lieu vers la fin de la pharmacopathie (maladie produite par le médicament), *cela* dans son commencement ou dans son aggravation ; il se présente aussi des états intermédiaires (chez tous les sujets).

Urine d'un jaune pâle, avec un sédiment léger, transparent, gélatineux, glaireux, qui ne se sépare pas; — ou bien trouble, comme du petit-lait, de l'eau argileuse, avec un fort sédiment glaireux entremêlé de particules pulvérulentes blanches, grises et plus tard rougeâtres qui se déposent au fond du vase.

Urine verdâtre, claire ou dès le commencement trouble, avec un léger énéorème glaireux qui se sépare et se dépose rarement.

Urine claire, comme grasse, jaune, épaisse, avec une couche évidemment de la couleur de la racine de *berberis*, restant rarement claire et ne laissant déposer qu'un sédiment glaireux, dans l'aggravation de la maladie et au commencement; mais plus tard se séparant, devenant semblable à une eau argileuse, et déposant un fort sédiment furfuracé, avec des cristaux d'un jaune-rouge qui s'attachent aux parois du vase.

Urine foncée, sale, d'un jaune de vin, qui laisse se séparer un fort sédiment semblable au précédent, ou bien qui contient un énéorème muqueux.

Urine d'un rouge d'inflammation, qui laisse se séparer un fort dépôt, et qui s'épaissit.

Urine d'un rouge de sang, qui se trouble promptement, laisse précipiter un dépôt furfuracé glaireux d'un rouge foncé, s'éclaircit lentement et conserve toujours sa couleur rouge de sang, avec fortes douleurs dans les reins (chez une personne).

Les altérations de l'urine changent suivant que la pharmacopathie croît ou décroît; le même jour on lui voit prendre diverses teintes et devenir normales.

Les douleurs néphrétiques accompagnent souvent l'urine pathologique, mais pas toujours ; le plus souvent c'est l'urine rendue immédiatement au lever qui se trouble.

Pendant son excrétion l'urine paraît plus chaude qu'à l'ordinaire.

Dans la convalescence de la pharmacopathie, l'urine conserve long-temps un dépôt glaireux clair.

La menstruation a lieu au temps ordinaire, cesse au troisième jour, et se montre de nouveau le cinquième, mais le liquide est plus aqueux ; elle est accompagnée de faiblesse et d'une céphalalgie déchirante et lancinante. Ou bien, au troisième jour paraissent quelques gouttes de sang noir ; au quatrième une matière glaireuse sale, puis rien de plus. Le jour, douleur pressante dans les parties génitales et au sacrum, avec violente céphalalgie pressante, serrante, d'écartement, du côté droit, avec sensation de défaillance.

Menstruation au temps normal, mais exigüe, qui a besoin d'être excitée et cesse au cinquième jour, quoiqu'elle en dure ordinairement sept. La quantité de sang est à peine la moitié de ce qu'elle devrait être, et la qualité en est aqueuse. Au début, frissons, puis douleur au sacrum, déchirement dans tout le corps, surtout du côté gauche, gonflement du ventre les 4^e et 5^e jours, fortes douleurs de reins, points thoraciques, aspect morbide, douleur violente d'écartement à la tête le 1^{er} jour.

A la quatrième époque, la menstruation s'avance d'un jour; le flux, assez peu considérable, a une apparence plutôt muqueuse que sanguine; elle cesse au 5^e jour; le 6^e, un peu de sang aqueux, puis jusqu'au 8^e une mucosité grisâtre; quelques jours auparavant, fort déchirement dans les membres, violente douleur au sacrum, quelquefois d'un seul côté, avec sensation de brisure qui l'empêche de se coucher dessus, surtout la nuit; quelquefois douleur à l'os de l'aîne; serrement à la cuisse jusqu'au mollet, douleur à la région des reins.

La menstruation vient, comme à l'ordinaire, deux jours trop tôt, mais ne dure que deux jours, avec fortes douleurs aux lombes et au sacrum. — La seconde fois elle s'avance aussi de deux jours, avec douleurs au sacrum, et ne dure qu'un jour et demi.

(La suite à un numéro prochain.)

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

DE LA POURRITURE DES POUMONS CHEZ LE BÉTAIL,

Par LUX.

(Suite de vij, p. 115.)

Désignations plus précises sur la nature et le caractère de la maladie.

Cette forme de la maladie est l'*hydropisie de la poitrine*; cette eau est la lymphe plastique. Qu'on

la recueille dans des vases, laissée au contact de l'air, elle passera bientôt à l'état de gelée. Sous cette forme, j'en ai gardé pendant six mois dans une fiole hermétiquement fermée ; au bout de ce temps elle se liquéfia et se putréfia.

Au commencement de la maladie, on ne trouve que cette lymphe jaunâtre, grasse, dans la poitrine ; les poumons sont à l'état normal. Mais comme ce liquide se développe souvent très-vite, jusqu'à la quantité d'un seau de cheval et qu'elle gêne ainsi les poumons dans leur fonction, les malades sont souvent suffoqués avec des poumons bien sains.

Si la lymphe se secrète lentement dans la cavité de la poitrine, elle est résorbée dans le long cours de la maladie par les poumons ; par le contact de l'air atmosphérique elle passe à l'état de gelée, puis d'induration (?).

Si dans les nécropsies on trouve beaucoup d'eau, les poumons ne sont durcis qu'en partie ; si au contraire ils le sont jusqu'à un faible lobule, il y a peu ou point de sérosité ; le parenchyme des poumons n'est pas malade ; ils ne sont ni en suppuration ni gangrenés, ils sont seulement distendus et remplis d'une lymphe coagulée ; ils ne sont même ni enflammés, ni adhérens à la plèvre costale comme cela a lieu après les inflammations.

On peut considérer ce stade comme le *second*.

Cette espèce d'hydropisie affecte uniquement le bétail. J'ai fait l'autopsie de bien des brebis et des chiens affectés d'hydropisie, mais je n'ai jamais trou-

vé les poumons durcis; et l'eau exposée au contact de l'air libre n'a pas passé à la coagulation.

Cette maladie se présente sporadique, mais elle règne dans la plupart des cas comme épizootique, et cela, à la vérité, en plusieurs pays à la fois; d'après ce caractère nous pouvons à juste titre la désigner sous le nom d'*hydropisie enzootique des bêtes à cornes*, car elle se manifeste, avons-nous dit, en plusieurs pays à la fois, *enzootie*, non par communication d'animal à animal, d'étable à étable, de village à village; elle n'est pas une *épizootie* (*épidémie* chez les hommes), car elle n'a ni contagium ni miasme, elle ne se propage pas par l'attouchement ou par l'air.

Quelque vache peut bien périr sporadiquement de la *pourriture du poumon active*, ayant les poumons affectés de suppuration ou de gangrène (après inflammation préalable comme chez les autres animaux); mais ils ne sont pas distendus ou durcis; des pièces de bétail qui ont été très-échauffées au trait ou à la charrue, y sont sujettes quand elles se rafraîchissent par l'eau froide ou par un courant d'air.

Cette maladie peut aussi se présenter *pour les vaches* dans les contrées basses et humides, les oseraïes et près des ruisseaux.

J'ai eu à traiter plusieurs cas pareils dans les mois de juillet, d'août et de septembre et surtout dans ceux de décembre, janvier et février.

J'ai dit qu'il n'y avait aucune trace d'infection, et qu'à l'observation la plus scrupuleuse on ne remarquait rien de contagieux; de même la maladie et la

mort sont sans aucun danger pour l'infection, Mais toutes les pièces d'un même troupeau, habitant la même étable, pâturant dans le même lieu, sont atteintes, l'une plus tôt, l'autre plus tard, suivant la force de leur tempérament, par cette maladie. Bien peu sont épargnées, et un plus petit nombre encore en réchappe sans secours. Les nourrir dans l'écurie ne les préserve pas.

Les bœufs deviennent lentement malades et sans qu'on s'en doute ; la maladie ne se manifeste que quand, après le traitement ordinaire, il n'y a plus que peu de secours, elle tue tardivement, mais non moins sûrement. La marche du fléau est lente et indéterminée ; tantôt il saisit plusieurs têtes à la fois, ou rapidement l'une après l'autre ; ensuite d'autres lentement et comme en hésitant, jusqu'à ce que, dans un laps de quelques mois, il ait enlevé toutes les bêtes qui y étaient prédisposées, ou, pour parler plus justement, toutes les malades.

La maladie n'a pas de prise sur les hommes, qu'ils fassent usage du lait ou de la viande ; il est seulement fâcheux que le lait se perde promptement et que la chair maigrisse et devienne coriace.

Je doute que la maladie à son point de parfait développement puisse être congéniale. Que la prédisposition à la maladie puisse être congéniale chez les veaux, c'est d'autant plus vraisemblable que nous retrouvons ce principe pour d'autres maladies et que l'habitus des parens, ensuite de soins malentendus, s'éloigne plus de l'état normal. Les produits peuvent

dès leur naissance être influencés par les mêmes circonstances morbifiques qui ont agi sur leurs parens ; et d'après cela, le fait, que chez plusieurs veaux abattus et sains en apparence, on retrouve des traces plus ou moins évidentes de cette maladie, n'a plus rien de surprenant pour moi.

(L'auteur donne ici sa *théorie*, que nous omettons comme moins en rapport avec le but de notre ouvrage que sa *pratique*).

TRAITEMENT.

C'est au hasard que je dois ma théorie, et celle-ci me conduisit heureusement au vrai remède, ce qui n'est pas toujours le cas. En septembre 1816 me fut confiée, entre autres, une vache malade au plus haut période possible de la pourriture des poumons, chez laquelle deux exutoires avec de l'huile de térébenthine (devant et aux côtés de la poitrine) ne tiraient plus, et qui était menacée d'étouffer à chaque instant. Pour lui procurer quelque soulagement, je pratiquai avec le trois-quart une ponction entre la 7^e et la 8^e côtes comptées d'avant en arrière, je pris dans une fiole un peu de sérosité pour la soumettre à une analyse chimique ; en une demi-heure elle fut coagulée.

Ce phénomène ainsi que le résultat de la dissection de plusieurs autres malades me poussa à examiner encore une fois, en mettant de côté tout préjugé, l'essence de la maladie, et de là naquit ma théorie et ma méthode particulière.

Le *kali carbonicum* me parut être le seul remède

qui répondit aux indications ; il me revint en même temps à la mémoire qu'en 1810 une couple de vaches traitées pour la même affection, recouvrèrent la santé, ayant reçu de moi par hasard ce remède, quoique mélangé avec d'autres. Je l'administrai aussitôt sans aucune addition aux autres malades de la même étable, après leur avoir sans succès ouvert la veine, pratiqué des exutoires et donné des remèdes internes; et voilà qu'elles se rétablirent toutes peu à peu. Bientôt après je fus consulté par un fermier, dont huit vaches laitières avaient succombé à cette maladie, et auquel il en restait sept malades avec cinq genisses. Toutes durent leur conservation à l'emploi de *kali carb.* Depuis ce temps je n'administrai plus d'autre remède, et celui-là seul, sans aucun mélange, a eu le plus grand succès dans cette affection, aussi bien à son principe qu'à son plus haut période. J'en ai répété maintes fois l'expérience toujours avec le même résultat.

Je me permets de présenter ici les indications que, d'après ma théorie, je me proposais.

1° Rétablir et exciter l'activité des vaisseaux absorbans ;

2° Dissoudre les dépôts dans les poumons (la lymphe coagulée), rendre la sérosité fluide et la faire absorber par les vaisseaux lymphatiques ;

3° Régulariser l'assimilation et la sanguification et augmenter les forces.

Les alcalis répondent aux deux premières indications et à la troisième aussi, d'après le résultat de mes

expériences ; en particulier le *kali carbonic.* y répond complètement.

Pour guérir, je me servis uniquement du *kali carbonic. crud.* (*potasse, cineres clavellati*). La dose suffisante pour un traitement est, pour une pièce de bétail adulte (que ce soit une vache ou un bœuf), de $\frac{1}{2}$ à 1 liv. entière. On en administre tous les jours à l'animal $\frac{1}{4}$ d'once le soir et le matin dans une livre d'eau. Des doses moindres seraient, d'après mon expérience, tout-à-fait insuffisantes. Pour des veaux jusqu'à l'âge de six mois, $\frac{1}{4}$ d'once par jour est suffisant ; plus âgés ils en exigent le double. Un quart d'once de potasse sèche mesure deux cuillerées à soupe pleines et rases. La potasse doit être conservée dans un pot hermétiquement fermé et placé dans un endroit chaud et sec. Si elle est humide et onctueuse, au lieu de deux cuillerées rases on peut en prendre une pleine et tassée.

L'amélioration ne tarde pas à se faire apercevoir ; la difficulté de respirer diminue, de même que la toux ; la bête rumine ; elle reprend l'appétit ; elle se couche et se lève aisément, reprend du corps ; les vaches rentières donnent de nouveau du lait et dans quinze jours elles sont guéries. Une cure supplémentaire n'est pas nécessaire.

Comme préservatif, le propriétaire peut jeter deux fois par semaine, pour chaque bête, une poignée de cendres de bois dans sa boisson, et cela dès qu'au printemps la bête sort de l'écurie, particulièrement dans les contrées basses et lorsque le printemps est humide et froid. Il doit éviter en même temps de

tenir ses bêtes trop au chaud, il doit les abreuver et les nourrir à froid, au moins laisser refroidir la boisson et la nourriture quand celle-ci est à l'état liquide.

Comme prophylactique, on peut employer la cendre de bois faite de potasse, ou si elle était trop chère; mais pour le traitement, la potasse est plus convenable et on peut mieux en déterminer la dose. Une livre de cendres de bois dur, bien consumées, donne environ six gros de potasse et quatre seulement si elles proviennent de bois tendre. Si on s'en sert pour traitement, on fait avaler à chaque vache malade une livre entière de cendres de bois tendre tamisée, en deux ou trois fois par jour avec une boisson de tourteaux.

Quant à la cendre de bois dur, ou quand elle est fortement consumée, il en faudrait par jour $\frac{1}{2}$ à $\frac{3}{4}$ de livre. Une livre de cendres fait six poignées. On pourrait aussi sur chaque livre de cendres mettre le soir huit litres d'eau et le jour suivant employer cette lessive.

Un gros de *kali veg. dep.* est égal à deux gros de potasse, et à $\frac{1}{2}$ à une livre entière de cendres de bois ordinaire, suivant sa bonté. Pour des pièces de bétail malades qui ne mangent plus, je ne recommanderai pas l'emploi de la cendre de bois à raison de la quantité nécessaire; ainsi le propriétaire fera bien de se procurer de la potasse du commerce.

Si les vétérinaires veulent extraire l'eau par la ponction afin d'amener par là, particulièrement dans le premier degré de la maladie, avec plus de prompti-

tude la guérison, je ne m'y oppose pas, mais cette ponction doit être déclarée dangereuse, parce qu'on ne peut pas toujours déterminer avec certitude la présence de l'eau.

J'ai opéré avec le grand trois-quart, entr'autres, une génisse, parce que le petit trois-quart n'amenait point d'eau. Comme j'appliquais le grand instrument, la bête tourna sa tête vers moi, je perçai, il n'arriva point d'eau; mais la génisse tourna les yeux, tomba et mourut. — L'ouverture que j'en fis montra à la pointe du cœur une blessure à peine longue de deux lignes; il n'y avait pas une goutte d'eau dans la poitrine, mais les poumons étaient durcis de part en part. Cette opération devrait aussi être faite des deux côtés.

L'avantage de ma méthode consiste dans sa promptitude, sa sûreté, son application facile par tout le monde et dans son très-bas prix. Si on a le rare bonheur de guérir par l'ancienne méthode, par la saignée, le séton, les sels purgatifs ou le calomel, la toux ne cède pas à tout cela, l'animal donne peu de rente, il ne reprend pas de forces et on est, à la fin, obligé de l'abattre. Le résultat est tout différent par celle que je propose ici. Avec le retour à la santé, la toux disparaît, les forces reprennent, et la rente du lait atteint bientôt son taux précédent.

Ici Lux entreprend, avec la plus haute loyauté, de se justifier de ce qu'il a inséré dans un journal exclusivement consacré à l'homœopathie un traitement en apparence allopathique, en considérant la force des doses. L'idée de *justification* est toute con-

scientieuse; mais ici nous ne l'admettons nullement; la base de la doctrine *homœopathique* n'est en aucune façon l'abaissement des doses, qui n'en est au contraire que la conséquence; cette base est la similitude des symptômes existans et des symptômes produits ou à produire; partant de là, nous réclamerons toujours au nombre des applications homœopathiques celles des remèdes qui offriront ce rapport de similitude, quelles que soient les doses dans lesquelles on les aura employés; HAHNEMANN, joignant la prudence à une très-haute science, a parfaitement réussi jusqu'à ce jour, en n'employant ses remèdes qu'à de très-petites doses; viendront d'autres médecins moins prudents et surtout beaucoup moins savans qui donneront leurs remèdes à des doses beaucoup plus hautes; pour cela ils n'en seront pas moins homœopathes s'ils choisissent les médicamens d'après la similitude des symptômes; mais il pourra bien arriver qu'ils soient moins habiles et moins heureux que HAHNEMANN dans leurs traitemens.

LUX donc affirme, et nous avec lui, que la *potasse* administrée dans la maladie du bétail où la sérosité épanchée dans les poumons ou la poitrine s'y coagule, est un remède homœopathique; on trouve, en effet, parmi les symptômes propres à cette substance l'extravasation, ou l'accumulation de la lymphe en diverses parties du corps; de plus, la *potasse* produit de l'asthme, de la suffocation, l'impossibilité de se coucher sur tel ou tel côté du corps, symptômes qui se rencontrent dans la maladie décrite par LUX, qui,

du reste, fait remarquer que les fortes doses de *potasse* sont probablement nécessitées par la quantité de sérosité épanchée, et la masse qu'en offre le coagulum, lequel prive le poumon d'une grande portion de son activité vitale, et oblige à le secourir avec un modificateur puissant et abondant à la fois. Au reste, il propose à ceux qui douteraient de l'action homœopathique de la *potasse*, l'expérience suivante : nourrir pendant un temps un peu long une pièce de bétail avec un aliment liquide qui contiendra constamment de la *potasse* en solution ; il affirme que l'animal ne manquera pas de donner des signes d'hydro-pisie.

Lorsqu'il a fait les expériences curatives ci-dessus, il ne connaissait point encore le procédé de la dynamisation, et depuis qu'il le connaît, l'occasion de l'employer ne s'est pas offerte à lui ; c'est encore une expérience à tenter par un agronome observateur ; et nous ne saurions trop y engager ceux de nos lecteurs qui pourraient se rencontrer dans le cas de la faire.

MISCELLANÉES PRATIQUES

Extraites de l'Allg. hom. Zeit.

Dans le journal d'Hufeland, février 1835, p. 114, le Dr Schwartz indique comme spécifique contre le *prolapsus du rectum* un remède fort connu des ho-

mœopathes, mais qui n'a pas encore été employé par eux contre la même infirmité ; c'est *nux* dont on fait dissoudre 1-2 grains d'extrait dans deux onces d'eau, et prendre toutes les quatre heures 6-10 gouttes. Si en peu de jours l'accident n'a pas cessé, il y joint gr̄ iij-iv extrait de *ratanhia* dans une quantité d'eau un peu plus grande, et en fait prendre aux mêmes intervalles une cuillerée à café.

(Il semble y avoir le plus grand rapport entre l'action de *nux* contre la *chute du rectum*, et cette substance contre les hémorroïdes ; et nous sommes un peu surpris de ce que HARTMANN, qui a signé dans sa *gazette* l'article ci-dessus, n'a pas fait la même remarque que nous, lui qui dans sa *Thérapie*, p. 716, conseille *nux* contre le *prolapsus vaginæ*. *N. du R.*)

— Une fièvre vermineuse violente, chez une petite fille de 6 ans, blonde et délicate, a cédé à deux doses *china* x o. En trois jours, elle rendit seize gros lombrics, dont le dernier tout rouge de sang. Dès ce moment, l'enfant a été fraîche et en parfaite santé, ce qui n'avait point encore eu lieu.

(Le praticien ne dit pas quel symptôme lui a servi d'indication pour donner *china* ; toutefois, comme expérimentation, il serait bon de répéter l'épreuve de l'administration de ce remède sur des enfans chez lesquels la présence des vers serait indubitable. *Réd.*)

ANNONCES.

Allœopathy and Homœopathy, or the usual medicine and the Hahnemannian doctrine represented to the non-medical public by KARL LUTHER, M. D. — Paris, at the principal english libraries. 1836, 8° 206 p.

Il n'existait point encore d'exposition de la doctrine d'HÄHNEMANN en anglais ; notre savant collègue le docteur QUIN a publié la *Pharmacopée homœopathique* et s'occupe de la traduction de la *Matière médicale*, mais il n'a point encore annoncé au monde savant qu'il songeât à vulgariser dans sa propre langue les principes desquels se déduit l'application des remèdes même. Il existait donc une lacune, quant à l'Angleterre, que notre ami et collègue, le docteur LUTHER, a songé à combler, moins en faveur de la Faculté médicale britannique, qui ne s'est encore signalée que par une opposition entêtée et aveugle, qu'en vue du public laïque — *non-médical* — qui, moins rétif que les médecins de l'école, et plus soucieux qu'eux des intérêts de sa santé, a adopté avec empressement et joie, la doctrine savante et la pratique salutaire d'HÄHNEMANN et de ses *vrais* disciples. Ce public bien connu du docteur LUTHER lui a paru désirer de connaître la différence réelle qui existe entre l'une et l'autre doctrine, l'une et l'autre médecine ; c'est pour satisfaire ce désir qu'a été écrit l'élégant abrégé que nous annonçons, et qui, sans aucun doute, contribuera puissamment à hâter la propagation de la doctrine qui a toute notre conviction médicale.

Nous ne dirons rien ici de la seconde partie de ce livre — *Homœopathy*, — parce qu'il ne contient et ne peut rien contenir de neuf pour nos lecteurs, à quelque classe qu'ils appartiennent ; mais nous indiquerons quelques-uns des argumens tirés de l'al-

lœopathie sur lesquels se base la préférence que le docteur LUTHER donne à l'homœopathie.

« Si nous recherchons, dit-il page 40, quels sont les progrès qu'a faits l'*allœopathie* non-seulement depuis la fin du siècle dernier, mais depuis HIPPOCRATE jusqu'à HAHNEMANN, durant 3,000 ans, la réponse sera malheureusement qu'ils ont réellement été très limités, qu'au contraire la précieuse simplicité de la médecine hippocratique est entièrement corrompue et que la pratique usuelle de nos jours est dans un état infiniment pire qu'elle ne l'était du temps de celui qui en est communément appelé le *Père*.....

« Les plus fameux et plus savans médecins de chaque époque, ont été convaincus de la grande imperfection de leur profession, aussi bien que de son incertitude, et ils n'ont jamais craint de l'avouer franchement. Écoutons ce que disent à ce sujet quelques-uns d'entre eux.

« BOERHAAVE dit : Si nous comparons les bienfaits dont on est redevable à une demi-douzaine de véritables disciples d'Esculape depuis le commencement de leur art, avec le mal qu'a causé au genre humain le nombre immense de docteurs qui ont paru depuis eux, il deviendra indubitable pour nous qu'il aurait été infiniment meilleur qu'il n'eût jamais existé de médecins dans le monde. »

» HECKER, praticien et professeur de premier ordre en Allemagne dit, relativement à la certitude de l'*allœopathie* : Ce qui est une vérité suivant une théorie, est nié et réfuté par une autre ; une méthode curative déclarée salutaire par l'une, est rejetée et appelée *préjudiciable* par une autre. L'histoire de la médecine confirme la vérité de cette assertion, que des millions de victimes ont été faites par les mains des médecins ; et les remèdes que l'on emploie chaque jour, dont le nombre augmente chaque jour aussi, sont de sûrs garans qu'il y aura encore un nombre infini de victimes. La médecine fait de tels progrès par les divers systèmes, que les malades devraient être avertis d'être sur leurs gardes contre les docteurs qui pratiquent cet art. »

» **KRUGER-HANSEN** remarque que : l'art de guérir, qui existe depuis quelques milliers d'années, est encore dans un état si mélancolique, que c'est vraiment une question s'il a été et est encore un bienfait ou un malheur pour le genre humain. »

« **GIRTANNER** dit: Comme l'art de guérir n'a point de principes fixes et positifs, comme il n'y a rien en lui de certain, comme nous n'avons que très-peu d'expérience indubitable et sûre, tout médecin a le droit de suivre ses propres opinions. Là où il n'y a pas de connaissance positive, et où il n'existe que conjecture, une conjecture a autant de valeur qu'une autre. Dans les épaisses ténèbres d'ignorance où se meuvent les médecins, il n'y a pas le plus léger rayon de lumière pour les guider. Quand deux d'entre eux se rencontrent au lit d'un malade, qui n'est pas dans un état bien dangereux, ils ressemblent aux augures romains, et doivent avoir bien de la peine à retenir leur rire en se regardant. »

» Quiconque, dit un autre médecin, apporte quelque attention aux progrès de la science, ne peut s'empêcher d'observer que la médecine pratique n'a pas fait un pas depuis Hippocrate et Galien, qu'au contraire nous avons reculé depuis eux; car depuis 50 ans le plus grand nombre de malades ont été tués selon les ordonnances de leurs médecins par de fréquentes saignées, depuis 40 ans par des purgatifs, depuis 50 ans par des lavemens, depuis 20 ans par le système de Brown; un médecin très-distingué affirme que le brownisme a fait plus de victimes que toutes les guerres européennes, depuis 1793 à 1815. »

» Nous faisons tous les jours l'expérience, dit **KRUGER-HANSEN**, combien nous sommes loin de posséder une méthode de guérir sûre et fixe. Les livres écrits sur la pathologie et la thérapeutique fournissent les preuves les plus évidentes de la confusion *babé-lienne* qui existe entre les médecins, même parmi ceux qui passent pour les maîtres de l'art. Ils emploient dans les plus simples maladies, que surmonte la nature seule si on ne la dérange pas, des remèdes si violens qu'ils deviennent la cause d'un nombre de maladies chroniques. Il est évident pour tout observateur

attentif, que l'état de confusion de l'art de guérir, qui depuis long-temps est à juste titre l'objet d'une continuelle raillerie, appelle pour le bonheur de l'humanité des progrès considérables.»

On reproche à l'homœopathie de ne tenir compte dans la connaissance et le traitement des maladies que des symptômes et de négliger complètement leurs causes et leur génie. — Là-dessus M. LUTHER cite les passages suivans de médecins allœopathes.

« REIL lui-même, dit-il, l'une des plus graves autorités en allœopathie, dit en parlant des maladies : « Nous apercevons leurs causes externes (encore pas toujours) et leurs effets les plus perceptibles, en particulier les *symptômes*. Mais nous n'avons aucune intuition de ce qui existe entre deux, du changement qui arrive dans le corps depuis le premier moment de l'influence de la cause jusqu'à la manifestation des symptômes. Il résulte évidemment de l'histoire des opinions qui ont sans cesse changé sur la nature des fièvres (maladies aiguës) que nous sommes ignorans à ce dernier égard et que le traitement de ces maladies est purement empirique. »

« CHOULANT professeur de médecine distingué de l'Académie de Dresde dit : « Cette incertitude (en médecine) est la conséquence d'une estime exagérée de notre habileté intellectuelle, au moyen de laquelle non-seulement nous prétendons savoir ce qui est impossible à savoir, la marche interne dans les maladies, mais même nous établissons ce point, qui est caché à nos yeux, comme la base de nos théories médicales. Nous ne connaissons des maladies que leurs causes accasionnelles et leurs symptômes ; leur cause interne, finale, n'est pas plus évidente que la cause de la vie même ; et un praticien raisonnable ne doit pas s'inquiéter de la cause finale. »

A l'occasion du farago de la matière médicale et de son emploi désordonné, le D^r LUTHER cite Pierre FRANCK, l'un des plus célèbres praticiens allœopathes, disant : « La police médicale est bornée aux affaires publiques, et dirigée contre la contagion, les maladies épidémiques, les charlatans, etc. , mais elle ne s'occupe point des milliers de personnes qui sont tranquillement tuées dans

leur chambre de malade. Les gouvernemens devraient se résoudre une fois pour toutes ou à bannir tous les médecins avec leur art, ou à prendre des mesures propres à assurer la vie des individus plus que maintenant, où les administrations s'occupent bien moins de la pratique d'un art si aisément dangereux, et des homicides commis par les médecins et les charlatans, que de l'observation des ordonnances de la part du commerce le plus inférieur.

« L'abus que le *servum pecus* des docteurs ordinaires (et leur nombre est par légions!) fait avec une insolence inouïe des médicamens, dont ils ignorent complètement les effets, dans le traitement des maladies dont ils connaissent les formes rarement et la nature jamais; — cet abus est plus effrayant, en vérité, qu'aucune autre chose. C'est une vérité incontestable qu'un beaucoup plus grand nombre d'hommes succombent par les soins des médecins qu'ils ne sont sauvés par eux. »

« KIESER dit, dans son *Système de médecine*: « Dans la plupart des cas, le vieux proverbe est vrai: le remède est pire que le mal, et le médecin plus dangereux que la maladie. L'histoire de la médecine le confirme; toute méthode particulière et tout système a fait un plus grand nombre de victimes que les épidémies les plus contagieuses et les plus longues guerres. Dans l'état actuel de la médecine en Allemagne et chez les nations voisines, les malades devraient être avertis de fuir les médecins autant que les plus dangereux poisons. » — « Je sais bien, dit *la Voix d'un vieux praticien*, que peut-être plus des 7/10 du genre humain meurent non de maladie, mais de remèdes donnés hors de propos et en trop grande quantité. »

« KRUGER-HANSEN dit: « La médecine, telle qu'elle a été pratiquée jusqu'à ce jour, n'est qu'une plaie pour le genre humain; elle a emporté à l'autre monde plus de victimes que toutes les guerres les plus meurtrières; et elle paraît être plutôt un moyen d'arrêter le trop plein de la population qu'un art de sauver la vie des hommes. »

« J'ai toujours regardé comme la chose la plus inconcevable,

dit le D^r FORTB, la confiance que les gens ont encore dans la médecine et les médecins ! Ce fait extraordinaire n'est explicable que par l'indolence avec laquelle ils regardent cet art destructeur ; s'il n'en était pas ainsi, ils ne manqueraient pas de voir dans la médecine pratique une subtile imposture, et dans les médecins ou des imposteurs ou des ignorans. Un monarque qui délivrerait son royaume de la troupe pestilentielle des médecins et des apothicaires, et qui interdirait entièrement la pratique de la médecine, mériterait d'être placé parmi les plus fameux caractères qui ont jamais répandu des bienfaits sur l'humanité. Je ne pense pas qu'on puisse imaginer un commerce plus déshonnéte que la pratique de la médecine dans son état actuel. »

Nous cessons ici les citations tirées des ouvrages de médecins alloèopathes sur la médecine en général, et nous renvoyons au cahier prochain quelques citations sur des points de détail.

Probablement nos lecteurs auront déjà remarqué combien était généralement désirée et nécessaire la réforme de HAHNEMANN ; ils en seront encore plus convaincus en lisant la suite, sur laquelle nous nous étendrons parce que l'ouvrage de notre collègue n'est pas écrit en français et qu'il ne sera probablement pas traduit.

Cenno sulla razionalità del principio terapeutico di SAMUELE HAHNEMANN applicato al trattamento del colera asiatico, dal dottore FRANCESCO TALIANINI, medico primario emerito di Ascoli.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Communiquées par le D^r PESCHIER à la Société homœopathique lémanienne, séante à Fribourg,

le 1^{er} juin 1836.

Quelqu'un demandait récemment et de fort bonne foi à un médecin, membre de la Société médicale de Genève, quelques nouvelles de l'homœopathie : L'homœopathie ! répondit le Docteur, mais, Monsieur, vous commettez une erreur de date, vous croyez être à l'an passé ; l'homœopathie est enfoncée ; on n'en parle plus, elle n'existe plus, elle est morte. — Dans un district médical aussi circonscrit que Genève, et tandis que *tous les jours*, sans exception, le nombre des cliens de l'homœopathie va croissant, cette réponse est au moins singulière ; elle prouve surabondamment que ce médecin ne se tient guère au courant de la science, puisqu'il ignore même l'existence d'un journal pratique qui se publie dans sa patrie.

Il est vrai de dire que les médecins homœopathes, ci-devant membres de la Société médicale de Genève, ont cru devoir spontanément, et chacun pour des raisons à lui propres, donner leur démission, ne trouvant pas qu'ils eussent infiniment à se louer des égards et de la loyauté de leurs collègues; je donne ce motif comme excuse plausible du propos singulier du Docteur B.

Mais puisque les traitemens nombreux que nous faisons sous les yeux de nos confrères en Esculape (mais non en Hahnemann) et les guérisons qui s'opèrent sous notre direction, au su et au connu de tout le monde, ne nous valent pas même à leurs yeux un brevet d'existence, chose à laquelle on nous pardonnera peut-être de tenir un peu, j'ai pensé qu'il y avait au moins ce mérite et cette excuse à publier, entre autres, quelques-uns des cas où nous avons eu le bonheur de venir au secours de nos confrères, c'est-à-dire de secourir avec efficacité les malades qui avaient eu inutilement recours à leurs conseils. Le cas suivant est le plus important, le plus décisif, le plus heureux de ceux qui se sont offerts à moi jusqu'à ce jour, et peut-être de ceux qui s'offriront dans la suite.

Première observation. Le 5 février 1836, je fus appelé auprès de la petite Suzanne Lugeon, âgée de 5 1/2 ans, réduite au dernier degré de marasme et de fièvre hectique par une énorme suppuration de la cuisse. Je trouvai l'enfant couchée presque horizontalement, incapable, soit à cause de la faiblesse, soit

en raison de ses cruelles douleurs, d'exécuter aucun mouvement. Depuis deux mois, un développement inflammatoire s'était manifesté spontanément à la cuisse droite et terminé par un énorme abcès que je vis traversé par un séton à peu de distance du genou; par l'une ou l'autre plaie sortait encore, me dit-on, un demi-verre, par jour, de suppuration excessivement fétide; toute la cuisse, jusqu'à l'aîne, était tuméfiée, et l'on ne pouvait y pratiquer le moindre atouchement sans faire pousser les hauts cris à l'enfant; la jambe était à demi fléchie sur la cuisse, avec impossibilité de lui faire exécuter le plus petit mouvement, ou même de toucher un des orteils, sans exciter les plus terribles douleurs; c'est au point qu'on n'osait toucher les draps et les couvertures du petit lit sans que la pauvre enfant ne s'en défendît avec ses petites mains; les mouvemens même qu'on faisait dans la chambre lui causaient des douleurs qui lui arrachaient des larmes; aussi je laisse à penser quelles scènes déplorables avaient lieu deux fois par jour, lorsqu'on exécutait le pansement et qu'on donnait les soins de propreté absolument nécessaires.

La jambe du côté malade était presque atrophiée; et toute l'extrémité inférieure gauche considérablement émaciée, était recouverte d'un épiderme gris-terreux, comme cela a lieu à la fin des hecticies.

La face était pâle, les paupières étaient un peu gonflées, et les lèvres n'avaient plus de coloris.

Le pouls, encore vif, dépassait 160 par minute; la peau était chaude.

La présence du séton m'annonçant les soins d'un chirurgien, ce qui d'ailleurs me fut confirmé par le père de l'enfant, je refusai de me mêler de ce traitement et de revenir vers la malade, ne voulant ni faire de la médecine souterraine, ni contrecarrer les vues d'un confrère, ni même porter aucun diagnostic ou pronostic qui pourrait influencer sur la confiance qu'on avait et qu'on devait avoir dans le Docteur ^{***}. Je déclarai donc qu'il fallait suivre en tout les conseils de ce dernier, et que je ne pourrais me charger de cette maladie que dans le cas où on l'aurait remercié de ses soins passés, et averti qu'on désirait changer de méthode.

Là-dessus, on me dit que le Docteur avait jugé le cas incurable, que depuis huit jours il n'avait pas reparu, et qu'il avait dit qu'il était même trop tard pour avoir recours à une amputation.

Sur ce propos, j'ajoutai que si l'on venait chez moi me demander un remède, là je ne me sentais pas en droit de le refuser, parce que je donne consultation et remède à quiconque me les demande dans mon cabinet; mais qu'il n'en était pas de même des visites que je ne faisais point là où un confrère était établi.

Par forme d'essai, et d'après le mauvais pronostic du Docteur ^{***}, on se présenta chez moi et on me demanda une poudre homœopathique pour l'enfant; j'en donnai *cinq* (je dirai plus tard ce qui y entra) pour cinq jours consécutifs.

L'effet en fut prodigieusement bon; dès la pre-

mière nuit, l'enfant dormit, ce qu'elle ne faisait jamais; peu à peu on vit reparaître de la gaiété et un peu de force; au bout des cinq jours, le 10 février, elle se fit asseoir et maintenir assise, chose qui n'avait point eu lieu depuis le 12 décembre, où la douleur l'avait forcée de rester constamment sur son dos, la tête basse; — elle avait aussi légèrement remué sa jambe, ce qu'auparavant elle ne pouvait faire en aucune façon; — la suppuration était tout aussi copieuse et fétide, mais plus consistante.

J'avoue que ce rapport me surprit étrangement; quelque confiance que j'eusse dans le remède que j'avais donné, je ne m'attendais point à un changement si prompt, je croyais que plusieurs semaines seraient nécessaires pour amener une amélioration sensible. Aussi ne pus-je résister à la curiosité de voir l'enfant, et de juger par mes propres yeux de la vérité d'un rapport si satisfaisant; j'allai donc visiter la petite Suzanne pour mon instruction et non pour offrir mes soins.

10 février. Tout ce qu'on m'avait dit était vrai; la malade me reçut presque riante; elle était assise sur son lit et jouait avec quelques brimborions; je soulevai le drap et lui vis exécuter un très-léger mouvement avec la jambe, ce qui me rassura contre toute idée d'inflammation articulaire.

Comptant laisser agir le premier médicament sans en redoubler la dose, et croyant pouvoir subvenir momentanément à la grande déperdition qu'amenait l'énorme quantité de pus; reconnaissant un

pouls déjà moins fréquent, la face moins abattue et les lèvres moins pâles, je crus devoir (le Docteur^{ooo} n'ayant rien prescrit) donner *china*, ce que je fis chez moi, où se présentèrent les parens.

12 février. Le père vint me dire qu'il avait remercié le Docteur, et qu'il me priaît de vouloir bien me charger seul du traitement, dont il n'hésitait pas à attendre une heureuse issue, vu l'immense et prompt changement qui s'était opéré *aussitôt* qu'un de mes remèdes avait été donné. — Il ajouta que, la nuit dernière, la petite malade avait eu de violens maux de ventre, suivis, le matin, de vomissemens d'eau verdâtre; j'attribuai ces douleurs à *china*, qui, apparemment, n'était pas nécessaire, et je fis précéder ma visite d'un globule *hyosciamus*.

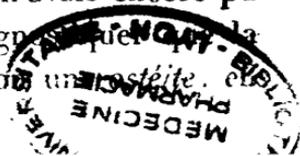
Maître désormais du traitement, je me hâtai de visiter l'intéressante petite fille, que je ne trouvai pas sensiblement affaiblie par les douleurs de ventre et les vomissemens. Comme chacun s'y attend, j'enlevai immédiatement le séton, qui fut suivi d'un énorme flot de pus verdâtre mêlé d'air; je fis continuer l'application déjà existante d'un grand cataplasme, tout le tiers inférieur de la cuisse, le genou et le tiers supérieur de la jambe étant rouges presque comme érysipélateux.

Jusqu'au 15, je la vis chaque jour; et à ma grande satisfaction, l'inflammation et le gonflement diminuèrent graduellement, ainsi que la douleur; ce qui me porta à croire que le séton, loin d'être là *un remède*, y avait été une cause de mal, un agent physique d'ir-

ritation et partant de suppuration ; que , bien loin de favoriser l'issue de celle-ci , il lui était un obstacle constant , ce dont j'avais pu juger par l'énorme quantité de matière qui avait suivi la mèche , et dont auparavant on ne parvenait jamais à procurer l'évacuation. — J'étais donc déjà *le bon médecin* par cela seul que je délivrais la malade d'un corps étranger propre à augmenter notablement la fièvre et ses conséquences ; en effet , le pouls avait déjà baissé d'environ 40 pulsations , quoique la douleur fût encore si forte aux condyles du fémur évidemment gonflés , qu'on ne pouvait aucunement les toucher , et que le moindre mouvement de la jambe y fût très-douloureux ; malgré cet appareil de souffrances , la gaïté de l'enfant était revenue au point qu'elle chantait ; c'était déjà tout une résurrection , mais ce n'était point encore une guérison. — Ce jour-là , le 15 , je donnai un antipsorique à répéter chaque matin.

Le 20 , il me parut que la cuisse augmentait de volume au lieu de diminuer , et j'appris que le remède ayant été interrompu un seul jour , la suppuration était redevenue abondante ; je revins au premier remède , dont l'enfant dut prendre une dose chaque jour.

Le 26 , il s'opérait un grand changement ; la suppuration n'était abondante que tous les deux jours ; le volume général de la cuisse me parut augmenté , mais pouvant la palper , ce que je n'avais encore pu faire , je crus être en droit de diagnostiquer que la maladie était une *périostéite* , et non un abcès.



d'autres termes, que la portion osseuse et dure du fémur n'était pas essentiellement atteinte, mais bien la portion molle seulement; ensorte que je n'avais affaire ni à une nécrose, ni à une carie; ce qui me promettait les plus grandes chances de guérison radicale. — Déjà l'enfant faisait exécuter à sa cuisse de légers mouvemens de rotation, et elle permettait qu'on l'assît sur un vase pour faire ses déjections, que, jusqu'à ce jour, étant couchée, elle avait toutes rendues dans ses linges. — Ce jour-là, je donnai *assa foetida*, cinq doses, une par jour.

Le 28, l'amélioration de la cuisse me parut aussi notable que rapide; les mouvemens étaient plus libres et plus étendus, la suppuration moindre, l'enfant se soulevait elle-même sur ses poignets pour laisser placer le vase. Mais elle avait repris de la fièvre, et avec elle de la toux accompagnée de crachats, et elle ne reprenait point de chair, malgré qu'elle mangât beaucoup. Je craignis fortement d'avoir le chagrin d'être témoin d'une de ces métastases si fréquentes en pareil cas, où la cessation d'une violente inflammation avec suppuration d'une extrémité, est suivie d'un transport, dirai-je, de la maladie sur la poitrine, qui ne tarde pas d'emporter le malade. Je donnai alors *acon.* dans l'eau, dont elle devait prendre une cuillerée à café toutes les deux heures, ce qui dura jusqu'au 8 mars. Ce jour, je trouvai une très-grande amélioration dans l'état de la cuisse, dont la suppuration diminuait tous les jours, tandis que la toux était graduellement moins forte; je ré-pétai le premier antipsorique.

10 mars. On me dit que la suppuration est presque nulle ; — je dis *on me dit*, car à ma visite je ne trouvai pas l'enfant chez elle ; elle s'était fait porter à la promenade ; *à la promenade!!* cette malade qui précisément un mois auparavant avait été jugée par son précédent médecin morte ou mourante ! En effet , on m'apprit alors que dans la première semaine de mon traitement, le dit Docteur était revenu, et avait dit au père : *J'ai cherché votre petite sur la liste des morts ; et ne la trouvant pas , je viens la voir encore une fois ;* sur quoi , la voyant un peu mieux qu'il ne s'y attendait, il avait ajouté : *Elle en a encore pour quinze jours.* Ainsi son pronostic était le plus fâcheux que possible, en suivant les règles et le traitement de l'école ; et l'homœopathie, en y appliquant ses données et sa thérapeutique, lui a apporté le plus complet démenti.

Le 12, j'appris qu'elle se faisait porter tous les jours à la promenade, et qu'elle se mouvait avec aisance et sans douleur dans son lit, où elle était naguère clouée.

Le 19, je la trouvai assise sur le plancher, où elle se traînait seule ; le volume de la cuisse diminuait du haut en bas, les condyles restant encore volumineux ; on pouvait manier et mouvoir ce membre dans tous les sens ; la toux était très-rare.

Le 25, elle marcha soutenue sous un bras et s'appuyant de l'autre main sur ma canne ; l'extrémité malade manquait, il est vrai, totalement de force ; mais elle n'était plus douloureuse et n'avait pas un volume

de beaucoup plus considérable que l'autre; toute suppuration avait disparu; et la toux était extrêmement rare.

Un mois après, l'enfant vint chez moi, à pied, de l'autre extrémité de la ville, s'appuyant sur une petite canne à corbin, non en raison de la douleur, il n'y en avait plus, mais bien à cause de la faiblesse; les condyles étaient encore trop volumineux pour permettre à la jambe de prendre sa position naturelle; celle-ci formait donc un angle avec la cuisse, et la pointe du pied seule touchait le sol; mais cette faiblesse n'était pas telle que je ne pusse faire courir l'enfant sans canne dans mon appartement.

L'amélioration a continué, et maintenant cette jeune et intéressante fillette court et s'amuse avec les autres enfans comme si jamais elle n'avait été malade.

On pourra peut-être objecter que l'homœopathie se targue ici d'une guérison qui ne lui revient pas, qu'il a suffi de corriger le premier traitement, en enlevant le séton, pour permettre l'évacuation du pus, n'en pas favoriser la reproduction, et diminuer l'inflammation de la cuisse jusqu'à la réduire à rien. Je serais fort tenté de donner gain de cause à cette objection, car, je le répète, je crois que la maladie avait été primitivement mal traitée; mais elle tombe nécessairement devant l'amélioration si soudaine qui a eu lieu, *malgré la présence du séton*, dès les premières 24 heures de l'usage du remède que j'ai employé. Or ce remède était *hepar sulfuris*, que j'ai

donné et répété par gouttes dans un verre d'eau , de manière que la malade en a pris en totalité plus de 60 gouttes, et ce , avec un succès *visible*. L'autre antipsorique a été *silicea*; mais croyant avoir plus à me louer d'*hepar sulfuris*, c'est celui que j'ai employé de préférence.

Certes , je regrette , dans cette intéressante occurrence , de n'avoir rien de nouveau à dire à mes honorables collègues , qui tous savent de quelle grande et indispensable utilité est *hepar sulfuris* dans les abondantes suppurations ; néanmoins , je ne regarde pas comme inutile un fait confirmatif , surtout lorsqu'il est aussi certain , convaincant que celui-ci , et qu'il offre une comparaison facile entre le traitement allopathique et l'homœopathique.

2^e obs. Un autre fait du même genre , mais dans des bornes plus circonscrites , vient à l'appui de l'assertion par laquelle j'ai débuté : que nous existons réellement , nous homœopathes , et venons de temps à autre au secours de nos confrères. Le 7 avril de cette année , me fut amené le jeune Jules Fitting , âgé de 12 ans , malade depuis une année , et portant à l'extrémité inférieure et antérieure de la jambe droite un développement mou , indolent , évidemment scrofuleux , au centre à peu près duquel existait un ulcère plat d'un grand pouce de diamètre , à fond bourgeonneux , vers la partie inférieure duquel de petites ouvertures donnaient issue à une matière séreuse et floconneuse , qui sortait en abondance lorsqu'on serrait fortement la partie inférieure du gon-

flement, en sorte que l'humeur avait à remonter; cette pression était indolente; la partie supérieure du gonflement ne communiquait pas avec l'ouverture; l'introduction d'une sonde mousse ne faisait reconnaître aucun os dénudé, de sorte que le mal paraissait borné au tissu cellulaire et à quelque tissu blanc. — Le cou du malade était strumeux; un battement artériel très-fort se voyait et se sentait du côté droit; — le pouls battait 144.

Depuis long-temps ce malade était aux soins d'un Docteur allopathe, et on n'apercevait pas d'amélioration; au contraire, au début du traitement, le malade avait pu marcher pour se rendre chez son médecin; vers la fin, on avait été obligé de l'y porter; apprenti dans un atelier de bijouterie, il y perdait son temps, parce que ne pouvant se tenir sur ses pieds, il était incapable d'aucun ouvrage.

Je prescrivis de panser l'ulcère uniquement avec du coton, et je donnai un seul globule *silicea*.

Le 15 avril, le gonflement avait visiblement diminué; il est vrai qu'à mon instigation, le malade avait chaque jour fortement pressé sur le gonflement, de manière à en faire sortir le plus de matière que possible; ce qu'au reste je suis loin de considérer comme un moyen de *réelle* guérison; — le jeune malade marchait mieux, boitait moins, pouvait rester plus long-temps sur ses pieds; — le pouls était tombé à 120, un peu irrégulier. — *Silicea* 000 dans 8 cuillerées d'eau, dont une chaque jour.

Le 22, même gonflement; au-dessus de l'ulcère,

la fluctuation d'un liquide qui n'y communiquait pas était très-sensible ; il me paraissait nécessaire d'y donner artificiellement issue ; cependant le malade se soutenait mieux sur ce pied ; le pouls était encore tombé à 110 ; — je continuai *silicea* dans de l'eau.

Le 26 , le pouls était remonté à 136 ; la peau s'était rompue au-dessus de l'ulcère , et il en était sorti de l'eau un peu floconneuse ; l'ouverture était actuellement un petit trou rond du diamètre d'une lentille , situé sur le tibia , par lequel la sonde ne laissait point sentir de portion d'os dénudé , mais touchant des chairs mollasses en faisait couler du sang pur ; — le malade affirmait qu'il marchait mieux ; — je continuai *silicea* dans de l'eau.

Le 3 mai , à peu près même état ; — je donnai *assa foetida* , une goutte chaque matin.

Le 9 mai , amélioration visible , volume de la jambe moindre , écoulement moins abondant , l'ulcère tend à se cicatriser ; — le malade dit qu'après chaque dose il a eu un grand appétit ; il avait fait la veille une promenade de *quatre lieues* à pied sans s'en ressentir , — *assa foetida* une goutte tous les deux jours.

Le 14 mai , même bon état ; un nouveau gonflement tout-à-fait indolent se montre à la partie la plus inférieure de la jambe , sur l'articulation tibio-tarsienne ; il est probablement de la même nature que les autres , c'est-à-dire formé par l'extravasation et le dépôt d'une sérosité floconneuse ; l'appétit se soutient , — *assa foetida ut supra*.

Le 26 mai, à peu près même état ; les ulcères se cicatrisent totalement et les ouvertures se ferment ; le malade n'éprouve aucune douleur, aucune incommodité ; il marche et il se tient debout comme si ses deux jambes étaient également saines ; — *assa foetida ut supra*.

La guérison n'est point encore achevée ; mais qui ne voit que c'est maintenant une affaire de temps seulement ? et quelle différence dans les résultats des deux traitemens ? l'allopathie appliquait les lavages de *chlorure de chaux* ou de *sodium* ; je ne sais lequel ; et l'enfant arrivait à l'impossibilité de se servir de sa jambe ; — l'homœopathie a cessé toute application, elle a donné des médicamens qui *produisent* la suppuration et la carie.... — et dès ce moment la guérison a marché avec rapidité. Et après de semblables faits, comment veut-on que nous n'adoptions pas avec la plus profonde conviction le *similia similibus*, et que nous ne criions pas *hosanna au Grand HAHNEMANN!!!*

NOTICE SUR LES DOSES HOMŒOPATHIQUES

Lue à la Société lémanienne, séante à Fribourg, le 1^{er} juin 1836.

Par M. CHUIT, médecin.

Il est un point de la doctrine qui ne me semble point fixé d'une manière satisfaisante ; c'est celui des

doses médicamenteuses. Si l'on s'en rapporte à Hahnemann, les doses ne varient guère de un à deux globules (à très-peu d'exceptions près). Actuellement même il paraît se borner à la simple olfaction.

D'autres praticiens ne craignent pas de donner plusieurs globules, même répétés plusieurs fois ; enfin il en est qui donnent une ou plusieurs gouttes d'une dilution médicamenteuse et qui disent s'en trouver bien. Donc il n'y a pas accord sur les doses. Cependant cette question ne peut pas être indifférente ; il doit y avoir des règles : quelles sont-elles ? Jusqu'à présent j'ai cru devoir suivre les préceptes du maître, parce qu'il a le plus d'expérience et que je suis convaincu qu'il est le plus habile observateur ; cependant il doit y avoir des exceptions. Seraient-elles puisées dans le plus ou moins d'activité des substances médicamenteuses ? Je ne crois pas la chose possible ; car à quoi reconnaître cette plus grande activité ? j'ai toujours vu la *pulsatille*, la *chamomille* même produire des effets plus prompts et tout aussi énergiques que l'*arsenic* (j'entends parler de leur emploi homœopathique dans le traitement des maladies).

Les exceptions doivent donc être puisées dans le plus ou moins grand degré de susceptibilité nerveuse des malades, parce qu'il est évident qu'il y a des différences immenses entre les divers individus malades, dans leur manière de sentir et d'être influencés par les divers agens pathogénétiques.

Je citerai à l'appui quelques faits.

Première observation. Mlle. C. , d'un tempéra-

ment nerveux, sensible, sujette aux douleurs que l'on nomme rhumatisme et qui sont plutôt des névralgies, et aux palpitations de cœur, fut prise en mai 1835 d'une ophtalmie fort douloureuse que l'on traita par sangsues, vésicatoires, collyres variés, antispasmodiques et tout l'appareil antiphlogistique, aidé d'un régime sévère et débilitant. Après quatre mois de ce traitement inutile, je fus appelé le 4 septembre.

Mlle. C. est enfermée dans une chambre obscure, ne pouvant supporter aucun degré de lumière; le moindre rayon lumineux qui vient à pénétrer dans la chambre lui cause des élancemens à travers les yeux, comme avec une lame ardente; la sclérotique rosée, les paupières rouges, gonflées; douleur habituelle sus-orbitaire, qui augmente beaucoup tous les soirs; horreur des remèdes en général qui tous aggravent les douleurs et le malaise; crainte prononcée des moyens homœopathiques; faiblesse, irritabilité nerveuse augmentée.

C'était bien le cas d'employer des doses faibles, aussi je donnai un tube *bell.* 30^e dilution à inspirer une seule fois; usage de bouillon de bœuf. Le même soir, ivresse prononcée, titubation, elle chancelle en marchant, confusion de la pensée, pesanteur au front.

Le lendemain 5, faiblesse extrême, engourdissement général, elle peut à peine se mouvoir; mais moins de douleurs.

Le 7, seconde olfaction d'un tube contenant trois

globules de *bell.* seulement, puisque la première dose avait été trop forte; régime plus nourrissant.

Le 10, guérison complète; il n'y a plus de douleur, plus de rougeur, plus de photophobie; au point que quelques jours après Mlle. C. put faire un petit voyage par un beau soleil.

On voit par cette observation qu'une simple olfaction d'un tube contenant au-delà de 100 globules était une dose beaucoup trop forte.

2^e obs. La même demoiselle, à la suite d'une affection catarrhale légère, fut prise, en février dernier, de palpitations, oppression par accès, pour lesquelles je fis respirer un tube *pulsatilla* un peu fortement. Le lendemain elle m'écrivit qu'elle a une « glace par tout le corps, frissonnement avec chaleur interne, sans soif; serrement de poitrine, tintement d'oreilles, obscurcissement de la vue, douleur d'excoriation à la gorge; odontalgie avec douleur d'excoriation aux gencives; pesanteur de tête. » — On ne peut méconnaître ici une trop forte action de *pulsatilla*, qui d'ailleurs fut suivie le lendemain d'une amélioration notable.

3^e obs. M. W., âgé de 20 ans, arrivé de Dresde à Genève depuis quelques jours, s'est souvent plaint de mal de tête en voyage.

Le 22 mai dernier, il passa une heure les jambes dans l'eau d'une carpière, la tête au soleil, pour prendre des grenouilles.

Le 23, douleur violente à l'occiput, douleur térébrante à une place du front; douleur au côté gauche,

avec forts battemens de cœur ; fièvre, chaleur sèche, agitation. Un médecin fait appliquer vingt-cinq sangsues à la région cordiale.

Le 24 au matin, tout a empiré, délire. Le même médecin conseille des lavemens d'*assa foetida* et une potion éthérée. L'odeur seule de la potion met le malade en convulsion. Les parens craignent bien plus encore l'odeur de l'*assa foetida* et ne l'emploient pas. Accoutumés, en Allemagne, au traitement homœopathique, ils me mandèrent à quatre heures du soir.

Je trouvai le malade dans l'état suivant : sans connaissance, fièvre, chaleur, délire, yeux hagards, proéminans, dilatation des pupilles, une joue rouge, l'autre pâle ; grande susceptibilité des sens ; le moindre bruit, un rayon lumineux, une odeur, réveillent les convulsions ; sursauts brusques et violens ; il enfonce la tête dans l'oreiller puis la relève brusquement, la jette de côté ; il s'enfonce vers le pied du lit, se relève vivement comme effrayé ; il siffle, marmotte, chante doucement ; mouvemens convulsifs de certains muscles de la face ; grincement des dents ; mouvemens de rotation des yeux ; mouvemens brusques des bras, des jambes ; l'accès dure une heure, puis rémission de cinq à six minutes, pendant laquelle il est plus calme et affaîsé ; il paraît reprendre la connaissance, car il demande à boire et serre affectueusement la main à une dame qui est à côté du lit ; puis l'accès recommence au plus petit bruit, même éloigné.

La *belladone* était bien indiquée ; mais comme il

fallait éviter une aggravation même momentanée, dans un cas aussi aigu, je donnai un seul globule de la 3^oe dynamisation, le plus petit possible, et un second globule dans un verre d'eau, à prendre par cuillerée.

Il n'y eut point d'aggravation, les accès diminuèrent graduellement jusqu'à une heure du matin que le malade s'endormit jusqu'à 7 heures; alors il s'éveilla en transpiration, bien fatigué, la tête pesante, embarrassée, n'ayant aucun souvenir de la veille, mais complètement guéri. Cette guérison ne s'est pas démentie jusqu'à ce jour 1^{er} juin. Il n'a pas été question de convalescence, à part un peu de faiblesse pendant un jour, causée par l'émission sanguine.

Ici la dose a dû être faible et cependant elle a suffi.

Maintenant, deux courtes observations, sur beaucoup d'autres, pour démontrer la nécessité de plus fortes doses dans certains cas chroniques.

4^e obs. Après un traitement infructueux, pendant six mois, contre des engorgemens lymphatiques scrofuleux, où les antipsoriques les mieux indiqués, y compris *silicea*, n'avaient manifesté aucune action ni réaction, je suis revenu dernièrement à *silicea*, quatre globules de huit en huit jours; la réaction a été fort modérée après la quatrième dose seulement; la résolution de plusieurs engorgemens a eu lieu, la suppuration des autres est améliorée, plusieurs fistules sont taries. Le malade est loin d'être guéri, mais il y a amélioration notable. Au reste, ce fait fort incom-

plet n'est rapporté ici que dans le seul but de prouver que les doses doivent être augmentées dans certains cas chroniques.

5^e *obs.* Contre une lèpre fort hideuse, qui avait détruit un œil et menaçait l'autre, j'ai dû répéter trois et quatre globules de *sulf.* 12^e dilution, tous les quatre jours, pour obtenir un effet appréciable. Ensuite, trois doses, d'un globule d'*arsenicum* chacune, ont emporté les restes d'une maladie qui faisait le malheur d'un jeune homme de 12 ans et l'effroi de son village.

Je sollicite vivement mes collègues qui auront fait quelques remarques *pratiques* au sujet des doses à administrer, de vouloir bien les communiquer à la Société afin d'éclairer un point de doctrine encore bien dans le vague et l'incertitude.

Je sais bien que dans ces cas d'inertie nous avons le moyen de solliciter la réaction vitale languissante en faisant précéder *mercur.*, *nux*, *opium*, etc., mais c'est une marche indirecte, une manière détournée, et la question des doses reste entière.

PRÉGIS DE L'ALLOCUTION IMPROVISÉE,

Par M. Charles S.,

A la Société lémanienne, séante à Fribourg, le 1^{er} juin 1836.

Messieurs et très-honorés Collègues,
Après la connaissance de Dieu, le bien le plus pré-

cieux de l'homme est la santé ; en conséquence, lorsqu'il l'a perdue, tout ce qui peut la lui rendre doit être recherché et propagé par tout ami de l'humanité.

Aujourd'hui, le monde médical est partagé par deux systèmes entièrement opposés ; l'un veut que l'on guérisse par les *contraires*, l'autre par les *semblables* ; il est facile de voir *a priori* qu'aucune alliance n'est possible entre les deux partis qui les adoptent ; l'un doit avoir raison et l'autre être dans l'erreur : car la vérité ne saurait se trouver entre deux. Jusqu'à aujourd'hui l'expérience nous montre que le monde matériel est régi par des lois invariables comme CELUI qui l'a créé. L'art de guérir doit aussi leur être soumis ; il ne s'agit donc maintenant que de découvrir si la vérité médicale se trouve dans l'un ou l'autre des deux systèmes sus-mentionnés.

Pour arriver à notre but, si nous recherchons ce qui s'est passé chaque fois qu'il a été permis à l'homme de découvrir une de ces lois qui gouvernent le monde, nous remarquerons d'abord qu'en général elles ont été repoussées, parce qu'elles choquaient le rationalisme humain et renversaient des opinions dès long-temps tenues pour bonnes. Ainsi on a vu et on voit encore tous les jours l'homme s'opposer à l'ÉVANGILE, qui contient certainement la vérité religieuse ; pendant bien des siècles ceux qui le reçurent furent persécutés et tourmentés ; malgré cela le christianisme s'établit. Newton eut bien de la peine à faire admettre les lois de la gravitation ; Galilée fut forcé

de désavouer le mouvement de la terre, et tout en se rétractant il prononça le fameux mot : *e pure si muove* ; il en fut de même de la circulation du sang : toutes ces découvertes sont aujourd'hui converties en axiomes. En voilà assez pour montrer que le monde qui, selon l'Évangile, *est inimitié avec Dieu*, n'est pas moins opposé aux lois par lesquelles il est régi, et qu'il lui faut un long espace de temps, une longue expérience, ou une lumière d'En-haut pour les recevoir et y soumettre sa raison. Il faut donc bien se garder de rejeter une chose seulement parce qu'on ne la comprend pas ; et ici nous devons avouer qu'à nos yeux le système mis au jour par HAHNEMANN est en apparence opposé à la raison, tandis que le système des *contraires* ne présente rien qui la choque. Dès-lors, jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu de susciter un homme pour mettre au jour la vérité médicale, l'erreur a dû régner, parce que le principe sur lequel elle repose ne renversait pas les idées généralement reçues (1). Hippocrate, Stahl et d'autres grands génies pressentirent, reconnurent même le principe *similia similibus*, mais le temps n'était pas encore venu ; ils ne surent pas le mettre au jour, et en mettre en évidence la loi ; cet honneur était réservé à l'illustre HAHNEMANN.

(1) Mais, dira-t-on, on n'a donc jamais guéri avant votre homœopathie ? oui, on a guéri ; mais on a guéri suivant la loi de spécificité, c'est-à-dire la loi des semblables employée empiriquement ; cela arrive encore tous les jours.

Or, l'homœopathie suit-elle aujourd'hui dans son établissement une marche semblable à celle qu'a suivie l'établissement des autres lois que j'ai citées? évidemment oui; on la rejette sans la connaître; son fondateur, comme les Apôtres, a été poursuivi, banni de son pays; des décrets, à plusieurs reprises et dans plusieurs pays, ont prohibé l'exercice de la médecine homœopathique: partout les Académies l'ont anathématisée; mais l'homœopathie, loi de la nature, se moque des persécutions; reléguée entre les mains des faibles, suivant le monde, elle avance pourtant d'un pas ferme sous la protection du CRÉATEUR, qui montre encore mieux sa force par la faiblesse des moyens qu'il emploie. C'est ainsi que cette doctrine, qu'une illustre Académie a appelée *vagabonde*, se propage réellement partout et ne recule nulle part; elle occupe aujourd'hui toutes les positions, depuis la cabane du pauvre jusqu'au palais du riche.

Voilà, Messieurs, la suite des réflexions et des observations qui m'ont déterminé à examiner sérieusement la doctrine de HAHNEMANN, qui ne serait encore qu'une théorie si la pratique et l'expérience ne venaient à son secours pour en montrer la vérité et en consacrer la loi. C'est ce qui me reste à prouver.

Messieurs, parmi nos adversaires de doctrine, chose étrange! personne n'a osé s'attaquer au principe fondamental de la nôtre; on prétend renverser l'arbre en arrachant les feuilles; il eût été plus simple d'en couper la racine: mais il paraît que ce n'est

pas chose facile, car nul n'y touche. Nous ne nous regardons donc pas obligés de défendre le principe *similia similibus*, qui ne nous est point contesté. On nous demande seulement de prouver que nous agissons par les *semblables*; à cet égard, nos preuves sont renfermées dans la *Matière médicale* de HAHNEMANN, qui n'a été combattue jusqu'ici que par de vaines dénégations et d'insignifiantes plaisanteries; elle subsiste donc pour le moment dans toute son intégrité, et fera autorité pour tout esprit qui voudra de bonne foi chercher si elle contient la vérité; la grande opposition n'est pas là pour le moment; c'est à la thérapeutique qu'on s'adresse; on ne fait pas d'expériences pour savoir s'il est possible de guérir avec de petites doses; on dit : *c'est impossible, c'est ridicule!* et on oppose aux guérisons homœopathiques des fins de non recevoir : l'imagination, le régime, la force médicatrice de la nature ont tout fait.

Messieurs, nous ne prétendons point que la thérapeutique de HAHNEMANN et l'application de la loi des *semblables* à la guérison des maladies soient arrivées à leur dernier terme; mais nous soutenons que dans l'état actuel des choses, la médecine homœopathique et son mode d'administration l'emportent de haute lutte sur tous les systèmes qui se sont succédés jusqu'à nos jours, 1^o parce que l'application d'un médicament s'opère d'après une loi invariable; 2^o que s'il y a erreur, la faiblesse des doses la rend peu dangereuse. Quant à l'action des

doses hahnemaniennes, j'espère que les quatre observations que je vais avoir l'honneur de vous rapporter, suffiront pour détruire d'une manière complète toutes les attaques actuelles de nos adversaires.

Il y a peu de temps, je fus appelé par une dame à voir une pauvre femme à laquelle elle s'intéresse, et qui était depuis huit jours en proie à des douleurs de tête, telles qu'elle croyait en devenir folle; je me rendis auprès de la malade et la trouvai dans l'état suivant :

Douleurs atroces au-dessus du sourcil droit, l'œil fermé avec impossibilité de l'ouvrir, sensation comme si elle avait reçu un coup violent à l'œil; les paroxismes commencent à 7 heures du matin et s'apaisent vers le soir; la malade est constipée; un ébranlement nerveux général la fatigue constamment.

Nux vomica couvre tous ces symptômes d'une manière exacte; je lui en donnai sur la langue deux globules; une demi-heure après, toute douleur avait cessé; il restait un peu d'engourdissement.

La malade avait été traitée avec les sangsues et des pilules *fort chères*, ce qui, pour une personne pauvre, était douleur sur douleur. Cette guérison, qui a été durable, ne saurait être attribuée ni au régime, ni à la médecine expectante; on la mettra peut-être sur le compte de l'imagination; nous verrons plus tard pour celle-là d'autres exemples.

2^e fait. Je fus consulté, le 16 avril, par un paysan atteint depuis trois ans de palpitations violentes; les

paroxismes avaient lieu la nuit et le forçaient à se lever pour ne pas étouffer ; ils étaient aussi provoqués par le mouvement ; je donnai au malade *metallum album* x oo à prendre dans dix cuillerées d'eau, dont une chaque matin. Les trois premiers jours, le malade souffrit beaucoup ; je le revis le 26 avril, le pouls était régulier ; le malade ne se sentait plus de mal ; il dormait bien, et pouvait travailler sans gêne ; il lui était survenu un exanthème dartreux sur les avant-bras, que tout homœopathe aurait reconnu comme symptôme pathogénétique du médicament ; le malade continue à se bien porter.

Messieurs, comme la précédente, cette observation détruit la prétendue intervention curatrice du régime ; je n'en ai point prescrit ; le malade a continué sa vie habituelle ; depuis assez de temps, il ne prenait plus de remède, ayant reconnu l'inutilité, si ce n'est la nocuité, de tout ce qu'on lui avait prescrit. Elle détruit aussi la prétendue intervention de la médecine expectante ; le malade attendait la santé depuis trois ans ; dix jours la lui ont rendue, ce n'est pas long ; reste toujours l'imagination.

Pour détruire cette objection, nous vous présenterons, Messieurs, un autre ordre de maladies et surtout de malades ; nous vous parlerons de médecine vétérinaire et vous entretiendrons de la guérison d'un *porc* atteint de l'inflammation du cerveau, de l'estomac et des intestins, ainsi que le prouve le procès-verbal de l'autopsie de deux autres porcs

morts de la même maladie, dont celui qui fait le sujet de l'observation a été guéri.

Le 24 avril, je fus appelé par les domestiques de mon père pour voir les porcs que nous tenons à la maison ; ils avaient été agités toute la nuit, et avaient crié ; l'un d'entre eux était couché, la bouche écumante ; il paraissait oppressé, avait le ventre ballonné et portait des marques d'égratignemens ; les autres étaient fort agités ; nous crûmes tous qu'ils s'étaient battus, et que celui qui paraissait malade avait été serré et foulé par les autres ; je lui donnai, dans cette hypothèse, une dose d'*arnica* ; puis je partis pour la ville, et priai M. Prévost, artiste vétérinaire fort instruit, de venir voir cet animal ; je restai à la ville environ quatre heures ; à mon retour, le porc était mort ; un second était mourant ; je le fis tuer ; un troisième était fort malade et le quatrième légèrement atteint.

Voici les symptômes extérieurs qu'ils offraient : la tête basse, le museau dans la paille, de l'écume à la bouche, cécité apparente, surdité ; les animaux prenaient des crises pendant lesquelles ils tournaient en rond de gauche à droite, puis tombaient et prenaient des convulsions de la tête et des membres, les uns après les autres. Pendant mon absence, on leur avait fendu l'oreille pour les faire saigner ; mais sans succès, le sang ne coula point ; ils n'en ont pas perdu une cuillerée chacun, et je n'en parle que parce qu'il faut être vrai.

Je donnai une dose *belladonna* à chacun des deux

malades ; celui qui était le moins malade se rétablit tout de suite avec ce seul médicament ; pour l'autre, il n'en fut pas quitte à si bon marché ; après l'avoir bien examiné, je crus que *datura stramonium* serait mieux appliqué, et je lui en donnai une dose le soir, une le lendemain, de même pendant trois jours qu'a duré la maladie ; presque toujours après l'ingestion d'environ cinq globules, l'animal prenait des convulsions qui ont toujours été en diminuant ; dans l'intervalle, il se levait et marchait en rond de gauche à droite, ne paraissait ni voir son chemin, ni entendre les bruits les plus forts ; le troisième jour, il est entré en convalescence, et le sixième il mangeait de bon appétit avec son camarade ; il s'est entièrement rétabli ; les symptômes, au moment où cet animal a été soumis au traitement, étaient aussi graves qu'ils l'ont été chez ceux qui sont morts.

Procès-verbal d'autopsie.

Le 24 avril de cette année, je fus appelé chez M. Saladin, du Vengeron, pour donner mes soins à des cochons qui, depuis la nuit précédente, étaient malades. A mon arrivée, deux de ces animaux étaient morts ; un troisième était vivant, mais il me parut gravement affecté. Voici brièvement la situation du malade, et ce que nous a présenté la nécroscopie des deux autres.

1^o *malade*. Abdomen plus ballonné que dans l'état normal ; tournoiement assez fréquent, sans ce pendant qu'on observe qu'il tourne plus d'un côté

que de l'autre ; lorsqu'il était en repos, il tenait la tête basse, appuyait le bout du groin dans la paille, et restait dans cette position un temps plus ou moins long.

2° *autopsie*. Les mêmes lésions ayant été observées sur ces deux animaux, nous nous bornerons à décrire celles de celui qui a offert les plus caractérisées.

Examen extérieur. Corps raide, abdomen fortement météorisé.

Cavité crânienne. Les méninges, surtout l'arachnoïde, le cerveau et le cervelet étaient injectés ; l'encéphale et ses annexes étaient plus mous que dans l'état ordinaire.

Cavité thoracique. Tous les organes contenus dans cette cavité étaient fortement enflammés ; cette inflammation était d'un brun plus ou moins violacé ou noirâtre (cette dernière nuance s'observait principalement sur la membrane trachéale et bronchique) ; le cœur était plus mou que dans son état normal, et l'on observait sur sa surface une grande quantité d'ecchymoses improprement appelées taches gangreneuses. Le larynx, la trachée-artère, ainsi que les bronches, contenaient une grande quantité de mucus blanc écumeux, qui avait une teinte un peu jaunâtre.

Cavité abdominale. Tous les organes renfermés dans cette cavité étaient plus ou moins enflammés ; mais l'estomac était de tous les viscères abdominaux celui qui offrait l'aspect morbide le plus prononcé ;

ce sac musculo-membranéux contenait une grande quantité d'alimens ; sur sa membrane interne on observait des ecchymoses de diverses grandeurs, dont quelques-unes étaient de la largeur de la main, et dont la couleur variait depuis le brun foncé jusqu'au noir bien prononcé.

Cavité pelvienne. La vessie participait également à l'inflammation, et contenait dans son intérieur une urine épaisse, huileuse et jaunâtre.

PRÉVOST, méd. vétér.

Je dois faire observer que si M. Prévost a noté que le tournoiement avait lieu des deux côtés, tandis que je l'ai observé plus fréquent de gauche à droite, cette différence provient probablement de ce qu'ayant eu bien plus long-temps l'animal sous les yeux, j'ai pu remarquer que le tournoiement d'un côté l'emportait sur celui de l'autre.

4^e fait. Il y a quelques jours, un bon fermier de mes environs accourut chez moi vers les 5 1/2 heures du soir, m'annonçant que trois de ses vaches prenaient la timpanite (ce que les paysans appellent vulgairement *le gonflement*), et qu'il me priait de leur donner *le remède*. Ce remède, Messieurs, consiste en 20 à 25 globules de *mutricaria chamomilla*, à la 5^e dilution, dose qui suffit ordinairement pour détruire dans un quart d'heure cette redoutable maladie des ruminans.

En arrivant à la maison, le pauvre fermier trouva

une de ses vaches tombée; c'est le dernier période de la maladie; dans ce cas, il faut percer la peau pour donner issue au gaz, et soulager mécaniquement l'animal qui étouffe, et ne donnerait pas le temps de laisser agir un médicament; la bête fut percée.

La seconde vache était prête à tomber; les côtes étaient effacées; la panse dépassait la colonne épinière; elle entra dans le dernier période; plusieurs hommes la soutenaient pour l'empêcher de tomber; on lui donna une dose *chamomilla*; au bout d'un quart d'heure, elle fut guérie.

La troisième bête avait été atteinte légèrement, et se serait probablement débarrassée seule; nous n'en parlerons pas.

Je reviens maintenant à la bête opérée; l'instrument avec lequel elle avait été percée étant étroit, l'ouverture ne permettait la sortie du gaz qu'en quantité égale à la production, car la bête ne dégonflait point et l'ouverture soufflait avec force. Le berger donna une dose *chamomilla*, et dans quelques minutes la production du gaz fut supprimée et l'animal dégagé.

Après ces observations, que nous reste-t-il à dire pour détruire les trois fins de non recevoir? Nous parlera-t-on encore d'imagination? S'il en est ainsi, ce que nos adversaires auraient de mieux à faire, ce serait de nous demander bien vite notre recette pour la développer au point de guérir en trois jours un animal atteint d'inflammation du cerveau, de l'estomac et des intestins, et d'arrêter en quelques minu-

tes, chez d'autres, la fermentation qui cause la tympanite.

Si ces observations ont détruit la possibilité de faire intervenir l'imagination dans la guérison des deux derniers cas rapportés, il n'y a pas de raisons pour lui faire les honneurs des deux premiers. Si ce n'est pas l'imagination qui a agi, ce n'est pas le temps non plus, car les guérisons ont été trop rapides pour le faire intervenir; quant aux forces médicatrices de la nature, ce n'est pas nous qui les nierons; nous dirons seulement à nos adversaires: tâchez, par vos moyens, de les stimuler et de leur faire produire des effets aussi prompts, aussi décisifs que ceux que leur offre L'ILLUSTRE HAHNEMANN.

SUR LES PROFESSIONS DE FOI EN MATIÈRE DE MÉDECINE.

Depuis la découverte du principe homœopathique formulé par les mots *similia similibus curantur*, une réforme presque intégrale a commencé dans l'art de guérir et elle atteint, du plus au moins, toutes les branches de la science médicale (1).

(1) La science et l'art sont pour nous deux choses fort différentes. La science est dans les livres, et tout homme communément bien organisé et doué peut l'acquérir; l'art n'est nulle part, il est le résultat du tact et de l'expérience de l'artiste: il est à lui seul.

Elle serait facile et prompte cette réforme si elle ne touchait qu'à la science ; mais heurter son personnel, renverser les positions prises, compromettre l'avenir du praticien, froisser l'amour-propre du savant, frapper d'étonnement le chimiste et le physicien, anéantir le pharmacien, ne sont plus une œuvre simple, un travail qui puisse s'effectuer sans opposition. La puissance de la vérité ne fut jamais suffisante pour briser d'abord les préjugés, pour entraîner les masses dès son apparition ; elle ne peut opérer de tels prodiges lorsqu'il ne s'agit que de modifier ou changer de simples opinions, comment donc en espérer une action plus efficace lorsqu'elle attaque les intérêts matériels et l'amour-propre d'une caste entière, lorsqu'elle tend à rompre les habitudes médicales du monde, des habitudes aussi vieilles que la science ? — Un tel espoir serait sans fondement.

Mais, dans un siècle de lumières, dans un temps où chacun semble chercher le progrès, on aurait pu croire que l'opposition serait moins aveugle et moins brutale, qu'elle ne serait point exercée sans examen, et que des faits qui sont le seul progrès de l'art de guérir depuis Hippocrate, qui sont l'avenir entier de la médecine, seraient traités autrement que par une dédaigneuse négation.

Ici les espérances, toutes fondées qu'elles paraissent, ont été trompées ; et au grand étonnement de l'homme qui voit avec indifférence et impartialité, la plupart des praticiens et presque toutes les Acadé-

mies et Sociétés de médecine ont rejeté l'homœopathie sans la connaître.

Enoncer de tels faits, c'est dire suffisamment que la dignité de l'art, l'intérêt public, l'amour du prochain, les devoirs du médecin enfin, n'ont joué qu'un rôle fort secondaire dans la lutte qui s'est engagée entre l'ancienne et la nouvelle école ; c'est établir que la passion presque seule a dirigé l'opposition.

C'est cette opposition qui a donné lieu à ce qu'on appelle les professions de foi, c'est-à-dire les déclarations publiques qu'ont dû faire les hommes consciencieux et de bonne foi, qui se sont donné la peine de reproduire les faits fondamentaux de la thérapeutique homœopathique, et qui ont acquis une conviction pleine et entière de leur exactitude.

Ce genre de déclarations nous le comprenons et nous avouons son utilité. Nous sentons comment une conscience droite éprouve le besoin de les donner, comment l'homme de bien, ami de la vérité, désire publier qu'il l'a reconnue, et montrer la voie par laquelle il est arrivé jusqu'à elle. Semblables à une véritable confession, elles sont, comme celle-ci, humbles, simples, sincères et entières ; elles sont un narré pur et exact des faits observés, sans argumentation théorique, sans additions ni restrictions tendant à exagérer ou à restreindre la puissance de l'homœopathie.

Les conditions d'une véritable profession de foi étant ainsi posées, nous allons formuler la nôtre en nous permettant quelques réflexions sur une *préten-*

due profession de foi, incompréhensible pour nous, traduite des D^{rs} Griesselich et Schroen, et insérée dans le tome IV des *Archives de la médecine homœopathique*.

1° Dans une science expérimentale et purement de faits, tout doit ressortir de l'expérience pratique qui procède par la connaissance des faits.

2° La théorie ne doit marcher que des faits aux principes, que des vérités acquises à de nouvelles épreuves, jusqu'à ce qu'on ait atteint cette généralisation incontestable qui fait loi et *qui est comme la clé des mystères de la nature*.

3° Dans la médecine, plus particulièrement que dans aucune des sciences naturelles, les progrès ne peuvent résulter que de l'exacte observation des faits et de l'appréciation consciencieuse d'expériences soigneusement faites.

Ces trois axiomes renferment toute notre foi médicale, et il en résulte que la théorie n'est que d'une importance fort secondaire dans cette science et surtout en thérapeutique; que les faits bien observés et soigneusement décrits sont la chose seule et véritablement essentielle; que l'homme qui a le plus fait pour le progrès est celui qui a produit le plus de faits passés au creuset d'une sage critique, et que celui qui croit faire de la science dans son cabinet en construisant des théories, en bâtissant des systèmes sur un petit nombre de faits n'est qu'un spéculateur, peut-être spécieux, un somnambule qui, au vrai, n'a fait que rêver.

Passons en revue les vérités fondamentales de l'homœopathie et examinons jusqu'à quel point elles peuvent supporter la rigueur de nos axiomes ; et d'abord, jetons nos regards sur le principe qui en est la base.

Lorsque Hippocrate disait : *per similia adhibita ex morbo sanatur (de locis in homine)*, il exprimait des faits dont il avait été témoin, il ne hasardait point une formule théorique ni une hypothèse ; mais comme il ne précisait point ce qu'il entendait par *semblables*, qu'il ne donnait aucun moyen de les reconnaître et de les apprécier, cette vérité est tombée inaperçue comme une pure assertion avancée sans preuve ni fondement.

Par les mêmes motifs, elle n'a pas eu plus de succès lorsque plus tard elle a été reproduite par les Vanhelmont, les Stahl, etc. ; quoique en termes un peu différens. Leurs paroles n'ont été envisagées que comme énonçant quelques faits isolés, et ceux même qui les présentaient à la méditation du monde médical étaient loin d'y attacher toute l'importance qu'elles devaient avoir ; ils ne se doutaient point qu'elles fussent l'énoncé du principe sur lequel repose toute la thérapeutique médicale.

Hahnemann, dont la sagacité a pénétré si avant dans les mystères de la médication, et qui seul a tiré du chaos la thérapeutique en lui donnant les qualités requises pour arriver au rang des sciences, Hahnemann a aussi seul et le premier établi la vérité de la proposition d'Hippocrate, en étudiant sur l'homme sain l'action des agens médicamenteux, et montrant,

par leur application aux cas de maladie, que tous guérissent précisément celles qui sont les plus semblables possibles aux maux et malaises qu'ils sont dans le cas de produire; il l'a établi et prouvé par l'expérimentation seule, sans hypothèses ni raisonnemens, par des faits que tout médecin peut reproduire et qu'il doit à sa conscience de vérifier et de connaître.

C'est pour exprimer ces faits, c'est pour en signaler l'existence aux gens de l'art qu'il a dit *similia similibus curantur*.

Voilà, certes, un principe incontestable, un principe déduit des résultats de l'expérience pratique et qui renferme exactement toutes les conditions posées dans notre profession de foi; mais du principe à la théorie il n'y a qu'un pas, et celui-là admis, arrive aussitôt le *pourquoi*, le *comment*???

Ces questions, toutes naturelles, sont en première ligne parmi celles que produit notre imagination; mais la réponse la plus ordinaire doit être le silence ou un aveu naïf de notre ignorance sur la plupart des phénomènes de la nature. Cependant comme il n'est pas de science sans théorie, et qu'il est dans l'homme de se rendre compte de ce qu'il voit autant qu'il le peut, Hahnemann a aussi fait de la théorie, mais en déclarant (1) *que pour lui le fait était tout, et que peu lui importait la théorie scientifique de la manière dont il avait lieu*.

(1) *Organon*, p. 127; trad. de Jourdan. 4^{re} édition.

Malgré cette déclaration qui exclut toute critique, on n'a pas moins attaqué la manière dont le père de l'homœopathie s'explique comment il lui semble que les médicamens agissent quand ils sont administrés à l'homme malade selon les vues de l'homœopathie ; on l'a fait d'une manière acerbe et d'autant plus inconvenante qu'ensuite de sa déclaration il n'y avait pas motif. S'il fallait en rechercher la cause on ne la trouverait peut-être que dans des passions peu nobles.

La critique, telle que nous la trouvons dans les *Archives de la médecine homœopathique* (1), telle qu'elle se reproduit dans le même journal (2), serait à peine décente si elle avait lieu d'égal à égal ; mais quel est l'égal de Hahnemann (3) ?

Le critique qui a en vue le bien de la science et son avancement, qui possède les notions communes de logique et de tactique, approprie ses moyens à la nature des ouvrages qu'il veut attaquer ; il sait que toute argumentation est oiseuse et puérile devant les faits auxquels l'expérimentation peut seule être opposée, et que des assertions dépourvues de preuves, des démentis hasardés, des déclamations, ne sont, dans les sciences, que des *montagnes en travail*.... Il attaque une théorie, il cherche à en montrer les lacunes et les

(1) T. 1^{er}, p. 241 et suivantes.

(2) T. 4, article : *Profession de foi par les Drs Griesselich et Schraen.*

(3) Certain batracien voulut égaler le géant de l'agriculture ; il s'enfla et s'enfla encore, puis.....

défauts, quand il a quelque chose à lui substituer, quand il veut en faire prévaloir une autre ; mais dans le cas contraire il s'abstient ; l'homme qui attaque pour le plaisir de détruire, et qui est dans l'incapacité de rien produire, ne passera jamais pour avoir un but utile et des vues de bien : c'est ce qu'il n'ignore pas.

L'article que nous avons cité est une série de propositions hasardées sans suite ni enchaînement, *intentionnellement négatives* de la plupart des idées émises dans l'*Organon* et tendant uniquement à le déprécier, sans rien respecter excepté le principe impérissable qui en est la base.

Avant de construire, disent ces Messieurs, *il faut commencer par déblayer le terrain, et c'est l'office que nous nous sommes imposés* (1).

Il y a ici, convenons-en, véritablement du bon sens, une grande preuve de jugement. Nos Docteurs se chargent de la partie brute du travail, de ce qui regarde les manœuvres. Espérons que ce *noble* métier les conduira à la belle architecture, et qu'un jour ils nous donneront un grand et bel édifice, bien complet, mais surtout parfait. Puisse la Providence nous accorder assez de vie pour le voir !

Pour donner au lecteur une idée exacte de ces propositions, qui sont au nombre de 58, nous allons en rapporter quelques-unes et les accompagner de quelques brèves réflexions.

1° « La médecine a besoin que les principes fon-

(1) Page 122.

damentaux passent au creuset de la critique. Les sciences préparatoires ou accessoires l'étouffent, en quelque sorte, et la thérapeutique est surtout la partie la plus arriérée. »

2° « Pour que l'état des choses s'améliore, il faut commencer par imposer des bornes à la spéculation ; dans la médecine, elle dégénère en arbitraire et en rêveries (1).

Voilà des vérités, mais des vérités triviales, connues du dernier des étudiants en médecine, et pour lesquelles un ton dogmatique, un style aphoristique, sont au moins une superfluité.

Les suivantes, jusqu'à la neuvième, ne présentent rien qui puisse fixer l'attention, mais celle-ci est ainsi conçue :

« Hahnemann a l'incontestable mérite d'avoir démontré par le fait la nécessité d'une réforme de la médecine, et d'y avoir essentiellement contribué avant qui que ce soit (2)... » Passons à la dixième.

« Cette réforme, autant qu'elle part de Hahnemann, est contenue dans le système de l'homœopathie, et elle se fonde sur le petit nombre de principes fondamentaux de cette doctrine, qui ne peuvent être renversés ni par la théorie, ni par la pratique (3). »

En voilà bien assez pour immortaliser le fondateur de l'homœopathie, pour commander le respect,

(1) Page 125.

(2) Page 124.

(3) Page 125.

pour justifier l'Organon et faire passer sur toutes les imperfections qui peuvent s'y rencontrer. Rien n'est encore sorti parfait de la main de l'homme ; peut-être en sera-t-il autrement quand les auteurs et le traducteur de l'article qui nous occupe auront passé *leur vie entière* (1) à l'édification de l'œuvre qu'ils nous promettent !

Ceci nous dispense de toute réflexion sur la onzième et la douzième, car la vérité des principes fondamentaux de l'homœopathie reconnue et admise, il ne reste rien à dire ; elles sont ainsi conçues :

« Le hahnemannisme et l'homœopathie sont devenus, dans ces dernières années, deux choses fort différentes. »

« Le hahnemannisme est un agrégé de vrai et de faux (2). »

Il nous reste cependant à justifier ce que nous avons dit de la profession de foi qui nous occupe, de l'esprit dans lequel elle est écrite, de son inconvenance et de l'urbanité de ceux qui l'ont produite ; et pour cela, nous n'avons qu'à citer leur vingtième proposition. La voici :

« A partir du principe *similia similibus*, la théorie de l'homœopathie doit être reconstruite. Les propositions de Hahnemann sont en grande partie sans fondement, et son *Organon* plein de choses contraires au bon sens, d'ambiguïtés, d'inconsé-

(1) Page 122.

(2) Page 126.

quences et de faussetés qui ne permettent pas d'arriver à ce qu'il contient de bon (2). »

Sans discuter, car en suite de ce que nous avons dit, il n'y a pas matière, puisqu'il ne s'agit que de théorie, nous livrons cette phrase à quiconque a lu l'*Organon* et voudra prendre la peine de lire ses *hauts et puissans* agresseurs.

Nous agissons en ceci avec d'autant plus de hardiesse et d'assurance, que nous sommes plus à l'abri que personne des *flatteurs* et *aimables* complimens que MM. Griesselich et Schroen adressent à leurs confrères qui professent les sentimens de vénération, d'estime et d'admiration qui sont dus à celui des hommes qui, depuis Hippocrate, a le plus fait pour l'art de guérir.

Nous n'avons point à craindre le reproche d'être *sous l'influence d'une autorité chatouilleuse, ni d'agir en imitateur servile ou aveugle enthousiaste* (1), nous qui, à diverses reprises, avons exprimé des idées théoriques différentes de celles que renferme l'*Organon*. Mais, par cela même qu'elles sont purement théoriques; nous n'avons point la sottise prétention de les imposer à qui que ce soit, ni celle de les placer au-dessus des pensées du fondateur; elles trouveront place dans la science si elles le méritent; elles seront repoussées, et nous serons prêts à les repousser nous-mêmes dès qu'il en paraîtra de plus plausibles.

(1) Page 151.

(2) Pages 120 et 121.

Sur le développement du principe, sur le comment un remède procure la guérison, nous avons dit et nous avons cherché à démontrer par une série de raisonnemens déduits des faits, que, « tant que la force de réaction particulière aux êtres qui ont vie, reste dans les limites que nous disons normales, elle n'est pour nous que l'exercice des fonctions vitales; mais si la vie est lésée, ou seulement troublée, par un agent quelconque, ses efforts de réaction dépassent leurs limites ordinaires, et ils nous apparaissent dans un état anormal; les phénomènes par lesquels ils se manifestent ne sont plus réguliers ou physiologiques, ils sont anormaux ou pathologiques; ils sont symptômes de maladie (1). »

Il résulte de là : 1^o que les symptômes d'une maladie sont une exaltation de la réaction vitale; la manifestation des efforts de la vie qui résiste à un agent qui la trouble, qui tend à conserver son intégrité ou à la récupérer (2).

2^o Que le médecin qui veut être *naturæ minister et interpres*, doit chercher à la seconder et non à la troubler; qu'il doit agir avec elle, et de la manière la plus *semblable possible à la sienne*.

Cette manière de s'expliquer comment agissent les médicamens administrés d'après le principe *similia similibus*, est certes bien différente de celle de l'*Organon*, qui consiste à dire que les effets purs d'un

(1) *Bibl. homœop.*, t. 5, p. 28 et suiv.

(2) C'est la véritable force médicatrice de la nature.

médicament étant tout-à-fait semblables aux souffrances naturelles, ils vont juste aux parties affectées, et comme deux maladies semblables ne sauraient exister en même temps dans le même organe, les souffrances naturelles cèdent, pourvu que les symptômes artificiels les surpassent un peu en force.

Cependant, nous ne disons point pour cela que ce livre, rempli de vues élevées et véritablement philosophiques, qui est justifié par les assertions mêmes de ses détracteurs, *est plein de choses contraires au bon sens, d'ambiguités, d'inconséquences et de faussetés*. Nous disons, avec son illustre auteur, que peu nous importent les théories, et que les faits sont seuls essentiels.

C'est là notre foi, elle sera toujours notre règle de conduite.

Nous ne suivrons point MM. Griesselich et Schrœn dans les détails de ce qu'ils appellent leur profession de foi ; le plus grand nombre sont insignifiants ou de peu d'importance. Après ce que nous avons dit, il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil sur ce qu'ils appellent la théorie de la dynamisation des médicaments. Sur ce point, ils déploient de nouveau toute leur aménité, et ils se présentent avec toute l'urbanité que nous avons déjà signalée. Voici leurs paroles :

« 48^{me} *proposition*. Toute la théorie de la dynamisation des médicaments est contradictoire avec elle-même et insoutenable, sans compter tout le mal que Hahnemann a fait et fait encore par ses décisions ar-

bitraires. Les expressions de puissance millionième, décillionième, etc., sont à bannir. »

Ici encore, nous sommes en position favorable pour traiter la question soulevée, car elle nous a occupé avant les auteurs du *factum* qui nous occupe; nous l'avons abordée il y a trois ans. Nous avons signalé les vices du langage de la pharmacodynamique, et nous avons travaillé à la rectifier; mais nous avons montré que quand on veut envisager les choses sans passion ni prévention, on trouve aisément la cause de l'erreur. On voit comment il s'est glissé une contradiction entre les expressions employées et les idées à exprimer; comment des mots introduits pour rendre des idées de division sont restés, quoique plus tard on se soit aperçu que ce qu'on croyait être un fractionnement, une atténuation donnait un développement, un accroissement ou exaltation de force, ce qu'en français nous avons le premier appelé *dynamisation*.

Nous proposâmes alors de remplacer les mots *millionième*, *billionième*, etc., par celui de *puissance*, auquel on ajouterait les nombres ordinaux, *première*, *seconde*, etc., tout en reconnaissant ce qu'il avait d'impropre, et que bien des gens qui ne le prendraient pas dans son acception mathématique, pourraient y attacher des idées fausses. Nous disions qu'il était le seul dont l'emploi fût logique, *tant qu'on procéderait avec des idées de division et d'atténuation* (1).

Cette phrase dubitative montre que, déjà alors,

(1) *Bibl. homœop.*, t. 2, p. 504.

nous attachions peu d'importance à ce qu'on appelait *atténuations*, et moins encore à leur nombre. Préparer un médicament n'était pour nous que saisir sa force active et rien de plus. L'expérience n'a point encore modifié notre manière de voir.

Aujourd'hui, MM. Griesselich et Schroen nient qu'il y ait développement ou accroissement de force par le mode de préparation que subissent les agens dont use l'homœopathie; selon eux, il n'y a que *dilution pure et simple* (1). Ils remettent tout en question et nous obligent à revenir sur ce sujet.

Et d'abord, nous observerons que leur argumentation est assez peu précise et serrée, et que ce qu'on y aperçoit de plus positif, c'est le besoin de trouver Hahnemann en défaut, le plaisir de faire ressortir les lacunes de l'*Organon*, et les irrégularités résultant du défaut d'harmonie que nous avons signalé entre quelques expressions et les idées qu'on voulait rendre. Mais, ce qui est plus remarquable, c'est que tout en disant, quelques pages avant (1), *que la spéculation en médecine dégénère en arbitraire et en rêverie*, ils n'attaquent les dynamisations que d'une manière purement spéculative.

La dynamisation n'est point, ainsi qu'ils l'appellent, une théorie; elle est un fait. L'expérimentation peut seule être invoquée contre elle, et vouloir l'attaquer par l'argumentation, c'est, au vrai, ne faire que de la *rêverie*.

(1) Page 142.

(2) Page 125.

Mais l'expérimentation, cette arme puissante, cette pierre de touche des sciences de faits, ne paraît pas familière à nos Docteurs; on n'en trouve pas trace dans leur travail. Ils raisonnent, et voici comment :

Après quelques réflexions sur le § 269 de l'*Orga-*
non et une véritable chicane de mots sur les expres-
sions *exalter* et *dynamiser*, ils pensent se faire mieux
comprendre par des exemples, et ils choisissent à
cet effet la *belladone* et le *carbonate calcaire*.

« Prenons, disent-ils, la *bellad.* à l'état de tein-
ture pure, et le *carbon. calc.* à celui de pureté en
poudre. Personne ne sera fondé à dire que la suc-
cussion seule peut développer une force dans la *bel-*
lad.; puisque nous ne manquons pas de preuves at-
testant que la teinture par elle-même jouit déjà d'une
assez grande activité (1). »

Ceci ne prouve rien en faveur de la thèse que sou-
tiennent MM. Griesselich et Schroën; car la teinture
pure a subi des succussions; elle est une première dy-
namisation. Nous ne lui contestons point la faculté
d'agir sur l'économie animale, nous ne le contestons
pas même à la plante brute ni à aucune de ses par-
ties; mais ce que nous contestons à ces Messieurs,
ce que nous nions (non pour le plaisir de nier, mais
parce que l'expérience pratique le commande),
c'est la faculté de faire avec une goutte du suc pur de
la plante, ce qu'ils pourront produire avec une goutte

(1) Page 144.

de sa teinture, ou même avec une goutte de l'une de ses dynamisations, la 10^e, la 20^e ou la 30^e, peu importe.

Qu'ils veuillent l'expérimenter, et ils apprendront si le procédé de préparation des médicamens donne une atténuation de force ou une exaltation; qu'ils fassent pour la *bellad.* ce que les Docteurs Gastier et L.-C. Dufresne ont fait, l'un pour la *dulcamara*, l'autre pour le *menianthes* (1), et ils apprendront que les faits démentent les futiles produits de leur imagination, leurs *arbitraires rêveries*.

Passons à l'exemple du *carbonate calcaire*, et voyons s'il est plus heureusement choisi.

« Un grain de *carbon. calc.* sec agira peu ou point (1), tandis qu'il aura une action manifeste si, en le mêlant avec un véhicule, sucre ou eau, on le rend très-divisé, soluble et assimilable au corps; de cette qualité qu'on lui procure il résulte que chaque particule agit, tandis que la masse de ses particules cohérentes ne pourrait impressionner de même les extrémités des nerfs... Par le broiement, le *carbonate de chaux* a pris un autre état physique et par cela même il agit d'après une autre échelle (3). »

Le *carbonate calcaire* n'est point insoluble; il n'est pas d'eau potable qui n'en présente à l'analyse, et on en trouve qui en contient assez pour pétrifier

(1) *Bibl. homœop.*, t. 5, p. 52.

(2) *Peu ou point* est digne de remarque.

(3) Page 142.

en peu de temps les corps qu'on expose à leur contact, pour déposer en peu d'années des masses de tuf. C'est donc, au moins, faire preuve d'ignorance que de dire qu'il a besoin d'être uni à un véhicule tel que le sucre de lait pour acquérir de la solubilité ; mais, nous nous demandons, nous demandons au lecteur, si c'est faire preuve de science que de dire qu'il devient *assimilable au corps*? Les substances alibiles ont été jusqu'ici, pour nous, seules assimilables ; mais, s'il en est autrement, si on peut donner cette qualité au carbonate de chaux, on arrivera à faire de bons potages avec de la craie, voire même du pain ; quelle découverte !!!

Quoi qu'il en soit, voilà, selon nos Docteurs, le carbonate de chaux fait soluble par la trituration, et de là assimilable, capable d'être porté aux organes par absorption, de leur être incorporé, etc., etc. Mais, que dis-je ! ce n'est pas là leur pensée ; ce n'est qu'une *spéculation*, une *réverie*, jetée en l'air ; car immédiatement ils ajoutent que, *de cette qualité qu'on lui procure* (la solubilité), *il résulte que chaque particule agit, tandis que la masse de ces particules cohérentes ne pourrait impressionner de même les extrémités des nerfs* ; ce qui équivaut à dire qu'il agit dynamiquement par son impression sur les papilles nerveuses, et non par absorption.

Que ces Messieurs veuillent donc se mettre d'accord avec eux-mêmes, et se rappeler ce qu'ils nous ont dit de la spéculation en médecine!

Nous les prions de plus de vouloir expliquer le

sens de leur phrase : *par le broiement, le carbonate de chaux a pris un autre état physique, et par cela même il agit sur une autre échelle.*

Nous comprenons bien qu'un morceau de marbre qu'on réduit en poudre, prend un autre état physique; et de plus, nous savons que par le broiement prolongé, il prend un autre état chimique; il perd sa qualité de sel neutre et il devient alkalin (1); mais le surplus n'est pour nous que.... *verba et voces.*

Un homœopathe doit être versé dans la médecine entière, et il a besoin de toutes les connaissances préliminaires. C'est une vérité que nous enseignent MM. Griesselich et Schroen (2), et que nous nous plaisons à répéter. Nous y ajoutons qu'il nous semble en avoir doublement besoin dans deux circonstances principales.

1° Quand il a la prétention de s'ériger en réformateur, de formuler un code médical et de déterminer ce qui doit être article de foi.

2° Quand il a la hardiesse d'attaquer le savant et érudit fondateur de la science, et de critiquer ses ouvrages.

Revenons au carbonate de chaux. Il est soluble sans addition d'un véhicule tel que le sucre de lait; il présente donc, par ce seul fait, toutes les qualités que nos Docteurs cherchent à faire résulter de la trituration, tout ce qu'ils exigent pour s'expliquer son action par ses plus petites parcelles. D'où il résulte

(1) Raspail, dans un rapport à l'Institut.

(2) 49^e proposition, p. 145.

que, selon leur théorie, qui est encore celle de toute l'alopathie, ce sel aura une action d'autant plus forte, qu'un plus grand nombre de ses molécules pourront être mises en contact avec les extrémités des nerfs, ou introduites dans l'organisme par absorption.

Les faits parlent tout autrement.

1° Le carbonate de chaux sec et en poudre, même à la dose de plusieurs grains, *n'agit que peu ou point* sur l'économie animale. C'est un fait avoué.

2° Il devient actif par la trituration avec le sucre de lait, actif même à être fatigant à la quantité infiniment petite d'un millionième de grain, placé sec sur la langue. C'est encore un fait reconnu; mais c'est un fait qui embarrasse, et pour ne pas avouer le développement de la force qui produit l'action dont on est témoin, on se perd en raisonnemens contraires aux faits les plus simples, tels que la solubilité; ou totalement inintelligibles, telle est la création d'une autre échelle.

Nous invitons les incrédules, et tous ceux qui ne veulent voir dans ce que nous nommons dynamisation qu'un simple fractionnement, une pure atténuation, à faire les deux expériences suivantes.

1° Prendre, d'un côté, de l'eau saturée de carbonate de chaux, de celle qu'on voit couler à grands flots dans une infinité de nos lieux subalpins et qui incruste dans le tuf tout ce qu'elle touche, et en faire avaler une quantité déterminée, un verre, par exemple, cinq ou six matins consécutifs, à un homme

sain ; et de l'autre , une dynamisation quelconque du même carbonate , la 10^e ou la 20^e , peu nous importe , dont on donnera une ou deux gouttes seulement , le même nombre de fois , à un sujet aussi identique que possible , au premier....

2^o Prendre deux hommes sains , les faire vivre à la même table , et augmenter d'une quantité notable , de 24 grains , si on veut , le sel ordinaire , *natron muriaticum* , que l'un d'eux prendra chaque jour , et de donner à l'autre une goutte seulement de la 20^e ou 30^e dynamisation , quelques jours de suite.

Si , comme il n'y a pas à en douter , puisque des expériences nombreuses l'attestent , on voit , d'un côté , l'eau contenant des masses de carbonate calcaire , comparativement aux guttules de dynamisation qui seront employées , rester inactive et passer inaperçue ; et de l'autre , les produits de la dynamisation développer des phénomènes pathologiques , mettre le sujet dans un véritable état maladif ; on sera autorisé à penser , avec ceux qui l'affirment , que la préparation avec son procédé de fractionnement , n'est point une simple division de matière , une atténuation de force , puisque celle dont on observe les effets n'existe point là où il n'y a plus de molécules matérielles , et cependant des molécules assez divisées pour être à l'état liquide et pour présenter toutes les qualités et conditions requises par la théorie invoquée ; on pensera , au contraire , qu'elle (la préparation) développe cette force , qu'elle l'isole de la matière et qu'elle la fixe sur le véhicule

qu'on lui présente, le sucre de lait, l'alcool, l'eau pure, puisqu'on voit ces véhicules, inertes par eux-mêmes, devenus agens actifs et que leur action reste la même après la 30^e division par 100 qu'elle est après la 10^e.

Des résultats semblables suivront la seconde expérience proposée, et les mêmes raisonnemens seront faits. La première pensée de l'expérimentateur, qui était encore le doute lui-même, s'approchera de la conviction et elle deviendra une vérité prouvée après quelques faits encore, parce qu'elle sera le résultat de l'expérience pratique.

L'observateur attentif trouvera cependant quelque différence dans les résultats des deux expériences que nous venons de proposer. Dans la première, il verra une substance presque inerte acquérir une force qu'elle n'avait point; c'est un développement; et il retrouvera le même phénomène dans la préparation du *lycopod.*, de la *silice*, de l'*alumine*, etc. Dans la seconde, il verra à la fois développement et exaltation de force; il observera une substance, douée d'une certaine action à son état brut, conserver, après dynamisation, cette même faculté d'action; mais de plus acquérir celle de produire des phénomènes tout-à-fait étrangers à cette faculté première.

L'exaltation seule se trouve dans la dynamisation des sucs végétaux, ainsi que nous l'avons dit en parlant de la *belladone*.

Les expériences que nous venons de proposer aux incroyables et aux ergoteurs, sont déjà des faits avé-

rés; ils ont été vérifiés et observés par tous les homœopathes expérimentés, et ils sont pour eux aussi positifs que ceux desquels on a déduit le principe des *semblables*; comme ceux-ci, ils sont le résultat de l'expérience pratique, et ils autorisent à dire que dans le mode de préparation que subissent les médicamens destinés à l'usage de l'homœopathie, il se passe *quelque chose* qui en exalte et développe la force.

C'est ce *quelque chose* que nous appelons dynamisation, et le produire c'est dynamiser.

En ceci, nous différons peu de la grande majorité des médecins qui s'occupent d'homœopathie; mais il est quelques points de la pharmacodynamique qui sont plus sujets à contestation, qui nous semblent moins positifs et moins constatés par l'expérience.

En première ligne, se trouve la dynamisation indéfinie, c'est-à-dire cette exaltation de force qu'on suppose croissante avec le nombre des succussions qu'on imprime aux médicamens liquides, ou le temps qu'on met à frotter sous la meule du mortier ceux qu'on dynamise à sec; celle-là est encore pour nous fort problématique, et malgré les nombreuses expériences que nous avons faites à ce sujet, nous avouons que nous n'avons encore rien qui puisse nous fixer.

L'économie animale, seul dynamomètre dont on puisse user, présente de telles variations et de si grandes nuances dans sa manière d'être, que, lorsqu'on veut tenir compte de toutes les circonstances

essentielles et accessoires qui peuvent modifier les résultats d'une expérience, on se trouve le plus souvent vis-à-vis de rien, ou au moins de fort peu de chose.

Il est d'ailleurs un fait important qui milite contre la vérité de la dynamisation indéfinie; ce sont les voyages auxquels on soumet les médicamens dynamisés, et encore à l'état liquide, sans que les succussions sans nombre qu'ils subissent en augmentent sensiblement la force. Ils seraient des toxiques inabordables s'il en était autrement.

Arrivent ensuite deux autres points de la pharmacodynamique non moins douteux et difficiles à préciser que le précédent; ce sont le point culminant et le déclin: le terme où il faut arriver pour développer toute la force d'une substance, et celui qu'il ne faut pas dépasser pour ne rien perdre. Ici encore l'expérience la plus minutieuse et la plus attentive ne nous a rien appris, et nous pensons que ce ne sera que dans un temps encore éloigné et après de nombreuses séries d'expériences comparatives, qu'on arrivera à quelque approximation.

La 10^e dynamisation est-elle plus ou moins active que la 5^e? la 20^e que la 10^e? etc. Ce sont là des questions encore insolubles, et pour nous, jusqu'à présent, toutes ces nuances dont on fait grand étalage sont égales. Nous croyons les dynamisations nécessaires pour développer et saisir la force active d'un agent; et pour notre usage, nous n'en faisons jamais moins de six à huit, ni plus de trente. Une moyenne entre ces deux, la 15^e ou la 16^e, est celle dont nous usons le plus fréquemment.

MÉLANGES.

A M. GRIESELICH, chirurgien-major de l'artillerie badoise,
à Carlsruhe.

Si votre article *sur* ou plutôt *contre* Hahnemann, tel qu'il a paru, l'an passé, dans les *Archives de la médecine homœopathique*, avait été écrit avec le ton de décence et de liberté scientifique d'esprit que vous avez mis dans celui que vous m'adressez, je n'aurais eu ni l'occasion, ni la pensée d'adresser à la rédaction de ce journal la réprimande sévère dont votre style est le sujet.

Vous dites que j'ai *accepté une ingrate mission*; si Carlsruhe était plus près de Genève, et que le sort eût voulu que vous me connussiez personnellement, vous sauriez que je n'ai jamais reçu ou accepté de mission, que je ne prends conseil que de mes convictions, que je ne demande jamais rien à personne, et que je vis dans la plus complète indépendance; vous avez commis là une erreur pour laquelle je ne saurais vous en vouloir, puisque vous étiez hors de position de redresser à cet égard votre jugement.

A vous entendre, me dites-vous, *tout ce qui a lieu est bien, la critique doit se condamner au mutisme*; je n'ai pas dit un mot de cela, et je ne le pense en aucune manière; voici ma phrase :

« Nous ne saurions flétrir par des expressions trop fortes le ton de persifflage qui règne presque d'un bout à l'autre dans ce morceau. »

Vous le voyez, je n'y aborde pas le fond, je n'en flétris que la forme; c'est le *ton de persifflage* que je vous reproche, parce qu'il n'est point scientifique et qu'il ne saurait faire faire un seul

pas à la médecine; je ne lui connais qu'un seul mérite, c'est de faire rire aux dépens des disciples d'Esculape les Molières modernes (s'il en est), et avec eux tout le public; j'aurais pensé et je pense encore qu'un ton de décence, de dignité, qu'un style exempt de quolibets et d'épigrammes aurait mieux convenu à vous et à nous; puisque vous vous applaudissez vous-même, je regrette de m'être trompé.

*Voilà, me dites-vous, la vraie cause de la colère de votre coterie; si depuis novembre, où j'ai écrit sur vous, jusqu'à avril, où vous écrivez à moi, vous aviez pris la plus petite information personnelle, vous auriez su que je n'ai aucune coterie, que je ne cesse de déplorer qu'il y en ait, et que je reçois également bien soit les lettres, soit la personne de quiconque reconnaît la vérité du *similia similibus*.*

Votre pauvre escarmouche contre moi, me dites-vous, me prouve que vous n'avez été qu'un instrument dans la main d'un autre; mais vous vous êtes servi d'un bouclier par trop translucide, car j'aperçois derrière celui qui vous sert de souffleur.

Ce n'est point *contre vous* que j'ai escarmouché, c'est *contre votre style*; essayez d'en changer, et vous verrez, l'occasion étant donnée, si je ne changerai pas de note; toute opinion, si elle est raisonnable, juste, exprimée avec modération, me paraît respectable; on peut la combattre si on ne l'admet pas, mais on doit le faire à armes courtoises, si du moins l'on prétend à l'estime et à la considération du lecteur.

Ce n'est pas *derrière moi*, c'est au-dedans, qu'est mon *souffleur*; je l'appelle *honneur et respect*; je ne dois à qui que ce soit la faveur de son impulsion; il est inné en moi; je sens que « l'âge, le talent, le génie surtout ont droit à des égards; » je le disais en novembre; ce *souffleur*-là ne me quittera ni après votre lettre, ni après toutes autres qui pourront suivre; et si vous voulez jamais, non pas *apercevoir*, mais *voir le souffleur*, venez me regarder en face.

Hahnemann, me dites-vous, m'a approuvé de dire la vérité

en riant, ce qu'il vous plaît, mon très-honorable Monsieur, de comparer aux farces de Brunet et de Potier.

Il y a, comme on dit, *fagots et fagots*; il y a aussi *rire et rire*; permettez-moi de ne pas trouver que votre manière de faire rire soit la bonne, et surtout de ne pas la trouver bien placée; prendre le style de la comédie dans un journal scientifique me paraît être hors de place: cela me choque; et en qualité de lecteur et de critique des *Archives*, j'avais le droit de le dire; libre à vous, mon très-honorable Monsieur, de vous mettre devant une glace et de vous écrier: que je suis bien!!

J'ai dit en novembre: « nous pardonnons un peu au D^r Grieselich son style facétieux et piquant (quoique nous le croyons de fort mauvais ton en matière de science); c'est dans sa nature particulière, c'est son idiosyncrasie littéraire; » j'ai à cœur de démontrer à ceux qui liront cette réponse-ci qu'il n'y avait dans ma phrase aucune épigramme, mais seulement expression de la vérité, exposition d'un fait; voici donc quelques exemples pris au hasard.

Der Verfasser schlendert sorgenlos; Ref. möchte sagen, zuweilen ein wenig nonchalant, jedenfalls aber nongalant, Hygea, I. 482.

Wer immer nur mit dem Kerwische vor anderer Nase herumfährt, und nicht an sich selbst oft fegt..... ibid. 485.

Die heilige Dreifaltigkeit der Troubadours: Galanterie, Courtoisie und Chevalerie, sollte Einen abhalten, gegen Damen zu fechten; mais la Pucelle d'Orléans (ceci à l'occasion de Madame Wolff!!!) zog Rüstung an, und.... etc.

Weun mein Weib ein solch Buch schriebe, so würde ich sie 4 Wochen bei Wasser und Brod einsperren, ihr ein Jahr lang keinen Rock und keinen Hut kaufen, und ihr alle Tage dreimal frischgerösteten Kaffee unter die Nase halten..... ibid. 491.

Die Weiber haben eine feine Nase — das ist wahr; ibid. 492.

Freunde! lasst uns diese Schächer vertilgen; est ist ein

heisser Sommer — die Mäuse fressen die Frucht auf dem Felde, und die Prozessionen helfen nicht für Regen. Bewahre uns, o Himmel! wenigstens vor der Medizin und dulde nicht, dass sie uns die Sonne verfinstern! ibid.

Ein complet verrückter Professor der Medizin entließ seinem ordinären Irrenhause, der Studirstube — diesem trauten Zeugnissen seiner Liebekosungen mit der Jungfer Ratio und Taufpathen ihrer glücklichen Niederkunft mit einem Système... Hygea II. 84.

O du freies Frankreich! Ein solches Verfahren schmeckt ziemlich nach Holzbirnen; ibid. 226.

A l'occasion du conseil d'arracher toutes les dents d'une personne qu'on ne parvenait point à soulager de ses douleurs: Das sind bibelfeste Doctoren! bald werden sie nun gegen unheilbare Kopfschmerzen die Guillotine anrathen; ibid. 227.

A l'occasion de la guérison opérée par le D^r Jänger dans le cas précédent. — Nun, meine Herren, « Incroyables » — gehen sie nach Colmar zum D^r Jänger, vielleicht kurirt er ihren Unglauben auch mit einigen Pulvern; ibid.

Wir gestehen, dass es Homöopathen giebt, die so ziemlich auf ein Haar unpotenzirten Barbieren gleichen; allein wir sind auch Augenzeugen gewesen und wissen, dass es Allöopathen giebt, die äqual sind Barbieren $+a+b+c+d\dots$ ibid. 229.

A l'occasion de l'addition d'articles d'homœopathie dans la traduction allemande du Dictionnaire d'Andral, Bégin, etc. — Freilicht nimmt sich der « embarras médicale » (sic) der französischen Heroën neben den « petites » der Homöopathie, zumal in so engen Nachbarschaft, sonderbar aus, und so gestaltet sich das Lexicon etwa wie eine Depurittenversammlung mit ihren bedeutenden Schattirungen. ibid. 255.

A l'occasion du journal des D^{rs} Helbig et Triuks, die allöopathie: — als polemisches Journal ist es keine Antichambre, worin sich Hofherren, nach Muster der guten alten Zeit, mit sanftem Gelispel anreden, wo nur porcellanene Degen,

Haarbeutel, seidene Strümpfe, und mit feinen Redensarten blank geputzte Schnallen sich begegnen ; ibid. 254.

A l'occasion de l'expression *treuen Jünger* employée par l'auteur d'une brochure — (*ach du liebes Herrgottchen!*) *ibid. 322.*

A l'occasion de plusieurs brochures contre l'homœopathie publiées à Nuremberg : *Ein rechtes Schlachtfeld dieses Nürnberg— wie in dreissigjährigen Kriege, wo der Hunger endlich die kriegführenden zwang, auseinander zu gehen. ibid. 324.*

Man weiss, dass in Nürnberg schöne bleierne Soldaten für Kinder gemacht werden ; ein ganzes Heer solch Bleierner marschirt vor uns auf, und so darfes uns nicht wundern, wenn ein Bleigeneral die Homöopathie zuerst nichtig macht ; ich hoffe, es wird irgend ein Medizinalrath des Collegs auf den Sandwichinseln die Homöopathie wieder richtig machen ; ibid. 325.

A l'occasion d'une réunion publique, au Coq-Rouge, à Nuremberg : *man hätte sich lieber im « Nürnberg Trichter » versammeln sollen ; ibid. 327.*

Der Herr Verf. des Sendschreibens an den lieben Himmel muss wohl in der Zwangsjacke gesteckt haben, als er es schrieb ; fades Witzreissen und Unwissenheit charakterisiren dieses Werklein. Was der Himmel für ein Gesicht schnitt, als er das Sendschreiben las ? Wahrscheinlich hat er den Herrn Verf. eine Halfter geschickt, damit er seinen Pegasen ein wenig ausbinde, — und eine Metzeguten Habers, denn der das Herrn Sendschreibers hat nur zum Schein die Eigenschaft des Stechens. ibid. 329.

A l'occasion de la brochure : *Homöopathiseher Hausbedarf. — Der Visch.... klingt fast, als wenn eine wandernde Schauspieltruppe für irgend ein hungriges Membrum ihrer Gesellschaft eine Beneficevorstellung ankündigt: Hohe! Verehrungswürdige!* — *Der Schluss des Briefes ist in derselben Art ; der Herr Briefsteller erbittet sich ein Honorar anticipando, als « Entree zur kur!! » ibid. 339.*

Consciencieusement je puis m'arrêter ici et me dispenser d'ap-

porter de plus abondantes preuves à l'appui de mon assertion ; ce qui précède se trouve dans la première moitié seulement de votre ouvrage le plus sérieux ; je n'en donne pas la traduction française, d'abord parce qu'elle n'avancerait en aucune manière la science, ensuite parce que les jeux de mots perdent tout leur piquant en passant dans une autre langue que celle où ils ont été écrits ; si je ne m'abuse, je viens de démontrer que votre style est hérissé de pointes, diapré de facéties, relevé d'une foule de plaisanteries.

Je n'irai point chercher de citations dans vos *Frescogemälde*, par la raison péremptoire que les caricatures dont vous en avez chargé les couvertures m'ont dégoûté d'ouvrir les volumes, que je garde comme *specimina* que vous trouvez sans doute de très-bon goût ; mais *de gustibus non est disputandum*.

Trêve, Monsieur, aux récriminations ; elles font perdre un temps qu'on pourrait mieux employer, et ne servent à rapprocher personne. Je me plais à croire que vous êtes un homme fort honorable, et quoique, à l'instigation de votre ami Kirschleger, vous m'ayez promis des *coups de bec* (*für eine Vierteltunde wird wohl der Schüler Herr PESCHIER herhalten müssen einige « Schnabelstösse »* Hygea III. 596), je vous assure que je ne m'en sens guère atteint.

(Puisque j'ai nommé M. Kirschleger, permettez que je lui adresse le reproche de n'avoir pas très-bien traduit une de mes phrases ; j'ai écrit : « *il se fait un peu le Brunet et le Pothier* » — et lui (en bon ami de vous) a traduit : *il est le Brunet : er ist der Brunet* ; je tiens à la nuance.)

Entendons-nous donc bien, et prenez au sérieux ce que je vais dire : je ne saurais désapprouver la discussion tant qu'elle est scientifique, raisonnée, qu'elle s'appuie de preuves ; mais je la blâme et la flétris dès qu'elle devient railleuse, ironique, et s'attache plutôt à l'homme qu'à la pensée. — Ne serait-il donc pas possible que nous fussions d'accord, et votre causticité ne pourrait-elle pas faire place à la sagesse des expressions, ne fût-ce que pour me permettre de vous témoigner la considération qu'à cela près vos talens me portent à vous accorder ?

P. S. Une lettre que je reçois à l'instant et dont j'extrais la citation suivante, vous prouvera peut-être que dans cette affaire tous les rieurs ne sont pas de votre côté. S'il vous plaît de dire qu'elle est un indice de plus de l'existence de *ma coterie*, je m'en honorerai beaucoup, car ce sera lui donner une bien grande extension ; la lettre vient de Castres ; or de Castres à Genève, il y a fort loin, plus loin que de Genève à Paris, où ma pensée a aussi des adhérens ; *ma coterie* irait donc de Paris à Castres pour le moins ; mais alors ne serait-ce point la coterie de gens honnêtes et modestes contre les autres ? L'auteur de la lettre, au reste, ne saurait être renié des Rédacteurs des *Archives*, car ils ont orné leur Journal de quelques-unes de ses observations ; voici donc ce que m'écrivit M. GACHASSIN.

« Je suis fâché que le temps et le papier me manquent pour vous dire mon sentiment sur l'article que vient de vous adresser le D^r Griesselich, ainsi que sur sa profession de foi sur l'homœopathie. Je ne conçois rien à une critique aussi malveillante et aussi vague en même temps ; et je conçois moins encore les prétentions de ces Messieurs à tout épurer et reconstituer, quand, jusqu'ici du moins, ils n'ont fait œuvre que de démolisseurs et de contempteurs acharnés. Il me paraît aussi que ce qu'ils sont forcés de reconnaître de bon, de fondamental dans l'œuvre du Maître, implique contradiction à leurs prétentions de presque tout démontrer *insoutenable* dans l'*Organon* et ailleurs ; et ils me semblent, sinon dans l'impossibilité absolue, du moins bien loin de fournir quelque chose de mieux que ce que arrogamment ils rejettent. Il y a des hommes que les grandes renommées ofusquent, désespèrent ; et aussi répugnans à admirer, ou seulement à rendre hommage, qu'incapables d'atteindre à la région où d'autres se sont élevés, ils croient avoir atteint la gloire qu'ils refusent à leur Maître quand ils ont fait tous leurs efforts pour chercher à LE rabaisser au-dessous de leur niveau !!! »

Je commence à croire que vous aurez à vous repentir de m'avoir écrit dans les *Archives*, car vous aurez soulevé contre vous un concert de réprobation peu gracieux, peut-être même peu

honorable ; voici, en effet, que quinze jours après la lettre de M. Gachassin j'en reçois une du D^r Perrussel, dont j'extrais ce qui suit : « Je ne vous dirai pas tout d'abord si j'ai lu les lignes du fameux Griesselich le tiraillieur, et ce que j'ai dû penser de son espèce de fatuité médicale et de son purisme en homœopathie ; si des abus existent, ce n'est pas ainsi qu'on doit tendre à les faire éviter. Je ne comprends pas que les directeurs des *Archives* soient assez peu amis d'eux-mêmes et de la chose pour insérer de pareilles diatribes. Et qu'on s'étonne ensuite si Hahnemann ainsi incriminé a tort de vivre retiré et de fermer sa porte à de pareils mouchérons ! Vraiment, je suis bien désolé de tous ces criards orgueilleux qui, parce qu'ils aperçoivent la lumière, se figurent l'avoir créée ; il faut, en conscience, que la vérité soit aussi réelle qu'elle l'est en homœopathie pour que celle-ci se tienne encore debout, malgré les coups que lui portent les homœopathes eux-mêmes..... »

Ce n'est pas tout ; je reçois une troisième lettre toujours au sujet de votre agression ; en voici quelques échantillons :

« J'aurais attendu pour vous écrire quelque chose d'intéressant, mais les *impertinences* insérées dans le dernier numéro de nos *Archives* prétendues homœopathiques ne permettent pas de rester sans venir vous exprimer combien je suis indigné de tels procédés à votre égard, à l'égard de celui qui les mérite le moins dans le monde, et je suis heureux de vous annoncer que le bon Hahnemann en a ressenti la même indignation. Il paraît qu'en Allemagne aussi les goujats de la littérature médicale se sont jetés sur l'homœopathie dans l'espoir d'y trouver des avantages faciles et lucratifs..... »

« Comment Griesselich, qui fait tous les jours un service médical allopathique dans un hôpital militaire, ose-t-il venir vous parler de loyauté ? ou il est bien convaincu de la supériorité de l'homœopathie, et alors il ne devrait pas continuer à immoler allopathiquement chaque matin un certain nombre de soldats du Grand-Duc de Bade qui le paie ; ou bien il regarde l'allopathie comme préférable, et alors pourquoi écrire des volumes

pour faire croire le contraire ? Si je le juge par ses écrits, je crois qu'il n'a pas encore bien compris la doctrine exposée dans l'*Or-ganon*, et que c'est pour cela qu'il le commente d'une manière si contraire à son véritable sens. »

Cette lettre, je ne vous en nommerai pas l'auteur, mais j'en garde soigneusement l'original pour en démontrer au besoin l'authenticité.

Enfin, car votre diatribe aura été très-favorable au fisc postal de la France, une quatrième lettre tracée de la main même de l'un des Rédacteurs des *Archives*, contient ce qui suit : « Vous avez soulevé dans les *Archives* un débat qui se prolonge au-delà de nos désirs ; Griesselich vous a répondu en termes très-peu convenables.... »

Il se peut que *vostra coterie*, pour me servir de vos expressions, soit très-satisfaite de votre ton et de votre article ; mais voilà quelques témoignages de la mienne, lesquels je suis très-loin d'avoir sollicités, qui vous feront assez justement connaître le bon effet que vous avez amené ; sans parler des lettres qui très-probablement me parviendront encore, et au contenu desquelles je ne ferai point participer le public.

Je vous quitte, Monsieur, pour adresser deux mots à la rédaction des *Archives*.

Agréé, etc.

Aux Rédacteurs des Archives.

Piqués de ce que je vous avais reproché votre défaut de bien-séance, vous ajoutez à l'article du D^r Griesselich une note qui commence par ces mots :

« Plus avarés de notre temps que M. Griesselich, nous ne répondrons à l'article de Genève que par les citations suivantes, qui résument assez bien notre pensée. »

Si votre temps vous est précieux, c'est sans doute parce qu'il est requis par votre pratique, et par une pratique largement lucrative.... Honneur à HAHNEMANN, Messieurs, *Deus qui hæc*

vobis otia fecit, le savant qui fit arriver les écus dans votre escarcelle ; car sans Lui.....!

Vos citations sont habilement, savamment tirées de Cicéron, J.-J. Rousseau, Sénèque, M^{me} de Staël (*nota* deux Genevois sur quatre auteurs mis à contribution par des écrivains de Paris!), tous célèbres *homœopathes*, comme chacun sait. Ces citations sont comme un reflet de votre exquise judiciaire, car pas un mot des phrases que je vous ai adressées ne saurait s'y rapporter; vous voudriez me faire passer pour un éteignoir, tandis que je cours partout (même chez vous) où j'espère trouver la lumière.... vraiment vous vous moquez de vos lecteurs.

Mais ces citations profondes ne servent que de manteau à la dernière que vous avez philosophiquement prise dans Voltaire, le prototype de la bienséance, comme l'ont surabondamment prouvé *la Pucelle* et *Robert Covelle*.

Vous y faites allusion à mon *ignorance*; c'est un défaut que j'avoue et dont tous les jours je cherche à me corriger, n'y épargnant point ma peine, et mettant à contribution jusqu'à vos *Archives*.

Vous m'accusez de *suffisance* parce que j'ai cherché à vous faire sentir que vous sortiez de votre dignité et de votre fonction en ne corrigeant pas le style d'outre-Rhin. Messieurs, vous êtes piqués, c'est évident; à cette occasion, je ne chercherai point une citation dans les classiques, mais je vous rappellerai l'une de ces phrases dont le sens est éternel : *il n'y a que la vérité qui choque*.

Aux lecteurs de la Bibliothèque homœopathique.

J'ai à cœur de faire cesser la surprise et le déplaisir que doit vous causer cette polémique, qui ne se renouvellera pas, je vous le promets. — Un mot va vous donner celui de l'énigme.

Si je suis bien informé, les compilateurs des *Archives* de Paris ne sont pas tous Français; il y a parmi eux des Germains ou Magyars qui n'ont d'autre code de convenance que le Talmud,

dont les auteurs n'ont pas jugé à propos de s'occuper de si peu de chose ; prudemment ils ne signent jamais ; ce qui prouve ou qu'ils ont la conscience de leur mérite, ou qu'il veulent *bravement* jouir du bénéfice de l'anonyme.

Ch.-G. PESCHIER, D^r.

Le manque d'espace nous a empêché d'insérer dans ce cahier :

- 1° Un extrait de notre correspondance pratique ;
- 2° Le procès-verbal de la séance de la Société homœopathique lémanienne, tenue à Fribourg le 1^{er} juin.
- 3° L'annonce d'un prix proposé par la Société de Médecine de St.-Pétersbourg.
- 4° L'annonce de la réunion des médecins homœopathes de tous pays, à Magdebourg, pour le 10 août, anniversaire du Doctorat de notre MAITRE.

BIBLIOTHÈQUE
HOMŒOPATHIQUE.

SOCIÉTÉ LÉMANIENNE

Séante à Fribourg, le 1^{er} juin.

Conformément à l'arrêté pris dans sa séance du 15 mars, la Société s'est réunie à Fribourg, ville où l'appelaient l'amitié et le zèle du D^r LONGCHAMP, ex-Vice-Président de la Société gallicane, et l'un des propagateurs les plus actifs et les plus heureux de la doctrine. Fribourg d'ailleurs est peu distant de Berne, où pratiquent d'estimables Docteurs homœopathes, dont la présence devait donner de l'intérêt à la séance.

Le syndic de la ville, M. de FEGLY, avait favorisé la réunion en mettant à sa disposition une des salles appartenant au gouvernement.

Trente personnes des plus distinguées, soit de Fribourg même, soit des étrangers qui l'habitent, entre autres plusieurs honorables médecins, ont assisté à la séance, et lui ont donné un relief flatteur.

La séance a été ouverte par le Président de la Société, M. P. Dufresne, qui a lu un préambule dans lequel il a exposé les motifs d'intérêt majeur qui ont engagé la Société à se transporter occasionnellement à Fribourg, distant de 30 lieues de son centre vrai et du lieu habituel de ses réunions; après cela, il a donné la présidence du jour au D^r LONGCHAMP.

Celui ci a lu un préambule relatif aussi à la même circonstance, dans lequel on remarque les passages suivans :

« Oui, Messieurs et honorés Confrères, votre présence ici est à elle seule un puissant témoignage en faveur de la doctrine homœopathique. Il faut qu'elle ait vie et force la doctrine qui, pour le seul amour de son perfectionnement et de sa propagation, nous fait oublier les distances et sacrifier de graves intérêts. — Espérons que l'enseignement qui ressort de ce fait ne sera pas perdu. Ceux d'entre nos collègues qui suivent une autre bannière que celle qui nous rallie, y verront quelque chose de plus qu'un beau zèle. Partout ailleurs que dans les grandes capitales et quelques villes de premier ordre, leurs sociétés aujourd'hui périclitent de langueur; votre généreux concours leur offrira donc le résultat d'une puissance à laquelle vous n'avez pu vous soustraire : celle d'une profonde conviction de la vérité, qui nous entraîne à la proclamer et à la propager.....

Vous partagerez sans doute avec moi le regret de ne pas voir siéger au milieu de nous un des plus anciens praticiens dont s'honore la faculté fribourgeoise,

M. le D^r Glasson, préfet de Bulle. Cet honorable confrère, élève distingué des Franck, des Scarpa, des Pinel, non moins recommandable par ses qualités personnelles que par sa profonde science, après 40 ans d'une vaste et heureuse pratique allopathique, s'est empressé de proclamer la vérité de nos doctrines dès qu'elles lui ont été rendues évidentes. Trop instruit pour ne pas reconnaître combien notre art est encore dans l'enfance, et trop consciencieux pour ne s'être pas fait de bonne heure, lorsqu'il s'agit d'intérêts aussi graves, un devoir de l'étude et d'une étude constante, quoique arrivé à un âge où il doit être permis de se reposer de pénibles et utiles travaux, et malgré une cruelle maladie qui menace ses jours, il n'a pas craint de se mettre à l'œuvre; son amour de la science et du bien ont surmonté toutes les difficultés inséparables, à son âge surtout, d'une nouvelle étude, et déjà d'heureuses applications des agens homœopathiques sont venues couronner ses efforts, et en ont fait un zélé disciple de HAHNEMANN.

Nous l'avions vu manier avec de beaux résultats les énormes doses rasoriennes, lorsque la France ne voyait encore dans ce procédé, qu'elle a depuis adopté, qu'une espèce d'empoisonnement; nous le voyons aujourd'hui, toujours exempt de préjugés, employer avec non moins de succès les agens homœopathiques aux doses si exigües auxquelles notre école a cru jusqu'ici devoir se borner.

Je vous annonce encore avec satisfaction que quelques-uns de mes honorables collègues se sont enfin

décidés à ne plus repousser nos doctrines sans examen. — Nous ne demandons pas autre chose, vous le savez. — Jamais nous n'avons eu la prétention que l'on dût nous croire sur parole; nous n'exigeons pas une foi aveugle; nous avons au contraire constamment opéré au grand jour et invité, sollicité nos confrères à l'examen. — Si ce que je viens de vous apprendre à l'égard des progrès de l'homœopathie parmi nos confrères nous laisse l'espoir d'en voir bientôt quelques-uns se rallier à nous, la société qui a bien voulu encourager nos travaux par sa présence, vous prouvera que l'homœopathie n'est plus tout-à-fait étrangère au sol fribourgeois. — Le peuple qui se contente de faits en a vu assez pour croire et avoir confiance; les gens instruits en ont aussi assez vu pour être amenés à examiner et à juger; plusieurs l'ont déjà fait. — La semence que vous allez répandre sur ce sol convenablement préparé ne peut manquer de germer et de fructifier.— Attendons. »

Le Secrétaire lit le procès-verbal de la séance du 15 janvier.

A l'occasion de l'appel qui y est fait à M. Dufresne, pour qu'il veuille bien s'occuper du travail consistant à relier la doctrine de l'homœopathie avec celle de Barthez et autres grands médecins de l'École de Montpellier, il annonce que M. le Dr et professeur DUNAL, son ami particulier, ayant été entièrement converti à l'homœopathie et s'y livrant à Montpellier même d'une manière exclusive et sérieuse, voudra bien s'occuper de ce travail, pour le-

quel ni les connaissances, ni l'ardeur, ni les matériaux ne lui manqueront.

Lecture est donnée de la correspondance ; M. le D^r Siegrist de Bâle, écrit, soit au Secrétaire, soit à M. Longchamp, que quel que soit l'intérêt qu'il porte à la seule réunion homœopathique suisse qui existe à ce jour, étant lui-même le seul homœopathe dans la ville qu'il habite, et y étant surchargé d'affaires et de consultations, il ne peut et ne doit pas quitter le nombre considérable de cliens qui lui accordent leur confiance.

M. Niehans de Berne, exprime ses regrets de ce qu'une maladie quoique légère le retient chez lui.

M. Guisan de Vevey, mande qu'étant sur le point de partir pour les eaux, et ayant plusieurs maladies graves à traiter, il ne peut s'absenter en ce moment ; il ajoute qu'il aurait eu à entretenir la Société de beaucoup de cas intéressans, dont il ne peut pas offrir les observations régulières, n'en ayant pas tenu des notes exactes, ce qui lui cause maintenant un grand chagrin ; il désire que d'autres médecins ne suivent pas son mauvais exemple.

Sur quoi le Secrétaire prend la parole et fait observer à la Société que tout homœopathe qui ne tient pas des notes suivies, exactes et complètes de l'état de chacun de ses malades, manque au premier devoir de son état et ne saurait se qualifier de *disciple de Hahnemann*, puisque LE MAITRE donne pour premier précepte de pratique de tenir un registre d'observations toujours en ordre de l'état de tout malade.

qui se présente à la consultation du médecin ; cette méthode d'ailleurs fournit le moyen de comparer à volonté les cas similaires tant sous le point de vue des symptômes morbides que sous celui de l'effet des remèdes ; elle aide en tout temps le praticien à rechercher *pourquoi* il a administré tel ou tel remède ; enfin, elle lui permet d'avancer la thérapeutique par la publication ou la communication de ses fautes ou de ses succès.

M. Dapaz de Lausanne, écrit que le nombre de ses cliens ne lui permet pas de s'absenter ; il communique le traitement d'une paralysie de la vessie par *nux* répété, lequel, au bout de 15 jours, a amené une guérison solide.

M. Louis Dufresne, déjà en route pour Fribourg, a été arrêté par un incident qui l'a forcé à retourner sur ses pas.

M. Ch. SALADIN prend la parole, et dans une improvisation chaleureuse que lui inspire sa profonde conviction, montre à la Société qu'en sa qualité de *Vérité médicale*, l'homœopathie éprouve le sort de toutes les grandes vérités ; d'abord froideur complète du public, puis persécution plus ou moins acharnée de la part du peuple, des grands, des savans, des académiciens, des gouvernemens ; mais que comme sa qualité de *vérité* la rend impérissable, elle surnage réellement à toutes ces difficultés et surmonte tous ces obstacles ; aussi la voit-on avancer dans l'univers entier d'un pas lent, il est vrai, mais sûr et progressif. Il range sous trois rubriques les moyens par les-

quels les adversaires de l'homœopathie prétendent que celle-ci agit, et ce, dans l'intention de nier l'action réelle des remèdes, savoir : action seule de la nature, ou médecine expectante ; — modification dans le régime ; — pouvoir de l'imagination. Pour démontrer la fausseté de ces explications des succès de l'homœopathie, il cite, en opposition à la première, un cas où la malade traitée vainement depuis huit jours par l'allopathie, a été guérie en demi-heure homœopathiquement ; — à la seconde, un cas de guérison où le malade n'a suivi aucun régime ; et enfin, comme l'appel à la puissance de l'imagination est de tous le plus spécieux, et qu'il est fort difficile de savoir *quand* le malade est ou n'est pas sous l'influence de cette disposition de l'esprit. M. Saladin a espéré faire échapper son traitement à cette influence, en l'appliquant à des animaux, chez lesquels, jusqu'ici du moins, l'imagination n'a pas été reconnue comme jouant un rôle important pour l'acquit des fonctions physiologiques ou la réaction aux moyens thérapeutiques ; malgré l'absence présumée de cette faculté mentale, des *porcs*, quoique très-malades, ont très-bien et très-vite guéri. Il ajoute avec un peu plus de timidité la guérison de la *tympanite* des vaches au moyen de *chamomilla*, dont il cite des exemples remarquables autant par l'intensité du mal que par la promptitude de sa cessation ; on pourrait peut-être accorder aux adversaires acharnés de l'homœopathie, que les habitudes domestiques et familières des vaches les rendissent plus suscepti-

bles que les *porcs* à se monter l'imagination sur les effets prodigieux de globules qu'il leur est bien difficile d'apercevoir sur la langue.

(Voyez cette *improvisation* à peu près entière, plus haut, p. 212.)

M. DUFRESNE appuie la dernière observation de M. Saladin sur les effets de *chamomilla*, et dit que ce remède s'applique avec le même succès aux coliques des chevaux qui ont beaucoup bu après avoir mangé ; il cite deux faits qui se sont passés dans sa propre maison.

Une forte jument, dans ce cas, fut prise de terribles douleurs de ventre, tout son corps ruisselait de sueur, au point que celle-ci coulait à *fil* sous le ventre ; l'animal tombait des quatre jambes et était très-gonflé. M. D. s'opposa à ce qu'on lui fit aucun traitement ordinaire, comme saignée, etc., et lui donna environ 10 globules *cham.* ; cinq à six minutes après, survint une violente exacerbation ; on crut que la bête allait périr ; il n'en fut rien, le soulagement suivit cet état et se manifesta par l'issue de quelques ventés ; bientôt la jument se remua, puis se leva ; la guérison s'ensuivit.

Deux mois après, le même grave accident eut lieu ; M^{me} D. se rappelant le succès qui avait accompagné *cham.*, en administra, en l'absence de son mari, une dose ; la guérison ne se fit point attendre, et la jument fut attelée le même jour.

M. DUFRESNE lit ensuite un travail *sur les professions de foi médicale*, dans lequel il réfute victorieu-

sement celle qu'ont publiée les compilateurs des *Archives de la médecine homœopathique*, la traduisant de l'ouvrage original de MM. Griesselich et Schroen; en combattant quelques propositions, M. D. prouve que cet ouvrage se fait remarquer autant par l'absence de logique que par le défaut d'égards et d'urbanité. (Voyez plus haut, p. 224.)

M. CHUIT ajoute, au sujet de l'action étonnante des doses infinitésimales, qu'après avoir donné sans succès pendant deux mois une décoction quotidienne de *salsap.* UNC. ij, il a guéri complètement le malade en lui faisant prendre quatre fois, de cinq en cinq jours, trois globules *salsap.*

M. PESCHIER lit deux observations de guérison dans des cas graves où l'allopathie avait complètement échoué, où même elle avait *conduit* l'un des malades à la porte de la mort. (Voyez plus haut, p. 193.)

M. DUFRESNE ajoute que dans les cas d'ulcères scrofuloux, il fait faire des lavages avec de l'eau aiguisée d'un peu d'alcool dans laquelle il a fait dissoudre quelques globules de la substance qu'il donne à l'intérieur. Il cite un cas d'ulcère fistuleux de la cuisse gauche (que le médecin allopathe croyait aboutir à une nécrose, dont M. D. n'a pas trouvé l'existence), contre lequel il a prescrit *sulf.* à l'intérieur, qui en quelques jours a changé la nature du pus après aggravation; cela étant, *sulf.* a été employé en lavages; puis tout allant mieux, *merc.* a été appliqué; la fistule a guéri, le malade demeure dans un état sain.

M. LONGCHAMP met sous les yeux de l'assemblée.

une jeune Bernoise d'environ 14 ans, qui est atteinte d'une forme de catalepsie pendant laquelle il y a suspension de l'usage des sens, avec fort clignotement, pendant une minute ou deux et quelquefois davantage, et avec des reprises fréquentes; en effet, pendant la séance, la jeune fille en a plusieurs attaques durant lesquelles elle ne change point d'attitude, et, après, elle ne manifeste aucun étonnement notable. M. L. a employé *bell.*, *dat.* et autres végétaux, puis il a donné *sulf.* qui a produit une affection arthritique durant laquelle la catalepsie a paru suspendue; celle-ci a repris son cours habituel, dès que l'arthrite a été guérie.

M. LONGCHAMP attire aussi les regards de l'assemblée sur une autre jeune fille présente, dont il lit l'observation suivante :

Buchs, Catherine, de Bellegarde, canton de Fribourg, âgée de 7 ans, est atteinte d'une affection cataleptiforme depuis environ un an et demi.

Elle est née de parens sains et elle-même s'était toujours bien portée, lorsqu'il y a deux ans elle fit une chute de la fenêtre d'un second étage sur le pavé. Elle eut une jambe fracturée et plusieurs plaies à la tête. A peine rétablie, elle fit une nouvelle chute dans l'escalier, qui endommagea assez fortement les tégumens du crâne. Depuis lors, la langue est restée embarrassée et il est plusieurs mots qu'elle ne peut prononcer. Elle ne peut voir les objets qui sont à ses pieds qu'en baissant fortement la tête : dans la position ordinaire elle ne voit que les objets qui sont à

4 ou 5 pieds environ. Ce n'est qu'un an après la seconde chute que la maladie s'est déclarée.

Etat actuel, 1^{er} janvier 1835.

Elle est prise, deux, trois, quatre fois par jour, d'accès qui la font tomber à terre avec plus ou moins de violence. Avant l'accès elle étend les bras comme pour se tenir ; on dirait qu'elle a peur. Elle tombe toujours en avant, les mains ouvertes et les doigts étendus. Elle conserve l'usage de la parole, et les yeux n'offrent rien d'anormal, si ce n'est qu'elle paraît affectée d'une myopie assez prononcée. Après la chute elle a été pendant quelque temps presque aveugle. Après chaque accès une forte somnolence se déclare ; ils ont lieu surtout le matin de 7 à 8 heures, et le soir de 4 à 5. S'il survient une affection accidentelle, un peu de fièvre, par exemple, les accès cessent alors pour tout le temps que dure cette nouvelle affection. Depuis quelque temps ses facultés intellectuelles paraissent baisser.

Trois médecins ont été successivement consultés ; on lui a donné divers médicamens, des poudres, plusieurs purgatifs, une pommade pour frotter la tête, qui avait amené une forte éruption, mais sans modifier en rien la marche de la maladie.

Je débutai par *cham.* 20 g^{tt} j divisé en 3 prises pour en donner une chaque jour. Les accès parurent augmenter de fréquence, mais cette aggravation ne fut suivie d'aucune amélioration.

Le 21 février, j'administrai *ignatia* $\frac{\cdot\cdot}{\times \times}$ et *bella-dona* $\frac{\cdot}{\times} \frac{\cdot}{\times} \frac{\cdot}{\times}$ à des intervalles convenables, deux

doses successives d'*ignatia*, puis dix jours après la *bell.* une dose tous les deux jours.

Je reçus le 30 avril la relation suivante de l'état de la malade.

Depuis la prise des derniers remèdes elle tombe plus tôt, et les préambules de la chute sont plus forts aussi. *Elle commence à tourner les yeux et elle regarde de tout côté d'un regard bien fixe* et craintif ensuite, elle a des soubresauts, des secousses dans les extrémités supérieures et inférieures. Elle ne tombe plus toutes les fois qu'elle a une crise, ordinairement elle fait trois ou quatre pas en arrière et tombe aussi dans cette direction, tandis qu'auparavant c'était en avant que la chute avait lieu. Quand elle veut tomber elle étend les bras et ouvre les mains comme pour saisir quelque chose, mais elle ne pousse jamais de cris, et n'écume jamais, avant votre traitement elle répondait aux questions qu'on lui faisait, actuellement elle ne répond plus.

J'ai remarqué que quand elle est fortement occupée, l'heure ordinaire de l'accès passe sans qu'il se manifeste, mais aussitôt que l'attention se relâche l'accès arrive. Après chaque accès, elle bâille beaucoup et finit par s'endormir, à son réveil elle a très-grand appétit. Les accès arrivent toujours de préférence de 7 à 8 heures du matin, de 4 à 5 du soir, mais aussi quelques fois de 11 heures à midi.

Pendant les accès elle devient très-pâle ; du reste, elle paraît très-bien portante, toutes les autres fonctions sont normales. La parole est toujours également embarrassée.

Je prescrivis 9 doses, savoir : *nux* $\frac{\dots}{xvi}$ n° 1.

Une dose de *sacch. lact.* n° 2.

Trois doses de *sulf.* $\frac{\cdot}{x}$ n°s 2, 4, 5.

Une dose *nux* $\frac{\cdot}{x}$ n° 6.

Trois autres doses *sulf.* $\frac{\cdot}{x}$ n°s 7, 8, 9.

La malade devait en prendre une dose tous les quatre jours jusqu'au n° 4, puis seulement tous les huit jours.

Le 10 juillet, j'appris qu'après la seconde dose de *sulf.* (le n° 4) les accès étaient devenus moins fréquents, et qu'actuellement elle ne tombait plus mais avait encore des soubresauts.

Il reste encore deux doses de *sulf.* à prendre ; j'en donne deux nouvelles doses avec indication de laisser quinze jours d'intervalle entre elles.

Le 30 août, on m'écrit qu'il y a trois semaines qu'elle n'est plus tombée, qu'elle n'a plus de soubresauts et qu'elle commence à parler un peu plus distinctement, mais qu'elle a toujours les yeux un peu égarés.

Je donne deux nouvelles doses de *sulf.* $\frac{\cdot}{x}$, puis 3 doses de *calc. carb.* $\frac{\cdot}{x}$ qu'elle devait commencer à prendre seulement un mois après la dernière prise de *soufre*.

Le 24 octobre on m'annonce que tout continue sur le même pied, et qu'elle a pris la dernière dose de *calcareo* le 10 octobre.

J'en donne trois nouvelles doses de la 36^e dynamisation à prendre une dose tous les quinze jours.

Voici ce que m'écrit la personne qui était chargée

de surveiller le traitement, sous la date du 30 mai 1836 : « Demain, il y aura un an qu'elle n'a plus eu d'attaque. Depuis ce temps-là, on n'en a pas remarqué le plus léger symptôme; ses facultés intellectuelles commencent aussi à se développer quoique lentement.

M. CHUIT lit une *Notice sur les doses homœopathiques* (v. plus haut, p. 206).

M. DUFRESNE remarque à ce sujet que la quotité et la quantité des doses, sont une affaire d'art, d'expérience et de tact chez le médecin, et de sensibilité chez le malade, qu'on ne saurait déterminer et préciser à l'avance; il faut donc bien se garder de considérer comme un article de doctrine l'administration de telle ou telle dose, qui rentre nécessairement dans la *pratique* particulière de chaque homœopathe.

M. BUENZOD, sur le point de lire le travail qu'il avait préparé pour la réunion, s'aperçoit qu'il a oublié son manuscrit. Il communique verbalement l'observation suivante : Un homme eut la face écrasée par la chute d'une longue échelle, qui lui fractura le front (paroi externe des sinus frontaux?) et les os propres du nez, avec plaie contuse considérable; il fut traité par l'usage interne et externe d'*arnica*; et quoique, dans les premières heures, il manifestât perte de connaissance, stertor, en un mot, les symptômes les plus graves..... il ne laissa pas que de reprendre ses affaires au troisième jour après l'accident, dont il ne conserva aucune trace.

M. DUFRESNE appuie sur la grande efficacité de

l'arnica, et profite de l'occasion qui le fait se rencontrer au milieu d'un grand concours de propriétaires de bestiaux, pour leur conseiller d'en être toujours munis, non-seulement contre tous les cas si fréquens à la campagne, de contusions, foulures, luxations, écarts, fourbures, etc., mais surtout pour diminuer, écarter même les dangers de la castration et de la bistournure. Il affirme, d'après son expérience domestique, qu'un peu de teinture mélangée d'eau, versée sur la plaie au moment où elle vient d'être faite, et en même temps dans la bouche de l'animal, permet d'atteler celui-ci ou de le mettre sous le joug, beaucoup plus tôt que si l'on ne prend pas cette précaution.

M. CHUIT parle aussi en faveur de *l'arnica* comme moyen sans pareil pour prévenir l'inflammation; mais lorsque celle-ci est une fois développée, l'application de ce remède n'est plus utile. D'un autre côté, on en voit des effets inappréciables et presque extraordinaires contre de très-vieilles luxations; ainsi M. CHUIT l'a prescrit à l'usage externe et interne contre les douleurs, les tiraillemens et la claudication consécutifs à une luxation datant de 8 années, et en 8 jours il a vu disparaître tous ces symptômes.

M. LONGCHAMP cite la guérison rapide d'une vaste plaie de tête traitée par le même remède; ce cas a trouvé place dans une de nos pages précédentes.

M. l'ancien conseiller DE FOREL lit l'observation suivante :

Oddin, Auguste, âgé de 19 mois, fut pris tout-à-

coup, le 14 février passé, de l'accès suivant : Comme on le promenait dans la chambre, car il marchait depuis une quinzaine de jours, il tomba tout-à-coup, son corps devint raide, ainsi que les bras et les jambes, qui étaient raides, inflexibles, et cependant le tronc et les extrémités étaient de temps en temps agités par une forte secousse; la face devint rouge, puis brune; après cet accès, qui dura quelques minutes, l'enfant resta abattu, triste et la tête penchée du côté droit.

Le 17, l'enfant eut deux accès pareils à celui du 14; et dès cette époque, il continua à avoir tous les jours 2, 3, 4, 6 accès, et plus par jour: dans les intervalles, l'enfant était fort gai et paraissait se bien porter.

Le 27 mars, ces symptômes ayant été rapportés à M. LONGCHAMP, il envoya 3 globules de *belladone* dissous dans 6 gros d'eau distillée, et l'on ne devait en donner qu'une cuiller à café de 4 en 4 jours. Dès la première dose, il y eut augmentation de l'intensité et de la fréquence des accès; mais les parens, qui en avaient été prévenus, n'en continuèrent pas moins l'administration du remède, et au lieu de n'en donner que de 4 en 4 jours, ils donnèrent, par erreur, une cuiller à café tous les jours. — Le 31 mars, l'enfant prit la dernière dose, et pendant tout ce temps, les accès furent forts et fréquens; mais, deux jours après, ils disparurent pour ne plus reparaître. Dès lors, l'enfant s'est constamment bien porté, à cela près d'une faiblesse du bras droit, avec flexion du

pouce dans la main, de constipation et d'un peu de faiblesse des extrémités inférieures, qui ne l'empêche pas de marcher, quoique avec moins d'assurance qu'avant sa maladie. — Le 3 mai, M. Longchamp envoya 5 globules de *jusquiame* 30^e, dissous dans trois gros d'eau distillée, à prendre en trois fois, à deux jours d'intervalle. — Il est probable que les symptômes énumérés plus haut se sont dissipés, puisque les parens ne sont pas revenus comme ils en étaient convenus.

M. DUFRESNE communique que M. PÉTROZ lui avait écrit de Paris s'être très-bien trouvé de *bovista* après l'asphixie par le charbon, et de *solanum mammosum* après l'asphixie par submersion.

M. LONGCHAMP communique et promet de rédiger l'observation de douleurs de ventre enlevées comme par enchantement par *carb. veg.*, quoiqu'elles eussent été déjà infructueusement traitées par lui pendant une année.

M. CHUIT communique et promet de rédiger un cas très-curieux d'ischurie, qui avait résisté au traitement allopathique le plus actif, et qui céda très-promptement à une dose de *cantharid.*

M. DUFRESNE communique l'entier succès d'*aconitum* sur une jeune dame, bien réglée, qui, sept jours après ses menstrues, avait pendant cinq jours, chaque matin, des malaises et des flueurs blanches.

M. FISCHER dit qu'il combat avec succès la leucorrhée en alternant *sulf.* et *stannum.*

Il cite une opération de cataracte pratiquée par

lui, après laquelle il fit prendre au malade *arnica*, toutes les deux heures, pendant trois jours, au bout desquels le malade n'éprouvait plus aucune douleur et pouvait être considéré comme guéri; au 6^e jour, il voyait librement dans sa chambre; au 12^e, il est retourné à pied chez lui.

(Cette guérison ne nous paraît pas surprenante par sa promptitude; on en voit d'aussi rapides sans emploi d'*arnica*; toutefois, les suites fâcheuses de l'inflammation après l'opération de la cataracte sont si fréquentes, que nous ne saurions trop recommander l'usage interne et externe de ce remède, immédiatement avant et après l'opération. *N. d. R.*)

Ch.-G. PESCHIER, *secrétaire.*

QUELQUES MOTS SUR DIFFÉRENS SUJETS,

Par le Docteur GROSS.

On a beaucoup discuté et écrit sur la juste dose homœopathique, sans que les esprits se soient encore accordés sur ce point. Mais cette divergence d'opinions tire sa source de la nature du sujet lui-même. La vérité est que toutes les doses, depuis 0 à 1500, sont agissantes, mais non guérissantes, dans chaque cas; et qu'il doit être référé à la sagacité de chacun

de juger de la dose et de la dynamisation applicables à chaque maladie spéciale. Il faut donc absolument que le médecin se regarde comme libre de choisir dans toute l'échelle des dynamisations homœopathiques. Mais en avançant ces assertions, je ne pense nullement reconnaître que les puissances inférieures puissent être plus souvent curatives que les plus élevées; je suis, au contraire, persuadé que les dernières doivent être applicables bien plus souvent que les premières dans les maladies qui leur répondent.

De même, il doit dépendre du jugement de chaque médecin de décider, dans chaque maladie particulière, si la dose doit être répétée ou non, combien de fois et à quels intervalles. Je doute qu'il soit jamais possible de fixer des règles sur ce sujet; elles ne pourraient au moins jamais être d'une valeur générale et constante. Si la répétition d'un remède est avantageuse, il paraît que les dissolutions des hautes puissances dans l'eau, selon le conseil d'Ægidi, devront être préférées aux globules et au mélange avec le sucre de lait. J'ai administré, dans de pareils cas, plusieurs solutions médicales par cuillerée à café, chaque demi-heure. Cependant, on ne saurait encore donner des règles précises là-dessus. Il n'y a que ceci de certain, que même les remèdes les plus énergiques que nous comptons avec raison parmi les remèdes héroïques, peuvent, en certains cas, être répétés dans les maladies chroniques pendant longtemps de jour en jour; mais d'heure en heure, ou encore plus souvent, dans les maladies aiguës. Dans

ces derniers cas, les plus hautes puissances, par exemple la 1500^{me} de *sepia*, sont les plus convenables.

L'ouvrage d'un pseudonyme, Hofbauer, a fait beaucoup de bruit en Allemagne; mais on prétend avoir des nouvelles très-certaines que ce pseudonyme, antagoniste caché de l'homœopathie, n'ait visé à rien moins qu'à persiffler ce système; que particulièrement ses expériences sur l'*osmium* n'ont été faites que sur des chiens, et que les symptômes, forts et caractéristiques de cet agent, sont en grande partie imaginés. Je ne suis pas encore éclairé si le pseudonyme s'est effectivement rendu coupable d'une méchanceté aussi perfide; le temps nous en instruira et nous mettra à même de juger l'auteur. Mais quand même il serait le loup déguisé qu'on le dit, et que la proposition de la méthode endermique qu'il développe dans la première partie de son ouvrage, ne serait qu'une plaisanterie, il est toujours constant qu'il a fait une bonne chose, malgré lui, et qu'il a avancé le règne de la vérité; car j'ai constaté, par des expériences, qu'en effet nos hautes puissances, mises en contact immédiat avec des plaies, des ulcères et des places dénudées d'épiderme, produisent les résultats que l'auteur pseudonyme promet, et qu'administrées de cette manière, elles conduisent bien plus vite à une guérison complète, que lorsqu'elles agissent sur l'organisme seulement par la bouche, comme dans l'usage qu'on en fait ordinairement. Cela est aussi, à mes yeux, une preuve de

plus de l'efficacité de nos hautes puissances, dont l'action a été mise dernièrement en doute par un parti qui compte des adhérens, surtout dans l'Allemagne du sud. Cette méthode endermique m'a manifesté ses effets les plus signalés, lorsque j'employais extérieurement une goutte de la 30^{me} puissance du remède convenable, mêlée avec de l'eau, sur de grandes places dénudées de l'épiderme, qui offraient une surface sale ulcéreuse. J'ai rapidement guéri, en particulier, plusieurs maux semblables, en les touchant de cette manière avec *lachesis* x, et en répétant le procédé huit jours après.

La proposition de donner au malade deux remèdes homœopathiques mêlés ensemble, que M. AËgidi a le premier avancée, est propre à renverser l'homœopathie dans sa nature intime, et à en miner les fondemens. Il est possible que deux remèdes réunis amènent un effet que chacun d'eux, employé seul, ne pourrait point produire; ainsi l'on assure que *sepia* et *belladonna* réunies, guérissent des angines que ni l'une ni l'autre seule n'aurait pu vaincre: mais un pareil emploi demande de nombreuses expériences préalables, car on ne peut jamais décider *a priori* quel sera le résultat médical de l'union de deux agens homœopathiques. Nous nous approcherions donc à grands pas, en acceptant ce principe, de l'empirisme aveugle des allopathes; et quand une fois nous nous serions permis de mêler deux remèdes, nous ne résisterions pas long-temps à en mêler trois et quatre, et encore davantage, et de faire enfin un mélange

d'autant de substances médicales qu'il y aurait de symptômes importans dans la maladie. Ce sont surtout les commençans dans la science homœopathique qui applaudissent à ce nouveau système, parce qu'il leur est très-difficile de trouver dans chaque cas le remède par lequel on peut écarter la plupart des symptômes et les plus graves. L'excuse des défenseurs de ces mélanges, qu'ils ne recoureront à l'application de la réunion de deux remèdes, que dans les cas les plus difficiles, où ils ne pourront trouver aucun remède spécifique, ne me satisfait point du tout : car au lieu de faire des essais pénibles sur de pareils mélanges, ils pourraient aussi bien expérimenter avec les matières simples, dont les effets correspondent au moins avec les symptômes principaux de la maladie qu'ils ont à traiter, et la science y gagnerait bien plus. Je suis, en particulier, convaincu que notre plus urgent besoin, est d'approfondir de plus en plus le caractère intime des remèdes homœopathiques qui sont déjà en usage. Sans doute, la tâche est difficile, mais elle n'est pas insoluble, et des efforts sérieux seraient sûrement bien récompensés. Suivons toujours dans les recherches de cette espèce, l'exemple que notre maître HAHNEMANN nous a donné ; car c'est lui seul qui nous a montré, et surtout dans les deux ou trois premiers volumes de sa *Matière médicale pure*, de quelle manière il faut éprouver les agens médicaux, et à quels résultats avantageux on peut parvenir, si l'on sait bien diriger les recherches. Et ce sont justement ces

premiers remèdes dont la tendance curative caractéristique nous apparaît si claire à présent, que le grand Maître a examinés presque tout seul et sans secours étranger. L'on voit par là ce que peut *un seul homme* lorsqu'il a la volonté sérieuse d'atteindre à un but, et qu'il en possède l'aptitude nécessaire. Nos expériences plus récentes, comparées avec celles-ci, sont les œuvres chétives de pygmées.

Si je ne me trompe, ce n'est pas de la tête d'ÆGIDI que l'idée de ces mélanges tire son origine. Les premières ordonnances de cette espèce proviennent d'une somnambule à N.....g, qui n'emploie sa clairvoyance qu'à la découverte et à l'indication de remèdes contre les cas de maladie qu'on lui propose. Il paraît que c'est là ce qui a fourni à ÆGIDI la première pensée et qui l'a excité à la développer. Car la clairvoyante ne prescrit pas seulement toujours des médicamens homœopathiques à une haute et même très-haute puissance, jusqu'à la 60^{me} et au-delà, mais elle recommande quelquefois deux remèdes homœopathiques en combinaison, et elle administre bien souvent une infusion de thé, par exemple, de fleurs d'*hypericum perforatum* par tasse, comme remède accessoire de la cure, qui, selon elle, « calme le sang sans déranger l'effet de l'agent principal. » On assure d'ailleurs que ses ordonnances ont toujours l'effet désiré. Cela ne prouve cependant sinon que deux substances médicamenteuses mêlées, peuvent avoir une action curative, ce dont je n'ai douté jamais *a priori*. Mais l'homme qui n'a que

sa science pour conducteur, ne doit pas vouloir imiter ce qui est facile à une somnambule douée d'une faculté surnaturelle, autrement il est en danger de retomber dans le sombre labyrinthe de la spéculation, d'où la main vigoureuse de notre grand Maître, HAHNEMANN, vient de nous retirer. Mais aussi n'est-il que trop sûr que des somnambules, malgré leur clairvoyance, sont exposées à des illusions, et qu'elles emportent des opinions fausses et des préjugés de la vie ordinaire jusque dans leur état de clairvoyance. Or, il me paraît que l'emploi d'un thé accessoire, ainsi que la réunion de deux remèdes pour *un seul* but, procédés qui sont entièrement empruntés de l'école allopathique, n'est qu'une réminiscence semblable de l'état réveillé.

Iüterbock. Décembre 1835.

GROSS.

CORRESPONDANCE.

Nous recueillons de notre correspondance médicale quelques traits et quelques faits pratiques dont la communication nous paraît être de nature à intéresser nos lecteurs.

Dans une de ses excellentes et amicales lettres, le D^r DES GUIDI, l'honorable doyen des homœopathes

français, nous rappelait, il y a déjà quelques mois, l'intéressant passage suivant du discours qu'a adressé à LL. AA. RR. les princes français, M. de Brack, colonel du 4^e de hussards, en leur présentant son régiment, à l'occasion de la distribution des prix militaires.

« L'état sanitaire du corps a été l'objet de notre scrupuleuse attention ;... cependant, désireux de le faire participer aux bienfaits des progrès de la science, après avoir expérimenté sur nous-même la médecine homœopathique, nous l'avons pratiquée dans notre infirmerie régimentaire avec un tel succès, que le chiffre des malades envoyés à l'hôpital a diminué des huit-neuvièmes. »

C'est sous la direction éclairée du D^r LABURTHE que ces résultats avantageux ont été obtenus ; déjà nous en avons donné une relation très-sommaire que nous sommes heureux de pouvoir compléter aujourd'hui.

Disons d'abord que c'est au D^r DES GUIDI qu'est due la conversion médicale de notre confrère LABURTHE, qui ayant consulté, il y a environ trois ans, notre Doyen pour une dame malade depuis 19 ans et alitée depuis 4 ans, lui dit que s'il parvenait à guérir cette dame, lui, LABURTHE, se faisait fort d'introduire l'homœopathie dans son régiment, en garnison dans la ville qu'habitait la Dame malade ; celle-ci guérit ; et immédiatement le 4^e de hussards fut traité homœopathiquement, ce dont bien lui prit, car au bout de peu de mois, le nombre moyen des hommes

présens à l'hôpital tomba de 50 à 10 sur un effectif de 700 hommes, et ce dernier chiffre diminua encore dans les mois suivans, et était réduit à 5 en avril dernier.

Ce résultat inouï jusqu'à ce jour fait le plus grand honneur aux talens du D^r LABURTHE ; il est de nature à attirer l'attention du Ministre de la guerre, soit en raison du service des hommes valides, soit aussi dans des vues d'économie, puisque indépendamment de la diminution des frais d'hôpital, il y a encore celle des frais de pharmacie qui se trouvent réduits à une somme tout-à-fait minime.

Nous avons sous les yeux le rapport même présenté par M. LABURTHE sur le résultat de l'application de l'homœopathie à 236 malades de son régiment ; nous en tirons les passages suivans.

« Sur 77 hommes atteints de syphilis ou d'uréthrite et guéris par le traitement homœopathique, aucun n'a éprouvé de récurrence ; on sait pourtant combien elle est commune après l'application des remèdes allopathiques. »

« Sur 19 fiévreux pas un n'a eu de rechute. »

« Un érysipèle phlegmoneux de la face a cédé en 24 heures. »

« Les ophthalmies et les angines ont été rapidement guéries. »

« Deux aphonies chroniques rebelles à l'allopathie et reparaisant sans cesse, ont été guéries lentement, il est vrai, mais sans rechute. »

« Les gastro-céphalites, gastro-entérites et ictères ont guéri comme par enchantement. »

« La majeure partie des 236 malades a guéri en 24-48 heures, dans leur chambre. »

« La moyenne de la dépense à l'ambulance a été de 3 centimes, 6 par jour ; l'année précédente elle était de 7 c., 6, sous le traitement allopathique. »

Dans une lettre amicale du D^r GACHASSIN nous lisons ce qui suit : « J'avais bien fait mes dispositions pour me rendre à Paris et assister à la réunion de la Société gallicane, mais à ce moment même le choléra vint visiter Castres, et l'occasion était trop belle pour vérifier la puissance des doses infinitésimales contre un ennemi si effrayant et si meurtrier; aussi ne la laissai-je pas échapper. Nous ne fûmes pas très-maltraités par l'épidémie, puisqu'elle ne fit que *huit victimes* sur notre population de 16,000 âmes. Un grand nombre d'habitans éprouva à un degré plus ou moins prononcé les dérangemens gastriques qui constituent ce qu'on nomme *cholérine*. Dix malades seulement eurent recours à moi. Sur ce nombre, un seul cas mérite d'être cité à cause du degré avancé de la maladie et de la réunion quasi complète des symptômes caractéristiques. Chez les neuf autres, la réaction de la nature avait déjà, à mon arrivée auprès des malades, fait justice du froid, d'une partie des angoisses lipothymiques et des déjections qui avaient marqué le début de l'affection. Le cas grave nous fut offert par une fille de 16 ans, déjà nubile, mais assez peu menstruée. Au dire de plu-

sieurs confrères allopathes qui avaient vu et traité les huit malades qui avaient succombé, cette fille n'avait que quelques heures à vivre; et il ne fallut rien moins que cette conviction chez eux pour qu'ils la livrassent à un homœopathe. Les symptômes existans chez cette malade à ma première visite étaient : décubitus en supination, sans pouvoir se tenir autrement; yeux caves, lèvres amincies et tirées vers leurs commissures; soif inextinguible, langue froide, humide et bleuâtre; ardeur brûlante et vive douleur à l'estomac; vomissement et déjections alvines tantôt simultanés, tantôt alternatifs, mais très-fréquens et copieux de matières liquides blanchâtres; crampes toniques aux extrémités, surtout aux inférieures; suppression totale des urines; cyanose générale assez prononcée; froid glacial de tout le corps et pouls presque imperceptible; anxiété extrême. Le tableau eût été complet si la voix eût été éteinte au lieu d'être seulement affaiblie. — Deux doses d'*ipec.* 100, deux de *camph.* et une de *metall. alb.* suffirent pour écarter tout danger dans quelques heures, et la malade se retablit bien plus promptement et plus complètement qu'une femme, par exemple, qui fut traitée allopathiquement, et qui traîne encore, quoiqu'elle n'eût pas le quart des symptômes de l'autre malade, et que ceux qu'elle éprouva fussent infiniment moins intenses. — Ainsi, sur neuf cas très-graves, un seul a été traité et guéri par l'homœopathie, tandis que les huit autres ont succombé, et la convalescence a été bien plus courte et moins pénible qu'elle ne l'est

chez ceux qui, quoique moins gravement atteints, sont traités allopathiquement et ne succombent pas.»

Notre excellent et savant ami, le D^r WOLF de Dresde, nous écrit : « C'est avec le sentiment le plus pénible que je vois s'élever pendant la vie de notre vénérable MAITRE la lutte que vous connaissez contre les assertions théoriques et même pratiques de HAHNEMANN, bien qu'elle puisse être utile ou même nécessaire à la science. Lorsque, moi le premier, je publiai mes idées sur la répétition des doses, je cherchai à le faire avec les plus grands ménagemens, et je laissai HAHNEMANN lui-même juge de la nécessité de la mesure, quoique ma propre pratique m'eût à cet égard donné déjà une sorte de certitude. Maintenant on semble se faire une gloire de ne plus observer de ménagemens. Si quelques savans pensent que la forme qu'il a employée pour exposer ses idées n'a pas été la plus heureuse, il n'en est pas moins vrai, qu'il a beaucoup fait pour mériter la reconnaissance générale, et pour avancer rapidement la propagation de la vérité de sa méthode. S'il y a là quelque imperfection, il faut y remédier ; mais y a-t-il incompatibilité absolue entre ce que nous devons à la vérité de la science et ce que nous devons aussi au mérite incontestable et hors de ligne de HAHNEMANN? »

» J'ai fait de nouvelles observations sur le traitement des *maux de dents*, et en particulier que *china* enlève les douleurs accompagnées de pulsations, de

chaleur, et où pourtant le malade trouve quelque soulagement dans l'application de la chaleur externe. »

Notre jeune et zélé confrère, le D^r DUPRÉ-DELOIRE, en nous annonçant la polémique qui s'était engagée dans le *Courrier de la Drôme*, et où M. BIU s'est si remarquablement distingué, nous écrivait :

« M. Biu, homme d'esprit et d'instruction, n'a pas pu lire les ouvrages de Hahnemann sans se sentir enthousiasmé de la vérité qui y est proclamée. Le caractère de conscience et de conviction, qui est partout si fortement empreint dans ces écrits, a fait une vive impression sur lui ; et c'est avec toute la chaleur d'une âme généreuse qu'il a voulu faire connaître les bienfaits que cette doctrine apporte au monde ; ces bienfaits, il les a éprouvés dans sa propre famille ; sa jeune demoiselle ayant été guérie par un seul globule *pulsatilla* d'une gastralgie fort ancienne et fort pénible. Ce qu'il y a de fort curieux, c'est que c'est un médecin allopathe qui a amené cette conversion, en prêtant à M. Biu l'*Organon* qu'il ose dire avoir lu lui-même sans y rien comprendre ; M. Biu qui l'a parfaitement compris, lui, est aujourd'hui l'un de nos partisans les plus éclairés, les plus généreux et les plus zélés. »

Le même excellent confrère nous écrit, en date du 18 juillet : « Cependant je voyais avec peine le ton qu'affectaient les *Archives* et les écarts auxquels elles

se laissaient entraîner par le frénétique Griesselich. Comment ! notre sainte et belle cause serait profanée par ses premiers partisans ! elle serait exposée par suite de leurs passions ! Mais vous préserverez notre arche sainte de toute souillure ; j'ai la confiance que vous nous la rendrez plus pure et plus éclatante..... C'est la VÉRITÉ que nous avons embrassée ; j'y crois si fermement que je la professerais encore quand je resterais seul avec mes convictions. Mais j'ai la consolation de voir le feu sacré se propager autour de moi ; d'honorables confrères s'en occupent, et bientôt, j'espère, ils proclameront leur conversion.... »

Notre savant collègue, le prof. CRÉPU, nous écrivait dans le courant de l'hiver dernier.

« Quant aux affections typhoïdes que je suis à portée d'étudier et de guérir, je ne crois point du tout que la saignée copieuse et audacieusement exagérée puisse jamais leur convenir. Les allopathes, avec leurs vaineuses illusions se hâtent de consigner, dans de petits journaux fort nuisibles, des succès prétendus que l'auteur seul peut reproduire et qui ne peuvent être répétés par aucun des lecteurs zélés de tous ces petits volumes. Les allopathes résidant à Allevard, foyer principal du typhus, après avoir pendant plus d'une année épuisé tous les moyens perturbateurs et empiriques de leur arsenal, en sont venus à avouer la fatale indiscretion des saignées dont pourtant, broussaisiens qu'ils sont, ils ne se faisaient jamais

faute dans le principe, aussi bien que des révulsifs tant externes qu'internes. Ils se bornent aujourd'hui à exiger des parens et voisins des malades que ces derniers soient abandonnés à la bonne nature qui, profitant de la permission, entraîne lentement les moribonds et les pousse enfin dans la tombe, après cinquante, soixante ou quatre-vingts jours d'un délire sourd, de vomissemens continuels et d'une inconcevable émaciation. S'il est une maladie où il faille ménager avec une sage économie les sucs vitaux et le principe de l'existence, c'est certainement l'affection typhoïde. Je l'ai vue de près assez souvent pour me porter juge à cet égard. Au début, la face injectée, la chaleur de la peau, le pouls plein, comme on dit niaisement, *plethorique*, semblent indiquer une franche inflammation; mais si la saignée ne fait pas fléchir cette grave affection, l'*aconit* est bien loin aussi de la rappeler à un état meilleur; il agace le système nerveux, il redouble, à quelque degré d'atténuation qu'il se trouve, les douleurs déjà si intolérables de la tête, si bien qu'on est contraint de l'abandonner. Les symptômes ne cèdent avec une désespérante lenteur, suivant leur association, qu'à *ipecc.*, *matricaria*, *bell.*, *op.*, *datura*, *hyosc.*, plus rarement *arsen.*, toutes doses qui doivent être souvent répétées et alternées suivant les cas. Si la tête se prend avec rapidité, avec grand nombre de symptômes ataxiques, le pouls rapide et ressautant, le cas est ordinairement mortel, surtout si on arrive un peu tard, malgré *op.*, *hyosc.*, et *bell.* L'*acide phosph.* très-

préconisé ne convient guère lors de la convalescence, ou si vous voulez vers le déclin. Je suis convaincu, sans l'avoir essayé, que des gouttes-mères d'*aconit* ne donneraient pas un bon résultat, dans quelque période que ce fut.

Dans les rhumatismes, *acon.* répété, commençant par la 18^e dilution et arrivant à la 30^e, fait très-bien sans doute, mais ne suffit point à la guérison de cette affection quand elle est intense. Il faut attaquer les symptômes persistans par des doses variées et scrupuleusement appropriées. Le mode allopathique ne peut pas, je crois, être comparé à nos procédés et se décompose probablement en deux actions très-différentes : la première, qui est homœopathique aux symptômes, et la seconde perturbatrice qui crée peut-être une maladie médicinale, faisant diversion à la première et laissant le loisir à la nature de vaincre d'abord celle-ci, ensuite celle-là, explication que je ne propose, bien entendu, que comme un doute, et qui peut s'appliquer au mode allopathique, du *copahu*, du *china*, du *mercure*, de l'*iode*, etc.

Lyon, 26 juillet 1836.

Aux Rédacteurs, sur la physiologie de la loi homœopathique.

Permettez-moi, très-honorés confrères, de vous adresser les observations sérieuses qu'est venu me

suggérer l'article précieux du D^r Dufresne que vous avez inséré dans le dernier numéro de la *Bibliothèque homœopathique*, au sujet de *la force de réaction particulière aux êtres qui ont vie* et sur la manière dont cette même réaction se conduit dans l'organisme.

Déjà bien des fois, avant même d'être initié à la doctrine homœopathique, je m'étais arrêté à connaître et à comprendre l'action vitale de notre organisme en santé et en maladie, persuadé que c'était de cette connaissance que devait dépendre toute la solution du grand problème : *la guérison des maladies*.

Dans les discussions que j'ai soutenues avec les allopathes, je me suis souvent laissé faire cette réponse qui arrivait comme la solution d'une question qu'il fallait trouver : tant que les lois de la vie ne nous seront pas connues, à nous médecins, jamais nous ne pourrons comprendre les maladies et les traiter.

Il résulte de là, sans contredit, que l'état de la médecine actuelle n'est qu'un triste chaos, et que les gens de l'art, perdus dans ce dédale, n'ont pas même une route pour en sortir. De plus, il semble aussi qu'ils font eux-mêmes leur procès, de telle sorte, qu'avouant leur ignorance sur les lois de la vie et faisant dépendre de celle-ci la connaissance des maladies et la possibilité de les traiter, il resterait à leur demander ce qu'ils pensent de leur conduite médicale et dans quel état est leur conscience, chargée tous les jours d'une œuvre qu'ils savent ne pouvoir pas remplir.

Désireux, comme beaucoup d'autres, de sortir

d'une pareille anxiété, j'ai cherché bien souvent à me créer une théorie de la vie, calquée sur les pensées physiologiques que je pouvais avoir acquises. Ainsi :

J'ai commencé à croire avec Bichat *que la vie était l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.*

J'avais reconnu là un combat entre le monde extérieur et notre corps, et j'avais fini par comprendre ce qu'il fallait entendre par *santé* et par *maladie*. — Je m'étais dit : il y aura santé toutes les fois qu'il y aura équilibre entre les forces extérieures agissant sur notre corps et ce corps lui-même. Et il y aura maladie toutes les fois que l'équilibre sera détruit par l'une ou par l'autre de ces deux puissances ; par la première le concours des agens extérieurs, quand ils agiront avec une énergie qui ne sera pas proportionnée à la résistance de l'organisme, *de là les maladies appelées asthéniques* ; par la seconde quand les forces de l'organisme, nullement équilibrées par celles des agens externes, amèneront ce qu'on peut appeler surcroît, excès de vie, pléthore, de là les maladies dites *sthéniques*.

Avec une pareille pensée, j'arrivais à admettre cette loi : qu'une fois la prééminence reconnue, d'une des deux puissances agissantes, il ne restait plus qu'à venir au secours de la moins forte, soit en augmentant son action vitale dans les maladies *asthéniques*, soit en la diminuant dans celles dites *sthéniques*.

Cependant, malgré l'espèce de satisfaction que pouvait tout d'abord me procurer cette théorie, toujours

est-il qu'il me restait encore à savoir si cette loi que j'admettais pour la direction de notre organisme était bien celle aussi qui présidait chez tous les êtres animés. Je vis bientôt qu'il n'en était rien et que la nature, que nous étions ainsi obligés de douer d'une foule de vertus, n'en avait qu'une, la même pour tous les êtres.

Ainsi aidé puissamment par les savantes leçons du Dr Simon, par la lecture de plusieurs articles de journaux écrits dans ce sens, j'ai fini par voir qu'il n'y avait qu'une même loi vitale pour tous les êtres doués de vie, et plus tard j'ai reconnu comme corollaire nécessaire l'existence de cette même loi dans la formation et la curation des maladies.

Oui, j'ai préféré penser avec le Dr Simon, que la vie est le résultat d'une loi d'assimilation, d'appropriation, d'intususception enfin. — En effet, c'est par l'homogénéité des choses extérieures, c'est par leur assimilation avec notre être que se fait et se continue notre vie, c'est un travail de dedans au dehors, une fermentation continuelle, une opération chimique où les substances affines à notre corps sont envahies par lui, et où celles qui sont opposées, contraires, sont rejetées au dehors comme ayant été jugées impropres, comme ayant passé au creuset, à l'alambic.

De là une grande différence, sans doute, entre ces deux manières d'admettre la vie. La première, basée sur les idées de Bichat, tendrait à faire croire à la localité des maladies. L'autre, loin de là ne laisse aper-

cevoir que le contraire, c'est-à-dire l'imprégnation générale d'abord, de tous le corps par l'agent morbifique ; l'acte chimique, si on peut dire, du travail morbide qui se passe dans tout l'individu et dont le résultat est ordinairement la localité du mal.

Comme on le sent, ces deux manières de voir bien différentes, sans doute, amènent aussi à des traitements tout-à-fait opposés.

Et pour ne nous occuper que de cette dernière théorie qui nous paraît le plus près de la vérité, nous dirons : Si la vie est le résultat d'une loi d'assimilation, d'appropriation, les maladies ne seront pour nous que le résultat du défaut d'appropriation ou d'homogénéité avec notre corps ; elles seront la fin d'un travail organique qui doit amener l'élimination des substances hétérogènes au corps, à la vie.

Les maladies considérées par tous les médecins de l'antiquité et de l'époque comme des ennemis acharnés de notre corps, il devait nécessairement résulter de cette pensée qu'il fallait agir avec énergie contre elles pour les combattre et les chasser. Aujourd'hui le point de vue doit être tout-à-fait changé, et d'après les réflexions à ce sujet du Dr Dufresne (1) que nous acceptons avec empressement, nous ne regardons les maladies que comme des amies, des amies intimes que loin de contrarier jamais nous devons entourer de soins, satisfaire dans tous leurs désirs et servir même avec une attention soutenue. Oui, si les mala-

(1) Voir *Bibl. homœop.*, t. 3, p. 28 et suiv. et t. 7, p. 255.

dies ne sont pour nous que des crises organiques, des efforts que fait la nature pour éliminer des parties non assimilables, nous devons tout faire pour agir dans le même sens, et si les anciens ont dit du médecin qu'il ne devait être que le *naturæ minister et interpretres*, je défie de remplir jamais mieux ce devoir qu'en suivant la pensée que nous venons de développer.

A partir de ce dernier point de vue théorique, qui est de regarder toutes les maladies comme des crises de l'organisme tendant à se défaire d'un corps étranger, comme des indices que nous devons suivre, je le demande, que deviendra la loi des contraires, par laquelle les allopathes se disent si forts, eux dont les plus honnêtes nous traitent de fous ?

Cette nouvelle manière de comprendre la loi de la nouvelle doctrine médicale, une fois admise, ne semble-t-il pas maintenant que le nom même de la doctrine ne doive, lui aussi, recevoir une autre appellation : homœopathie, de ὁμοίως παθεῖν (souffrir de même) ?

Est-ce bien là le vrai sens de la chose ? ne comprendrait-on pas plutôt que ce devrait être homœorganique, de ὁμοιον ὄργανον semblable à l'organe, médecine semblable à l'organisme ; et n'est-ce pas ce que doit être la médecine rationnelle ? ne doit-elle pas agir dans le sens de l'organe, d'une manière semblable à celle de l'organisme ? car il ne s'agit pas de souffrir d'une maladie semblable ; il peut arriver, en effet, et il arrive souvent encore que le malade guérisse, non pas pour avoir souffert d'une maladie nouvelle, sembla-

ble à celle qu'il avait, puisqu'il n'a pas souffert du tout, mais bien qu'il a guéri parce que le remède administré a agi d'une manière semblable, analogue à l'action de l'organisme; et c'est là la loi de spécificité.

Ainsi, pour moi, désormais, toutes les maladies ne seront plus que le résultat d'un travail organique par lequel la nature de notre corps cherche à se défaire d'un être non assimilable; et comme médecin, je n'aurai jamais rien de mieux à faire qu'à aider ce même travail par les moyens qui auront été reconnus jouir de cette propriété.

Sans avoir la prétention d'imposer à quelqu'un ces réflexions, je les sou mets à la critique de mes confrères, persuadé qu'elles amèneront à faire naître des idées plus précises et plus claires sur l'explication de la loi homœopathique dans l'état physiologique ou pathologique de notre corps, et par suite sur le véritable rôle que le médecin est appelé à jouer ici-bas.

PERRUSSEL, D. M.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Par le D^r HEICHELHEIM de Worms. (*Hyg.* IV. 22):

I. Une femme de 24 ans était atteinte, depuis l'âge de 7 ans, de carie de la surface antérieure du tibia

droit. La gale dont elle avait été atteinte dans son enfance paraît avoir eu peu d'influence (?) sur le développement et la durée de cette affection, car après la guérison de cette affection la malade avait joui de plusieurs années de bien-être. Elle n'avait jamais été atteinte d'engorgement glandulaire ou de tout autre symptôme de scrophules. Ce fut donc dans la 7^e année qu'elle fut exposée à un échauffement suivi d'un refroidissement, lequel eut pour suite une inflammation et une suppuration de la partie sus-désignée, laquelle avait bravé tous les traitemens appliqués jusqu'à cette heure. La malade s'est mariée à 19 ans, a mis au monde deux enfans, forts et ayant l'aspect de la santé, qu'offre aussi la mère.

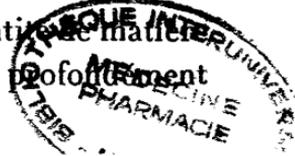
En août 1835 la malade réclama mes soins. J'examinai le pied malade et reconnus : plusieurs ouvertures fistuleuses qui pénétraient dans l'os et d'où découlait une grande quantité de matière ténue ; la sonde y introduite touchait partout l'os à nu ; entre les fistules existaient des cicatrices blanchâtres et luisantes ; — de temps en temps, il se développait une nouvelle inflammation douloureuse, puis se formait une ouverture qui donnait issue à quelques petites esquilles ; — la jambe malade était, autour de la plaie, plus volumineuse que l'autre.

Je donnai d'abord, en 8 jours, deux doses *tinct. sulf.* 6/20, et observai déjà au bout de ce court espace de temps une diminution de la circonférence de la jambe malade, et de l'écoulement purulent. La femme reçut ensuite *silic.* 5/30 en doses répétées ;

d'abord tous les 8 jours deux doses, puis l'amélioration faisant des progrès, chaque semaine une dose. En octobre, toutes les ouvertures étaient recouvertes de belles cicatrices, et le volume du membre était redevenu normal. Il est remarquable que cette guérison se soit opérée sans exfoliation visible de l'os. La femme a reçu en tout *deux* doses *sulf.* et *huit* doses *silic.* Aujourd'hui (en janvier 1836), j'ai parlé au mari qui m'a assuré, en m'en témoignant sa reconnaissance, que sa femme est parfaitement bien.

II. Pierre K., garçon cordonnier, âgé de 20 ans, avait été infecté de gale, il y avait 3 ans, et rapidement guéri, en apparence, au moyen de frictions. Il se forma ensuite un gonflement douloureux du pied droit près de son articulation, dans lequel on ne tarda pas à sentir de la fluctuation ; par l'ouverture qui s'y montra on reconnut que les os subjacens étaient dénudés de leur périoste. Le malade fut traité, sans être guéri, pendant deux ans.

Le 2 juillet 1833, il réclama mes soins. A l'exception de son aspect cachectique et d'un prurit universel sur toute la surface du corps, sans qu'on y aperçût d'éruption, l'examen le plus approfondi ne pouvait discerner aucune affection générale ; le pied malade, près de son articulation, avait une circonférence double de son volume naturel, et il était très-douloureux au toucher ; une ouverture fistuleuse voisine de l'articulation, tout-à-fait en arrière et au-dessus du talon, donnait issue à une grande quantité de matière blanchâtre et fétide ; la sonde pénétrait profondément



jusqu'aux os de la plante du pied ; les mouvemens de cette partie étaient très-douloureux.

Le malade, mis à un régime fortifiant, reçut dans 8 jours trois doses *sulf.* 6/6, et le 13 juillet, encore pour 8 jours, trois doses *sulf.* 6/20. Le 19 juillet, je pus déjà me réjouir à la vue d'une amélioration surprenante; le prurit universel était apaisé, la couleur cachectique de la peau s'était changée en un teint frais, signe de santé; la circonférence de la jambe avait notablement diminué; les bords des fistules s'étaient affaissés, l'écoulement purulent était fort réduit, la couleur et l'odeur en étaient bien meilleures. Il est digne de remarque qu'on pouvait déjà presser et manier le pied près de l'ulcère sans cruelles douleurs, et que le malade était déjà en état de marcher.

Il reçut alors 3 doses *silic.* 8/30, à prendre de deux jours l'un, et, vu la continuation de l'amélioration. le 26 juillet, 3 doses, une tous les trois jours.

Le 12 août, il se montra en diverses places du corps de petites pustules pruriantes, qui se remplirent d'une lymphe transparente et causèrent une forte cuisson. La guérison de la fistule marcha très-rapidement; le fond se remplit d'une granulation de bonne couleur, et l'ouverture ne fut plus que superficielle; le malade reçut 3 doses *sulf.* 10/30, une tous les trois jours.

A la fin d'août, l'ulcère était complètement guéri et recouvert d'une belle cicatrice; l'homme était parfaitement bien et marchait sans difficulté. Dans cette

occasion encore on n'avait vu sortir aucune esquille.

En octobre 1835, j'ai traité cet homme pour une toux avec crachement de sang, qu'avaient excités des courps reçus sur la poitrine ; le pied était parfaitement guéri.

III. Les maladies cancéreuses sont de celles sur lesquelles la méthode homœopathique a peu de prise ; il s'offre néanmoins des cas où on obtient assez promptement une guérison assurée ; en voici un exemple remarquable.

S. M., âgé de 32 ans, menait depuis plusieurs années la vie la plus dissolue ; il avait été plusieurs fois atteint d'urétrite syphilitique dont il ne s'était que très-difficilement débarrassé ; moi-même je l'avais traité en 1825 pour une urétrite consécutive, dont il était atteint depuis plus de six mois, et je l'avais guéri au moyen d'injections astringentes. Il affirmait n'avoir jamais eu d'ulcère syphilitique.

Depuis quatre semaines, le malade, sans cause assignable, portait un bouton douloureux au milieu de la lèvre supérieure, dont le contour allait toujours en augmentant jusqu'à atteindre le volume d'un gros pois. Un médecin éclairé déclara le mal squirreux et conseilla l'extirpation. Le malade ne voulut pas si légèrement s'y soumettre, et il y appliqua un soi-disant onguent fondant, dont la conséquence fut un ulcère.

Le 26 septembre 1834 il demanda mon conseil ; à l'examen je reconnus à la face interne de la lèvre supérieure un ulcère de mauvaise couleur, de la gros-

seur d'une fève, à bords élevés. Au fond, se faisait sentir une induration ; d'ailleurs le malade n'éprouvait aucune douleur. Ajoutons qu'il avait contracté, 8 jours auparavant, un fort écoulement indolent de l'urèthre.

En même temps qu'une diète sévère, je prescrivis 2 doses *ars.* 4/30, une tous les deux jours. Dès le 28, l'amélioration fut extraordinaire ; les bords s'étaient affaissés, l'ulcère avait pris un bon aspect et n'offrait plus que le volume d'une lentille ; on n'y sentait plus de dureté. Le 30 septembre, on n'observait plus qu'une coloration blanchâtre avec un point au milieu. Le 1^{er} octobre, le malade, sans autre remède, était parfaitement guéri ; il est à remarquer que l'urétrite disparut sans retour, sous l'influence du remède, dans le même court espace de temps.

(*Note du Réd.* Nous nous permettons de douter que le D^r Heichelheim ait eu affaire avec un bouton *cancéreux* ; l'âge du malade, la situation du mal, les symptômes généraux et particuliers, la rapidité de la guérison, nous semblent ne pas concorder avec une affection aussi grave, aussi profonde et aussi lente que le *cancer* (bien que nous approuvions le choix du remède) ; d'ailleurs nous faisons observer que l'auteur ne donne pas lui-même à ce mal l'épithète de *squirrheux*, c'est d'un allopathe qu'il la tient ; il faudrait dresser une statue au médecin qui parviendrait à guérir le cancer EN QUATRE JOURS ; probablement il est encore à naître.)

MISCELLANÉES PRATIQUES

Extraites de l'Allg. hom. Zeit.

— Un canonnier, 21 ans, reçut un terrible coup de bâton noueux sur l'œil droit ; l'ecchymose avec gonflement occupa toutes les parties voisines de l'orbite, et le malade éprouva tout de suite les élancements et les déchiremens les plus cruels dans la cavité cranienne. On fit flairer au blessé *arnica* IV, et recouvrir la contusion de compresses trempées dans de l'eau et quelques gouttes de *teinture d'arnica* ; l'olfaction fut répétée chaque jour, ainsi que l'application ; — en quatre jours les symptômes de contusion eurent disparu sans aucune évacuation de sang. Mais au bout de quatre semaines la contractilité de la pupille n'était pas encore rétablie et la vision au loin était très-faible. — L'auteur de cette courte observation dit que *rhus*, administré après *arnica*, n'a point amené d'amélioration, bien que, dit-il, Hahnemann lui ait écrit que *rhus* est encore plus utile qu'*arnica* contre les contusions.

Là-dessus, GROSS remarque que *rhus* lui a semblé le remède par excellence après les extensions forcées et les luxations des tendons, mais non dans les contusions proprement dites.

Sans nier l'action curative de *rhus* après les contu-

sions, observons que HAHNEMANN dit (*Mat. méd. pure* III. 469) : « J'ai reconnu dans ces dernières années que le *rhus* est le meilleur spécifique contre les suites souvent mortelles des efforts musculaires et des contusions. » Il est évident, d'après le contexte de cette phrase, 1^o que HAHNEMANN a voulu parler de très-violentes et très-étendues contusions : celles qui résulteraient d'une chute d'un lieu élevé ; ou de contusions répétées, lorsqu'un homme est abattu de cheval et traîné ; et autres cas pareils qui seuls peuvent être *mortels* ; alors l'organisme entier a profondément souffert, et il y a dans l'intérieur du corps blessé des contusions cachées plus graves sans doute que les contusions visibles ou ecchymoses ; 2^o qu'il a lié *les contusions* avec *les efforts musculaires* ; et en effet, c'est principalement dans ce dernier cas que le praticien aura à se louer de *rhus*, ainsi qu'après les luxations proprement dites. Tout récemment nous avons été consulté par un homme qui, en jouant avec un ami qui le tenait à bras-le-corps, s'était fortement porté en arrière, et avait subitement éprouvé une douleur très-vive à la région (musculaire?) thoracique inférieure gauche, qui persistait et gênait fort la respiration. D'abord nous lui avons donné *arnica*, qui n'a eu presque aucun effet sensible ; nous avons tort, car il n'y avait point d'ecchymose visible ; nous avons *supposé* qu'il pouvait y avoir une légère ecchymose dans le corps d'un muscle costo-brachial ou intercostal, par suite de la rupture ou de la distension de quelque fibre ; nous avons encore tort, car en ho-

mœopathie il ne faut rien *supposer*, il faut *être sûr*; or une seule chose était *sûre*; le consultant avait fait un violent effort et avait éprouvé une douleur vive qui durait encore après plusieurs jours. Alors nous donnâmes *rhus*..... et très-prompement la douleur fut enlevée. (C. P. *red.*)

— Le même praticien dit avoir guéri, en trois semaines, une servante atteinte d'une grave fièvre inflammatoire - nerveuse, avec pouls intermittent, grande prostration de forces, pensées anxieuses et crainte de la mort, — avec une dose *merc.* III, et une dose *rhus* III, employées en olfaction seulement. [Il est difficile de savoir si chacune n'a été flairée qu'*une fois*, ou si l'olfaction a été répétée; on pourrait objecter à cette communication que *trois semaines* était peut-être le terme *naturel* de la maladie.] (*Red.*)

— Le même rapporte avoir dissipé un développement du testicule du volume d'un œuf de poule, chez un enfant à la mamelle, avec deux doses *puls.* IV et une dose *nux* V.

— Notre ami, le Dr WIDNMANN, de Munich, a communiqué au savant SCHWEIKERT que dans l'*orchite*, avec ou sans uréthrite, il avait mieux réussi et plus vite guéri au moyen de *clermatis*, à doses répétées, que par aucun autre remède. *Spong.* était suivi de bons effets, mais moins promptement que *clem.* II. répété soit en poudre, soit dans de l'alcool mêlé d'eau. Il y a peu de temps, dit-il, un malade s'est présenté à moi affecté depuis sept mois d'une uréthrite, qui dans les derniers temps se trouvait jointe à une or-

chite. Il avait été traité par Simon Junior (connu par ses diatribes contre Hahnemann, *N. du Réd.*), et il était encore muni d'une recette composée de *bals. copaic. élixir rob. wh.*, et *chinine (!!)* (soit dit en passant, j'ai déjà vu plusieurs fois l'orchite survenir pendant l'usage de *bals. cop.*). Je donnai à ce malheureux, qui souffrait depuis si long-temps, *petrol.* g^{tt} j, tous les deux jours, puis *clem.* II g^{tt} IV dans trois onces d'eau alcoolisée à prendre par cuillerées; ensuite *spong.*; enfin de nouveau *clem.* comme étant le remède le plus actif. Au bout de quatre semaines le malade était hors de ses souffrances.

(Nous joignons notre témoignage à celui du conseiller WIDNMANN; *clem.* nous a paru le remède par excellence contre l'*orchite*; traitée par lui, cette maladie a duré environ sept jours, et toujours les douleurs ont été apaisées dans les 24 heures qui suivaient la première dose. C. P.)

— Une fille de 24 ans, de très-forte corporence, avait eu, trois ans auparavant, une fièvre algide, traitée au moyen des gouttes anti-fiévreuses (*quid?*). Au printemps suivant, survint une forte éruption d'ampoules à la face et au bras droit. Les pustules étaient d'abord blanches, puis survenait une croûte épaisse, jaune, sous laquelle un pus jaune, brûlant, rongéant causait les plus violentes douleurs. Les ulcères séchaient très-lentement, et la malade en souffrait pendant plusieurs mois. Chaque printemps la maladie reparaisait; le médecin avait déclaré qu'elle reviendrait toujours, et que la malade devait être con-

tente d'en être quitte pour cela. La troisième année, l'éruption se montra aussi en automne, très-violente et douloureuse; la malade en souffrit très-long-temps. — Le 10 décembre 1834, elle reçut *rhus* x o; le lendemain les douleurs cessèrent, mais le nombre des pustules blanches augmenta. Le 12, le 14, le 18, *rhus* x oo; les ulcérations se séchèrent successivement, et au bout de trois semaines tout était guéri.

Jusqu'en octobre 1835, aucune trace de la maladie ne s'était présentée, et la fille était fraîche et en parfaite santé.

Sa jeune sœur, âgée de 17 ans, atteinte du même mal, fut guérie en peu de jours par trois doses du même remède.

(Sans doute *rhus* était indiqué, et l'effet produit devait être attendu; toutefois l'espace écoulé depuis la guérison citée n'est pas suffisant pour déclarer la fille à l'abri de rechute; en effet, l'éruption de l'automne 1834, qui a duré jusqu'en fin de décembre, peut avoir remplacé celle du printemps de 1835; et ce n'est guère que dans l'été de 1836 qu'on pourra proclamer victoire complète. Si nous avions pareille maladie à traiter, après *rhus* nous ferions un traitement antipsorique prolongé, non-seulement parce que l'éruption indique à elle seule une psore, mais parce que la fièvre algide nous paraît avoir ce miasme pour principe ou pour cause. C. P.)

Extrait de la Gazette homœopathique (*Correspondenzblatt der homöopathischen Aerzte*) publiée par l'Académie homœopathique des Etats-Unis siégeant à Allentown sur la Lecha.

HÉRING conseille *fortement*, comme le meilleur moyen de guérison dans tous les cas de blessures véneuses faites par serpents, insectes, chiens enragés, ou autre, dans laquelle est introduit un poison animal, comme les piqûres et blessures que se font les anatomistes et les chirurgiens en opérant. — l'emploi aussi prompt que possible de la chaleur. On doit prendre pour cela la première chose qui se présente, un charbon ardent, du fer chaud, un cigare allumé, qu'on approche le plus que possible de la blessure sans causer une forte douleur et sans brûler la partie même, l'usage de ce moyen doit être continué sans interruption. Si l'on a recours au fer chaud, il convient d'en avoir plusieurs morceaux, dont les uns seront chauffés pendant que celui dont on se sert se refroidira; on en appropriera le volume à l'étendue même de la blessure, ensorte que le pourtour n'en éprouve pas une action trop forte, mais que l'influence de la chaleur se manifeste sur la plaie même. On ne courra pas le risque de produire des vésicules pendant l'action de la chaleur, si l'on a soin de faire et répéter des frictions d'huile sur toutes les parties qui

y sont exposées ; au besoin , l'on emploiera de la graisse ou même du savon , la salive même peut remplacer l'huile , mais non pas l'eau . On aura soin d'essuyer tout ce qui suintera de la plaie .

Ce procédé est totalement différent de la méthode cruelle et ordinairement inutile de la cautérisation .

On continue cette caléfaction jusqu'à ce qu'on observe un changement notable dans l'état du blessé , et qu'on voie survenir communément du frisson , des pandiculations , des bâillemens , signes de l'approche de la fièvre ; et dans les morsures de serpent , où l'on a aussi coutume de placer au membre une ligature , jusqu'à la cessation des incommodités qu'elles causent . Aussi souvent que les symptômes se renouvelleront , on devra recommencer le même traitement .

Dans l'intervalle des frictions , on ne recouvrira la plaie que de charpie sèche (ou plutôt de coton cardé . *N. du R.*) .

Si l'on a manié avec les mains des objets infectés , qu'on se garde bien de se les laver de prime-abord ; mais qu'on les expose à la plus forte chaleur qu'on pourra supporter , et qu'ensuite on les lave avec du savon ; dans les cas dangereux , ceci doit être répété plusieurs fois .

Le D^r FREYTAG cite un cas d'*ozène* survenu à la suite d'un lavage froid pratiqué sur la tête au milieu des plus fortes chaleurs de l'été . D'abord il survint de cruelles douleurs de battement dans le front , puis un écoulement fétide de la narine gauche ; il s'y forma des croûtes (semblables à celles de la petite-

vérole) très-puantes et quelquefois si grosses que le malade était obligé de les aspirer dans les arrière-narines et de les rejeter par la bouche, ce qui lui causait des hauts de corps comme pour vomir. Après avoir apaisé les douleurs au moyen de *bell.*, on vit les mucosités nasales devenir verdâtres et plus humides; puis *sepia* enleva totalement en six semaines la maladie qui durait depuis treize ans.

SEPIA. 212. Gonflement inflammatoire, très-douloureux, du nez.

213. Gonflement et inflammation au nez, ulcération des narines.

214. Sensation d'excoriation dans le nez, qui rend chaque inspiration très-douloureuse.

Maladies chroniques, II, 129. (Rééd.)

Le D^r ROMIG dit que *dulcam.* x o a guéri deux cas qui offraient un groupe de petites vésicules de la grosseur d'une tête d'épingle, confluentes, jaunâtres avec une auréole rouge, sur la joue gauche, près de l'œil, au coin de la bouche et à droite sur le cou, avec rougeur bleuâtre des joues et symptômes notables de rhume.

DULCAMARA. 83. Eruption, petit bouton, dans les deux coins du nez.

86. Eruption suintante sur la joue.

Matière médicale pure, II, 247. (Rééd.)

Le D^r DETTWILLER communique l'observation suivante relative aux bons effets de *conium* dans les af-

fections qui dépendent d'un dérangement dans la menstruation.

Les règles, depuis leur première apparition, paraissaient tous les 15 jours; mais dans les derniers temps toutes les trois semaines, accompagnées des incommodités suivantes :

Avant, douleur interne à la racine du nez, qu'augmente la sternutation et la pression; du sang et une matière purulente sortent du nez; gonflement du ventre.

Pendant, douleur au front, élancemens dans les seins, menstrues légères, caillebotées, accompagnées d'une éruption sur tout le corps de petits boutons rouges qui causent beaucoup de cuisson étant grattés, et passent avec les règles.

Après, violens déchiremens dans les cuisses.

Entre les époques, froid constant des pieds, douleurs lancinantes des cors, déchirement à la nuque, coriza humide fréquent; serremens de poitrine; bouche sèche, soif avant déjeuner; renvois des alimens après avoir mangé; lèvre supérieure sèche, squammeuse, croûteuse; boutons prurians et purulens à la face; prurit aux yeux, avec cuisson après s'être gratté; chute des cheveux. — Jadis, une gale avait été dissipée au moyen de frictions. — D'abord *conium* x o fut très-avantageux; au bout de trois semaines, *conium* XII o guérit totalement en trois autres semaines; la santé n'a plus été altérée. Après cinq ans de mariage la femme était restée stérile; depuis sa guérison elle est devenue mère.

- CONIUM. 40. Elancemens dans le front.
48. Fourmillement pruriteux dans les narines.
49. Saignement de nez.
— Ecoulement nasal pendant plusieurs jours, comme dans le coriza.
54. Ulcères aux lèvres.
76. Rapports et maux de cœur.
126. Difficulté de respirer.
185. Elancemens dans les muscles de la cuisse.
271. Eruption de boutons blancs, transparens, pleins d'un liquide âcre, qui se couvrent d'une croûte semblable à celle de la gale.

Matière médicale pure, II. (Réd.)

Le D^r WOHLFARTH proclame le bon effet de *nux* dans deux cas de douleurs utérines prolongées chez des femmes enceintes, dont l'une accoucha 15 jours, l'autre trois semaines après leur cessation.

Le D^r DE YOUNG cite les heureux effets d'*antim. crud.* dans le cas suivant : Un enfant de 18 mois avait depuis trois jours : vomissemens fréquens de boissons et de mucosités, accompagnés de diarrhée liquide, jaunâtre, très-fétide ; grande soif d'eau froide, refus des alimens, langue pâle, sèche : pouls fréquent, faible ; peau chaude, sèche ; chaleur avant midi ; insomnie : la faiblesse l'empêche de se tenir debout : une heure après avoir pris *antim. crud.* x 0 est survenu un doux sommeil, et en peu de jours un entier rétablissement.

Le D^r BECKER communique les bons effets de *stramonium* pour des défaillances quotidiennes. Une jeune fille de 14 ans avait depuis deux ans des défaillances

fréquentes, en dernier lieu tous les jours, elle tombait subitement comme morte avec le visage tout pâle ; on avait peine à apercevoir sa respiration ; les membres n'étaient pas raides ; au bout d'une, deux ou trois heures, elle se réveillait et se remettait promptement ; si elle était dérangée pendant l'attaque, alors elle se roulait tout autour de la chambre, et se livrait à une sorte de rage, mordant tout ce qui l'approchait.

Les symptômes étrangers à la défaillance étaient : vertiges fréquens, pression dans le front, amertume à la bouche, selles dures tous les deux ou trois jours ; douleurs dans le bas-ventre jusqu'à l'aîne, surtout à la pleine lune.

Après *stram.* II une goutte, le lendemain une attaque des plus violentes, mais plus courte, d'une demi-heure en tout ; *puis aucune autre.* Au bout de sept jours, à cause d'une constipation opiniâtre, *opium* I une goutte ; sept jours encore après, à cause de la durée des douleurs du bas-ventre et de l'aîne, et du retard des règles, *puls.* IV, dont la conséquence fut une santé solide.

Le Dr LINGEN signale la réussite de *natr. mur.* x 0, contre une blénorrhée uréthrale contractée par une cohabitation légitime pendant les menstrues ; la guérison fût obtenue en deux jours.

Dans un autre cas, où l'urétrite avait, depuis 8 jours, produit des douleurs brûlantes dans le canal et une blénorrhée jaune verdâtre qui remplissait l'urèthre, *cann.* x 00 améliora l'écoulement, le rendit plus liquide et moins foncé, mais n'enleva pas l'inflam-

mation : le troisième jour, il se forma une véritable uréthrite cordée, que fit cesser *canth.* x 00; le lendemain, une nouvelle dose *cann.* agit très-avantageusement dans l'un et l'autre but ; trois jours après, *natr. mur.* amena une guérison complète.

MÉLANGES.

L'homœopathie vient de gagner un nouveau sectateur qui dès l'abord se pose en athlète généreux, en champion de la vérité. M. le D^r SOLLIER, de Marseille, vient de publier la marche qu'a suivie sa conversion ; il l'a fait dans une feuille quotidienne et partant populaire. Notre mandat étant d'enregistrer et de conserver toutes les pièces du procès pendant à la barre du public impartial, nous nous plaisons à reproduire ici les accens de conviction de notre nouveau confrère.

Après le jugement sévère que l'Académie de médecine a rendu à la presque unanimité contre la doctrine homœopathique, il peut paraître étonnant qu'un médecin, jusqu'ici à peu près étranger à cette doctrine, ose en parler aujourd'hui sans faire entendre contre elle des paroles de blâme et de réprobation. Mais l'Académie ayant négligé de motiver sa décision, en n'avançant que de vagues assertions dont il lui serait difficile d'administrer la preuve, la question doit être considérée comme encore intacte et non jugée, pour celui qui voudra bien se rappeler qu'en bonne logique cent négations ne valent pas une affirmation, et qu'il ne suffit pas de nier un fait pour faire que ce fait ne soit pas.

Ainsi placés entre Hahnemann, qui nous dit, avec cette confiance que la conviction seule peut donner : « Ne m'en croyez pas sur parole, mais répétez d'après mes préceptes, recommencez mes expériences, puis jugez ; » et l'Académie qui, sans examen, condamne une doctrine que le nom et la réputation semi-séculaire de son fondateur devaient l'engager à soumettre au creuset d'une expérience sage et éclairée, au lieu de la repousser comme elle a fait par une sorte de fin de non-recevoir ; quel autre parti prendre que celui de recourir à la voie de l'observation, véritable pierre de touche de tous les systèmes, autorité devant laquelle doit se taire celle des noms, quelque haut placés qu'ils soient ? Cette nécessité une fois reconnue, j'ai dû, me renfermant dans le doute philosophique, me livrer à des expériences comparatives consciencieuses, et en peser les résultats avec un esprit également dégagé d'un scepticisme quand même et d'un enthousiasme irréfléchi. Ma conviction ainsi formée, non d'après l'opinion des autres, mais sur l'observation de faits nombreux, probans, décisifs, je dois à la vérité de dire que l'homœopathie avec ses globules tant ridicules, avec son principe *similia similibus*, en opposition directe avec la loi *contraria contrariis*, bien loin de mériter les sarcasmes de ses détracteurs, me paraît devoir se recommander à l'attention des savans par les beaux résultats que donne son application au lit des malades.

Dépourvu que j'étais de médicamens préparés pour l'usage homœopathique, il me fallut débiter dans mes expériences par l'emploi des extraits pharmaceutiques convenablement étendus ; ces essais, quelque informe qu'ils fussent, dépassèrent mon attente et me fixèrent dès lors sur la valeur du principe fondamental de la doctrine. Restait à éprouver la propriété des globules imbibés des différentes dilutions ; en d'autres termes, des doses infinitésimales.

Dans mon dénuement, je m'adressai à M. le Docteur Duplat, médecin homœopathe de cette ville, que je connaissais pour avoir amélioré la position de ceux de mes malades, dont la guérison radicale était devenue impossible par l'état avancé de leur ma-

ladies et les désorganisations qui s'étaient opérées. M. Duplat m'accueillit cordialement, en confrère, et se hâta de mettre sa collection de médicamens à ma disposition ; il fit plus, il m'accorda la faculté d'assister à ses consultations gratuites. Là, dans le court espace de peu de mois, j'ai vu des maladies, même parmi les plus rebelles aux moyens ordinaires de traitement, guérir ou s'améliorer avec une étonnante rapidité : une hydrocèle énorme s'est trouvée réduite d'un tiers par quelques globules d'*arnica*, et si depuis elle est restée stationnaire, c'est qu'il a fallu se rendre aux désirs du malade et le débarrasser d'une incontinence d'urine dont il était affligé depuis huit ans, et qui a cédé en un mois à deux doses de *pulsatilla* ; une tumeur blanche du genou qui comptait un an et plus de durée, s'est tellement amendée sous l'influence de *pulsatilla* et *tinctura sulphuris*, que la collection de liquide est aujourd'hui à peine appréciable au toucher, et que la malade peut faire une course assez longue sans presque éprouver de la douleur dans l'articulation. Une dartre croûteuse sur le nez depuis quatre ans, avec couleur brune-noirâtre de la peau, une seconde occupant le pourtour des lèvres chez une jeune fille, depuis trois mois, s'améliorent de jour en jour sous l'action, l'une d'*aurum*, l'autre de *phosphorus* ; un engorgement chronique du sein chez une nourrice a guéri par le secours de *conium*, *belladonna* et *phosphorus* ; une perte de sang qui datait de six mois, a cédé en huit jours à *crocus* suivi de *china* ; diverses maladies, plus ou moins anciennes, de la matrice, de la vessie, des yeux, etc., ont guéri ou sont en voie de guérison sous l'influence de moyens appropriés.

Fort de ces données, je n'ai pas tardé à en faire l'application, dans ma pratique, à des cas variés de maladie, tels que ophthalmies, odontalgies, dartres, ulcères invétérés, paralysies, rhumatismes, maladies chroniques de poitrine, affections nerveuses, etc. ; et je dois proclamer les succès que j'obtiens avec la même candeur que je mettrais à avouer mes revers.

Que peuvent les dénégations contre de tels faits ? A celui qui niait le mouvement, quelle meilleure réponse à faire que de

marcher devant lui? Cependant qu'on ne conclue pas de ceci que les médecins homœopathes veuillent étouffer toutes les discussions théoriques sous la masse de leurs succès pratiques; non, bien loin de là, ils la réclament cette discussion, ils l'appellent de tous leurs vœux; mais ils la veulent franche, sincère, dégagée de toute aigreur, de toutes personnalités, également injurieuses pour celui qui se les permet, comme pour celui qui les souffre; telle, enfin, que doit être une discussion scientifique entre gens honorables qui se respectent mutuellement et recherchent ensemble la vérité; en un mot, ils veulent discuter et non disputer.

Ce serait peut-être ici le lieu d'aborder les diverses objections qu'on ne cesse de renouveler contre la médecine homœopathique, bien qu'on en ait surabondamment démontré le peu de fondement, j'ai presque dit l'absurdité, toutes les fois qu'elles se sont reproduites; mais forcé de me renfermer dans les limites étroites qui me sont fixées, et d'ailleurs peu soucieux de redire ce qu'on a déjà si bien dit avant moi, je me bornerai à faire observer à ceux qui osent sérieusement mettre sur le compte de la puissance médicatrice de la nature toute guérison homœopathique, même d'affections chroniques graves, qu'il est au moins étrange que cette bienveillante nature attende, pour se décider à délivrer le malade de ses souffrances, le moment précis où le médecin homœopathe arrive armé de ses globules prétendus inertes; et à ceux qui objectent que l'imagination seule des malades fait tous les frais de la cure, je rappellerai les cas d'hydrocèle, d'hydarthrose, d'incontinence d'urine, de dartres, d'hémorrhagie utérine précédemment cités; j'ajouterai le fait du marquis d'Anglesey que Hahnemann a guéri en peu de temps d'un tic douloureux qui depuis 16 ans faisait le tourment de sa vie; et je les prierai de me dire quelle sorte d'influence l'imagination peut avoir sur la marche et la terminaison de semblables maladies, ainsi que sur celles qui affligent la première enfance, les aliénés et même les animaux.

A peine acclimatée en France depuis 6 ans, l'homœopathie,

on ne saurait le contester, voit chaque jour augmenter le nombre de ses partisans; Paris, Lyon, Bordeaux, Montpellier, la plupart de nos grandes villes comptent des homœopathes distingués. Et lorsque nous voyons des hommes d'âge, de probité, de science, des hommes placés dans une position avantageuse acquise au prix de longs travaux; lorsque nous voyons ces praticiens, recommandables sous tous les rapports, abandonner les voies de l'ancienne médecine qu'ils avaient déjà parcourues jusqu'alors avec quelque succès, pour se dévouer *exclusivement* à l'exercice de la nouvelle doctrine, cela seul doit au moins faire présumer, sinon prouver, que cette doctrine n'est pas aussi *chimérique* que veulent bien l'affirmer ses détracteurs.

En terminant, j'éprouve le besoin de déclarer, pour prévenir toute fâcheuse interprétation, qu'on se tromperait étrangement si on voulait voir dans mes paroles une provocation qui n'est pas dans mes habitudes et ne saurait convenir à mon caractère. En donnant cet article, mon but à moi, néophyte d'un jour, n'est pas de soulever une polémique que je ne désire ni ne crains, mais de faire connaître hautement mon opinion sur une doctrine que, d'après les faits dont j'ai été l'acteur ou le témoin, je crois pouvoir considérer, dès aujourd'hui, comme une médecine de progrès.

Le 50 juin 1856.

SOLLIER, D. M.

CONCOURS HOMŒOPATHIQUE

OUVERT A SAINT-PÉTERSBOURG.

Tandis que les médecins allopathes s'efforcent inutilement de répandre et de faire croire que l'homœopathie est aux abois, que

sa marche est arrêtée et son triomphe indéfiniment ajourné, — voilà que la doctrine de HAHNEMANN est prise tout-à-fait au sérieux par une Académie dont la délibération jette, *sine verbis sed ipso facto*, le plus complet ridicule sur la conduite de celle de Paris ; son vœu sera certainement entendu ; et du concours qu'elle ouvre il sortira non un seul ouvrage, mais plusieurs, dont la publication ne pourra manquer de corroborer la doctrine, et de lui assigner dans l'histoire naturelle de l'homme une place qui manque de fixité, faute par elle de se bien raccorder avec les diverses branches de la physiologie pathologique.

La Société de médecine de Saint-Petersbourg, persuadée que tous les cas de maladies traités par l'homœopathie ne sont que des développemens naturels d'états morbides dans l'organisme, tels que les médecins des autres écoles pourraient rarement se les procurer, en s'abstenant d'agir médicalement, met au concours la question suivante :

« Faire un choix parmi les observations consignées dans tous
» les ouvrages d'homœopathie, les soumettre au creuset de la
» critique, et les rapprocher de manière à en faire ressortir,
» avec autant de clarté possible, la marche du développement
» de classes, de genres et même d'espèces de maladies.

» Les résultats de ces recherches devront être comparés avec
» les tableaux de développement des maladies dressés dans l'es-
» prit de la méthode hippocratique.

» Il faudra aussi faire ressortir les phénomènes qui ont cou-
» tume de précéder la terminaison tant heureuse que fâcheuse
» des maladies traitées homœopathiquement, et les transfor-
» mations des affections morbides, si l'on parvient à en décou-
» vrir. »

En proposant ce travail, la Société désire que les concurrens mettent à profit, et avec critique, toutes les observations homœopathiques aujourd'hui existantes, pour découvrir la loi du développement des phénomènes pathologiques dans l'organisme humain, afin que le schisme des hahnemanniens, remarquable sous le point de vue historique, ne demeure point sans utilité pour la

médecine rationnelle. On évitera toute polémique contre l'homœopathie comme système, et contre les homœopathes comme médecins.

Les mémoires seront adressés, suivant les formes ordinaires, jusqu'au 15 juillet 1857, à M. Fuss, Conseiller d'Etat, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Le prix sera de 50 ducats de Hollande ; la Société fera imprimer le mémoire couronné, et l'auteur recevra en outre des honoraires pour son travail.

Le soussigné, convaincu que sous l'influence du traitement homœopathique les maladies suivent très-souvent, plus souvent même que sous celle du traitement des autres écoles, une marche différente de celle qu'affecte le développement naturel des états morbides dans l'organisme, et que par-là elles fournissent des preuves frappantes de l'efficacité de cette méthode curative, désire que la question proposée par la Société de Médecine de Saint-Pétersbourg stimule le zèle d'un grand nombre de concurrents, et que tous les faits consignés jusqu'à ce jour dans les écrits des homœopathes soient soumis à l'épreuve de la critique. En conséquence, il ajoute une somme de 100 ducats à celle qui est fixée par la Société.

Les mémoires, qui seront soumis à une commission de cinq médecins, pour la plupart allopathes, devront être envoyés, avant le 15 juillet 1857, à M. Frantzen, libraire à Riga.

Riga, le 24 février 1856.

Docteur BRUTZER.

FÊTE DE HAHNEMANN.

(Nous recevons, avec invitation de lui donner de la publicité, la convocation suivante.)

La Société des médecins homœopathes, qui s'est formée à la mémoire du jubilé du célèbre HAHNEMANN, s'assemblera cette année, le 10 août, à Magdebourg en Prusse. Les associations provinciales homœopathiques de l'Allemagne y seront représentées par leurs députés, et les médecins homœopathes les plus célèbres s'y réuniront pour délibérer sur les objets les plus intéressans de leur science. Cette assemblée représentera l'état de la science homœopathique en Allemagne. Il sera très-important pour le succès de cette science que la médecine homœopathique française y soit représentée, et que les idées et les opinions des deux nations les plus civilisées de l'Europe y soient influencées réciproquement par une conversation amicale. Nous invitons donc les réunions homœopathiques de la France à s'y faire représenter par députés. Tous les amis de la médecine réformée y seront bien reçus.

Magdebourg, le 5 avril 1856.

WEICHSEL. RUMMEL.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE GALLICANE.

Nous espérons pouvoir insérer ici la circulaire de convocation signée de son Bureau siégeant à Paris ; nous sommes privés de ce plaisir, ne l'ayant point encore reçue ; nous serons plus heureux dans un mois, mais alors sera-ce à temps utile ?

La *Société homœopathique lémanienne* se réunira le dimanche 14 août à 6 h., à Genève, chez M. CHUIT.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LIÉGEOISE.

L'arrivée à Liège, en 1855, du D^r JAHR, auteur du *Manuel* et médecin de la princesse Frédérique de Prusse, le zèle qu'il y a manifesté pour la doctrine et les brillans succès de sa pratique, n'ont pas tardé à faire en Belgique un grand nombre d'amis à l'homœopathie, et ont permis au D^r JAHR de fonder la *Société Liégeoise*, dont il a immédiatement été nommé *Président*.

Cette Société a déjà ses salles de réunion, sa bibliothèque, ses officiers, sa caisse ; les expériences communiquées par les membres ordinaires, tous médecins, sont discutées, puis consignées sur les procès-verbaux des séances ; le D^r MALAISE, déjà bien connu de nos lecteurs, en est le Secrétaire-général ; plusieurs observations intéressantes y ont été communiquées par les Docteurs DE BOCY de Courtray, âgé de 76 ans, VARLEZ de Bruxelles, GAUTIER de Thuyn, CRAYBEZ d'Alken, FAIN de Huy, etc.

Les Règlements de la Société ont été adoptés en assemblée générale, le 12 avril 1856.

Nous avons ouvert une correspondance avec cette honorable Société, et nous espérons pouvoir communiquer à nos lecteurs des détails précieux de ses travaux.

BIBLIOTHÈQUE

HOMŒOPATHIQUE.

SUR LE NITRATE D'ARGENT FONDU.

C'est une chose presque étonnante que les homœopathes aient jusqu'à ce moment si peu étudié l'une des substances médicamenteuses les plus énergiques, le *nitrate d'argent fondu*, *ierre infernale*, *argentum nitricum*; ce sont peut-être les traces indélébiles de son usage prolongé qui ont détourné les expérimentateurs de soumettre ce remède à leurs essais.

HAHNEMANN n'en dit que ce peu de mots :

« Je me contentai d'employer la dissolution du *nitrate d'argent* (à la dose d'une goutte de la dilution au quintillionième), ce qui me permit d'observer le petit nombre de symptômes suivans :

(La tête est entreprise, comme s'il allait survenir une attaque d'épilepsie.)

(Pressentiment de l'accès imminent.)

Obscurcissement de la vue, avec anxiété, chaleur au visage et yeux larmoyans.

Sensation comme si le voile du palais était gonflé, qui ne se fait éprouver que dans les mouvemens de la langue et en avançant.

Sensation dans tous les membres, comme s'ils allaient s'engourdir et se raidir.

Lassitude l'après-midi.

Forte sueur pendant la nuit.

Anxiété qui oblige à marcher vite.

Il ajoute aussi : « La renommée empirique dont le *nitrate d'argent* jouit dans les cas ordinaires d'épilepsie, est probablement dénuée de fondement réel, et paraît tenir uniquement à ce qu'un sel d'argent contenant du cuivre aura été employé dans quelques variétés de convulsions où le cuivre est indiqué ; car les symptômes primitifs de l'argent fin n'annoncent pas le moins du monde que ce métal soit capable de guérir la plus fâcheuse et la plus ordinaire des espèces d'épilepsie. »

Il nous semble n'y avoir pas une concordance complète et absolue, entre ce cri contre l'empirisme du *nitrate d'argent* dans l'épilepsie, et les premiers symptômes donnés par Hahnemann lui-même, dans l'énoncé desquels il fait entrer le nom même de la maladie qu'il dit que ce remède ne guérit pas ; les expériences de Hahnemann ont été faites avec une très-faible dose de la 15^e dilution de *nitrate d'argent* ; il ne nous est pas démontré que le *pressentiment de l'accès imminent* dont il parle ne se fût

changé en un accès même, s'il avait fréquemment répété les doses, et surtout qu'il eût changé de dilution ; évidemment, il n'a eu ni le désir ni l'intention d'éprouver ce remède, et dès-lors il s'est privé volontairement du droit d'accuser d'impossibilité les succès de cette substance contre une maladie qu'il n'a pas cherché à susciter.

Quant à la comparaison qu'il fait entre l'*argent fin* et le *nitrate d'argent*, et le refus d'accorder à celui-ci des propriétés ou vertus que ne possède pas celui-là, nous ne saurions y donner notre assentiment ; évidemment les sels métalliques ont une autre action que les métaux ; à quelque dose que vous administriez la poudre d'*or pur*, vous n'obtiendrez pas les résultats qu'amène le *muriate d'or* ; n'en est-il pas de même du *cuivre* et des sels de *cuivre* ? est-il aucun médecin qui se hasardât à administrer indistinctement les métaux purs ou leurs sels ?

Hahnemann ne trouve dans l'emploi de l'*argent fin* aucun symptôme d'épilepsie ; et Jahr, dans son *Manuel*, insère les *accès épileptiques* parmi les effets de l'*argent* ; où a-t-il pris ce symptôme ? Ce *Manuel* devrait n'être que l'abrégé des pharmacodynamiques (*matières médicales pures*) connues ; or, Jahr renvoie à l'ouvrage seul de Hahnemann pour l'*argent* ; et pourtant il n'y est pas fait mention de ce symptôme ; quelle est la cause de cette anomalie ?

L'auteur du *Real-Lexicon* déplore comme nous que cette substance n'ait pas été étudiée. Nous cherchons par cet article à stimuler le zèle de nos con-

frères dans ce but; et en leur montrant l'un des nombreux *desiderata* de la science, nous osons espérer qu'ils feront leurs efforts pour le remplir. En attendant qu'apparaissent des recherches pathogénétiques complètes, nous consignons ici les résultats pratiques qu'a obtenus le conseiller KOPP, et que ce scrupuleux observateur a insérés dans ses *Memorabilia medica (Denkwürdigkeiten)*, T. III, 139.

— Un orfèvre de 18 1/2 ans, qui avait l'air d'un garçon de 13 ans, non développé, était resté faible dès son enfance, et avait été atteint, à 8 ans, d'attaques nerveuses et de convulsions. Depuis lors, il avait constamment éprouvé quelques difficultés à respirer; son thorax était étroit et mal conformé, élevé en avant, plus saillant du côté gauche, et d'un périmètre très-inégal; le rachis se déviait légèrement à gauche; la plus grande force du sujet était dans la main droite, suivant la coutume.

Les battemens de son cœur étaient violens et ne se faisaient pas seulement sentir à gauche, mais encore au milieu de la poitrine, sous le sternum et à l'épigastre, où ils étaient visibles; on les sentait aussi à la partie postérieure gauche du thorax. Lorsque le sujet était vêtu, on voyait distinctement l'ébranlement du côté gauche; à l'oreille, on saisissait un frémissement et un claquement, comme si les mouvemens du cœur s'opéraient avec violence; le stéthoscope donnait des pulsations violentes, par saccades, comme des coups de marteau, avec frémissement, mais d'un rithme symétrique; le pouls était sans in-

termittence, faible, facile à arrêter par la pression, un peu plus fort à la main droite qu'à la gauche. Le sommeil était bon quoique léger ; le sujet était obligé de dormir le corps élevé, sous peine d'être atteint de céphalalgie ; il pouvait reposer sur l'un et l'autre côté, mais plus péniblement sur le gauche, aussi ne s'endormait-il jamais que sur le droit. — Les selles étaient régulières quoiqu'il y eût beaucoup de flatulence.

Depuis long-temps, il avait constamment la respiration courte et pénible ; lorsqu'il marchait et surtout qu'il montait des escaliers, elle était presque arrêtée par les battemens de cœur. Il avait de plus, en marchant, une douleur à la région du cœur, quelquefois si forte qu'il était obligé de s'arrêter ; au bout de deux minutes il pouvait continuer sa marche. Il ne perdait jamais connaissance ; il n'avait ni toux ni coloration de la peau en bleu ; mais le froid donnait à son visage un teint bleuâtre, surtout autour de la bouche. Il n'éprouvait au bras gauche ni douleur ni engourdissement.

La douleur du côté gauche ne durait que depuis six mois ; l'accroissement du mal l'avait forcé à s'abstenir de tout travail.

Le diagnostic de KOPP fut une hypertrophie du cœur et ses conséquences.

Il prescrivit 60 pilules contenant quatre grains de *nitrate d'argent*, dont le malade devait prendre *une* trois fois par jour pendant deux jours, puis *deux* trois fois par jour. Elles ne le fatiguèrent nullement.

Dès le 5^e jour, l'amélioration fut manifeste; la douleur thoracique diminua, l'aspect fut meilleur, et le malade ne fut plus obligé de s'arrêter en marchant.

Lorsque la quantité prescrite de pilules fut employée, le malade put de nouveau se distraire par son travail; la douleur au-dessous des côtes gauches avait complètement cessé; il ne fut plus obligé de suspendre sa marche, et les mouvemens du cœur ne furent plus si forts et si tumultueux qu'ils l'étaient.

Cette remarquable amélioration n'eut pas la durée désirable, ce qu'il faut sans doute attribuer à la mauvaise conformation du sujet; le pouls sans être intermittent resta faible; le stéthoscope laissa reconnaître distinctement la systole et la diastole en rythme très-régulier; on put continuer à voir, le corps étant nu, le mouvement de frémissement du côté gauche de la poitrine, quoique les coups fussent bien moins forts qu'avant l'emploi du remède.

Toutes les fois que plus tard il survint une aggravation, le *nitrate d'argent* rendit les mêmes bon services, et se montra comme excellent palliatif. — Chez un autre malade, atteint aussi d'hypertrophie du cœur, le même remède opéra le même soulagement; l'estomac du sujet n'en put supporter de fortes doses, mais les petites se montrèrent toujours curatives.

— Une jeune fille de 16 1/2 ans, non encore réglée, qui avait eu de légères dartres aux creux des jarrets, était surtout malade depuis deux ans et demi. Le

commencement de sa maladie avait été une fièvre or-tiée de trois semaines, suivie d'une goutte, puis de violentes palpitations de cœur avec manque de respi-ration, au point que la jeune fille ne pouvait faire le moindre effort, ou même marcher; son facies était pâle, débile, non développé, sa poitrine toute plate; elle était très-maigre, bien qu'elle reçût une bonne nourriture, et que ses digestions ne fussent point in-terrompues.

Lorsque le traitement fut commencé, elle offrait : battement de cœur d'une grande étendue, sensible à l'épigastre et au dos, visible malgré les vêtemens; la palpitation n'est pas accidentelle, mais indépendante des circonstances, et ne recevant d'augmentation que des mouvemens violens. L'action de monter les esca-liers lui faisait perdre la respiration; mais elle était en état de marcher long-temps et même assez vite. Elle était quelquefois atteinte de saignement de nez, et assez souvent de toux, le sommeil était souvent agité; elle pouvait reposer des deux côtés; elle éprou-vait souvent dans les bras des douleurs de goutte; le pouls battait 120, sans intermittence, aux deux poi-gnets; mais il était plus sensible au droit qu'au gauche.

Le diagnostic fut que l'érétisme du cœur et des ar-tères était causé par le trop grand volume de celui-là, et la réaction de l'abord d'une trop grande quantité de sang. Le cœur fut estimé la partie la plus malade; et sa trop grande expansion ne put être méconnue; l'activité effrénée du système artériel parut priver la

jeune fille de ses forces et de son embonpoint (?). L'abaissement de cette activité sembla donc être le but du traitement.

KOPP prescrivit un grain et demi de *nitrate d'argent* en 60 pilules, à en prendre une toutes les deux heures; il y ajouta les préceptes d'hygiène capables d'éloigner toutes les causes d'excitation; il conserva une alimentation bien digestible.

Dix jours après cette prescription, le pouls avait baissé de 12 pulsations, les battemens du cœur étaient modérés, et le sommeil était devenu calme. La malade reçut alors de nouveau 60 pilules dans lesquelles entraient *deux grains* de *nitrate d'argent*. L'amélioration continua à faire des progrès; l'aspect de la malade devint plus favorable; elle dormait bien, reprenait de l'appétit, devenait capable de marcher, et ne fut atteinte d'aucune nouvelle attaque d'asthme ou de palpitations; les battemens du cœur et des artères parurent être plus modérés; le pouls ne donna que 100 pulsations.

Une troisième dose de pilules fut prescrite avec $2 \frac{1}{2}$ *grains* de *nitrate d'argent*, pour être prise en dix jours, après quoi la malade fut laissée quinze jours sans remèdes. Le *nitrate d'argent* fut donné de nouveau pendant dix jours; puis nouvelle pause de quelques semaines. Alors la dose en fut portée à $\frac{1}{20}$ de grain toutes les deux heures. On eut toutes les raisons d'être satisfait de l'état de la jeune fille sous l'influence de cette pratique; son teint devint plus frais, elle prit des chairs; une promenade

de plusieurs heures suffisait à peine pour la fatiguer légèrement; les digestions devinrent normales; la dyspnée même devint médiocre en montant les escaliers; les bras furent libérés des douleurs de goutte; le pouls resta, le matin, à 100, plus libre et plus fort au poignet droit; la convalescente devint en état de porter un enfant, ce qu'elle n'avait point encore pu faire.

Dans tout cet espace de temps, il ne survint qu'une attaque de battement de cœur avec asthme; elle fut la dernière; toutes les fonctions redevinrent normales. On avait atteint le but qu'on s'était proposé par le traitement: modérer l'énorme irritabilité du cœur et des artères, au moyen du *nitrate d'argent*.

— Un homme de 76 ans, avait été atteint de dyspnée et d'asthme (signes équivoques d'hydrothorax), avec fièvre, anorexie, adynamie. Cette affection avait duré cinq semaines, en février et mars, avec tant de violence qu'on avait douté que le malade y échappât; il ne fut délivré des symptômes principaux qu'avec beaucoup de peine et de difficulté. Cependant il était resté au vieillard un poids pénible dans le côté gauche du thorax qui l'incommodait beaucoup, surtout la nuit; la pression avait lieu sur le cœur. Il n'y avait pas d'accès de battemens de cœur, mais serrement de poitrine et gêne de respiration lorsqu'il était étendu dans son lit, ce qui le forçait à se lever et à se promener. Il était aussi tourmenté par des flatuosités auxquelles il attribuait tous ses maux.

Le poids sur la poitrine avait résisté à l'emploi de

plusieurs remèdes ; le malade lui-même assignait toujours le cœur pour siège à son mal ; son pouls n'était pas intermittent ; la sécrétion de l'urine n'eût rien apercevoir d'abnormal ; la *digitale* donnée à la continue était restée sans succès. KOPP considéra la maladie comme une altération des fonctions du cœur, et prescrivit, sous la même forme que dans les cas précédents, le *nitrate d'argent* jusqu'à la dose de 1/20 de grain toutes les deux heures. Dès le second jour, il y eut une notable amélioration ; le poids du cœur, la dyspnée et l'agitation de la nuit diminuèrent visiblement ; le malade rendit beaucoup plus d'urine qu'auparavant et une urine plus claire. Le remède ne fatiguant point fut continué, et l'amélioration s'ensuivit ; le malade se remit à ses affaires, prit de la gaîté, et, malgré son grand âge, se trouva aussi bien qu'avant cette maladie.

— Un ancien militaire, de 47 ans, avait eu le côté gauche du thorax fortement comprimé par la garde d'une épée, à la région du cœur, huit ans auparavant ; quoi qu'il n'y eût point de plaie saignante, il en résulta une forte douleur à cette place, qui pendant plusieurs jours l'empêcha de marcher. Il assurait qu'il lui avait semblé avoir senti au dedans de la poitrine un déchirement. Dans la suite, lorsqu'il était en marche, il éprouvait comme un serrement par la douleur de la région du cœur. Cela dura près de trois mois, puis passa, puis revint. Par la suite il fut plus libre à cette place, toutefois il y éprouvait une sensation douloureuse qu'il attribuait à la compression

mécanique qu'il avait essuyée. Au reste cette lésion paraît n'avoir été que la cause première de l'affection des organes de la circulation qui se manifesta plus tard.

Depuis 2 1/2 ans, il sentait un gonflement avec pulsation, de 3 1/4 pouces, sous la clavicule droite; et à 2 1/2 pouces du milieu du sternum à droite, à cette place, les côtes paraissaient comme perforées; le lieu paraissait élevé, poussé en dehors, et très-douloureux à la pression du doigt; les pulsations de la tumeur étaient visibles; la douleur interne était constante, mais tantôt plus forte, tantôt plus faible; les côtes étaient manifestement lésées par les battemens continuels. Lorsqu'on exerçait une pression un peu profondément sur la fossette du cœur, on y éprouvait une forte pulsation. Le stéthoscope appliqué à la partie supérieure du côté droit du thorax, faisait reconnaître, à l'inspiration, une manière de coups semblable au battement des vagues. Sur la fossette du cœur, le stéthoscope ne faisait pas reconnaître le coup aussi fort qu'au-dessus, près du gonflement, mais suivant le même rythme.

Le malade n'avait pas des attaques d'asthme, n'était pas obligé de s'arrêter en marchant, et ne tombait pas en défaillance. Mais les mouvemens lui faisaient éprouver de temps à autre la sensation d'un obstacle à l'inspiration. Le pouls n'était pas intermittent, mais il était fréquent, à 98, et au poignet droit quelquefois plus faible qu'au gauche, quelquefois aussi c'était le contraire. Il y avait de la constipation, des

flatuosités ; la sécrétion de l'urine était normale.

Le bras droit était de temps en temps atteint de douleurs et d'engourdissement, et le doigt auriculaire paraissait alors comme mort ; toutefois, et bien qu'il eût été précédemment affaibli par une apoplexie, il était plus fort que le gauche.

Deux ans auparavant, le malade avait eu une apoplexie ; le côté gauche de la face était entrepris, pendant, la parole indistincte, le bras droit et la jambe gauche assez fortement paralysés. Cet état de paralysie s'était dissipé aux extrémités, mais non à la face, car la langue était restée légèrement atteinte, et la parole ne s'exécutait que péniblement. Au bout d'un an, le bras gauche devint subitement douloureux et s'atrophia à la partie antérieure.

L'affection la plus pressante, celle qui réclamait le plus de secours, était évidemment la douleur très-sensible dans le gonflement où se manifestaient les pulsations, à la partie supérieure droite de la poitrine. On diagnostiqua *un anévrisme de l'aorte ou de l'artère innominée*.

Le malade avait été traité pendant quinze jours par la *teinture de digitale*, sous l'influence de laquelle la douleur s'apaisa un peu, mais demeura assez considérable lorsque le malade songeait à se mouvoir un peu librement. Il reçut alors 60 pilules contenant quatre grains de *nitrate d'argent*, pour en prendre une trois fois par jour et deux au bout de deux jours ; lorsqu'elles furent toutes prises, voici quel était l'état du malade.

La douleur avait entièrement disparu et n'était réveillée que par une forte pression avec le doigt ; le malade se sentait moins fatigué, moins raide dans la poitrine, moins gêné à respirer lorsqu'il se mouvait. Mais les pulsations et les autres symptômes persistaient. Leur intensité laissant peu d'espoir à ce que le soulagement procuré par le remède put être porté plus loin, on cessa d'en faire usage, et on se borna à combattre la constipation.

Au bout de cinq mois, KOPP revit le malade ; la tumeur artérielle avait beaucoup grossi et atteignait la clavicule droite, les côtes paraissant avoir été détruites et avoir fait place à la tumeur. L'anévrisme formait alors sous la peau non altérée une saillie du volume de la tête d'un enfant ; en le palpant on y causait de la douleur et on y sentait de fortes pulsations ; la respiration était pénible, empêchée ; la face, les bras, les mains et les pieds étaient oedémateux ; on ne sentait le pouls que faiblement au bras gauche et point du tout au droit ; le cœur battait sensiblement mais sans vigueur ; la faiblesse générale avait atteint son plus haut point, et la mort était prochaine ; elle ne se fit pas attendre, et 36 heures après on pratiqua la nécropsie.

Les côtes supérieures du côté droit avaient disparu, et l'anévrisme s'était frayé une voie dans le vide qu'elles avaient laissé, se projetant de gauche à droite. Le poumon droit, fortement comprimé, était réduit à un très-petit volume ; le gauche n'était pas malade. Le cœur mou était partout environné de graisse jaune.

L'artère innommée était changée en un sac se dirigeant de gauche à droite, de 8 pouces de long sur 6 de large; la crosse de l'aorte d'où sort l'artère avait aussi pris une forme anévrismatique; les parois de l'anévrisme paraissaient fort épaissies et garnies de membranes sanguines, de caillots et de masses fibreuses; le sac artériel était fortement incliné à droite, et avait dans ce sens sa plus forte extension; la plus grande partie du sac était logée dans le côté droit du thorax; la plus petite avait traversé les côtes et formait la tumeur extérieure.

L'aorte à sa sortie du cœur n'offrait aucune dilatation, et sa membrane était dans l'état normal; c'était dans sa continuité que commençait la dilatation; on n'en observait point à l'artère sous-clavière et à la carotide.

La carotide et la sous-clavière gauches contenaient fort peu de sang; celui-ci s'était logé dans la tumeur anévrismatique. Est-ce à ce défaut d'apport de sang dans le côté gauche du cerveau qu'il faut attribuer l'attaque paralytique?

(Bien que le cas ne se soit pas terminé et n'ait pas pu se terminer par la guérison, nous l'avons cité en entier afin de mettre le lecteur en état de juger l'importance de l'action sédative du *nitrate d'argent* qui a calmé les douleurs du patient, malgré un si énorme désordre *N. du R.*)

— Un homme de 59 ans souffrait depuis longtemps des plus pénibles incommodités. Il était naturellement robuste et très-adonné aux plaisirs de la

table, auxquelles il était probablement redevable de douleurs de goutte dans les jambes, accompagnées d'hémorroïdes tantôt borgnes, tantôt fluentes, et de constipation. Vingt ans auparavant, il avait pris beaucoup de *mercure* contre une affection syphilitique. Dans la suite il avait été sujet à l'inflammation des paupières. En palpant l'abdomen avec soin, on sentait un foie volumineux; toutefois, le malade conservait beaucoup d'appétit et une grande force de digestion, quoique avec une abondance de flatuosités; la sécrétion de l'urine était rare, la sensibilité de la peau très-grande.

L'affection pour laquelle KOPP était consulté était la suivante. Le malade, lorsqu'il exécutait des mouvements, surtout en plein air, éprouvait un serrement qui du bas-ventre montait dans la poitrine, où il arrêtait la respiration, et se joignait à une angoisse dans le côté gauche de la poitrine. Pendant le repos, il n'y avait aucun accès; il ne s'en montrait qu'après le repas, en se mouvant rapidement, ou après une excitation morale; l'accès ne durait guère mais revenait aisément, et passait par le repos complet auquel le malade se sentait obligé.

Il y avait 6 ans qu'à la chasse il avait éprouvé la première douleur de poitrine et l'obstacle à la respiration; ensuite l'accident n'avait eu lieu que rarement; mais depuis deux ans il s'était répété plus souvent, et la dyspnée était devenue presque insupportable. En dehors de l'accès, la respiration était tout-à-fait libre. Saignées, sangsues, sels, purgatifs, bains

et boissons de Wisbaden n'avaient été d'aucune utilité.

KOPP, dans l'intention d'agir sur la goutte, prescrivit d'abord le *sublimé corrosif* mélangé à l'*extrait de ciguë*, à quoi il ajouta une tisane faite avec une once de *salsepareille* et six gros de *douce-amère* par jour ; lorsque les selles manquaient, le malade y suppléait par le moyen de l'eau de Seidlitz.

Sous l'influence de ces remèdes, les accès devinrent plus rares et plus faibles ; pendant l'un d'eux, le malade sentit une pulsation sous le sternum et le xyphoïde. Là-dessus KOPP substitua l'*extrait d'aconit* à celui de *ciguë*, le malade en prenait 12 grains et un grain de *sublimé* par jour. Il reçut ensuite trois fois par jour 24 gouttes de *teinture de colchique*, et le soir, autant de pilules d'*extrait d'aloës* et de *lait de soufre* qu'il était nécessaire pour amener une selle le lendemain (!!!)

Les symptômes s'étaient, en général, améliorés ; le malade ayant changé d'habitation, resta plusieurs mois éloigné de KOPP, pendant lesquels il fit de nombreuses infractions à son régime. Un jour, ayant pris une portion immodérée de légumes flatulens et de viande grasse, il eut une attaque de syncope, qui ne dura guère qu'une minute, mais lui laissa de l'embarras dans la tête et du vertige. Dès ce moment, les syncopes se répétèrent jusqu'à trois fois à l'intervalle de 8 ou 15 jours. Saignées et sangsues prescrites par un médecin ne les empêchèrent point (les amenèrent au contraire, de l'avis de KOPP). Dans un de ces pa-

roxismes survenu sans prodrome, le malade se sentit la poitrine prise, puis l'embarras monter le long du cou et atteindre la tête. Alors il perdit la connaissance, son visage devint cadavéreux, le pouls cessa de battre. Un autre paroxisme le saisit en plein air; dans sa chute il se blessa. Ces attaques n'avaient jamais lieu à jeun, mais après avoir mangé, en se baissant, ou après une surexcitation morale. Elles affaiblirent la mémoire, amenèrent un vertige habituel, avec embarras de la tête, affection nerveuse, excès de sensibilité, taquinerie. Hors des accès il pouvait se coucher des deux côtés; mais plus volontiers sur le dos; après chaque accès, la sécrétion de l'urine devenait plus difficile. Il n'y avait pas de palpitations de cœur; mais lorsqu'il avait la tête sur le coussin, le malade entendait le battement de ses artères. Le pouls était un peu sec et tremblottant; il était différent aux deux bras. Les battemens du cœur paraissaient à la main tremblans et larges.

KOPP prescrivit des pilules avec la *scille*, l'*extrait de laitue vireuse*, le *soufre doré d'antimoine* et le *lait de soufre*, dont le malade devait prendre une toutes les deux heures, ce qu'il continua à faire assez long-temps.

(Ce mélange prouve que le conseiller KOPP n'a pas retiré de ses études ébauchées d'homœopathie le sage profit de ne pas accumuler dans une même prescription des remèdes d'action aussi diverse que la *scille* et la *laitue*. N. du R.)

On lui plaça un séton sur la région du cœur, et

tous les mois on appliqua quelques sangsues à l'anus.

La diète sévère jointe aux moyens ci-dessus eurent une influence heureuse sur le mal ; pendant un temps assez long, le malade n'éprouva d'attaque même *incomplète* que lorsqu'il hâtait sa marche, ou qu'il montait des escaliers ; toutefois sa démarche conservait quelque chose de raide, et il évitait de se baisser, de se tourner et de se mouvoir brusquement.

Pendant 1 1/2 an il éprouva quelques douleurs au bras gauche qui atteignaient le petit doigt et l'annulaire, avec sensation d'engourdissement, et refroidissement permanent ; la douleur augmentait notablement à chaque attaque.

Mais ce qui tourmentait le plus le malade était l'affection de la tête, où il éprouvait sans cesse la sensation d'une attaque prochaine. Il en survint une qui fut accompagnée de mouvemens involontaires et convulsifs de la main ; durant une autre, le malade sentit s'étendre à toute la main l'engourdissement qu'autrefois il n'éprouvait qu'à deux des doigts. Le coucher sur le côté gauche réveillait toutes les incommodités.

Après une absence de neuf semaines, KOPP retrouva le malade vieilli et amaigri ; quoique les symptômes de la poitrine ne se fussent pas aggravés, l'état de la tête avait empiré, et quelques paroxismes de vertige avaient eu lieu avec attaque soudaine dans le cerveau, comme perte de connaissance ; cet état fâcheux forçait le malade à garder le lit. Le pouls était calme, égal aux deux bras et sans intermittence.

KOPP insista sur la diète sévère, sur l'usage du sel

ou de l'eau de Seidlitz pour faciliter les selles, et il prescrivit 48 pilules, d'abord avec *trois* puis *quatre* grains de *nitrate d'argent*, dont le malade devait trois fois par jour prendre deux.

D'abord l'affection céphalique fut notablement augmentée; la dose du *nitrate d'argent* fut portée graduellement à demi-grain par jour. Après chaque portion de pilules on fit une pause. Ce traitement réussit merveilleusement; la tête devint plus libre; il ne survint point d'attaque forte; la douleur de la poitrine diminua; le malade fut en état, ce qu'il n'avait pu faire depuis long-temps, de passer une soirée entière dans une grande société au milieu d'une forte illumination. Ce fut après quatre semaines d'usage du *nitrate d'argent* que l'amélioration fit des pas rapides; tous les symptômes sus-désignés diminuèrent ou disparurent; mais le malade ne tarda pas à faire des écarts de régime, qui, après une cessation de plusieurs semaines, rendirent nécessaire une nouvelle portion de pilules de *nitrate d'argent*, que le malade prit en dix jours, et dont, entre autres effets, il crut remarquer que la constipation était la suite.

Après un nouvel intervalle de trois semaines, la tête surtout paraissant prise de nouveau, et les mouvemens après dîner ramenant les crises de poitrine, le malade prit de nouveau 5 grains de *nitrate d'argent* en dix jours, qui produisirent le meilleur effet; la tête redevint libre, la mémoire plus solide; il ne parut plus d'accès; la douleur de la région du cœur seule ne disparut pas complètement; une grande

abondance d'eau de source pour boisson suffit pour entretenir les selles.

(*La suite à un numéro prochain.*)

OBSERVATIONS PRATIQUES

Par le D^r ELWERT, à Hildesheim.

(*Allg. hom. Zeit.* VIII. 65.)

Hernie étranglée. Le 17 novembre 1835, tomba malade une femme de 55 ans, atteinte de vomissements répétés, sans aucune selle. Le lendemain, elle prit vainement divers remèdes; le 19, ELWERT fut appelé et trouva la malade abattue, angoissée, couchée sur le dos, avec teint jaune, joues rouges, et ayant un vomissement environ tous les quarts d'heure, précédé et suivi d'une soif inextinguible; la bouche était sèche, la langue blanche, le goût amer, les matières rejetées étaient, outre les boissons, un liquide verdâtre très-fétide; le ventre était tendu mais non encore très-sensible.

Dans l'aine gauche, ELWERT reconnut une hernie étranglée, du volume d'un œuf de poule moyen, douloureuse et tendue; aucune issue de matières alvines

ou de gaz n'avait eu lieu depuis trois jours. Le pouls, à 90, était plein et dur ; la peau chaude.

Le taxis fut douloureux et pratiqué sans succès.

ELWERT donna sur-le-champ à la malade une goutte *nux* 3, bien que, novice encore dans l'homœopathie, il n'eût pas rencontré l'occasion de traiter par elle les hernies étranglées. — Au bout d'une heure, le vomissement n'avait pas reparu. ELWERT laissa une goutte *nux* 15 pour être donnée après le premier vomissement.

Le lendemain, il visita la malade de très-bonne heure, et la trouva animée d'une reconnaissance inexprimable, étant restée seize heures sans vomir, jusque vers les 2 heures de la nuit où elle avait rejeté une petite quantité d'un liquide fétide ; après quoi on lui avait donné la seconde dose de *nux*. Vers les 6 heures, elle avait eu une nouvelle envie de vomir.

La hernie était dans le même état, mais la réduction en fut tout-à-fait facile et indolente ; elle fut immédiatement suivie de deux selles. Quoique la malade eut encore de la fièvre, ELWERT ne lui donna rien.

La guérison fut complète, et la malade reçut un bandage de précaution.

Apoplexie. Le colonel S., âgé de 72 ans, de bonne corpulence, éprouve, le 2 août, de l'embarras à parler et de la rudesse aux mains ; il ne peut se faire bien comprendre, et il laisse à tout moment tomber sa canne. Pensant qu'il va lui arriver quelque chose de fâcheux, il se fait transporter à sa maison de cam-

pagne où le mal empire ; il ne peut se tenir debout, ni aucunement se faire entendre ; la bcuche est tirée du côté droit, et bientôt la connaissance se perd ; la parole se réduit à un bredouillement absolument inintelligible ; le côté droit du corps est hors de service.

A 8 heures du soir, on appelle ELWERT qui arrive le lendemain matin, à 3 heures, et trouve, outre ce qui précède, les symptômes suivans : face rouge, gonflée ; les yeux rougis et larmoyans ne sont pas entièrement recouverts par la paupière supérieure qui n'est pas soulevée par le malade, comme à l'ordinaire ; les pupilles sont dilatées ; les muscles du côté droit de la face l'emportent sur ceux du côté gauche ; en secouant fortement le malade, on lui fait produire un simple murmure pour tout langage ; la bouche contournée et la lèvre pendante laissent écouler de la salive claire ; la langue épaisse s'avance jusqu'au bord des lèvres ; la respiration est stertoreuse ; le malade est dans un assoupissement continuel ; les carotides battent avec violence, le pouls est plein et plutôt lent ; la main gauche paraît hors de service ; les extrémités sont chaudes ; l'urine sort involontairement.

ELWERT donne sur-le-champ au malade tout ce qu'il a sur lui de globules *bell.* 15, environ une cinquantaine ; puis il envoie une goutte *bell.* 15.

L'après-midi, il le trouve déjà mieux, pouvant faire quelque usage de sa langue, et entr'ouvrant les yeux lorsqu'on lui parle à voix forte ; la rougeur de la face est moins forte, le pouls moins dur et moins tendu ;

les extrémités du côté droit sont susceptibles de mouvement, mais la main gauche ne peut ni saisir ni appuyer.

Le 4, le malade a encore beaucoup d'assoupissement, il a repris la parole, mais il ne fait que déraisonner; — *opium* 10, une goutte toutes les trois heures, jusqu'à trois; le même soir, le malade parle intelligiblement, mais ne peut pas toujours trouver le mot nécessaire; déjà il manifeste le désir de se lever et de faire un tour dans sa chambre; — ce qui est exécuté.

La nuit, il dort parfaitement, et le 5, il se réveille fortifié d'esprit et de corps, et raconte le commencement de sa maladie; l'après-midi, il se promène dans le jardin attendant à sa maison, soutenu par le bras d'un des siens. Il avait pris, le matin, une dose d'*opium*, et reçut, le soir, une goutte *bell.*, qui fut répétée, tous les deux jours, jusqu'au 14. A cette époque, il offrait l'état suivant :

Inquiétude, découragement sur sa complète guérison, grande faiblesse de mémoire, embarras de la tête avec douleur pressive, surtout lorsqu'il veut écrire, ce qu'il ne fait encore qu'avec difficulté; faiblesse de la vue, difficulté à s'exprimer, salivation constante dans la bouche; fréquent besoin d'uriner, la nuit; accès de toux après le repas; tremblement et faiblesse des extrémités. — Il reçoit alors trois doses *anacardium* 15, une tous les trois jours.

Le 20 août, il se manifeste une diarrhée presque dysentérique, qu'une dose *rhus* arrête sur-le-champ.

Après avoir achevé *anacardium*, le malade prend deux doses *baryta*, et bientôt il est totalement rétabli.

(Ce traitement, quoique heureux, ne nous paraît pas de tout point un modèle à suivre ; ainsi nous ne voyons point de raison pour avoir donné, le 5, *opium* le matin, puisque le malade, après avoir parfaitement dormi la nuit, s'était *réveillé* fortifié de corps et d'esprit ; ce n'est pas à l'état d'un homme *éveillé* que l'*opium* est homœopathique, mais bien au malade dormant, *assoupi*, atteint de coma ; administrer un remède sans nécessité homœopathique, c'est rentrer dans les errements abusifs des allopathes qui forment parce qu'ils sont médecins et non parce que la maladie le requiert, c'est faire perdre à l'homœopathie cette sage et consciencieuse précision qui doit lui valoir la primauté sur toute autre thérapeutique. Nous hésitons aussi à croire *qu'une goutte opium toutes les trois heures* ait été absolument utile ; peut-être aurait-on dû attendre le développement complet de l'effet de la première ; il est probable que la troisième goutte n'a pas été nécessaire, dès-lors elle n'était pas homœopathique et ne devait pas être donnée. *N. du R.*)

Nausées et vomissemens chroniques. Une femme de 25 ans, mariée, sans enfans, souffre constamment d'un mal de cœur accompagné d'une agitation angoissante, avec de fréquens vomissemens qui durent ordinairement de 3 à 8 jours, et font rejeter soit les alimens, soit de l'eau et des mucosités, quelquefois

amères, quelquefois aigres ; il existe une sensation incessante de poids à l'estomac avec brûlure ou élanemens ; des battemens sont souvent percevables à l'épigastre, et il existe une douleur de tête avec pression et élanemens. La malade a vainement employé un grand nombre de moyens allopathiques.

Le 20 octobre 1834, elle reçoit quatre doses *arsen.* 25 (5 globules), une tous les cinq jours. Après en avoir fait usage, son état est totalement changé, le malaise et le vomissement ont cessé ; les nausées se montrent seulement en même temps que les règles. Après trois doses *puls.* 15 (5 globules), la malade est entièrement rétablie ; elle est demeurée dans son nouvel état de santé. (Ce traitement était parfaitement et *purement* homœopathique. *N. du R.*)

Vertige. Un étudiant, de 17 ans, dont le père avait, dans sa jeunesse, été atteint de vertige, était lui-même pris, depuis 1 1/2 an environ tous les 15 jours, d'attaques de vertige qui le saisissaient assis, sur son séant au lit, en se levant de sa chaise, debout, mais surtout à table, avec sentiment d'ivresse et d'étourdissement, mal de cœur, serremens et battemens à la tempe gauche, et *engourdissement alternatif des pieds et des mains* ; dans les attaques, la parole devenait difficile, ainsi que la lecture et la pensée.

Le 19 janvier 1834, il reçut trois doses *coccul.* 15 (6 globules), une tous les six jours.

Le 6 février, le malade fit savoir à ELWERT que l'attaque n'avait reparu qu'une fois, très-légère et sans mal de cœur. Après trois nouvelles doses, le

vertige ne reparut plus; toutefois, par mesure de précaution, le malade reçut encore trois doses. Au bout d'un an, aucune apparition du mal n'avait eu lieu.

(*La suite à un numéro prochain.*)

EXTRAIT DE LA GAZETTE HOMŒOPATHIQUE DES
ETATS-UNIS.

(Suite de page 314.)

Le Dr BUTE fournit un cas d'*arseniose*, par traitement arsenical exagéré, où l'olfaction de *iodium* répétée tous les deux jours, après avoir considérablement aggravé les symptômes, a guéri entièrement et rendu à la malade toute son ancienne fraîcheur.

HERING observe avec beaucoup de justesse que ce cas prouve la parenté d'*arsenicum* et de *iodium*; dans plusieurs cas, surtout d'affections pulmonaires, il a vu tantôt l'un, tantôt l'autre se montrer utile; à quoi il ajoute que *hepar sulf.* s'est montré excellent antidote dans les *iodioses*.

Le même Dr BUTE communique le succès du *thé d'avoine*, après tous les moyens connus, pris en boisson abondante et en lavemens dans un narcotisme avec l'opium.

HERING observe que non-seulement cette guérison est homœopathique, mais que la découverte de ce moyen n'appartient qu'à l'homœopathie, qui ne consiste point, comme quelques-uns de ses adversaires se le figurent, dans l'emploi exclusif des globules. L'expérimentation de la *vanille* y a démontré une parenté avec l'*opium*; or l'*avoine* contient dans sa pellicule un principe qui a du rapport avec la *vanille*. Comme le moyen anciennement et vulgairement usité, le thé d'avoine est principalement employé avec sucres dans les ischuries; cela décida HERING à le prescrire à un hydropique, comme passage entre un traitement allopathique et un homœopathique à entreprendre; il en résulta un soulagement extraordinaire, surtout des symptômes produits par l'*opium*.

Le D^r BUTE communique l'heureux effet de l'olfaction d'*arnica*, en quelques heures, sur quatre personnes qui avaient respiré de l'*acide carbonique* et qui offraient les symptômes de cette toxication.

Sur quoi HERING observe que le *vinaigre* est connu comme le principal remède contre la toxication par la vapeur du charbon, et qu'il est aussi l'antidote de l'*arnica*; cette parenté se fait remarquer plus notablement encore dans cette remarquable observation.

Le D^r ROMIG donne l'observation suivante, offrant la guérison d'un skirrhe du sein par *carb. anim.*

En septembre 1833, je fus consulté par une femme d'environ 35 ans, pour une tumeur indolente qu'elle portait au sein droit depuis une année; elle était dure et pesante; la peau y adhérait sans avoir changé de

couleur; son volume était celui d'un œuf de poule; sa surface dure, inégale; elle faisait éprouver à la malade une douleur brûlante. Une autre tumeur se montrait à la partie interne de l'omoplate droit, molle au centre, offrant de la fluctuation et recouverte d'une peau rouge.

Mon avis fut que j'avais affaire à un skirrhe, et j'aurais proposé l'excision, si je n'avais pas eu connaissance de l'action des remèdes homœopathiques en pareil cas. Ayant obtenu le consentement de la malade pour ce dernier traitement, je lui donnai *carb. anim.* x o, à prendre chaque semaine pendant un mois. Au bout de 15 jours, la malade m'informa que l'effet du remède était assez puissant pour la forcer à garder le lit le jour où elle le prenait. Quinze jours après la dernière dose, je trouvai que les deux tumeurs avaient complètement disparu; celle du sein s'était ouverte, et par un orifice très-étroit il s'en était écoulé une sérosité; mais cet écoulement avait cessé par la disparition de la tumeur, qui n'a pas fait mine de se former de nouveau plus tard.

(Nous croyons encore cette fois que le praticien a porté un faux diagnostic, et que la tumeur n'était point skirrheuse; elle était un simple engorgement glandulaire avec fluide contenu dans une sorte de coque dure. *Carb. anim.* est de la plus grande efficacité en pareil cas; mais jusqu'ici pour nous la guérison du véritable *skirrhe* est encore un problème à résoudre. *Réd.*)

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LIÉGEOISE.

La *Société homœopathique belge*, qui tire son titre de *liégeoise* du lieu qu'elle reconnaît comme centre, fait choix de la *Bibliothèque homœopathique* pour y consigner et publier ses ACTES, dont elle vient de faire parvenir à la Rédaction de ce Journal les pièces authentiques et originales. Nous nous empressons d'accéder à son vœu, non-seulement dans l'intérêt de la science, mais aussi pour proclamer dans le monde savant les noms des honorables praticiens et des philanthropes érudits qui ne craignent pas de se déclarer *disciples de Hahnemann*, et de reconnaître publiquement qu'il a porté le flambeau de la lumière et de la vérité dans les ténèbres de l'art de guérir. Si dans ces ACTES nos lecteurs ne rencontrent pas toujours des *faits pratiques*, que sans doute ils recherchent avec avidité, comme preuve de la vérité et des succès de notre doctrine, qu'ils veuillent bien songer que les *Procès-verbaux* des séances d'une Société savante, instituée dans un but unique, sont par eux-mêmes une protestation virtuelle, légale, en faveur de l'importance de ce but, et des efforts réunis dans un lieu donné pour l'atteindre. D'ailleurs ces *Procès-verbaux*, aussi bien que les *Discours* prononcés dans les *séances*, témoigneront de l'unanimité qui règne entre tous les homœopa-

thes *purs* depuis le détroit de Reggio jusqu'aux digues de la Hollande.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LIÉGEOISE.

Procès-verbal de la séance du 28 novembre 1835.

M. JAHR, Président provisoire de la Société, déclare la séance ouverte.

M. MALAISE, Secrétaire provisoire, lit un discours dans lequel il expose les progrès que fait l'homœopathie en France et en Belgique, et l'immense influence que le célèbre HAHNEMANN et M. JAHR doivent avoir pour la propagation de cette nouvelle doctrine dans ces deux pays; il signale les persécutions auxquelles ont été en butte dans tous les temps les hommes qui ont osé annoncer de grandes découvertes, et surtout celles qui froissent les intérêts et l'amour-propre de certaines corporations. A ce sujet, il cite textuellement les paroles de M. le comte DES GUIDI dans sa *Lettre à l'Académie de médecine*, qui fait voir que ces obstacles ne sont qu'illusoirs, et que loin d'arrêter la marche du progrès, ils ne doivent que contribuer à répandre d'une manière plus rapide une science qui touche de si près à l'amélioration physique et morale de l'homme.

Le D^r MALAISE finit en invitant tous les hommes instruits à réunir leurs efforts à ceux des médecins homœopathes, dans une œuvre qui doit servir au bonheur physique et moral de l'homme.

Il est donné lecture de l'acte suivant par lequel une Société homœopathique est fondée à Liège, sous le nom de *Société homœopathique liégeoise*.

« Les soussignés, considérant que, jusqu'à ce jour, les divers médecins homœopathes et les amis de l'homœopathie qui habitent le sol belge, n'ont entre eux aucun lien scientifique, comme il en existe en d'autres pays; que néanmoins ces sortes d'associations ont été éminemment utiles aux progrès de l'homœopathie, à sa propagation et à sa popularisation, ont décidé de fonder une telle association.

» En conséquence, à dater de ce jour, 28 novembre 1835, et par le présent acte, ils déclarent que :

» Une Société homœopathique est fondée à Liège, sous le nom de *Société homœopathique liégeoise*. »

Les membres qui composent cette association sont au nombre de 30, parmi lesquels on compte 10 médecins, 3 pharmaciens, 5 professeurs, 3 avocats, etc., etc.

M. le professeur GULLERY propose de constituer définitivement le Bureau qui n'est encore que provisoire; cette proposition est mise aux voix et adoptée. En conséquence, sont nommés : M. JAHR Président, M. BRIXHE Vice-Président, et M. MALAISE Secrétaire.

M. JAHR prononce le discours suivant :

Messieurs,

Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point je suis charmé de vous voir rassemblés, combien de pensées élevées remplissent mon cœur à votre aspect. Accoutumé, partout où j'ai tâché de répandre l'homœopathie, à ne trouver au commencement que les plus grands obstacles, et à devoir lutter contre toutes sortes d'ennemis, j'aurais déjà senti battre mon cœur

d'une joie inexprimable, quand même je n'aurais rencontré qu'un seul homme de votre ville qui m'eût manifesté son approbation de cette nouvelle doctrine. Quelle grande fête donc aujourd'hui pour moi, de voir à mes côtés, au lieu d'un seul à peine attendu, toute une assemblée prête à rendre de bons services à la grande découverte de l'immortel HAHNEMANN, une assemblée composée d'hommes dont plusieurs sont nommés avec vénération, non-seulement par leurs compatriotes, mais aussi par des étrangers et dans ma patrie.

Veillez, Messieurs, agréer mes remerciemens les plus sincères pour le zèle dont vous avez honoré la bonne cause, pour l'intérêt que vous montrez pour sa propagation, et pour l'impétuosité avec laquelle vous vous êtes publiquement déclarés ses partisans. Vous avez fait plus que vous ne pensez vous-mêmes, et vous avez infiniment obligé tous les praticiens et les amis de l'art. Jamais aussi ils ne pourront s'acquitter envers vous, mais la récompense ne vous manquera point. Une postérité heureuse, au milieu des biens que nous allons acquérir, prononcera vos noms et elle les célèbrera comme ceux de libérateurs des jougs les plus pesans : la maladie et la mort hâtive.

Cette immortalité, Messieurs, ce bonheur d'être honoré de la postérité, qui ne juge ses ancêtres que d'après leur véritable mérite, ce bien, il ne tardera pas à nous venir, mais il nous viendra d'autant plus sûrement que nous, insouciens de l'injustice de nos contemporains, n'épargnerons rien pour poursuivre le but de notre Société, l'étude, le perfectionnement et la propagation de l'homœopathie. Tâchons donc, chacun de son mieux, de remplir tous les devoirs dont nous nous sommes chargés nous-mêmes en fondant notre Société.

Quant à l'étude et le perfectionnement de l'art, c'est à la classe des médecins qu'en appartient le soin, et ce sont encore

eux qui se chargeront du devoir d'en faire connaître les progrès. En même temps les amis de l'art disposés à faire concourir au bien général leurs connaissances, trouveront un vaste champ à exercer leurs talens, à montrer leur zèle, leur humanité et leur esprit rendu par l'expérience bien supérieur à cette multitude d'esprits qui ne procèdent que par *préjugemens*.

Pour moi, qui partage les devoirs des médecins, je me suis proposé, Messieurs, de vous donner, si cela peut vous plaire, en série continue, des discours sur l'histoire de l'art et de son auteur, ainsi que sur ses principes, sa manière d'employer les remèdes et enfin quelques éclaircissemens sur le régime prescrit par elle. En même temps j'aurai l'honneur de vous communiquer quelquefois de petites anecdotes ou d'autres choses intéressantes du ressort de l'art, et c'est aujourd'hui que je vais commencer par une petite pièce de la dernière sorte. Elle a été racontée par un des plus célèbres homœopathes, le D^r HERING, à présent en Amérique, pour montrer la sûreté de la pratique homœopathique dans le choix de ses remèdes. La voici :

« Voyageant en Allemagne, je vins un jour dans un village dont le maître me fit inviter à demeurer la nuit chez lui au lieu de rester à l'hôtel. C'était un vieil original très-riche, malade en même temps, comme d'ordinaire, ayant de l'ennui et du bon vin. Apprenant que j'étais un jeune médecin qui venait de commencer ses voyages, il me dit qu'il aimerait mieux que son fils se fit bourreau que médecin. Comme je m'étonnais de cela, il apporta un grand livre en disant qu'il y avait vingt ans qu'il était tombé malade, mais non point de l'esprit; qu'alors deux médecins bien célèbres s'étaient disputés sur sa maladie, et que par conséquent il n'avait pris aucun des deux et encore moins de leurs remèdes, mais qu'il

avait inscrit la chose dans un livre. Ensuite, que n'étant point guéri, il s'était mis à voyager, ayant dessein, s'il pouvait trouver *trois médecins qui fussent d'accord sur lui sans s'en douter*, de se faire traiter par eux, mais jamais par d'autres. C'est pourquoi il avait consulté d'abord presque tous les médecins célèbres et même encore quelques autres dont les noms étaient peu connus ; mais, malgré ses souffrances, n'ayant jamais abandonné son projet et prenant toujours exactement la peine d'inscrire le dernier bon conseil dans un livre *ad hoc*, il n'avait jamais pu trouver des médecins qui fussent d'accord. En ne suivant par conséquent aucun de tous il était toujours malade, mais il vivait du moins encore. Du reste, le livre lui coûtait énormément d'argent.

» Ce livre était fait à la manière des livres de comptoir, in-folio, grand, et en forme de tablettes. Dans la première colonne se trouvaient les noms des médecins : il y en avait 477 ; dans la deuxième ceux de sa maladie avec les explications sur la nature de son mal : il y en avait 313 comme différences les plus importantes ; dans la troisième colonne enfin étaient consignés les remèdes proposés ; c'étaient 832 recettes dans lesquelles, d'après le registre fait avec attention, plus de 1097 remèdes étaient ordonnés. Les sommes s'y trouvaient mises à la fin de chaque page.

Il prit une plume et demanda de sang-froid : « Ne voudriez-vous pas m'ordonner encore quelque chose ? » Mais n'en ayant pas grande envie, je ne fis que lui demander si HAHNEMANN donc n'était pas parmi ceux-là. — Il chercha en riant, n° 301. Nom de la maladie, 0. Remède, 0. — C'est là le plus sage, s'écria-t-il, car il a dit que le *nom* de la maladie ne le regardait pas, lui, et que le nom du remède ne me regardait point, moi ; mais que l'essentiel c'était la guérison. — Mais pourquoi, lui demandai-je, ne vous faites-vous pas traiter par ce-

lui-ci? — Parce que ce n'est qu'un seul, reprit-il, et que je veux en avoir *trois* qui soient d'accord.

» Je lui demandai s'il voudrait bien sacrifier quelques cents francs pour faire une épreuve, qu'alors je lui pourrais nommer non *trois*, mais *trente-trois* médecins des endroits, des pays et des parties du monde les plus différens, lesquels tous seraient d'accord. Il en douta, mais cependant il résolut de tenter cette entreprise. Alors nous fîmes une description de sa maladie et il l'envoya, dès que les copies en furent faites, à 33 médecins homœopathes; il mit un louis dans chaque lettre (maint lecteur s'en souviendra peut-être encore), et il pria chaque commettant de nommer les remèdes qui fussent capables, sinon de le guérir, du moins de le soulager dans sa maladie.

» Il y a peu de temps que je reçus un tonneau de vin du Rhin de l'année 1822. — C'est du vin de l'an 1822 que je vous envoie, écrit-il, car vingt-deux médecins ont été d'accord sur moi. C'est là que j'ai vu qu'il y avait encore quelque chose de sûr dans le monde. Je me suis procuré les ouvrages pour m'en éclaircir. Sur le nombre de presque deux cents médicaments, vingt-deux médecins ont choisi le même remède. On ne pouvait attendre davantage. Le plus voisin de chez moi me traite, et je vous envoie le vin pour n'être pas tenté d'en boire trop, par la joie de voir ma santé se consolider de jour en jour.

» Si par hasard il se trouvait quelqu'un qui voulût douter de la vérité de cette histoire, qu'il en acquière la preuve par le même moyen que ce singulier personnage. S'il ne s'adresse qu'à des homœopathes *bien instruits*, car il y en a beaucoup, hélas! qui n'en portent que le nom, il obtiendra le même résultat. »

M. le D^r BRUXHE donne lecture d'un extrait du rapport fait en 1833 par le député Schacht, au nom d'une commission de la Chambre des Etats du grand-duché de Hesse, sur une pétition de plusieurs communes qui réclamaient le libre exercice de l'homœopathie.

M. le D^r MALAISE lit ensuite le discours d'ouverture de HAHNEMANN à la Société homœopathique gallicane, dans lequel il annonce qu'il ne reconnaît pour ses disciples et comme vrais homœopathes que ceux qui ont renoncé à tout mélange d'homœopathie avec les procédés de la *médecine homicide*, et qu'il séjourne en France pour chercher à préserver l'homœopathie de toute détérioration.

Le Président déclare la séance levée.

Extrait du procès-verbal de la séance du 15 décembre 1835.

Le procès-verbal du 20 novembre est lu et adopté.

Il est donné connaissance à l'assemblée des lettres d'adhésion de MM. les D^{rs} BRON de Namur ; DE BOCY de Courtray ; MARTIN de Namur, directeur de l'Athénée royal, et de M. le comte de FIEQUELMONT de Heg.

Sur la proposition d'un membre, l'assemblée décide que ces MM. sont membres de la Société.

Le Secrétaire lit le *Projet de Règlement* qui, sur la proposition d'un membre, est renvoyé à une Commission composée de cinq membres.

La séance est levée et convoquée au 22 du courant.

Procès-verbal du 22 décembre 1835.

Le procès-verbal du 15 décembre dernier est lu et adopté.

La séance est consacrée à la discussion du Règlement, dont l'ensemble, après quelques modifications de détails, est adopté à l'unanimité. (La suite à un prochain numéro.)

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

Séance du 14 août.

Le procès-verbal de la séance tenue à Fribourg est approuvé.

Le président lit une lettre du D^r CLARIS de Thosne, que les suites d'une indisposition retiennent chez lui.

Le secrétaire lit, 1^o une lettre du D^r LONGCHAMP, qui exprime ses regrets de ce que ses nombreuses occupations ne lui ont pas permis de rédiger les *observations* qu'il s'était proposé de communiquer à la Société;

2^o Une lettre du D^r LAVILLE de la PLAIGNE, relative, entre autres objets, à la réunion de la Société gallicane;

3^o Une lettre du D^r PERRUSSEL, où l'on remarque le passage suivant :

« J'ai envie de mériter le titre de digne apôtre de la nouvelle doctrine; pour y arriver, j'y veux sacrifier tout mon zèle et employer tout ce que j'ai d'intelligence. L'homœopathie me séduit trop, comme question de progrès, d'humanité et de *religion*, pour ne pas lui donner toute ma vie et tout le feu qui brûle dans mon ame...., etc. »

4^o Une lettre du baron BRUNOW, de Dresde, qui contient le passage suivant :

L'homœopathie se trouve maintenant dans un singulier état de crise; les homœopathes se divisent

en deux parties, dont l'une suit sévèrement les préceptes de Hahnemann, et dont l'autre se permet des déviations plus ou moins grandes. Moi, qui ne suis qu'un simple amateur des sciences médicales, je m'abstiens absolument de m'immiscer dans cette rixe littéraire; mais je reste persuadé que les principes fondamentaux de la méthode ne pourront jamais être ébranlés, et qu'ils formeront toujours la base de toute bonne thérapeutique.

« Une perfidie infâme a troublé récemment la confiance que l'on avait mise dans la clinique homœopathique de Leipzig. Après que le savant SCHWEICKERT eut quitté la place de directeur de cet Institut pour se rendre à Breslau, on avait donné ce poste important à un homme sans foi et sans aveux, nommé *Fickel*, dont je n'avais jamais entendu parler, mais que je n'aurais pu supposer être un fourbe accompli, comme la suite ne l'a que trop bien prouvé. Il a écrit, sous le faux nom de *docteur Hofbauer*, deux ouvrages de matière médicale, dont l'un contient de prétendues observations sur l'*osmium*, et l'autre sur le *molybdène*. On a découvert que les effets qu'il y a consignés sont controuvés et fictifs, et on le lui a hautement reproché en face. Il est convenu qu'il n'a écrit ces ouvrages que par *ironie* et pour se moquer de la matière médicale homœopathique. Là-dessus on a renvoyé ce perfide, mais on n'a pu de même détruire la mauvaise impression qu'ont produit et sa conduite et ses traitemens. »

5° Une lettre du Dr JAHR, de Liège, contenant, entre autres paragraphes, ce qui suit :

« La *Société liégeoise* vous prie, monsieur le secrétaire, de vouloir bien accepter de diplôme de *membre correspondant*. — L'homœopathie marche assez bien en Belgique, et marcherait encore mieux si tous ceux qui prennent le titre de *médecins homœopathes* l'étaient réellement, c'est-à-dire de la manière que Hahnemann l'entend et le doit exiger. Ce sont ces demi-homœopathes qui font le plus de tort à notre divine doctrine ; et c'est bien pis encore quand ils le font dans leur ignorance, comme M. Griesselich....., cet ingrat qui, au lieu d'honorer et faire honorer notre MAÎTRE, le poursuit et l'attaque à chaque instant par des manières indignes d'un honnête homme. Vraiment cela me fait souffrir pour mes compatriotes, car je ne pense pas qu'ici ou en France on se permît rien de pareil. En Belgique, du moins, Hahnemann est honoré, vénéré même, et ce à ma vive satisfaction ; car je tiens ce génie pour le plus grand bienfaiteur de l'humanité..... Il a toujours, et partout dans ses ouvrages, demandé qu'on soumit son système au creuset de l'expérience et de la pratique. Ses adversaires en font-ils autant, eux qui, après avoir écrit que Hahnemann ne peut souffrir la contradiction, publient eux-mêmes des *professions de foi* dont ils veulent qu'on adopte aveuglément les thèses, basées sur des hypothèses?.... Et cependant ces écrivains connaissent peu la pratique homœopathique ; c'est beaucoup s'ils traitent homœopathique-

ment 20 malades par an : à tous les autres ils appliquent l'allopathie ; leurs médicamens même sont rarement préparés suivant les prescriptions de Hahnemann ; aussi est-il étonnant s'ils ne sont pas heureux dans leur pratique, et s'ils ne voient pas les effets que les remèdes devaient produire ? Je doute même beaucoup qu'ils tracent habituellement le tableau des symptômes de leurs malades, et qu'ils consultent la *matière médicale* ; tout au moins, M. Ægidi, leur ami, et qui est de leur bord, m'a-t-il assuré qu'ils n'en font rien..... Chose remarquable, M. Griesse-lich, qui s'arme du plus grand scepticisme pour tout ce qui vient de Hahnemann, affecte la plus grande confiance en ce que disent ses amis. Et cependant M. Ægidi, que je connais très-bien, n'a jamais rien fait de lui-même *pour* l'homœopathie ; mais il tenait d'autrui tout ce qu'il a publié comme venant de lui. Quant à ses expériences sur l'action des médicamens composés, elles manquent de réalité, en ce sens qu'il n'est pas vrai qu'il les ait donnés après avoir essayé en vain tous les autres remèdes *indiqués* ; car il ne possède pas la science de l'*indication*, et donne par conséquent souvent *au hasard*. Dieu nous garde de voir croître le nombre de ces faux homœopathes : il est de notre devoir de nous liguier contre eux plus que contre les allopathes....., etc. »

Après ces lectures, M. SALADIN, s'appuyant sur des faits nombreux, qu'il voit se reproduire tous les jours, et pour ainsi dire à volonté, insiste fortement sur la vérité et la fixité des seuls principes posés par

HAHNEMANN et la précieuse utilité du petit nombre de conseils pratiques donnés par le MAÎTRE ; il affirme avoir toujours reconnu que lorsqu'un remède ne lui avait pas réussi dans un cas donné, c'est qu'il n'avait pas suffisamment étudié la *matière médicale pure* et cherché le groupe de symptômes offert par le malade ; ce défaut de réussite devenant pour lui comme un éveil, un avertissement sérieux, il avait alors reporté son investigation sur les ouvrages de pharmacodynamique homœopathique, et ne les avait pas quittés qu'il n'eût trouvé ce qu'il cherchait ; — *alors* et toujours le remède choisi lui réussissait ; aussi affirme-t-il que bien qu'il ne fasse la médecine qu'en amateur, et vis-à-vis des pauvres seulement, il est tous les jours plus accablé de consultants venus même de loin.

Partant de là, il croit sincèrement que les prétendus homœopathes qui déblatèrent et écrivaillent contre HAHNEMANN et ses immortels ouvrages sont gens qui trouveraient fort commode de guérir sans se donner la peine d'étudier et de chercher, et qui aiment mieux accuser la doctrine du MAÎTRE d'insuffisance, que de se reconnaître eux-mêmes insuffisans pour l'apprécier et l'appliquer. Il termine en demandant pourquoi donc il se fait que HAHNEMANN guérisse plus vite et mieux que ses critiques, et pourquoi le public se porte en foule chez LUI plutôt que chez eux.

M. DUFRESNE, président, dit qu'il serait ridicule de vouloir priver l'homœopathie de tous les moyens de soulagement qu'offre aux malades et aux médecins

l'hygiène médicale; il pense que l'homœopathe doit employer avec soin, dans tous les cas requis, les fomentations, cataplasmes, bains tièdes, bains de vapeur, boissons simples, ou chaudes, ou froides, etc. etc. sans pour cela s'attirer l'épithète d'*impur*.

Tous les membres présents sont du même avis.

M. SALADIN dit qu'il règne en ce moment beaucoup d'*ophthalmies* dans le pays de Gex; celles qui ne sont qu'aiguës cèdent avec la plus grande facilité à *acon.* et *bell.*; mais pour celles qui affectent de la chronicité, il est nécessaire d'y joindre *sulf.*, qui les fait promptement disparaître, ou qui les adoucit, les améliore, et les rend plus faciles à guérir ensuite par le spécifique, dont auparavant l'action était, pour ainsi dire, enrayée par le principe de la chronicité.

M. CHUIT appuie cette assertion, et fournit un exemple qui en démontre la justesse.

M. DUFRESNE, parlant de la *pulsatille*, dit que c'est un des remèdes les plus héroïques et les plus précieux, non-seulement à cause de ses vertus propres, mais parce qu'elle a été particulièrement étudiée et appréciée par HAHNEMANN lui-même, qui a donné sur son emploi les conseils les plus indispensables à connaître; — il dit que ce remède jouit de l'action la plus favorable, la plus spécifique contre les spasmes de l'utérus qui précèdent ou accompagnent le travail de l'accouchement; il cite le cas d'une dame qui fut prise de semblables douleurs, et à laquelle, soit la sage-femme, soit l'accoucheur, pro-

mettaient une délivrance prochaine ; il en jugea différemment , et laissa chez la dame deux doses de *pulsatille* , annonçant que leur effet certain serait d'arrêter ces fausses douleurs ; mais les poudres excitèrent un haussement d'épaules chez les personnes de l'art qui abordaient la dame , et qui conseillèrent divers moyens qui restèrent sans succès durant plusieurs jours, sans que l'accouchement avançât ; alors la dame demanda elle-même les poudres du D^r DUFRESNE, et ne tarda pas à être débarrassée de ses douleurs ; l'accouchement n'eut lieu que quinze jours après.

Il dit que la *pulsatille* active aussi le travail d'expulsion lorsque la matrice est ou paraît être atteinte d'inertie ; il a vu un cas où la malade n'éprouvait que de fausses douleurs , et où le forceps était hautement sollicité ; une dose de *pulsatille* amena la délivrance au bout d'une heure.

Quant à *l'ophtalmie* , il cite le traitement d'une enfant de 14 ans auquel plusieurs inflammations des yeux avaient enlevé la possibilité de recevoir aucun rayon de lumière , et qui était réduite à porter perpétuellement un épais bandeau. M. DUFRESNE donna trois globules *bell.* à mettre dans cinq cuillerées d'eau , pour en prendre une chaque matin ; au 8^e jour , l'enfant put poser son bandeau et il fut possible d'entrouvrir les paupières, on reconnut alors une taie sur l'une des cornées , des boutons sur les bords des paupières et des croûtes à l'ouverture des narines ; sur quoi *sulf.* x o dans quinze cuillerées d'eau pour quinze jours ; au bout de ce terme, hier, on ne

retrouvait ni taie, ni boutons, ni aucun autre mal.

Le Secrétaire lit des *observations* qu'a fait parvenir le Dr CLAYVAZ de Martigny (voyez au cahier prochain).

M. CHUIT lit des *observations* d'ischurie et de méningite (voyez au cahier prochain).

M. DUFRESNE dit qu'ayant été consulté pour une femme absente qui depuis trois jours souffrait d'atroces coliques compliquées d'ischurie, il lui envoya *canthar.* x 000 pour quatre cuillerées d'eau à prendre toutes les quatre heures; après la seconde, prise le soir, la malade se sentit soulagée et passa une bonne nuit; le lendemain matin elle crut devoir prendre la troisième cuillerée, mais, étant guérie, elle n'en éprouva aucun effet.

Il dit (à l'occasion des *observations* de M. Chuit) qu'après les maladies aiguës, lorsqu'il se manifeste une faim désordonnée, et hors de proportion avec les besoins du corps, *veratrum* calme cette pénible sensation.

M. SALADIN raconte le cas d'un ouvrier de campagne qui, après un bain dans le lac, par un temps chaud et probablement à l'exposition des rayons du soleil, fut saisi d'un coma profond et d'une céphalalgie intense suivie d'une syncope si totale, qu'au moment où M. S. fut appelé, on croyait l'ouvrier mort ou mourant. Il le trouva couché en complète supination, privé de tous ses sens, recouvert d'une sueur froide, et ayant toutes les articulations des extrémités dans la plus grande laxité, le pouls était

plein, mou, sans altération. Il lui donna *acon.* qui ne tarda pas à enlever la syncope, mais la nuit fut rendue mauvaise par la continuation de la céphalalgie. Le lendemain, cette douleur fut sensiblement diminuée, il resta lourdeur et vertige; — *bell.* 0000 dans deux cuillerées d'eau, une le matin, une le soir; visité à la fin du jour, le malade annonce une amélioration notable, et dit qu'il lui a semblé que *bell.* lui ôtait son mal.

Le 3^e jour, vertige et nausées, lourdeur de tête; — on continue *bell.* Le 4^e jour, le malade vient lui-même, à la grande surprise de M. S., lui annoncer sa guérison; il conserve un peu de vertige et de perte de mémoire (y avait-il là un effet pathogénétique de *bell.* ?); M. S. lui donne *hyosc.*; le malade a été radicalement guéri. — A en juger par l'intensité du coma et de la céphalalgie, ainsi que par la profondeur de la syncope, M. S. croit avoir eu affaire à une méningite grave, ou prête à le devenir, n'eût été la promptitude et l'activité du remède.

M. DUFRESNE dit avoir vu un cas à peu près pareil sur son fils, après un bain pris à l'ardeur du soleil; il y avait fièvre très-forte, chaleur, céphalalgie, difficulté à parler; *aconitum* seul eut les honneurs du traitement et d'une prompte guérison.

Chez un autre malade semblablement atteint, mais où la douleur de tête était encore plus forte, *aconitum* ne suffit pas; il fallut le faire suivre de *bell.* qui enleva tous les symptômes.

M. le Dr CHARRIÈRE, de Thonon, cite et promet

de rédiger un cas pendant d'apoplexie et de paralysie, dans lequel *bell.* paraît avoir été suivi d'exacerbation.

M. le D^r Louis DUFRESNE raconte le fait d'un homme qui avait été écrasé par un chêne, et auquel il avait donné *arnica*; la contusion avait été trop étendue et trop forte pour que le malade guérît vite, et il était surtout en proie à une vive et inquiétante agitation. Au bout de 15 jours, quelqu'un conseilla de recouvrir la cuisse et la jambe plus fortement ecchymosées d'un grand cataplasme d'*orties* cuites; les douleurs en furent fort augmentées, il se manifesta une forte éruption de boutons, il survint des douleurs semblables à celles du rhumatisme,.... mais toute agitation disparut. (N'y avait-il point chez le blessé une complication psorique à laquelle l'*ortie* a donné une sorte d'issue par la manifestation des boutons et des douleurs étrangères à celles de l'ecchymose?)

M. PESCHIER dit que, huit jours auparavant, on lui avait apporté un enfant dont la face et le front, depuis un mois, étaient presque entièrement recouverts d'une rougeur très-intense, ayant toute l'apparence d'une dartre naissante, et étant, depuis la veille, devenue excessivement pruriante, ensorte que l'enfant ne cessait, jour et nuit, de se frotter et gratter. Il lui donna environ *un grain graphit.*, 1^{re} trituration.

Huit jours après, jour même de la séance, l'enfant lui avait été rapporté méconnaissable, tant était grande l'amélioration; dès le lendemain de la dose

prise, le prurit avait cessé complètement, et depuis ce moment, la rougeur avait diminué de jour en jour.

M. SALADIN dit avoir donné, dans un cas de gale répercutée, quelques globules *graphit. x*, et avoir vu une exacerbation considérable, accompagnée des symptômes 476 et 477.

« Une ampoule blanche à l'un des orteils. »

« Une grande ampoule pleine de pus, aux petits doigts des deux pieds; le malade y ressent une douleur lancinante. »

Son malade eut les deux pieds couverts de vésicules.

M. PESCHIER cite encore le cas d'une dame jeune, fraîche, grasse, sur les deux poignets de laquelle s'était faite une éruption de petits boutons rouges, groupés, pruriens et entourés d'une rougeur aussi pruriante; de plus, le dos de la main droite offrait une rougeur qui occupait tout l'espace qui sépare le premier du troisième os métacarpien terminée par un bord d'un rouge vif, et ayant toute l'apparence d'une dartre serpiginieuse; il lui donna *natr. mur. x o*, à mettre dans 8 cuillerées à café d'eau, pour en prendre une chaque matin à jeun; ce traitement en est maintenant à sa troisième semaine; mais dès la première la rougeur a diminué d'intensité, le prurit est devenu supportable, et cette amélioration a toujours suivi une marche progressive.

Un autre phénomène remarquable est une douleur de ventre subite que la malade a éprouvée *cha-*

que jour immédiatement après avoir pris le remède. Les douleurs abdominales sont un des symptômes les plus constans parmi ceux qui produit *natr. mur.*; mais il est rare qu'elles surviennent aussi promptement; il faut supposer chez le sujet actuel une très-grande réceptivité pour ce remède; elle est au reste prouvée par la promptitude de la guérison qu'il a amenée.

M. le D^r DUFRESNE lit quelques observations relatives à l'action du *rhodod. chrysanthum*; cette plante ne se trouve point dans nos climats; elle est propre à la Sibérie et au Kamtschatka, où les Tartares ainsi que les Cosaques l'emploient en thé, et l'appliquent surtout au traitement des affections rhumatismales et goutteuses. Cet usage populaire a éveillé l'attention de Gmelin et de Pallas qui les premiers l'ont signalé à l'Europe; depuis eux ce végétal a été employé et recommandé par un grand nombre de médecins, dans des cas semblables; les Sibériens s'en servent aussi dans les skirrhes et les engorgemens testiculaires.

M. DUFRESNE dit l'avoir employé avec un remarquable succès contre les douleurs rhumatismales qui ont été si fréquentes cet hiver à Genève.

Appelé en janvier auprès d'un malade atteint de catarrhe pulmonaire et de coriza après un refroidissement, il chercha à diminuer la fièvre par *acon.*, puis à modérer la toux au moyen de *nux*; après quoi il resta douleur de tête pressive jusqu'à la racine du nez, enclifrènement, obstruction de la narine,

abattement général, *dilatation de la pupille droite* seule; ce symptôme remarquable qui est spécial au *rhododendron* (8g), le décida pour cette substance; M. DUFRESNE l'appliqua,..... et 24 heures après, le malade était radicalement guéri.

— M^{me} S. s'étant refroidie en plein air, le soir, fut prise de douleurs à la nuque et d'impossibilité de mouvoir les bras et le tronc. *Rhod.* produisit un prompt soulagement; puis, après 48 h., *angustura* fut donné et enleva la raideur de la nuque.

— *Orchite*. Un homme portait un engorgement testiculaire droit, volumineux, douloureux; le scrotum était lui-même engorgé, épais, rouge. *Clematis* ne tarda pas à améliorer cet état, et rendit au scrotum son élasticité, son épaisseur et sa couleur naturelles; mais l'engorgement glandulaire lui-même persistait, accompagné d'une douleur contusive; après 6 jours, *rhod.* fut donné trois fois en 24 h., d'abord il y eut de l'exacerbation, le volume du testicule augmenta; mais deux jours après, il succéda une amélioration visible; et au bout de 6 jours, la guérison fut complète.

Après ces communications, la Société lémanienne s'est occupée d'affaires sociétaires, et a pris un arrêté administratif; puis elle s'est ajournée à trois mois, à forme de son Règlement.

CH. G. PESCHIER, *Secrétaire*.

MÉLANGES.

Les *Archives de la médecine homœopathique*, dans le cahier d'avril qui a paru en août (!), contiennent un article où la *Bibliothèque homœopathique* est mise en cause. Notre honorable confrère, le D^r SIMON, au sujet de la *polémique allemande* dont apparemment quelques lecteurs des *Archives* se sont plaints, s'y sert de ces expressions : « L'un de ses rédacteurs m'adressa, à ce sujet, une petite admonestation personnelle et toute paternelle. »

Par une erreur, sans doute involontaire, le D^r SIMON donne le change à ses lecteurs ; ce n'est point au sujet de la *polémique allemande* que nous avons fait intervenir son nom ; ce n'est qu'en vue *du ton* de cette polémique ; voici nos propres expressions :

« Tout au moins aurions-nous pensé que le nom de M. Simon, l'ami de Hahnemann, mis sur la couverture de ce journal, aurait été une caution de révérence ; » et voici comment notre pensée intime traduisait cette phrase : *nous désirons que M. Simon prie à l'avenir ses co-rédacteurs d'élaguer de la polémique allemande les expressions qui peuvent blesser Hahnemann.*

A notre avis on ne saurait voir autre chose dans ce que M. SIMON appelle *une admonestation personnelle et toute paternelle* ; bien loin de vouloir blesser par-là notre confrère, nous avons cru ne faire qu'à son honneur un appel qui serait entendu ; aura-t-il été entendu ? nous l'espérons ; mais ce n'est pas l'honneur de M. SIMON qui nous a répondu ; c'est une autre affection de l'âme ; le reste de son article en fait foi.

Nous ne donnerons aucune suite à ces tristes et affligeantes personnalités, qui amènent le résultat précisément inverse à celui

que nous cherchons, et nous éviterons de faire rire les adversaires de l'homœopathie par une petite querelle sans but comme sans fin, entre hommes qui ne devraient faire échange que d'estime et d'amitié.

Quant au point de vue sérieux de la question, le D^r SIMON nous reproche de « n'avoir compris ni la marche d'une réforme scientifique, ni l'esprit qui anime la rédaction des *Archives*; » et plus bas il ajoute : « il est temps que les positions se tranchent. »

Plaise à lui de trancher avec nous du Recteur, et de nous donner une admonition pour notre peu d'intelligence scientifique; ce sera au temps, à nos efforts et à nos succès à nous justifier. »

Sur l'autre point nous serons brefs et clairs.

Nous comprenons que l'esprit des Archives est de reproduire en français toutes les doctrines qui surgissent et surgiront en Allemagne et ailleurs au sujet de l'homœopathie, pour le plus grand développement de l'esprit humain. Ainsi envisagées, elles offrent l'intérêt le plus vif aux esprits curieux, méditatifs, et formeront long-temps la lecture des hommes de cabinet.

La position de la *Bibliothèque homœopathique* est toute différente et par conséquent *bien tranchée*; ses rédacteurs ont considéré et considèrent l'homœopathie comme l'*art de guérir*, art précieux s'il en fut jamais, art désiré, appelé à grands cris par la multitude qui ne fait guère cas des doctrines, et même par les savans qui en font beaucoup de cas. C'est donc comme à l'*art de guérir* qu'ils s'y sont adonnés et qu'ils y vouent toutes les puissances de leur esprit; et c'est pour faire faire des progrès à cet *art* qu'ils se sont réunis dans le but de consigner, d'enregistrer dans leur journal les faits historiques et pratiques, sur l'ensemble desquels tout praticien pût baser avec certitude sa thérapeutique journalière, et mériter le titre de *guérisseur*, bien différent selon eux de celui de *médecin*, car combien de médecins qui ne guérissent pas! Cette tâche ils la continueront, ce but ils l'auront toujours présent et ils chercheront à l'atteindre sans le dépasser.

L'homœopathie s'offre à eux sous la figure d'une pyramide, dont les idées et les écrits de HAHNEMANN sont la base, et dont les théories et les doctrines naissantes tendent à former le sommet; sujets au vertige, ils redoutent de s'approcher du sommet et se tiennent solidement sur la base; mais ils n'ignorent pas qu'il est des hommes auxquels la tête ne tourne jamais, et auxquels il est réservé de s'élever à perte de vue; joie leur en soit.

Pour eux, le progrès de l'homœopathie se trouvera dans des travaux consciencieux et de longue haleine, par lesquels des hommes laborieux, expérimentant de nouveau et à diverses reprises tous les médicamens connus et à connaître, viendront à bout de distinguer les caractères pathogénétiques spécifiques de chaque substance, et les dégageront des caractères généraux et communs qui encombrent encore la *Médecine médicale pure*; puis faisant une application vraiment homœopathique de l'action spécifique aux cas de maladie, mettront à nu la variation que l'état morbide produira dans cette action; en un mot, permettront à tout praticien de donner avec précision le remède au mal, et d'en annoncer avec certitude l'effet, en tenant compte de l'âge, du sexe et de toutes les circonstances variables.

Pour eux le progrès se trouvera dans la comparaison faite avec soin entre les traitemens purement homœopathiques, et ceux dans lesquels on fera entrer certaines pratiques usitées avec plus ou moins de succès par l'allopathie. Prenons pour exemple dix phtisiques traités uniquement par des remèdes homœopathiques internes, et dix autres sur lesquels à ces remèdes on joindrait un ou plusieurs exutoires, comme le séton; certes il y aurait progrès à bien déterminer les chances que pourrait amener la diversité de ces traitemens; ainsi de beaucoup d'autres.

En un mot, toute expérience, toute expérimentation faite avec lenteur et mesure, en vue de constater les lois de l'homœopathie et d'en procurer l'exécution, sera saluée par eux comme un procédé progressif.

Ces propositions se trouvent en maintes places de la *Bibliothèque homœopathique*, et si les rédacteurs les reproduisent ici,

c'est en raison de l'espèce de cartel que les *Archives* leur ont envoyé. Toutefois ils restent sans cesse l'oreille tendue vers ce cri de tous ceux qui les approchent : *Hé, Messieurs! raisonnez moins et guérissez mieux.*

MÉDECINE POPULAIRE.

Notre confrère, le Docteur PERRUSSEL, publie dans une feuille périodique, le *Journal du Commerce* de Lyon, sous le titre commun de *Médecine populaire*, et dans l'intention vraie de populariser la médecine, — une série d'articles où il fait appel au bon sens et aux connaissances communes de tout lecteur; nous lui ferons entre autres l'emprunt de l'article suivant.

ANTHRAX MALIN.

Le baron Nathan-Mayer de Rotschild vient de mourir d'un *anthrax* qui l'a enlevé en peu de temps à sa famille et à ses nombreux amis. Il paraît, d'après ce que nous en apprend le *Times*, journal de Londres, que le traitement chirurgical qui a été employé, serait en partie la cause de la mort de l'illustre banquier.

Nous pensons que les réflexions que nous allons faire sur cette terrible maladie seront lues avec intérêt, et qu'on sera bien aise d'apprendre que cette affection, qui se présente à la peau sous forme de boutons et d'ulcères gangrenés, a son principe dans tout le corps, et que le traitement purement local qu'on lui applique est tout-à-fait contraire.

Le charbon pestilentiel, *anthrax malin* des auteurs, est une maladie réputée dangereuse et souvent mortelle, que les médecins allopathes ont toujours traitée d'une manière locale en appliquant, sur l'ulcère qui la représente, des substances corrosives et presque toujours le fer rouge; ils ont cru qu'en guérissant la plaie ils sauvaient et débarrassaient le malade; ils ont eu la même

pensée pour la gale, la scarlatine, la syphilis et toutes les maladies de peau en général. Voyons jusqu'à quel point ils ont eu raison, et comment la peau de notre corps peut garder pour elle seule une maladie quelconque, sans la communiquer à tout l'organisme ; voyons les rapports qu'il y a entre celui-ci et notre enveloppe cutanée.

La peau couvrant la surface entière de notre corps, ne semble-t-elle pas avoir été créée pour être une barrière vivante entre le monde extérieur et nous ? En effet, douée d'une vie active, d'une sensibilité exquise, développée chez elle par un réseau nerveux qui vient s'épanouir à sa surface, elle est placée là comme une sentinelle intelligente destinée à puiser dans l'air les parties qui peuvent être essentielles à la vie, ou à transmettre au dehors toutes celles qui, inutiles et nuisibles même à notre corps, sont pourchassées du centre à la circonférence.

On se tromperait cependant, si on croyait cet organe doué de la faculté précieuse de savoir discerner dans le monde qui nous entoure, les choses qui sont utiles de celles qui nuisent à notre être. Non, il n'en est malheureusement rien, et tout ce qui est en contact avec nous est de nature à être absorbé, et en partie saisi par la peau et porté par ses vaisseaux respectifs dans le torrent de la circulation, mélangé à tout notre être, élaboré enfin par les différentes fonctions de notre organisme. C'est ainsi que les choses se passent pour tous les venins, virus et poisons introduits dans notre organisation.

Après avoir ainsi expliqué et fait voir la liaison intime qui existe entre la peau et tout l'organisme, pourra-t-on jamais admettre, surtout dans un cas de maladie miasmatique, contagieuse, que la peau seule est malade et que tout le reste du corps est étranger à la maladie ; que pour guérir il suffit de traiter les parties lésées de la peau ? comment nous expliquera-t-on alors les effets du venin de la vipère et du serpent à sonnettes, de la bave d'un chien enragé, du chancre dans les maladies vénériennes ?

Comprend-on maintenant pourquoi on ne guérit pas en brûlant la piqûre, en cautérisant avec le fer rouge la morsure faite

par un chien enragé, en appliquant des caustiques sur le chancre vénérien ? Non, la maladie n'est pas là seulement.... car tout l'organisme en est frappé ; il le prouve en effet par les symptômes nombreux de maladie qu'il présente, avant même l'apparition des symptômes extérieurs, surtout dans la syphilis.

Eh bien, il en est de même pour toutes les maladies de la peau et pour le charbon pestilentiel. Il y a deux manières d'être attaqué de cette maladie, soit en mangeant de la chair d'un animal qui en aurait été atteint, soit en absorbant le miasme contagieux ; dans les deux cas, le virus est introduit dans le corps, mêlé et élaboré, puis enfin rejeté *en partie* quelques jours après ; le bouton et l'escarre qui se manifestent ne sont donc que le signal de la présence du virus dans toute l'économie animale ; c'est la voie par où la nature cherche à rejeter le principe nuisible et les sucs altérés par lui ; c'est une porte qu'elle s'est ouverte et qu'elle fermera elle-même quand elle n'en aura plus besoin. Aussi, loin de songer à inciser et cautériser cette plaie, il faut la respecter et donner au malade un remède à l'intérieur qui, activant la sortie du virus, amène par la suite la cicatrisation de l'ouverture.

Le docteur Dutech, de Chalamont, qui a dans sa pratique de fréquens cas de *charbon*, les guérit toujours maintenant par l'*homœopathie*.

Le docteur Gastier, de Thoisy, m'a fourni l'occasion de constater sur un de ses malades une guérison opérée par le même système.

Une femme de 48 ans présentait au milieu de l'épaule droite des boutons charbonneux et une escarre gangreneuse déjà fort avancée, avec tous les symptômes ordinaires à cette maladie, mais surtout un décollement d'une grande partie de la peau, du pus répandu sous cette enveloppe, et l'altération déjà marquée d'une portion de l'aponévrose qui sortait en fragmens par l'ouverture, etc. etc. Les douleurs étaient extrêmes, et la brûlure des parties attaquées inquiétait surtout la malade, dont le moral était singulièrement affecté par le danger de son état. Le D^r Gastier,

reconnaissant toute la gravité du cas, repoussant la pensée de fendre en croix avec un bistouri l'escarre gangreneuse, et d'appliquer le fer rouge, trop confiant dans la doctrine du maître pour s'en écarter jamais, administra à la malade le remède homœopathique qu'il trouva correspondre le mieux à son état, savoir : trois *globules de silicea*, prescrivit un régime et recommanda qu'on eût à l'appeler, si la malade n'allait pas mieux.

Dix ou douze jours après, nous visitâmes nous-même cette femme, qui n'avait pas revu son médecin, et nous la trouvâmes presque guérie ; la plaie, réduite à peu de chose, et de couleur rose, ne la faisait plus souffrir depuis long-temps. Elle nous assura n'avoir éprouvé de soulagement que depuis le premier jour où elle vit son médecin, qu'elle se plaisait à nous désigner comme son sauveur.

Peut-on comparer un semblable traitement à celui qu'on pratique dans les hôpitaux, où nous avons vu inciser la plaie, la circonscire avec des raies de feu pour l'empêcher de s'étendre ? Comprend-on une pareille conduite, surtout quand on sait que la maladie n'est pas seulement dans la peau, et qu'elle n'y est enfin que parce qu'elle se trouve dans tout le corps ?

Nous le répétons, dans ce cas comme dans tous les autres, la supériorité sera toujours pour la médecine homœopathique, que le raisonnement déjà trouve plus vraie et plus conforme à la nature.

Le D^r F. PERRUSSEL.

Note du Réd. Tout en approuvant le traitement conseillé par notre collègue, nous croyons devoir faire observer que celui de l'Ecole, par le cautère soit actuel, soit potentiel, ne manque pas d'une certaine homœopathicité ; l'*anthrax* produit des douleurs brûlantes.... l'Ecole y porte le feu ; l'*anthrax* amène un état gangreneux ;.... l'Ecole réduit en gangrène les parties qu'elle fait toucher ; enfin, l'*anthrax* peut être considéré comme une inflammation locale mais incomplète produite par la maladie.... l'Ecole localise encore plus et complète autant que possible cette inflammation.

ANNONCES.

Histoire du choléra-morbus asiatique, depuis son départ des bords du Gange en 1817, jusqu'à l'invasion de l'Italie en 1855, accompagnée de tableaux statistiques dressés d'après des documens officiels, par A. Fabre et F. Chailan, 2^{me} édition; Paris, chez Hivert, 1856, 8° de vijj et 475 p. — Prix, 8 fr.

La lettre suivante, signée d'un de nos plus zélés confrères, nous dispense de donner notre opinion sur cet ouvrage.

A MM. Fabre et Chailan.

Votre histoire du choléra s'était annoncée dans votre prospectus sous les couleurs les plus favorables, la vérité devait y apparaître dans tout son éclat, vos promesses n'avaient rien d'exagéré et votre position qui vous mit à même d'être témoins d'une des scènes tragiques que le fléau a multipliées sur son passage, venait encore ajouter à la confiance que nous avons tous dans l'œuvre que vous alliez créer.

Aujourd'hui que nous avons lu votre livre et cherché vainement la pensée qui lui a fait donner le jour, laissez-nous faire la bonne et la mauvaise part d'une œuvre que nous avons droit de juger.

Votre plume est à la fois trop éloquente et trop vraie, votre verve trop facile, pour ne pas vous accorder d'abord les justes éloges que vous méritez. Sous le rapport littéraire, il y a trop de richesses chez vous pour vous contester le mérite et le droit d'écrire, dans un siècle surtout où, réduite aux abois, la littérature

va chercher jusque dans les excès la route qui doit la ramener au port ; avec de tels pinceaux il ne faut plus au peintre qu'un sujet digne de lui. Le sujet vous l'avez choisi parmi les causes délétères qui agissent avec tant d'énergie sur les masses , vous vous êtes adressés à un des fléaux qui, ravageant les populations, bouleverse encore par la terreur et le désespoir.

Le choléra, dont l'histoire nous a déjà fourni tant de volumes inutiles, vous a offert un sujet digne de votre plume, et nous allons y trouver, outre la description de ses symptômes et l'énumération de ses victimes, la promesse d'une guérison possible, d'un remède assez fort pour lutter contre un pareil ennemi.... C'est tout ce que nous voulons aujourd'hui, nous tous économistes et savans ; le reste nous est connu.... Voyons.

Tout en louant d'abord vos détails intéressans sur la naissance du fléau, sur son départ des bords du Gange, sur sa marche et sur le nombre de ses victimes si bien enregistrées dans des tableaux très-réguliers, je ne comprends pas toute l'utilité pour le pays de semblables pages élaborées sans doute avec beaucoup de peine, et dont la lecture ne peut qu'ajouter à l'effroi, par l'incertitude où elle laisse le lecteur sur le retour de l'épidémie.

Parfois si vrais et si justes dans les éloges rendus à ces hommes accourus de tous pays pour secourir votre ville infortunée, vous ne vous êtes pas arrêtés un instant sur la faiblesse de leurs ressources ; vous n'avez pas gémi sur l'impuissance de la médecine qui, comme une frêle barque, est venue de nouveau se briser contre le colosse, engloutissant avec elle jusqu'aux noms de ses pilotes ; qu'avez-vous donc pensé, dites-moi, de nos célébrités médicales, les Pinel, Rasori, Broussais, Andral, etc. etc. ? Qu'avez-vous fait de ces grands noms et de leurs doctrines si vantées ? vous avez donc vu tout cela d'un œil indifférent, et tout effacé comme avec le doigt de Dieu ! eh, que nous reste-t-il donc à faire maintenant ? quoi, pas une ligne, pas un mot qui nous indique la route qui peut nous sauver ; rien.... absolument rien.... et c'est à nous médecins que vous donnez de semblables pages !

Vous n'avez pas écrit en médecins, dites-vous quelque part, et vous avez nié cependant la puissance de la médecine contre un pareil fléau; et de quel droit alors? vous êtes allés même jusqu'à forcer à admettre la contagion encore si douteuse, et dont l'existence, fût-elle prouvée, n'aboutirait à rien contre un miasme qui se joue de tous les vains calculs et des tristes mesures qu'on lui oppose; bien mieux, vous avez paré le fléau comme un athlète victorieux, partout vous l'avez montré invincible.

Je vous le demande maintenant, quel effet produira votre livre? que veut-on savoir du choléra aujourd'hui? est-ce son essence intime? non; est-ce sa marche? non; est-ce son caractère morbide? non; qu'est-ce donc, si ce n'est le moyen de le détruire? or, en avez-vous dit un mot... un seul?

Vous n'êtes pas médecins, dites-vous toujours, et pourquoi écrire alors? c'est de l'histoire, vous me répondrez; eh bien, écoutez :

Je n'ai jamais pu me faire une autre idée d'un *historien* que celle d'un homme privilégié, qui découvrant de son œil d'aigle les revers d'un peuple, s'empresse d'en signaler les causes et de donner les moyens d'arriver à les éviter; voilà le but auquel seul doit tendre celui qui voue sa plume à l'histoire, assez de gloire lui est réservée s'il a le bonheur d'y atteindre. Mais écrire pour peindre, cette tâche est sans profit pour celui à qui on s'adresse, et c'est folie que d'y consacrer des heures qui pourraient être mieux employées. Vous aviez à écrire pour l'humanité, vous avez écrit pour vous : le but je crois n'est plus le même.

Marseille a été deux fois le théâtre d'une désolation, et deux fois a fourni les preuves de l'impuissance de l'allopathie et montré le pouvoir réel de la médecine homœopathique. Eh bien, vous qui étiez sur les lieux, vous n'avez pas eu seulement la pensée de vous arrêter à cette nouvelle ressource (l'homœopathie); et tandis que dans une tempête le naufragé se sauve sur un frêle débris de navire, vous n'avez pas songé seulement à cette voie de salut, quelque minime qu'elle fût; et pourtant toute l'Allemagne

pouvait se lever pour vous en donner des preuves ; elle vous dirait encore aujourd'hui qu'à Vienne et à Raab, en Hongrie, le D^r Bakody sur 151 cholériques n'en a perdu que 6 ; que le docteur Wrecka sur 144 n'en a perdu que 12 ; en France vous auriez pu trouver, si vous aviez voulu, que le D^r Mabit de Bordeaux, à l'hôpital St.-André, en 1852, sur 29 cholériques en a guéri 26 ; que le D^r Quin, médecin du roi Léopold, à Paris en 1852, a obtenu le même résultat. Tous ces faits sont consignés dans des écrits vainement soumis à l'attention des corps savans, de ces mêmes corps académiques qui, consultés par Napoléon sur l'emploi de la vapeur dans la navigation, proposé par l'anglais Fulton, répondirent que la chose était pour le moins absurde. Oui, si vous aviez voulu, vous eussiez trouvé des preuves incontestables de la vérité qui vous était annoncée; et alors dans le néant où se trouvait sa sœur aînée contre le choléra, la médecine homœopathique, fût-elle douteuse, ne devait-elle pas vous faire espérer de grandes ressources? et à côté de la page qui dans votre livre aurait signalé pour la centième fois la nullité de l'allopathie, ne deviez-vous pas consacrer quelques lignes à faire ressortir la possibilité de guérison que présente l'homœopathie? Heureux alors et consolé par cette chance nouvelle, le lecteur se fût arrêté en bénissant le nom des hommes qui promettaient une voie de salut; et les historiens qui l'annonçaient eussent été pour lui les *La Rochefoucault* d'une nouvelle vaccine.

Votre livre est donc incomplet, et loin de remplir le but que se propose un historien fidèle, il ira comme tant d'autres se perdre dans le néant, et le lecteur en le fermant dira, lui aussi, accablé de déceptions, rien.... et toujours rien!!

Mais nous médecins, qui savons qu'il y a mieux à faire et à dire, n'aurons-nous pas le droit d'élever la voix et de maudire ; nous qui consacrons notre vie à répandre une vérité qui doit sauver le monde du fléau qui le menace et sortir la médecine des langes fangeux qui l'enveloppent, notre tour ne sera-t-il pas venu alors de vous demander raison de votre ingratitude et de votre silence?

La question de l'homœopathie est trop belle par elle-même pour être étudiée négligemment; c'est une question d'humanité qui se rattache à toutes les branches scientifiques de l'époque; l'homœopathie amènera une série de catastrophes morales qui, s'irradiant toutes dans un sens meilleur jetteront les fondemens d'une *création* nouvelle; l'homœopathie sera enfin, au monde entier, ce que le soleil est à toutes les planètes, elle lui donnera la vie comme il la donne lui-même à tout ce qui gravite dans son atmosphère. Si vous ne le comprenez pas, il faut vous plaindre; si vous ne le croyez pas, ouvrez nos livres et lisez...; et si vous pouvez comprendre la guérison de la *petite-vérole* par le *vaccin*, du *choléra* par le *veratrum album*, de la *syphilis* par le *mercure*, de la *gale* par le *soufre*, alors je vous dirai ce qu'est l'homœopathie.

Mais en attendant ce travail auquel vous ne songerez pas, j'en suis sûr, permettez-moi de finir et de vous prier de réparer de *graves erreurs* insérées dans votre livre : 1^o Il est faux comme vous le dites que M. le D^r JAL, médecin homœopathe, n'a pas obtenu plus de succès que les D^{rs} Bessièrès et Larrey. M. JAL a guéri 15 cholériques sur 19, faits dont je suis témoin oculaire ainsi que M. de Parceval de Marseille. 2^o M. DUPLAT, médecin homœopathe à Marseille, qui a assisté avec courage aux deux épidémies et a reçu de l'Académie de médecine des lettres de remerciemens pour sa belle conduite et ses beaux services, M. DUPLAT qui a guéri à lui seul plus de cholériques que tous les allopathes du monde, n'est pas même nommé dans votre livre; est-ce là écrire de l'histoire, je vous le demande? et quand vous viendrez me donner pour excuse que vous n'avez pas nommé un seul des médecins de Marseille, crainte de froisser des amours-propres sans doute, je vous demanderai de quel droit, pour cacher une défaite, vous négligez de signaler un triomphe et oubliez les devoirs sacrés d'un historien intègre et impartial, au moment même où cet historien pouvait devenir un bienfaiteur de l'humanité. Non, il faut le dire enfin, ce n'est pas de l'histoire que vous avez voulu faire, mais bien une spéculation aux dépens

de ce pauvre peuple qui un jour vous demandera compte de ce que vous avez fait pour lui.

Croyez, Messieurs, à la douleur que je ressens pour vous, de la manière dont vous avez fini votre livre, sans même vous informer à Paris, Bordeaux, Lyon, Genève et dans toute l'Allemagne, s'il existait un remède contre le choléra, afin de pouvoir le signaler au pays et relever par un peu de courage les esprits démoralisés par tant de détresse.

Votre livre court le monde.... le choléra nous menace de bien près, dites-moi, la main sur la conscience, quel effet produira votre ouvrage partout où il passera?..... comme le choléra lui-même, il sèmera partout le désespoir.

Votre désolé serviteur, F. PERRUSSEL, D. M.

Clinique homœopathique, ou Recueil de toutes les observations pratiques publiées jusqu'à nos jours, par le D^r Beauvais de St.-Gratien. Tome premier, 1^{re} livraison; Paris, Baillière.

Le pseudonyme, D^r Beauvais, se propose « de rassembler et coordonner tout ce qui se trouve disséminé dans les ouvrages et les journaux de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. »

« Il a adopté l'ordre alphabétique et chronologique, — il s'abstiendra de toute remarque critique; à la fin seulement il les passera en revue, et armé, dit-il, d'une critique sévère, mais juste, il cherchera à séparer le vrai du faux. »

Nous attendrons cette *critique* pour apprécier le mérite du pseudonyme, qui a dédié son ouvrage à MM. Dessaix, Dufresne et Petroz; nous croyons ne pas nous tromper en disant que l'un de nous (et de ceux-là) est l'instigateur de la conversion du D^r Beauvais à l'homœopathie. — Cette première livraison contient 47 observations sur *l'aliénation mentale*.

A popular View of homœopathy, exhibiting the present state of the science; by the Rev. Thomas EVEREST, second edition much enlarged and amended. London; Baillière, Regent-Street, 1856, in-8° de 151 p.

Nous recevons en cet instant cet ouvrage qui a reçu des modifications et des augmentations considérables; nous y reviendrons après en avoir pris plus exacte connaissance.

Observations cliniques de médecine homœopathique, par le D^r SANNICOLA, professeur de médecine, etc. etc., 5^e édition. Naples 1856. In-12° de 12 p.

Ce petit opuscule contient 12 *obs.*, savoir trois de *fièvre inflammatoire*, sur laquelle la saignée fut de nul effet, et qui cessa promptement après une portion de grain d'extrait de *belladone*; — deux de *fièvre bilieuse* guérie par l'extrait de *camomille*; — une de *contusion* considérable traitée par l'*arnica*, une de *dysenterie* traitée par le *tartre émétique*; — une d'*hémorrhoides* avec inflammation et douleur guéries par l'extrait de *camomille*; — une de *métrorrhagie* guérie par une fraction de grain de poudre de *sabine*; et une pareille guérie par la teinture de *camomille*; — une d'*angine tonsillaire* guérie par une petite partie d'un grain d'extrait de *belladone*; — une de *péricéphalite* traitée par *aconitum* et *cannabis*; enfin une de *fièvre quotidienne* guérie par une petite partie d'un grain d'*ipécacuanha*.

Il est ouvert une souscription pour le buste en bronze de HAHNEMANN fait par Otlin sur le buste en marbre de P.-J. David, pour le prix de 100 fr. , avec piédestal en bronze 115 fr., et piédestal en marbre 125 fr.

On nous écrit que les amis de l'homœopathie, aux Etats-Unis, ont formé par souscription un fonds considérable avec lequel ils ont acheté une maison pour y ériger une clinique homœopathique, et assurer un traitement honnête au médecin chargé de ce service; le D^r HERING a accepté cette mission importante. Le zèle et les vastes connaissances de ce médecin donnent lieu d'attendre de cette création les plus heureux résultats pour l'avancement de l'art de guérir.

On nous mande de Londres : « Jusqu'ici l'on ne peut compter dans cette grande capitale que quatre homœopathes purs ; deux ou trois autres seront plus de tort que de bien à l'art de HAHNEMANN, en particulier le D^r S. qui, imbu des mauvais principes des D^{rs} Griesselich et consors, ne fait qu'injurier le MAITRE ; ce seront là les plus grands ennemis de l'homœopathie. »

La Société homœopathique gallicane ne se rassemblera pas cette année ; son Bureau, résidant à Paris, ne l'ayant pas convoquée, ayant ainsi manqué à son mandat, n'ayant point observé le Règlement qui lui traçait sa marche en cas de circonstance inattendue, et la Société gallicane se trouvant aujourd'hui sans Bureau, — les Sociétés locales sont par ce fait seul mises en demeure de se réunir spontanément en congrès administratif, pour délibérer sur le cas et réorganiser la Société gallicane, de manière à éviter à l'avenir pareil inconvénient.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,

Rue du Puits-Saint-Pierre.